



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

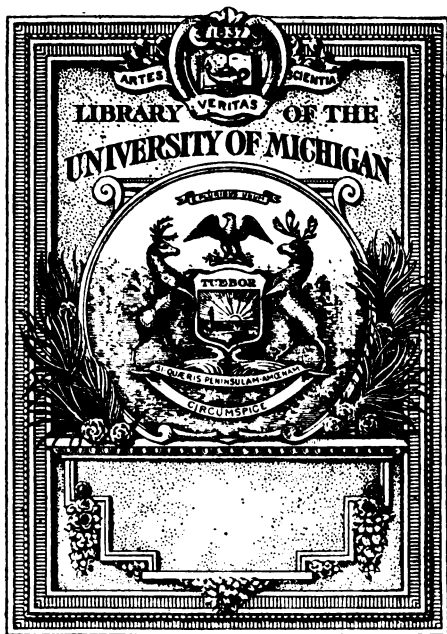
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

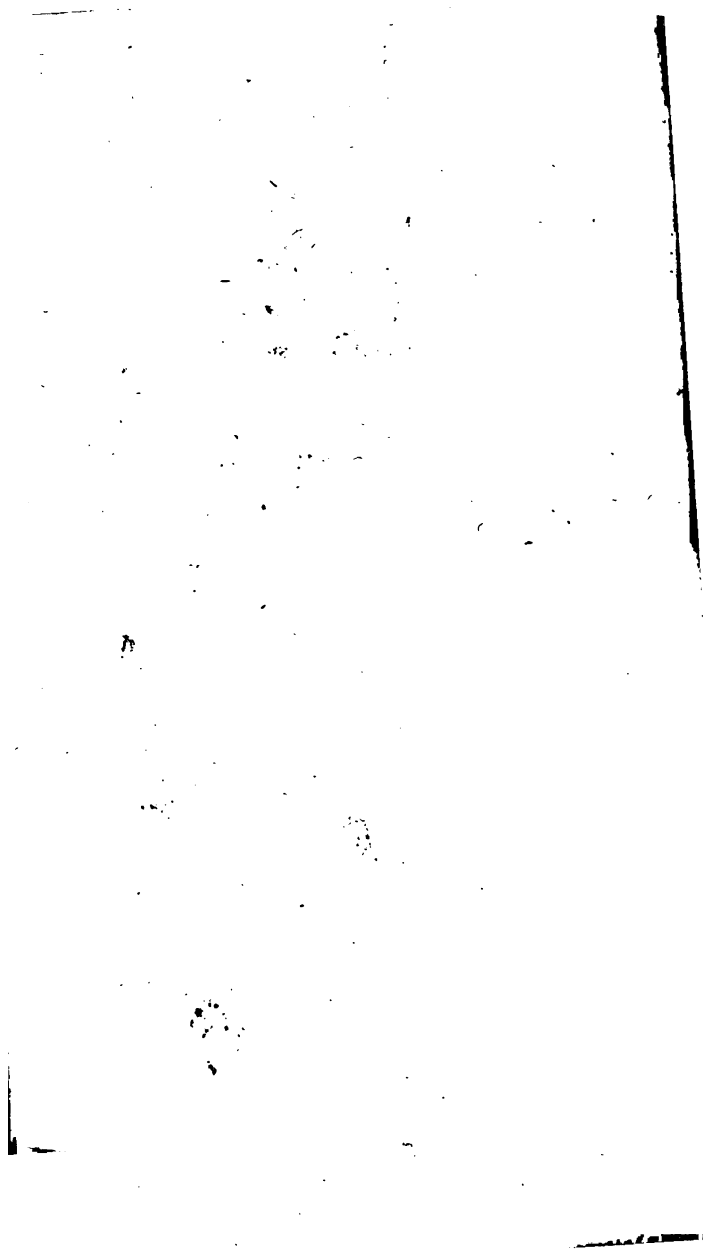
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

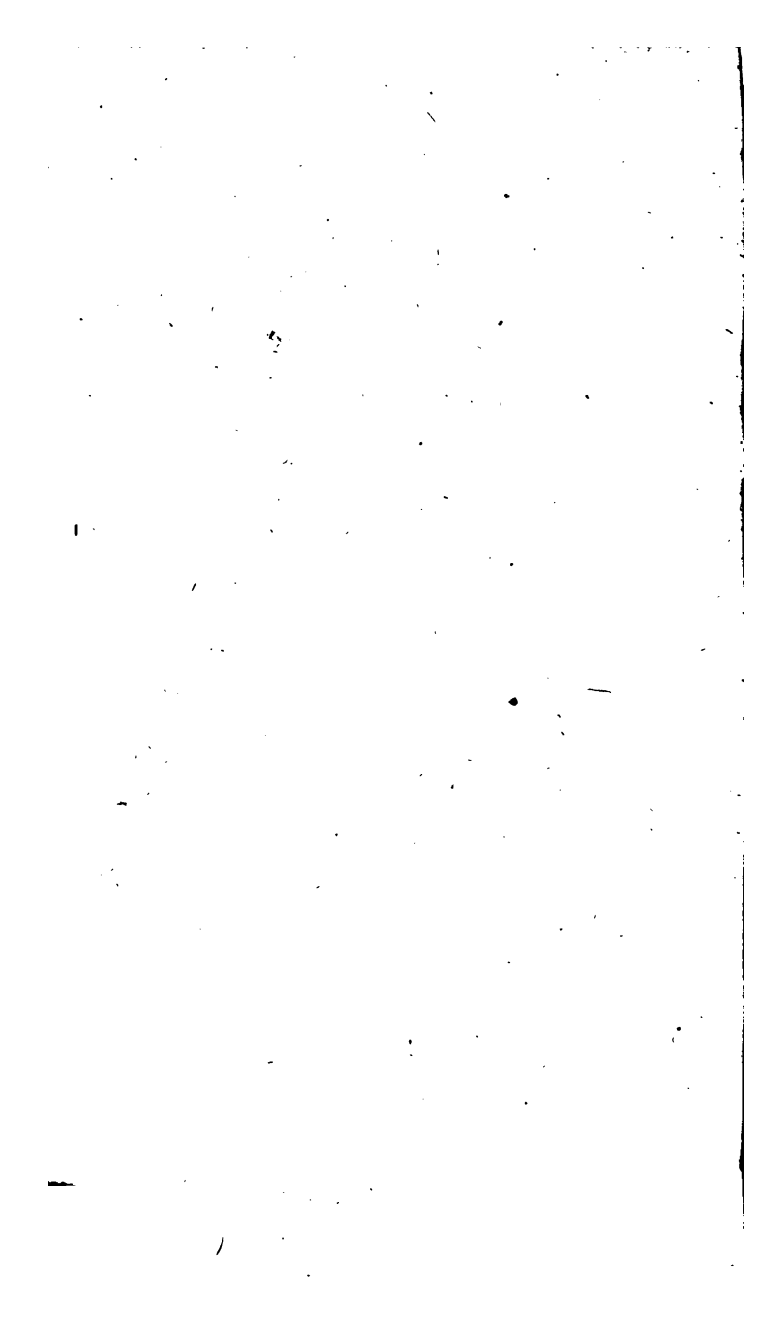
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



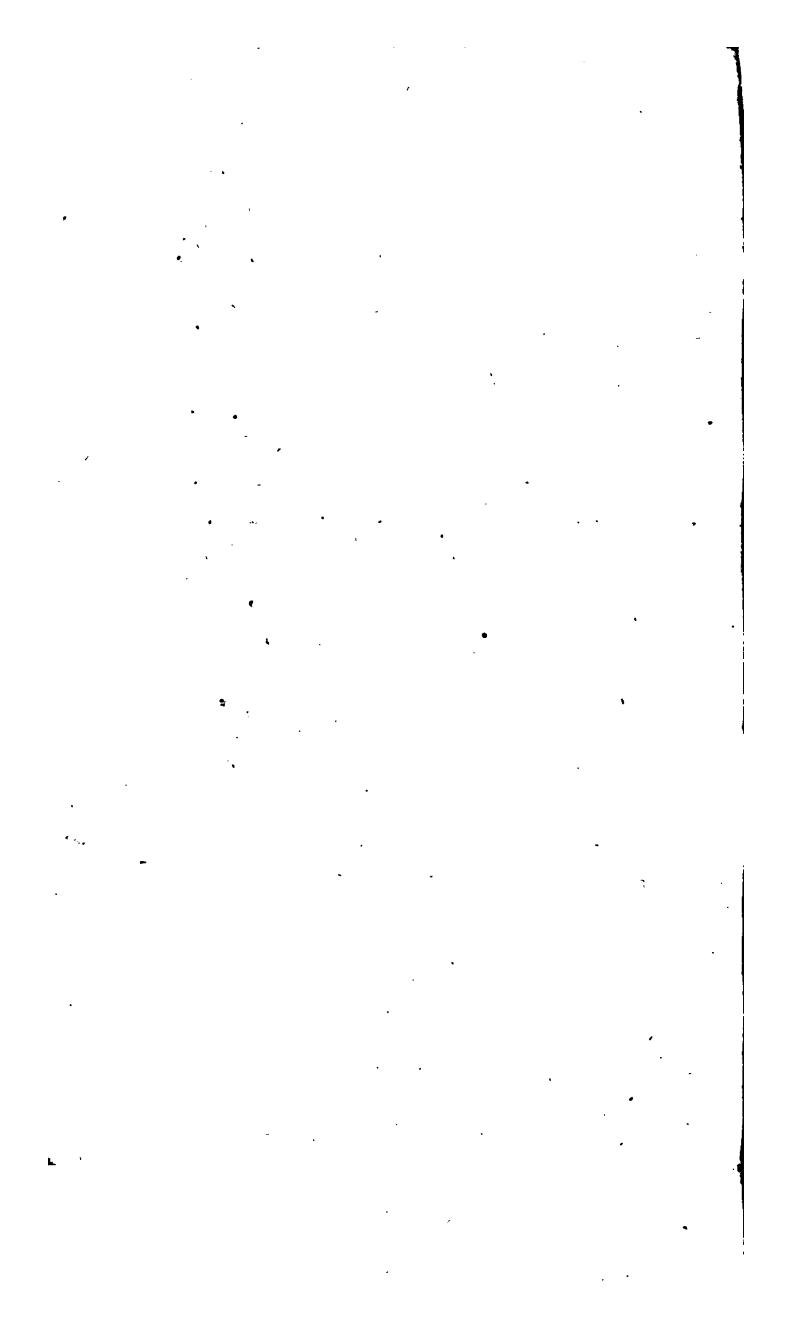




840.9
G69



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE.
TOME HUITIÈME.



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

O. U

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles-Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Claude Pierre

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de Saint Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, de Rouen, & d'Angers.

TOME HUITIÈME.

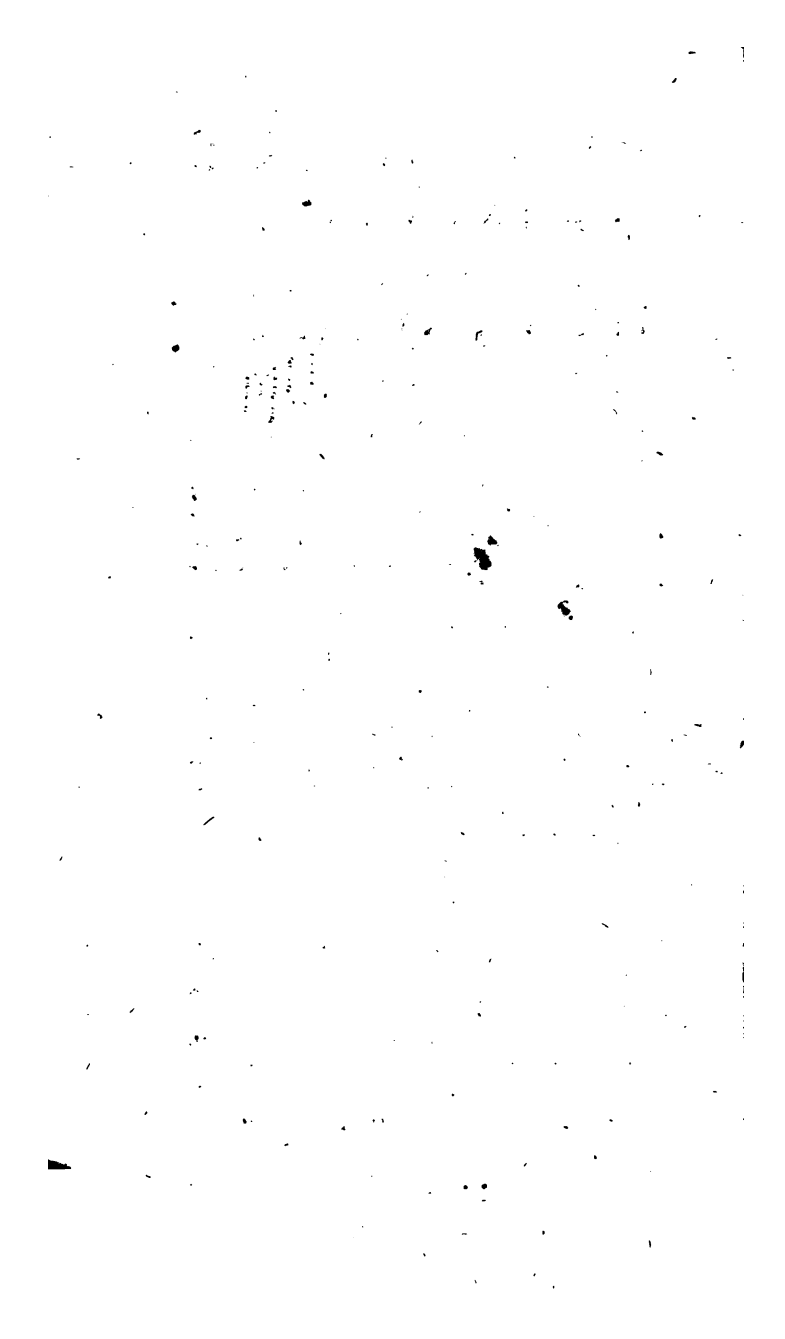


A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN,
à Saint Thomas d'Aquin.
P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA SIXIEME PARTIE,

Ou suite des Traductions Françaises
des Poètes Etrangers.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

CHAPITRE ONZIEME.

*Des Traductions des Poësies de
Torquato Tasso.*



ORQUATO Tasso, que nous nommons le Tasse, a, sinon effacé, du moins surpassé tous les Poètes dont je viens de vous parler. Il faut en excepter l'Arioste que la plupart des Italiens

Tome VIII.

A

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Volt. ess. sur
la poës. Ep.
éd. de 1742.

lui préférèrent encore, quoique d'autres appellent le Tasse leur Virgile & le Prince de leur poésie. Sorti d'une Maison des plus illustres d'Italie, & qui avoit été longtems une des plus puissantes, il naquit à Surrento l'onzième de Mars 1544, de Bernardo Tasso & de Portia de Roffi. Sa grand'mère étoit une Cornaro, noble Vénitienne. Son pere, Poëte lui-même, né dans le déclin de sa Maison, s'étoit attaché au Prince de Salerne qui fut dépouillé de sa Principauté par Charles-Quint. Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avoit reçue de son pere, se manifesta dès son enfance. Il faisoit des vers à l'âge de sept ans. Bernardo banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne, & qui connoissoit par une dure expérience le danger de la poésie, & celui d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padouë. Le jeune Tasse y réussit : & il ne reçut pas avec moins de distinction ses degrés en Philosophie, & même en Théologie. Mais entraîné par son génie, au milieu de ces études qui

n'étoient pas de son goût, il composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de la Jérusalem.

TRADUCTIONS DES
PORTES
ITALIENS.

La réputation que ce premier poëme lui attira, le détermina entièrement à la poésie. Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans, & il en avoit vingt-sept quand il vint en France à la suite du Cardinal d'Est. Comme il s'étoit mis avant ce voyage sous la protection du Duc de Ferrare chez qui il étoit logé & nourri, ce fut à la Cour de ce Prince qu'il revint à son retour en Italie. On prétend qu'il y devint amoureux de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe à quelques mauvais traitemens qu'il reçut, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour un fou un homme qui avoit mis tant de raison dans ses ouvrages.

Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Le désespoir altéra sa constitution qui étoit robuste, & le jeta dans des maladies longues & violentes, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Sa gloire poétique même fut

attaquée de tous côtés, & le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Enfin après vingt années, l'envie fut lassée de le persécuter. Son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & des biens. Mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une si longue suite d'infortunes, étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flater.

Hippolyte Aldobrandin qui venoit d'être créé Pape sous le nom de Clément VIII. l'appella à Rome, après avoir résolu dans une Congrégation de Cardinaux de lui donner la couronne de laurier & de lui décerner les honneurs du triomphe. Les deux Cardinaux neveux, Cinthio Passero fils de la sœur de Clément VIII, & Pierre Aldobrandin fils de son frere, allerent le recevoir à un mille de Rome accompagnés d'un grand nombre de Prélats, & d'autres personnes de toute condition. Il fut conduit à l'audience du Pape. *Je desire,* lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Ce couronnement devoit se faire au Capitole; tout fut préparé pour la cérémonie; mais

le Tasse mourut la veille même du jour où elle devoit se faire. C'étoit le 15. Avril 1595. Le Poète n'étoit âgé que de cinquante-un ans, un mois & quelques jours.

Le Pape, après lui avoir fait faire des funérailles magnifiques, proposa, dit-on, un prix pour celui qui feroit la meilleure épitaphe à la gloire du Poète. On en présenta plusieurs : mais un jeune homme, d'autres disent un jeune enfant, voyant les juges partagés sur le choix, offrit cette inscription, *les os du Tasse* ; & il eut le prix. Il y en a qui prétendent que cette inscription fut faite pour Bernardo Tasso. Si vous êtes curieux de connaître plus en détail la vie de Torquato, vous pouvez lire celle que l'Abbé de Charnes a composée en François, & qui a été imprimée en 1690. à Paris in-12. & celle que M. Mirabaud a donnée au-devant de sa traduction françoise de la Jérusalem délivrée. Vous pouvez y joindre la vie de Claude Expilly, Président au Parlement de Grenoble, par Antoine Boniel, depuis la page seizième jusqu'à la page dix-neuvième où il y a quelques faits sur le Tasse que je ne

trouve point dans les deux vies que je viens de citer. Boniel les rapporte sur le récit qui lui en avoit été fait par d'Expilly qui lui en parloit comme témoin. La vie de ce Magistrat, dont je vous ferai connoître ailleurs les poësies françoises, est un volume in-4°. imprimé à Grenoble en 1660.

Vie du Tasse, par de Charnes, p. 23. 24.

De tous les ouvrages du Tasse, celui dont on parle le moins est son poëme de *Renaud*, qu'il mit au jour dans sa dix-huitième année. Le jeune Auteur avoit déjà lû, & peut-être plus d'une fois, le Roland furieux de l'Arionste, & il en avoit remarqué les défauts aussi-bien que les beautés. Piqué d'émulation, il osa travailler dans le même genre, & il y réussit assez bien, au goût de ceux qui aiment ces sortes d'ouvrages, pour se faire une réputation plus grande peut-être qu'il ne l'eût osé espérer. Ce poëme a douze chants, où l'on trouve l'histoire de Bayard, celle des amours de Francard & de Florinde, l'histoire de Clitie, du palais de la courtoisie, de la tromperie de Gyname, & de la reconnoissance de Florinde; c'est-à-dire; beaucoup de chimeres, de fables, de sentimens passionnés & de rêveries poétiques.

Comme l'Arioste avoit adressé son Roland furieux à un Cardinal de la Maison d'Est, le Tasse voulut à l'envi se choisir un patron du même nom, & de la même qualité, & débiter par les éloges d'une Maison capable de soutenir les efforts d'une Muse naissante. Bernard son pere auroit voulu qu'il eût dédié son poëme au Duc de Mantouë, dont Bernard étoit premier Secrétaire. Mais les engagements étoient pris avec le Cardinal Louis d'Est, & le Tasse ne pouvoit les rompre. Pour adoucir le chagrin que son pere auroit pû prendre de cet engagement, & plus encore de ce que, malgré ses conseils, il s'étoit déterminé à la poësie, il tâcha de se le rendre favorable par deux huitains qui finissent son poëme, & dans lesquels, parlant à son ouvrage, il lui ordonne de se soumettre à la censure de Bernard, ce qu'il dit en des termes aussi fins & aussi délicats, que pleins de respect, de reconnaissance & de tendresse.

Je ne connois qu'une traduction de ce poëme : elle est en prose, & fut imprimée en 1620. L'Auteur, le frere de la Ronce, dit, que quoiqu'il lui ait fait porter le titre d'*Imitation*, c'est

néanmoins *une pure traduction*. S'il a préféré le premier titre, c'est, dit-il, par le conseil de ses amis, « & parce » qu'il a craint d'ailleurs que le simple » titre de traduction n'eût pû souffrir » le changement qu'il a fait de l'adresse » se au Cardinal d'Est qui est au commencement de l'Italien, au lieu du » quel il a mis M. le Duc de Nevers » (Charles de Gonzagues de Cleves) » comme il a fait encore en un autre » endroit où il est parlé du même » Cardinal ; non plus que les changemens des noms propres de quelques personnes illustres qui vivoient en Italie du tems de l'Auteur, & qui excelloient en la poésie, en la peinture & en la sculpture, en la place desquels il lui a semblé qu'il étoit plus à propos de mettre de nos François les plus renommés du siècle présent en ces sciences, croyant que leurs noms plairoient davantage aux autres François qui liroient » *cette Histoire* (il devoit dire ce *Roman*) que ne feroient ces noms d'étrangers qui sont peu connus ici. »

La Ronce a joint à sa traduction des argumens & des allégories : celles-ci sont pour le moins inutiles. A l'égard

de son langage, il a raison de dire qu'il pourroit ne pas bien sonner à l'oreille. Il est fort plat, & fort rampant. Il me paroît étonnant que l'on ait pû se résoudre à réimprimer cet ouvrage en 1724. précisément tel qu'il avoit paru en 1620. sans y changer aucune expression. Il n'est pas moins surprenant que le nouvel éditeur l'ait donné comme un ouvrage récent, & qui n'avoit point encore paru. Croyoit-il pouvoir en imposer à ceux qui savent discerner le langage du commencement du dix-septième siècle d'avec celui du dix-huitième; & ce discernement étoit-il difficile à faire?

Si le poëme de *Renaud amoureux* acquit au Tasse l'estime des plus beaux génies d'Italie, quel honneur ne se fit-il pas par sa *Jérusalem délivrée*! C'est proprement ce poëme qui a rendu son nom immortel: & néanmoins il y a peu d'ouvrages sur lequel on ait porté des jugemens si différens. Quelques Italiens n'ont pas craint de le préférer à l'Iliade, & même à l'Eneïde. On le vante pour la décence des mœurs, pour la convenance & la dignité des caractères, pour l'économie du plan, pour sa régularité. Cependant les

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Dir. Bos.,
Réflex. sur la
poësie & la
peint. t. 1. p.
292.

Italiens , généralement parlant , pla-
 cent l'Arioste au-dessus du Tasse.
 L'Académie de la Crusca, après avoir
 examiné dans les formes le procès lit-
 téraire intenté & suivi assez longtems
 sur ce sujet , a fait une décision au-
 tentique qui adjuge à l'Arioste le pre-
 mier rang entre les Poètes Epiques
 Italiens. Le plus zélé défenseur du
 Tasse , Camille Pelegrini , confesse
 qu'il attaque l'opinion générale , &
 que tout le monde a décidé pour
 l'Arioste , séduit par la poésie de son
 style. Celle-ci l'emporte en effet , dit-
 on , sur la poésie de la Jérusalem dé-
 livrée , dont les figures ne sont pas
 toujours convenables à l'endroit où
 le Poète les met en œuvre. Il y a
 souvent encore plus de brillant &
 d'éclat dans ces figures que de vérité.
 Je veux dire qu'elles surprennent &
 qu'elles éblouissent l'imagination ,
 mais qu'elles n'y peignent pas tou-
 jours distinctement des images pro-
 pres à nous intéresser.

Balzac est , je pense , le seul de nos
 Auteurs François qui ait égalé le Tasse
 à Virgile. C'est dans son *Discours sur
 la tragédie d'Hérode par Heinsius* , où
 appliquant au Tasse cet éloge ingé-

nieux donné à Cicéron, & qu'on lit dans une lettre de saint Jérôme, il dit, que Virgile est cause que le Tasse n'est pas le premier, & le Tasse que Virgile n'est pas le seul. Nos autres Ecrivains ont jugé autrement. La plupart du moins ont regardé le Poète Italien comme un Poète plein de *concetti*, c'est-à-dire, de pensées plus spécieuses que solides. Sa manière d'écrire leur a paru affectée, & tout son ouvrage plutôt un tissu d'Epigrammes qu'un poème épique. C'est le jugement du Cardinal du Perron rapporté dans le *Perroniana*. Plusieurs ont trouvé ses fictions insipides, surtout celles qui sont fondées sur l'action des Anges & des Démons, & sur les opérations de la Magie. L'épisode d'Olinde & de Sophronie qui, contre les règles, sert de début à l'action du poème, leur a paru badin & puérile, & ils ont égalé la plupart des autres choses aux aventures qu'on lit dans les livres de Chevalerie, dans les Romans, & dans les Contes de Fées. Les harangues longues & fréquentes les ont ennuyés, & le sage Godefroi, héros du poème, ne leur a paru rien moins qu'un héros.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Journal des
Savans, Fé-
vrier 1725.

On a remarqué encore & repris d'autres défauts que l'on ne devoit pas voir, ce semble, dans un Poète si vanté. Le lecteur, par exemple, qui après avoir suivi Godefroi à la procession chantant les Litanies avec Pierre l'Hermite, se trouve dans le Palais d'Armide, y cherche en vain la gravité du sujet. La trouve-t'on davantage cette gravité dans l'emploi que fait le Poète des Divinités de la fable, lui surtout qui dans le Dialogue qui a pour titre, *il Cataneo*, ou *des Idoles*, s'élève avec tant de force contre cet usage? Lui qui ne met pas seulement au nombre des Idolâtres, ceux qui font servir les Dieux de la fable à l'ornement de leurs poésies, mais ceux encore qui célèbrent dans leurs vers, les profanes attraits de la beauté, comme on le voit dans le même Dialogue. Mais il est ordinaire aux Poètes, de donner des préceptes qu'ils ne suivent pas dans la pratique, & de tomber dans les défauts qu'ils condamnent.

Je pourrois rapporter ici les décisions des peres Mambrun, Rapin & Bouhours, Jésuites habiles. Sans les regarder comme des arrêts dont on ne

puisse appeller, on ne peut nier que ces Ecrivains ne fussent doués de beaucoup de génie & de goût. Vous pouvez lire leurs jugemens dans le recueil de M. Baillet.

TRADUC-
TIONS DES
POETES.

ITALIENS.

Jug. des
Sav. T. v. art.
1. in-4^o.

Si l'on objectoit que M. Fontanini & plusieurs autres ont répondu à leur critique, on pourroit aussi faire observer avec M. l'Abbé Dubos, qu'on voudroit inutilement faire changer de sentiment aux Italiens, & que l'on se doute bien de ce qu'ils répondroient à l'Etranger qui s'aviseroit de les accuser de dépravation dans leur goût. Ils feroient ce que firent nos peres quand on voulut diminuer leur amour pour le Cid. Les raisonnemens des autres peuvent bien nous persuader le contraire de ce que nous croyons, mais non pas le contraire de ce que nous sentons.

La décision de M. Despréaux sur le même poëme du Tasse a eu & a encore en France un grand nombre de partisans; c'est presque un oracle pour eux. En Italie elle a révolté le Marquis Orfi & beaucoup d'autres qui ont regardé cette décision comme un jugement très-injuste. Vous savez cet arrêt prononcé par M. Despréaux :

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,
A Malherbe , à Racan , préférer Théophile ,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Le Marquis Orfi prétend que ce n'est pas là un jugement sérieux, mais une plaisanterie & une licence poétique. Il ajoute que cette plaisanterie n'a été dite qu'après le Chevalier Salviati, à qui il est échappé, dit-il, d'écrire que la Jérusalem délivrée n'est que du clinquant en comparaison d'un autre poëme de Luigi Alamanni.

On loue volontiers dans le Marquis Orfi, Seigneur Italien aussi plein d'esprit que de politesse, le zèle qu'il a pour les bons Ecrivains de sa nation. Rien n'est plus digne d'un galant homme que de s'intéresser à la gloire de sa patrie, & d'en faire valoir les avantages. Mais nous autres François nous n'en croyons pas moins que M. Despréaux a parlé sérieusement dans les vers que l'on vient de lire. Nous avouons que l'on trouve quelquefois de l'or le plus pur à côté du clinquant du Tasse; & M. Despréaux en convenoit lui-même. Il estimoit le Tasse, il en connoissoit le mérite, quoiqu'il

plaîse au dernier Traducteur de la Jérusalem, d'avancer qu'il n'a jugé de ce Poète que sur des notions vagues, & en quelque sorte sur le rapport d'autrui. Ce seul vers de l'art poétique, où en parlant du Tasse, il dit :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.
Lett. de M. Riccob. p. 5. & 6. notes.

Il n'eut point de son livre illustré l'Italie,
fait assez voir qu'il le regardoit comme un Poète très-illustre.

S'il n'eût pas lû le poème de la Jérusalem avec quelque attention, en auroit-il sçu discerner les véritables beautés, comme il a fait dans ces vers :

Il n'eut point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre en son Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrede & la maltreffe
N'eussent de son objet égayé la tristesse.

Il est vrai que M. Despréaux a reproché au Tasse un peu de *clinquant*; car il ne dit pas qu'il en est plein, comme quelques Critiques ont voulu, & voulaient encore le faire entendre. Les Italiens n'avouent-ils pas aussi qu'il y en a un peu? Ce reproche de M. Despréaux est-il une raison qui ait pu

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Préf. de la
trad. de la
Jérus. délivr.
Notes sur la
lett. de Ma-
demoiselle
Riccoboni.

faire dire avec le moindre fondement
ce que l'on ne craint pas d'ajouter, que
M. Despréaux n'étoit pas un Critique.
sûr ? » C'est une chose plaisante, dit.
» à cette occasion un Ecrivain connu,
» que de voir certaines personnes ci-
» ter à leur tribunal les plus grands
» maîtres. Selon eux le plus grand Cri-
» tique de la France n'est pas un Cri-
» tique sûr. Est-ce Pradon, est-ce
» Bourfault, est-ce Chapelain qui
» parlent ainsi ? »

M. Mirabaud dans l'apologie plus
qu'Italienne qu'il fait du Tasse, &
dans sa censure outrée du jugement
de M. Despréaux, s'appuie de l'auto-
rité de M. l'Abbé Terrasson. Mais je
ne vois pas bien sur quel fondement.
Il est vrai que cet Abbé, zélé apolô-
giste des Modernes, fait un grand élo-
ge du Tasse dans sa dissertation Méta-
physique sur l'Iliade; il est vrai que
dans le parallèle qu'il fait des deux
poèmes, il place le Poète Grec au-
dessous du Poète Italien; qu'il pré-
tend même que la Jérusalem délivrée
prise dans sa totalité, lui paroît plus
soutenable, plus variée, & plus liée
même que l'Enéide; qu'enfin il con-
tredit le jugement que M. Despréaux

Dissert. sur
l'Iliade, t. 1.
part. 3. sect.
1. art. 7.

porte du Tasse dans sa neuvième Satyre & dans son Art poétique. Mais loin d'en conclure que M. Despréaux étoit un Critique peu sûr, il est lui-même persuadé qu'il y a du faux brillant dans le Tasse, & que le Critique François a eu raison de le blâmer. M. l'Abbé Terrasson fait quelque chose de plus, il montre dans le Tasse des défauts essentiels que M. Despréaux ne lui avoit point reprochés. L'autorité de M. l'Abbé Terrasson ne sert donc de rien à M. Mirabaud, pour ne pas dire qu'elle lui est contraire.

Au reste pour vous montrer que c'est avec réflexion que M. Despreaux a jugé du Tasse, il est bon de vous rapporter ce qu'il dit peu de tems avant sa mort à une personne qui lui demandoit s'il n'avoit point changé sur cela de sentiment.

» J'en ai si peu changé, disoit-il,
» que relisant dernièrement le Tasse,
» je fus fâché de ne m'être pas expli-
» qué un peu au long sur ce sujet
» dans quelqu'une de mes réflexions
» sur Longin. J'aurois commencé par
» avouer que le Tasse a été un génie
» sublime, étendu, heureusement né
» à la poésie, & à la grande poésie.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

» Mais ensuite venant à l'usage qu'il
» a fait de ses talens, j'aurois montré
» que le bon sens n'est pas toujours ce
» qui domine chez lui. Que dans la
» plupart de ses narrations il s'atta-
» che bien moins au nécessaire qu'à
» l'agréable. Que ses descriptions sont
» presque toujours chargées d'orne-
» mens superflus. Que dans la pein-
» ture des plus fortes passions, & au
» milieu du trouble qu'elles venoient
» exciter, souvent il dégénere en
» traits d'esprit, qui sont tout à coup
» cesser le pathétique. Qu'il est plein
» d'images trop fleuries, de tours af-
» fectés, de pointes & de pensées fri-
» voles, qui loin de pouvoir convenir
» à sa Jérusalem, pourroient à peine
» trouver place dans son Amynte. Or
» tout cela opposé à la sagesse, à la
» gravité, à la majesté de Virgile,
» qu'est-ce autre chose que du *clin-*
» *quant* opposé à de l'or. » Ainsi s'ex-
pliqua M. Despréaux, au rapport de
M. l'Abbé d'Olivet qui certifie avoir
entendu ce discours, & l'avoir re-
cueilli de la bouche même de celui à
qui il le donne.

Contin. de
l'Histoire de
l'Acad. Fr.
élog. de le
Clerc.

Spect. du 6.
Mars 1711.

M. Addisson pensoit de même que
M. Despréaux: parlant, dans le Spec-

tateur, d'un Opéra Italien dont le sujet étoit pris du Tasse : » Quant au » Poète, dit-il, dont toutes ces mer- » veilles sont tirées, je suis de l'avis » de M. Despréaux, qu'un vers de » Virgile vaut mieux que tout le clin- » quant du Tasse. » C'est à peu près la pensée de M. de Voltaire dans ses *Stances* sur les Poètes Epiques, où après avoir donné le caractère de Virgile, il ajoute :

De faux brillans, trop de magie
Mettent le Tasse un cran plus bas ;
Mais que ne tolere-t'on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Œuvr. de
Volt. t. 4.

Voyez encore ce qu'il dit du même Poète dans son essai sur le poëme épique. Quoique ce célèbre Ecrivain, si grand Poète lui-même, ne juge pas, ce semble, du Tasse avec tant de sévérité, il ne laisse pas d'y trouver bien des défauts essentiels, & il les fait connoître : en quoi il n'a pas suivi les préventions des Traducteurs anciens & modernes de la Jérusalem délivrée, qui ont beaucoup loué ce poëme, & l'ont peu blâmé.

Tel a été Blaise de Vigenere qui en fit une traduction françoise du vivant

**TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.**

Mirab. préf.
de sa trad. de
la Jérus. dé-
livrée.

même du Tasse, & sur les premiers exemplaires assez imparfaits qui parurent de son poëme. Je ne vous conseillerai pas de la lire. Quoique l'Auteur eut de son tems une place distinguée parmi les Traducteurs François, & que communément on lui ait donné rang après *Amiot*, sa traduction est écrite dans une langue si différente de celle qu'on parle aujourd'hui en France, que la lecture en est désagréable & pénible. D'ailleurs *Vigenere* s'y est donné tant de libertés, que son ouvrage mérite à peine le nom de traduction. Je n'y trouve rien qui puisse fonder l'éloge que *Guillaume Sossius* fait de *Vigenere* dans sa vie d'*Henri IV.* écrite en Latin, où il dit qu'*Amiot* a été le premier qui ait enseigné à parler purement notre langue, & qui ait sçu donner des nerfs au discours, mais que *Vigenere* y a ajouté du corps, de la charnure & des ornemens : & je comprends encore moins comment *M. Dacier* a pû parler avantageusement des traductions de ce trop fécond Ecrivain. *M. Huet* en a jugé sainement lorsqu'il a dit, qu'il étoit destitué de la connoissance des langues, & que ce défaut l'a empêché de pouvoir pren-

dre son rang parmi les bons Traducteurs. Le long séjour qu'il avoit fait à la Cour, & son commerce avec les meilleurs génies de son tems, n'avoient pû polir la dureté & la barbarie de son style.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Vigenere n'étoit pas persuadé que l'on trouvât chez lui de pareils défauts : on le voit par la confiance avec laquelle il parle dans sa longue & ennuyeuse Epître dédicatoire à Mademoiselle de Guise, Louise de Lorraine. Il croyoit faire à cette Princesse un présent qui devoit lui être agréable, & il n'est en peine que de s'excuser sur ce qu'il lui présente plus un Roman qu'une Histoire. Il ne lui vient pas seulement en pensée que loin de rendre aucune des beautés du Tasse, il les fait toutes éclipser, & qu'il s'exposoit à être du moins accusé de témérité par celle même à qui il vouloit se rendre agréable, & qui entendoit apparemment la langue Italienne, puisqu'il lui cite divers endroits écrits en cette langue, sans les traduire. La seule chose que Vigenere avoue, c'est que dans sa traduction il a souvent *varié, changé, retranché, ajouté plusieurs choses* qui ne sont pas dans le texte, &

il se justifie mal sur ces libertés. Les endroits qu'il a mis en vers déplaisent encore plus que sa prose. Ses *annotations* ont un certain air d'érudition ; mais je n'en ai pas vu trois ou quatre qui puissent être utiles pour éclaircir le Tasse. Sa traduction est l'un des derniers de ses ouvrages, & le fruit de sa retraite où il dit qu'il passa les dernières années de sa vie. Elle parut en 1595. l'année qui précéda sa mort, & elle a été réimprimée en 1599. & en 1610.

Si le Tasse n'a pû être flaté de cette traduction, je ne crois pas qu'il ait été plus satisfait des efforts que firent Jérôme d'Avoft, Jean du Vigneau & Pierre de Brach, Sieur de la Motte-Montuffan, pour mettre son poëme en vers François. Le premier avoit appris de bonne heure la langue Italienne, il aimoit notre poësie, & il se plaisoit à s'y exercer: je vous en ai donné des preuves en vous parlant des Traducteurs de Pétrarque. Il avoit au plus vingt ans lorsqu'il entreprit de mettre en vers la Jérusalem délivrée, & du Verdier dit dans les additions à sa Bibliothèque, qu'il en avoit lû les vingt premiers chants. Il

en rapporte le troisiéme , & c'est , je crois , tout ce qui en a été imprimé , quoique du Verdier dise que dès 1584. la traduction de tout le poëme étoit prête à être mise au jour.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Jean du Vigneau, Sieur de War-mont, né à Bourdeaux, fut moins indifférent, ou mieux servi. Sa traduction complète de l'ouvrage du Tasse en vers François parut en 1595. à Paris, trois mois avant la mort du Poëte Italien. Elle est en vers Alexandrins, & dédiée à François de Bourbon, Prince de Conti. Elle se ressent beaucoup du tems où elle a été composée. Jugez au moins de sa versification par cette partie du discours du vieillard qui se présente à Renaud dans le dix-septième chant :

Seigneur ne pensez pas que sur les douces fleurs
Près des ruisseaux coulans , parmi les chants char-
mans

Des Syrenes , parmi les Nymphes amoureuses ,
Et sous le toit mignard des branches ombrageuses ,
Mais bien sur un mont aspre, espineux, rude & haut,
L'honneur & la vertu retrouver il vous faut.
Qui ne sent chaud & froid ; qui ne sue & ne gèle ,
Ne s'acquerra jamais une gloire éternelle.

.....
Nature vers le ciel élève votre face ,
Elle inspire dans vous la généreuse audace.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Donc regardez en haut , rendez-vous desireux
De monstrier la beauté de vos faits valeureux.
La nature vous donne une ame prompte , ardente ;
Un cœur haut & hardi , plein d'ire véhémence ,
Non pas pour employer en de civils assauts ,
Non pour estre soustien d'aucuns desirs brutaux ,
Ainçois afin qu'ayant vos grans valeurs armées ,
De courroux prons & chaus elles soient animées
Contre les estrangers ; & pour mettre en prison
Les desirs ennemis de la sainte raison , &c.

T. I. p. 415. M. de Beauchamps dans ses Recherches sur les Théâtres de France, parle d'un *Vigneau* à qui il attribue une Tragédie intitulée, *Ino*, & qu'il dit n'être connu que par le titre de cette pièce, & par ces quatre vers :

Mais qui est cetuy-là , qui décrit la rancœur
Contre la vache Inon de Junon dépirée,
Et d'un vers rhéâtral agace sa rigueur ?
C'est *Vigneau* , ce me semble.

Si c'étoit le même que le Traducteur du Tasse, il-faudroit dire qu'il est encore plus connu par sa version que par cette tragédie.

Pierre de Brach, compatriote & ami de du Vigneau , est beaucoup moins ignoré. On a un volume de ses poësies imprimé dès 1576. & il vivoit encore en

en 1600. si je dois en croire une note que je trouve sur mon exemplaire de la Bibliothèque de la Croix du Maine. L'Auteur de cette note dit qu'étant à Bourdeaux en 1600. il y vit de Brach qui lui parla d'un ouvrage qu'il venoit d'achever, mais qui ne devoit paroître qu'après sa mort. Je ne sçai ce que c'est. A l'âge d'environ cinquante ans, de Brach s'amusa à traduire en vers quelques chants du Tasse, mais sans observer l'ordre du poëme. Il traduisit d'abord le seizième chant où Renaud retenu par Armide dans un palais enchanté, se reconnoît, a honte de l'état où il se trouve, & abandonne Armide. Du seizième chant il retourna au quatrième; de celui-ci au douzième; & du douzième au second. C'est dans le même ordre qu'il publia ces quatre chants en 1596. Il dédia le premier à Henri IV. le second à Madame, sœur unique de Sa Majesté, le troisième à M. Forget, Secrétaire d'Etat, & le dernier à Odet de Matignon, Comte de Torigny, Lieutenant Général pour le Roi en la basse Normandie. La guerre venoit de ravir ce Seigneur: mais de Brach ne voulut pas supprimer l'hommage qu'il lui avoit destiné, afin

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

de faire voir que *ses vœux d'obligation & d'amitié* pour M. de Matignon *étoient irrévocables, & même après la mort.* Pour vous donner une idée de sa versification, voici le portrait qu'Armide fait à Godefroi du fils d'Arban son tuteur, avec qui elle avoit été élevée.

Grandette je devins , & son fils creust aussi ;
De croistre ce fust tout , car il n'eust oncq soucy
De s'advire à l'honneur , d'apprendre avec adresse
L'exercice que doist apprendre une noblesse.
Rien de bien advenant ne lui convenoit pas ,
Rien de brave il n'avoit ; ses penfers étoient bas.
Un aspect mal plaissant , d'un difforme visage ,
Étoit accompagné d'un lâche & vil courage :
Superbe toutefois , d'avarice bouillant ;
Et soit ou qu'il se teust , ou qu'il alast parlant ,
Et soit en sa façon , en son port , en son geste ,
Toujours tout incivil , & toujours tout agreste ;
Et de son naturel si fort enclin au mal ,
Qu'aux vices il étoit à soy-mêmes esgal.

Mirab. pref.
de sa trad. du
Tasse.

Jean Baudoin , qui fut membre de l'Académie Française dans la naissance de cette célèbre Compagnie , peu content de ces traductions de la Jérusalem délivrée , en entreprit une nouvelle en prose , qu'il publia en 1626. Elle est plus littérale & plus intelligible que celle de Vigenere ; mais je ne

ſçai ſi la lecture en eſt beaucoup plus ſatisſaiſante. M. de Ségrais diſoit que l'Iliade d'Homere , quoique traduite en vieux Gaulois , étoit néanmoins agréable à lire , au lieu que la traduction de Baudoin écrite en François , faiſoit bâiller ceux qui la liſoient. Il vouloit par-là relever le Poète Grec au-deſſus du Poète Italien. D'autres trouveront que par cette comparaifon il ne mettoit réellement que le Traducteur du Taſſe au-deſſous des Traducteurs Gaulois d'Homere : & il faut convenir que le ſtyle de Baudoin répond aſſez à la mauvaiſe opinion qu'en avoit M. de Ségrais.

Cependant la premiere édition de ſa Traduction du Taſſe fut reçue avec applaudiſſement. Mais cette eſpèce de ſuccès n'aveugla point le Traducteur.

Ayant relu ſon ouvrage dans un âge plus mûr , il y apperçut lui-même bien des taches qui s'étoient d'abord déro-
bées à ſa vûë. Il reprit l'original Italien , le compara avec ſa verſion , & corrigea celle-ci dans un grand nombre d'endroits. Il y ajouta *des obſervations générales ſur la Jérusalem , & l'allégorie de ce poème* : il pouvoit épargner ces additions. Les obſervations n'ap-

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

prennent presque rien : pour l'allégorie, c'est une pure rapsodie de pensées morales & d'idées métaphysiques où je ne trouve pas plus de rapport avec le poëme que l'allégorie que le Tasse en avoit donnée lui-même. La seule observation qui me paroisse de quelque utilité est celle qui contient quelques avis sur ce qui constitue la perfection du poëme épique : ces avis sont pris du second discours du Tasse sur l'art poétique. Baudoin n'a point donné ici la vie du Poëte, parce qu'il en avoit déjà orné sa traduction des Morales du Tasse imprimées en 1632. Sa seconde édition de la Jérusalem, traduite en prose, est de 1648.

Michel le Clerc ne l'estimoit guères plus que la première, quoiqu'il eût été ami du Traducteur, & membre de la même Académie. Il vouloit d'ailleurs que l'on traduisît les Poëtes en vers, & sans trop examiner si son génie poétique pouvoit fournir une telle carrière, il entreprit lui-même de traduire ainsi la Jérusalem délivrée. Il ne consulta d'abord que son plaisir & son amusement en tournant en vers François quelques endroits seulement de ce poëme qui l'avoient le plus touché.

Ces essais, il les montra à ses amis & à des personnes pour qui il avoit de la considération : on les loua, on l'engagea à continuer, c'est-à-dire, que l'on flata son inclination, & peut-être son amour propre. Cependant il n'a paru de sa traduction que les cinq premiers chants qui furent imprimés en 1667. Mais l'Auteur avoit fait la suite : il parle lui-même des cinq chants qui suivent les cinq premiers, comme étant fort avancés, & il ajoute qu'il espéroit les donner bientôt, & trouver le loisir d'achever le reste. On voit aussi dans le Mercure du mois de Septembre 1691. qu'il avoit lu vingt strophes de cette suite dans une assemblée publique de l'Académie.

Cette traduction est de tous les ouvrages de le Clerc celui dont il s'est le plus occupé, & qui a le moins réussi. Non-seulement il traduisoit le Tasse à la lettre, mais même il le rendoit presque vers pour vers. Il est moralement impossible de réussir dans un pareil projet : presque tout le succès qu'un Traducteur peut en attendre, c'est d'étonner ses lecteurs par la peine que son ouvrage a dû lui coûter. Quoiqu'il y ait dans la traduction de le Clerc

TRADUCTIONS DES POÈTES ITALIENS.

Avertiss. de la trad. de le Clerc.

Mirab. préf. de la trad. du Tasse.

Contin. de l'hist. de l'Acad. Fr. par d'Olivet.

plusieurs stances ~~à~~ heureuses, il y en a néanmoins un si grand nombre de manquées, & le nombre des vers médiocres y est si supérieur à celui des bons, qu'on a peu de regret que l'ouvrage ne soit pas achevé.

Le Clerc croyoit au contraire que si sa traduction n'étoit pas goûtée, c'est qu'il avoit eu tort de choisir un Original dont le caractère, à ce qu'il pensoit, ne convenoit ni au pays, ni au siècle où il vivoit. Il ne se reprochoit pas d'avoir mal traduit le Tasse, mais de l'avoir traduit. Et comme la neuvième satire de M. Despréaux parut dans le même tems, il se figura qu'en censurant le Poëte Italien, cette satire avoit plus contribué que toute autre chose à la chute du Traducteur. Il est cependant vrai, comme on l'a dit plus haut, que par un retour d'affection paternelle pour cet enfant qu'il avoit mis au monde, il continua cette traduction, & ne cessa d'y travailler que lorsqu'il mourut.

Il y a une autre traduction de la Jérusalem en vers François, imprimée en 1671. Celle-ci est complète, & ce n'est pas un plus grand avantage pour le public. La médiocrité du style se

souffre dans la prose ; mais elle est insupportable dans les vers : & l'on peut affurer que la poésie de cette traduction est fort au-dessous du médiocre. Qui ne connoîtroit la Jérusalem délivrée que par les vers ennuyeux de ce mauvais traducteur , n'auroit pas certainement une haute idée de ce poëme célèbre. M. Mirabaud qui en porte un jugement si sévère , mais juste , ne nomme point l'Auteur de cette traduction. C'est Vincent Sablon , Chartrain , plus connu par un petit livre intitulé , *Histoire de l'auguste & vénérable Eglise de Chartres* , dont on a fait au moins cinq éditions , quoique ce ne soit presque qu'un abrégé de la *Parthenie* de Rouillard. Dom Liron , dans sa Bibliothèque Chartraine , se contente de citer sa traduction du Tasse. Le privilège accordé pour l'imprimer est du premier Septembre 1659. Cependant l'impression n'en fut achevée que le 30 Avril 1671. Puisque l'on avoit attendu si longtems , on auroit encore mieux fait de laisser entièrement dans l'oubli un ouvrage si méprisable.

La seule traduction qui puisse donner de la Jérusalem délivrée une idée

TTADUC-
TIONS DES
PORTES
ITALIENS.

qui réponde au moins à une partie de
 ce que ce poëme a d'estimable, est cel-
 le que M. Mirabaud publia en 1724.
 en prose, & dont il fit hommage à
 Monseigneur le Duc d'Orléans. Le
 Tasse presque entièrement oublié jus-
 ques-là de ceux qui ne pouvoient le
 lire dans sa langue originale, & que cet
 Auteur dégoûtoit dans ses anciens
 Traducteurs, parut d'abord reprendre
 une nouvelle vie dans cette nouvelle
 traduction. M. Mirabaud partagea
 même en quelque sorte la gloire que
 ce poëme avoit acquise à son Auteur.
 Sa traduction fut un des principaux
 fondemens de sa réception à l'Acadé-
 mie François, où l'on ne manqua pas
 de lui donner de grands éloges. « C'a
 » été, dit M. de Fontenelle, votre
 » belle traduction de la Jérusalem du
 » Tasse qui a brigué nos voix : vous
 » avez appris aux François combien
 » étoit estimable ce Poëte Italien
 » qu'ils estimoient déjà tant : dès qu'il
 » a parlé par votre bouche, il a été
 » reçu par tout, par tout il a été ap-
 » plaudi. L'envie & la critique n'ont
 » pas eu la ressource de pouvoir attri-
 » buer ce grand succès aux seules
 » beautés du Tasse ; il perdoit les

Disc. pro-
 noncé à la
 réception de
 M. Mirab.

» charmes de la poésie , il perdoit les
 » graces de sa langue , il perdoit tout,
 » si vous ne l'eussiez dédommagé. . . .
 » La voix du public qui prévint nos
 » louanges , vous indiqua dès-lors à
 » l'Académie. Voilà votre titre ».

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ITALIENS.

Rien de plus flatteur qu'un pareil éloge , & surtout de la part d'un Ecrivain tel que M. de Fontenelle. Mais si cet encens pouvoit étourdir un Ecrivain à qui on l'offroit si libéralement , l'empressement que l'on eut à lui montrer les défauts de sa traduction , ne dût servir qu'à dissiper les ténèbres qui auroient pû les lui cacher. Il avoue dans la préface de la seconde édition qu'il donna en 1735. qu'on lui fit bien des reproches sur les regles qu'il s'étoit faites de la traduction , & qu'il avoit cru devoir suivre, sur le style même de sa traduction , sur les retranchemens qu'il avoit faits à l'original , sur les changemens qu'il avoit jugé nécessaires & qui n'avoient pas paru tels aux autres , enfin sur quantité d'endroits où l'on ne trouva pas qu'il eût rendu ni les expressions , ni les pensées de l'Auteur.

Tous ces reproches furent principalement exposés dès le commencement

de l'année 1725. dans une lettre que Mademoiselle Riccoboni, de la Comédie Italienne, adressa sur ce sujet à M. l'Abbé Conti, Gentilhomme Italien, dont l'esprit, le goût & l'érudition ne sont pas moins connus en France que chez nos voisins. Cette lettre destinée d'abord pour le Journal des Savans où elle ne put être insérée à cause de son étendue, fut imprimée & répandue avec des notes d'un *ami de l'Auteur*, c'est-à-dire, de M. l'Abbé des Fontaines qui travailloit alors au Journal des Savans. L'année suivante on la réimprima avec les mêmes notes dans le Journal de du Sauzet intitulé, Bibliothèque Françoise, ou Histoire littéraire de la France, tome IV. seconde partie.

Le seul endroit qui soit favorable dans cette lettre à M. Mirabaud est celui où le Critique applaudit à la défense que le Traducteur avoit prise du Tasse contre la censure de M. Despréaux; encore le mérite de cette défense est-il un peu diminué par les notes de l'éditeur de la lettre. Du reste Mademoiselle Riccoboni examine en critique sévère la préface & la traduction de M. Mirabaud. Elle fait l'apo-

logie du goût de sa nation, & son zèle s'enflamme si vivement à cette occasion, que bien des gens ont demandé quel pouvoit être l'objet de son emportement. Elle emprunte contre le nouveau Traducteur la même plume dont le Rossi s'étoit servi en écrivant contre le Tasse.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Mais cette partie de la lettre de la savante Critique a dû faire moins d'impression sur le commun des Lecteurs éclairés, que tout ce qu'elle reprend dans les principes de M. Mirabaud sur la traduction, & dans la traduction même du premier chant de la Jérusalem délivrée : car elle n'a pas cru devoir pousser sa censure ou son examen critique au-delà du premier chant de ce poëme.

M. Mirabaud étoit convenu qu'il n'avoit point traduit le Tasse littéralement, qu'il avoit supprimé plusieurs comparaisons, resserré ce qui lui avoit paru trop diffus, adouci certains endroits où le Poëte se montrait trop Mythologiste, & qu'il avoit pris quelques autres libertés que le génie de notre langue & le goût le plus général de la nation auxquels il avoit voulu se conformer, l'avoient obligé de pren-

dre. Une partie de sa préface étoit employée à justifier ces libertés ; & il y parle toujours en homme qui est persuadé qu'on ne pouvoit l'en blâmer.

C'est cependant ce que fait Mademoiselle Riccoboni , & je serois fort porté à croire qu'elle a raison d'observer qu'un Traducteur ne doit point ajuster à ses vûes particulieres , ni au goût de son siècle ou de sa nation , les ouvrages qu'il entreprend de traduire , qu'autrement ce ne seroit plus représenter les originaux que l'on a dessein de faire connoître. Si l'Auteur que l'on interprète a eu tort , dit-elle , c'est au lecteur à en juger ; & pour cela même il faut qu'une traduction soit fidelle. Avec les principes de M. Mirabaud sur la traduction , on peut être excellent imitateur , mais on n'est pas traducteur. Celui-ci doit au public son Auteur tel qu'il est. Suivant ces regles, Mademoiselle Riccoboni juge que le poëme du Tasse se trouve dans la nouvelle traduction tellement changé , affoibli & décharné , qu'il sera absolument méconnoissable aux Italiens , & à tous ceux qui bien instruits de la langue du Poëte , compareront l'original avec la traduction.

M. Mirabaud avoit protesté , qu'à l'exception des libertés dont il a rendu compte , dans tout le reste il étoit Traducteur *exact & fidèle*. Son Critique , loin d'en convenir , montre par l'examen de la traduction du seul premier chant , que le Traducteur s'est souvent écarté de la pensée du Poète , d'où l'on conclut deux choses également fausses , qu'il ignore la langue du Tasse , ou qu'il n'a voulu donner qu'une imitation de son poëme. M. R. nous apprend à cette occasion , que le bruit s'étoit répandu dans Paris , que M. Mirabaud s'étoit contenté de mettre en beau langage la vieille traduction de Baudoin. Mais ce bruit si désavantageux à un Ecrivain de ce mérite , n'étoit point fondé. La Critique le justifie elle-même en rapportant plusieurs endroits où Baudoin , dans son vieux langage , avoit au moins rendu fidèlement le sens du Tasse , au lieu que dans ces mêmes endroits M. Mirabaud s'en étoit écarté , preuve qu'il n'avoit nullement pensé à rajeunir cette vieille version. Ce sont les propres paroles de Mademoiselle Riccoboni.

TRADUCTIONS DES
POÈTES.
ITALIENS.

Je vous conseille de lire cette lettre

avec les notes qui l'accompagnent, & qui en rectifient divers endroits. Cette critique fit cependant peu de tort à la traduction de M. Mirabaud, que l'on regarda du moins comme un livre amusant & bien écrit. L'Auteur en retira en particulier une utilité réelle. Il examina de nouveau sa traduction, il corrigea toutes les fautes que son Critique lui avoit reprochées, & qu'il crut être réellement des fautes. Sans souscrire généralement à tout ce qu'on avoit repris & censuré, il reconnut la solidité de plusieurs observations de son censeur, & s'y soumit. C'est ce que fait tout Auteur qui sacrifie l'amour propre à la vérité. Il est du moins certain que la seconde édition de sa traduction est fort supérieure à la première, & que si celle-ci, malgré ses défauts, avoit eu un succès avantageux, la nouvelle étant beaucoup moins défectueuse, l'Auteur a eu raison de se flatter qu'elle seroit encore mieux reçue.

A la fin de la lettre de Mademoiselle Riccoboni, l'on dit dans une note, que l'on faisoit espérer qu'un jeune homme de beaucoup d'esprit, né en Italie, & élevé en France, ne tarde-

roit pas à faire part au public d'une nouvelle traduction de la Jérusalem délivrée, à laquelle il travailloit depuis quelque tems. C'étoit en 1725. que l'on donnoit cette espérance, & l'on affuroid alors que le prétendu jeune homme étoit Mademoiselle Riccoboni elle-même. Mais jusqu'à présent cette traduction n'a point paru.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Dans quelques éditions Italiennes de la Jérusalem délivrée, on trouve cinq chants ajoutés par Camillo Camilli, qui, prétendant que le poëme n'étoit point achevé, s'imagina, pour lui donner ce complément qu'il croyoit lui manquer, de décrire la fuite des aventures d'Armide & d'Hermynie, & la mort de l'une & de l'autre. C'est apparemment ce supplément qui a été traduit en prose par Jacques Corbin, Ecrivain fort méprisé, qui d'Avocat au Parlement de Paris, devint *Conseiller & Maître des Requêtes ordinaire de la Reine Anne d'Autriche*, qualité qu'il prend dans son *Recueil d'Edits sur les Cours des Aydes* imprimé en 1623. L'Auteur mourut à la fin de 1653. Je n'ai vu que le titre de sa traduction qui parut en 1600. Ce titre est: *la Jérusalem régnante, contenant la*

suite & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin de Torquato Tasso ; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminthe , traduite de l'Italien.

Vie du Tasse, par de Charnes, p. 45. 46.

Après la Jérusalem délivrée, il n'y a aucun ouvrage du Tasse qui soit plus célèbre que son *Amince* qu'il fit pour plaire au Duc de Ferrare son protecteur, & qui fut représentée avec beaucoup d'applaudissement. « Cette » pièce qu'il appella *Fable bocagere*, & » qu'on connoît mieux sous le nom de » *Pastorale*, dit l'Abbé de Charnes, est » un chef-d'œuvre en son genre & un » original, dont *le Berger fidèle* & *la Philis de Scire* n'ont été que de belles » copies. Tout le monde fut enchanté » de la nouveauté de ce spectacle, & » de ce mélange de Bergers, de Héros » & de Divinités, qu'on n'avoit pas » encore vus ensemble sur le théâtre: » Il parut aux yeux des spectateurs » comme un tableau merveilleux, où » l'imagination & la main d'un Peintre excellent faisoit voir en même » tems dans un beau paysage, la grandeur héroïque & la douceur de la vie » champêtre animées de couleurs si » vives & d'expressions si délicates, » qu'on ne fit point difficulté de mettre

» *l'Amince* en parallèle avec tout ce
 » que le Théâtre ancien avoit fait voir
 » jusqu'alors de grand dans la Tragé-
 » die, & d'agréable dans la Comédie...
 » Ce qu'il y avoit de singulier pour
 » ceux qui connoissoient le Tasse,
 » c'est qu'il s'étoit lui-même dépeint
 » dans ce poëme sous la personne de
 » Tirsis, & qu'il y paroissoit dans cet
 » état tranquille où l'avoit mis la pro-
 » tection du Duc de Ferrare, & dans
 » cet heureux loisir qu'il donnoit tout
 » entier aux Muses. On y voyoit le
 » portrait du Duc & de sa Cour tou-
 » ché de la maniere du monde la plus
 » fine & la plus ingénieuse ; & tout
 » cela étoit rehaussé par l'odieuse
 » peinture de Mopse, sous le nom du-
 » quel le Tasse désigne un de ses en-
 » vieux. »

Un autre mérite de cette pastorale,
 c'est que l'Auteur y a scrupuleusement
 observé les regles prescrites par Aristote sur l'unité de lieu, & sur celle des
 caracteres. Il a sçu soutenir l'intérêt
 de sa pièce, non en faisant intervenir,
 comme tant d'autres, une double ac-
 tion, souvent trop ou trop peu liée
 avec l'action principale, mais en mé-
 nageant dans son sujet même des situa-

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ITALIENS.

Pecquet.
 préface de la
 traduct. de
 l'*Amince*.

tions touchantes. Les admirateurs de cette pièce ajoutent que l'on y voit presque partout une sagesse d'expressions qui n'a pas toujours trouvé dans les Poètes Italiens de scrupuleux imitateurs. Heureux si le Tasse eût aussi trouvé une sagesse d'idées, de sentimens & de maximes qui eût ôté le danger inséparable de la lecture de sa pastorale!

Le Poète étoit lui-même si convaincu de la beauté de cette pièce, que quelque difficile qu'il fût sur ses productions, & quoique mécontent même de presque toutes les autres dont la postérité a porté un jugement si avantageux, sa pastorale étoit la seule pour laquelle il ne craignoit point les efforts de la critique. Et il est vrai que la réputation de cet ouvrage ne pouvoit guères aller plus loin, lorsqu'on s'avisait de le critiquer. Encore les premiers qui l'ont entrepris, comme Bartholomeo Ceva Grimaldi, ont-ils fait une critique si pleine de subtilités, qu'elle ne méritoit pas, ce me semble, toute l'érudition que le savant Fontanini a employée pour la réfuter dans sa défense de l'Aminte qu'il donna en Italien, à Rome, l'an 1700.

Cette pastorale n'est pourtant pas exemte de défauts : & l'un de ses zélés admirateurs convient lui-même qu'on ne peut passer pour censeur injuste, en reprochant au Tasse dans son *Aminte* un peu de sécheresse, & ce nombre infini de récits consécutifs, qui ne donnant rien à la représentation, laissent sans occupation un des principaux sens par l'organe duquel les hommes sont plus facilement touchés. Le pere Bouhours dans la *Maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, condamne aussi la *Silvie* du Tasse qui en se mirant dans une Fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée & trop peu naturelle pour une bergere ; & je crois qu'il a raison. M. de Fontenelle passe aussi condamnation sur cette pensée, mais en ajoutant que l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Les chœurs du troisième & du quatrième acte ne sont pas attribués au Tasse, auquel ils ne semblent guères en effet appartenir : ils paroissent d'un Poète plus moderne. On croit aussi que la

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Pecquet, 28
supr.

Disc. sur la
nat. de l'Egl.

petite pièce intitulée, *l'Amour fugitif*, qui se trouve à la fin de la pastorale, & qui a beaucoup de rapport avec le prologue, est encore d'une autre main.

Cependant presque tous les Traducteurs de l'*Aminte*, & ils sont en assez grand nombre, ont pareillement traduit cette pièce & ces chœurs. Le Tasse à pû voir lui-même plusieurs de ces Traducteurs. Il ne mourut que le 15 Avril 1595. & environ dix ans auparavant, on voyoit des copies d'une traduction de son *Aminte* faite par Henriette de Cleves, fille & héritière de François de Cleves, Duc de Nevers, Comte de Rethelois, & femme de Ludovic Gonzague, Prince de Mantoue. Cette Dame vivoit en 1583. La Croix du Maine parle de sa traduction dans sa Bibliothèque qui parut en 1584. Mais il n'en parle que comme d'un ouvrage encore manuscrit. C'étoit un honneur pour le Tasse d'avoir eu une Dame & une Princesse pour traductrice : mais cette version n'a jamais été publiée.

La première que je connoisse avoir été imprimée, est celle de Pierre de Brach, Poète Gascon dont je vous ai déjà parlé. Sa traduction qui est en

fort mauvais vers , fut imprimée en 1584. à Bourdeaux lieu de la naissance du Traducteur.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

La version en prose du sieur de la Brosse qui parut en 1593. dédiée à la Marquise de Noirmoutiers , n'est pas meilleure. Le Traducteur dit que c'étoit son coup d'essai. Et comme il ne s'est point nommé, il se flatoit qu'en demeurant inconnu, il en tireroit cet avantage, *qu'il se verroit souvent reprendre sans rougir , & qu'il feroit son profit des justes corrections de ceux que la haine ou l'envie ne porteroit point à le censurer.* Il y a lieu de croire qu'il eut quelques confidens qui trahirent son secret, puisque nous savons aujourd'hui son nom, & que c'est le même de la Brosse qui a été attaché au Cardinal du Peron , & de qui nous avons plusieurs autres ouvrages sur diverses matieres. M. de Beauchamps n'a pas ignoré non plus qu'un M. de la Brosse avoit traduit l'Aminte ; mais c'est apparemment tout ce qu'il en a sçu , puisqu'il cite cette traduction sous l'année 1591. & qu'il ne dit point si elle est en vers ou en prose, où, & en quelle forme, elle a été imprimée.

Réch. sur
les Th. s. 1.
p. 488.

Il ne rend pas un meilleur compte

de la traduction de Guillaume Bel-
liard. Tout ce qu'il nous en apprend ,
c'est qu'elle parut en 1596. & qu'elle
fut réimprimée en 1603. Il devoit
ajouter que la seconde édition est de
1598. & que cette traduction est en
prose. Les deux dernières éditions sont
accompagnées du texte Italien. Il y
en a eu une troisième en 1609. à Paris,
qui est pareillement accompagnée du
texte original.

Même négligence en parlant de la
traduction du même ouvrage imprimé
en 1632. & qui est du sieur de
Rayffiguiier , qualifié par quelques-
uns Avocat au Parlement. Cette tra-
duction est en vers François & accom-
modée au Théâtre. On voit par l'*Avis
au lecteur* qu'elle fut représentée en
1632. à l'Hôtel de Bourgogne. Nous
n'avons point de monumens qui nous
apprennent si elle eut du succès. L'Au-
teur se flatoit qu'il seroit grand , puis-
qu'il dit avec confiance , *qu'il ne craint
point qu'il lui en arrive rien qui le fâche ,
& que s'il devoit croire ceux qui avoient
vu son ouvrage , & qui avoient l'oreille &
le goût délicat , il pouvoit assurer que
l'on y trouveroit des choses qui contente-
roient.* Cependant il donne cette pièce

à lire *comme une punition*, & peut-être n'avoit-il pas tort; c'est du moins une peine de lire jusqu'au bout, comme il le demande, des vers souvent plats & rampans, où l'expression pèche fréquemment contre les règles de la Grammaire, où les termes sont quelquefois surannés, où les inversions jettent de l'obscurité en quantité d'endroits, où enfin l'on rencontre des jeux de mots froids & insipides, & des rimes qui n'ont jamais été faites les unes pour les autres.

J'avoue cependant que j'y ai trouvé de beaux vers, que le langage ne manque pas de pureté en divers endroits; que d'ailleurs la traduction, quoique libre, rend pour l'ordinaire les pensées du Tasse. Peut-être que le sieur de Rayffiguiier eût fait un ouvrage moins défectueux, s'il eût attendu, pour y travailler, que son esprit eût recouvré cette tranquillité que les adversités lui avoient fait perdre, & dont il se plaint avec amertume dans son Avis au lecteur, dans son Epître dédicatoire à M. de Ventadour, Duc & Pair de France, & plus encore dans sa *Prière à Dieu sur sa prison*, dans ses Stances à M. Marceau, Lieutenant

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

général au Siège préfidial de Saintes, & dans quelques autres de ses poésies dont j'espère vous parler ailleurs.

Charles Vion, Ecuyer, Seigneur de Dalibray, parle avantageusement de cette traduction de Rayffiguier dans l'avertissement sur celle qu'il donna lui-même en vers François la même année 1632. Jè ne sçai pourquoi il dit dans le même avertissement « qu'il n'a » point mis son nom à cette pièce, » non pour se cacher, afin qu'on le » cherche, mais parce qu'on ne se sou- » cie point de sçavoir le nom d'un » Traducteur ». Ce langage est entièrement superflu, puisqu'il a signé l'Épître dédicatoire à Mademoiselle de Bourbon. Cette signature rend pareillement inutiles toutes les preuves que M. de Beauchamps apporte pour montrer que Dalibray est le Traducteur de cette pièce : il se nomme, on ne pouvoit plus en douter.

On ne peut qu'applaudir à la censure que Dalibray fait, dans le même avertissement, du style enflé, & des pointes que les Ecrivains de son tems affectoient dans leurs ouvrages: mais on n'applaudira pas si aisément ni à sa traduction, ni à sa versification. J'y

trouve

trouve presque tous les mêmes défauts que dans la version de Rayssiguier. Dalibray donne la sienne pour très-fidelle : « J'ai été trop grossier , dit-il , » pour n'être pas fidèle ; j'ai bien » rendu , parce que je n'ai pas eul'in- » vention de changer ; j'ai trouvé fort » peu de mes pensées assez belles pour » en être tenté & corrompu ; ainsi » mon malheur m'a fait rencontrer » heureusement , & ma foiblesse m'a » attaché à ma matiere ». Il veut pourtant qu'on lui sçache gré de la peine qu'il s'est donnée , & c'est à quoi tendent ses réflexions sur les difficultés , qu'il grossit peut-être , de traduire les Poètes en vers.

TRADUC-
TIONS. DES
POÈTES
ITALIENS.

M. de Beauchamps cite une troisième traduction de l'*Aminte* imprimée en 1632. & la donne au sieur *Pichou*, Dijonois. Feu M. Papillon parle de ce Poète François dans sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne , mais il omet dans le catalogue de ses ouvrages cette traduction de l'*Aminte* qui , selon M. de Beauchamps , est en vers François , & fut imprimée in-8°. chez Targa : Pichou , selon son ami Isnard , Médecin né à Grenoble , étoit fils d'un Militaire , & avoit été élevé dans l'é-

Rech. t. 2.
p. 66.

**TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.**

Préf. de la
trad. de la
Phil. de Scire
par Pichou,
Bib. de Bour-
gog. part. 2.
pag. 154.

50 BIBLIOTHEQUE

tude des lettres. Il fit ses premières études au Collège des Jésuites de Dijon, où il fit paroître une heureuse mémoire, beaucoup de solidité, de jugement & de vivacité d'esprit. Mais *le fatras de la Philosophie que l'on souffre aujourd'hui dans les Ecoles*, dit Isnard, *le dégoûta*, & il sentit pour cette étude une aversion invincible. Dès ses plus tendres années, il montra du goût & de l'inclination pour la poésie Latine, & il y joignit dans la suite la poésie Française & l'étude de l'histoire. L'une & l'autre, l'histoire & la poésie, firent toute son application. *C'étoient, selon Isnard, les deux maîtresses dont il étoit passionnément amoureux.* Le même Panégyriste reconnoît dans son ami, *ce talent poétique que le Ciel ne donne qu'à des personnes extraordinaires, & qu'à ceux qui ne viennent au monde que par miracle.* Les ouvrages que j'ai vûs de ce Poète justifient mal ce panégyrique; les récompenses dont M. le Prince, pere du grand Louis de Condé, honora ses premiers travaux, & les applaudissemens que l'on donna aux représentations de ses Tragi-comédies, ne font point des preuves de la bonté de ces ouvrages. Pichou fut assassiné vers 1630.

En 1638. un anonyme fit encore paroître en notre langue, & en vers, l'Aminte du Tasse. Mais c'est plus une imitation qu'une traduction. L'anonyme en convient lui-même, & il dit qu'en cela il a suivi les conseils de ses amis qui l'ont déterminé à se contenter de traduire fidèlement les plus belles pensées du Poète Italien, & du reste d'accommoder la pièce au goût de notre Théâtre. Aussi demande-t-il qu'on la lise comme protecteur, & non comme sévère Critique. Elle est dédiée au nom du Libraire Toussaint Quinet, à M. Ferrant, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, Lieutenant particulier civil, & Assesseur Criminel de la Ville de Paris.

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

La traduction en vers libres que l'Abbé de Forche donna du même ouvrage en 1666. fit oublier toutes les traductions précédentes de cette pastorale. On avoit reçu favorablement sa traduction du Berger fidèle, il avoit promis celle de l'Aminte, & dès qu'elle parut, on s'empressa de la lire. Le Traducteur y a pris cependant beaucoup de libertés, & assez souvent il fait dire au Tasse ce qu'il ne dit pas, ou plus ou moins qu'il ne dit. Sa versi-

fication d'ailleurs quoique aisée, & communément naturelle, est trop souvent négligée. L'Abbé de Torche dédia cette traduction au feu Roi Louis XIV. & son Epître dédicatoire, qui est en prose & en vers, m'a paru bien tournée. Il dit entr'autres au Roi :

Vous aimez les ruisseaux, les bois & les fontaines,
Pour jouir du repos, non pour plaindre vos peines,
Les Rois toujours heureux nous laissent les desirs,
Et quoiqu'ils soient ce que nous sommes,
Ils ne sont pourtant pas comme les autres hommes,
Longtems à pousser des soupirs.
Dans le haut rang de leur naissance
Ils ont la suprême puissance
Et quand ils sont bien faits, braves & généreux :
Qui les empêche d'être heureux ?

Dans l'*Avis au lecteur* l'Abbé de Torche fait le parallèle de l'*Aminte* & du *Berger fidèle*, & le portrait des deux Auteurs. Je ne copierai ni l'un ni l'autre pour ne point répéter ce que je vous ai déjà dit de l'*Aminte*, & ne point devancer ce que j'aurai à vous dire du *Berger fidèle*. Cet avis au lecteur a été supprimé dans l'édition de la traduction de l'*Aminte* faite à la Haye en 1681. in-12.
Depuis cette traduction de l'Abbé

de Torche, nos Traducteurs François ont paru tellement oublier l'Aminte, qu'il s'est passé près de soixante-dix ans sans qu'on en ait vu aucune version en notre langue. Mais enfin M. Pecquet & M. l'Escalopier ont cru devoir réparer cette négligence, & sans s'être communiqué leurs vûes, l'un a donné sa traduction en 1734. & l'autre la sienne en 1735. Elles sont en prose, & écrites avec beaucoup de délicatesse. L'un & l'autre Traducteur font l'éloge de l'original : je ne pourrois le transcrire sans répéter ce que j'ai déjà dit. On applaudira volontiers aux louanges qu'ils donnent à l'Aminte comme un ouvrage d'esprit ; mais qu'ils le louent du côté de la morale, c'est trop oublier celle du Christianisme, & il suffit de connoître celle-ci & de l'aimer, pour ne pouvoir être d'accord avec eux sur ce point. On est même surpris d'entendre dire à M. Pecquet qu'on ne trouve *rien* dans l'Aminte qui indique le chemin trop facile du crime, & qui en développe les ressorts. Comment porter ce jugement d'un Poète qui avance cette maxime aussi fautive en elle-même, que propre dans la pratique à porter aux

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Aminte .
acte 1.

plus grands excès, que *ce qui plaît est permis*. Comment justifier un Ecrivain qui dans le même acte regarde la vertu comme importune, par cette raison que portant à ôter à l'amour les secours illicites que son feu peut demander, elle tarit la source de tous les plaisirs ? Comment excuser tant de préceptes de libertinage que Daphné donne à Tirsis, dans le second acte, ces conseils qu'il lui insinue pour parvenir à satisfaire sa passion, la situation indécente où il fait paroître Silvie dans le troisiéme acte, & quantité d'autres endroits que la morale la moins sévère se feroit honte d'approuver. Que le second Traducteur traite tant qu'il lui plaira d'*Auteurs* graves ceux qui blâment cette morale de l'*Aminte*, qu'il les accuse de *prévention* ; ce qu'ils diront en fera-t-il moins vrai. Lui-même cherche-t-il à les détromper ? Non : il ne pouvoit montrer que sa foiblesse. Il aime mieux croire qu'on n'écouterait pas ses raisons. Mais pourroit-il en apporter de solides ? Pourquoi même proteste-t-il qu'il n'a eu aucune envie de nuire aux mœurs en traduisant l'*Aminte*, s'il n'y a que la *prévention* qui ait soulevé les *Auteurs*

graves contre la morale de cet ouvrage ?

Cette seconde traduction est adressée à une Dame, & si l'on en croit M. l'Escalopier, *le hasard seul joint à des instances auxquelles il a obéi*, l'ont déterminé à la faire. Il y a arrangé les scènes suivant la méthode des pièces que l'on représente en France. Dans l'Italien, l'Amour en habit de Berger, & l'Amour fugitif sont deux pièces séparées, la traduction les réunit. Son discours sur la pastorale Italienne, quoique très-succinct, mérite d'être lu. Je ne vous dis rien de l'Epître galante à la Dame à qui cette traduction est dédiée : ce sont des réflexions sur la différence de l'amour & de l'amitié, & vous pouvez penser que parlant à une Dame, l'amour a toutes les fleurs du panégyrique.

C'est à ce même Amour qu'est consacré la *Silvie*, petit Roman en prose, écrit avec beaucoup d'élégance & de délicatesse, qui a paru en 1743. avec des gravures dont on estime le dessein & l'exécution, mais dont je ne puis approuver les sujets. Ce Roman dont la composition & les desseins sont attribués à M. Watley, l'un des Rece-

TRADUCTIONS DES
PORTES
ITALIENNES.

veurs généraux des Finances, est traduit en partie de l'Aminte. C'est l'histoire de cette Silvie qui joue un des rôles principaux dans la pastorale Italienne : mais les épisodes sont de l'invention de l'Auteur. Je suis fâché que l'on y sente trop ce que cet Ecrivain, qui dès sa première jeunesse réunissoit déjà des talens rares & estimables, dit d'après Ovide, que l'Amour lui a commandé d'écrire : *scribere jussit Amor.*

Le Tasse voulut aussi s'exercer dans la tragédie, mais il n'a fait qu'une pièce en ce genre. C'est la tragédie de Torrismond qui fut imprimée à Mantoue dès 1577. Quoique le sujet en paroisse tiré de l'histoire des Gots, il est certain qu'il est fabuleux, & de l'invention de l'Auteur. Le Tasse faisoit peu de cas de cette pièce ; il la regardoit comme le moindre de ses ouvrages ; & il n'en parloit même qu'avec une sorte de mépris. Après l'avoir commencé, il fut longtems sans pouvoir se résoudre de l'achever. La mélancolie le dominoit, & il craignoit, dit-il, de s'occuper trop d'un sujet qui ne pouvoit servir à l'égayer. Ses amis triomphèrent de sa répu-

gnance , & il mit enfin sa tragédie dans l'état où nous l'avons.

Dalibray qui en a fait une traduction libre en vers François , croit que le Tasse ne parloit mal de cette pièce que par humilité , ou par une suite de sa mélancolie ; & il prétend qu'au commencement du dix-septième siècle , les Italiens la regardoient comme un chef-d'œuvre. Il ne croit pas cependant que le Poëte ait eu intention de la faire pour être représentée , mais seulement de supposer un sujet qui étant bien traité fût agréable à lire , & de travailler plutôt à de belles peintures qu'à des scènes commodes & qui pussent plaire à des spectateurs. C'est ce qu'il augure , principalement du long discours que Torrismond tient à son confident , & en particulier de cette trop proluxe description d'une tempête à laquelle il s'amuse dans une circonstance où il semble que le remords du crime qu'il étoit pressé de déclarer , ne devoit pas lui permettre de s'entretenir d'un autre objet.

Il en juge encore par ce récit exact & détaillé de l'appareil des jeux & de la pompe qu'il commande pour la réception de Germon , dans le tems que

C v

TRADUC-
TIONS DES
PORTES
ITALIENS.

Disc. sur la
Tragédie de
Torrism.

l'arrivée si prochaine de cet ami qu'il avoit trahi, devoit l'inquiéter & l'engager à penser à sa propre défense. Dalibray pense aussi qu'il y a trop de monologues, dont plusieurs ne paroissent pas amenés assez naturellement. Il n'approuve pas non plus ce long détail des inconvéniens du mariage, dans lequel entre Rosmonde, & des moralités qu'elle fait à ce sujet.

Mais ce n'est pas mon dessein de passer en revue tous les défauts & toutes les beautés que l'on peut appercevoir dans cette pièce. Si vous êtes curieux de ce détail, il faut lire la préface où le discours de Dalibray sur ce sujet : vous y trouverez bien des réflexions judicieuses sur le génie de la tragédie, sur celui du Tasse, & sur la tragédie de Torrismond en particulier. Cette préface ennuie cependant un peu à cause de sa longueur, du peu d'ordre qui y regne, de quelques redites, & de la mauvaise diction de l'Auteur.

Dalibray, dont je vous ai déjà fait connoître la traduction de l'Aminte, étoit Parisien, fils d'un Auditeur de la Chambre des Comptes, & frere de Madame de Saintot. C'étoit en son

tems un bel esprit , qui n'eut point d'autre emploi que de cultiver la poésie , & de vivre agréablement dans le commerce des gens d'esprit & des personnes de lettres. C'est le portrait qu'en fait M. Tiron du Tillet dans son *Parnasse François* , où il ajoute que les poésies de Dalibray lui ont acquis de la réputation dans le seizième siècle : il devoit dire dans le dix-septième, M. de la Martinière dans son recueil d'*Epigrammatistes François* , ajoute que cet Ecrivain ressembloit à Diogène par bien des endroits : c'étoit , selon lui , un de ces Poètes qui devoient tout à leur génie ; il trouve du feu & de la verve poétique dans ses ouvrages. Colletet dans son traité de la poésie morale , en parle comme de son ami.

Sa traduction du *Torrismond* fut représentée deux fois , mais avec des retranchemens qu'il n'a pas soufferts dans l'impression. Je vous ai dit que c'étoit une traduction libre , & Dalibray convient en effet qu'il a un peu retranché , changé & ajouté. Il en avertit pour l'ordinaire dans les endroits où il ne s'est pas conformé à l'original. Quelques éloges qu'on lui

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

ait donnés, il faut encore avouer qu'il y a beaucoup de vers durs, rudes & profaïques, & il n'en disconvenoit pas. « On ne verra point, dit-il, dans » ma traduction la couleur, le teint, » ni l'embonpoint du Tasse; mais on » y verra tous ses muscles & ses nerfs: » on ne le trouvera pas si étendu, mais » on n'en reconnoitra que mieux sa » force: on n'y rencontrera pas le » nombre, mais le poids de ses paro- » les; on n'y remarquera point tous » ses pas, mais tout le chemin qu'il a » fait... ayant entrepris de suivre & » de m'attacher au Tasse, je suis de- » meuré loin derrière lui; mon style, » au lieu de grave, s'est trouvé pé- » sant, &c. » Voilà un Auteur de bon- ne foi: mais n'auroit-il pas été fâché qu'on le crût sur sa parole? Vous pou- vez juger de son style par cette répon- se que Rosmonde fait à Ruffille qui lui venoit de vanter les prétendus avan- tages de la beauté dans les femmes.

La beauté dont la femme à tort fait tant de cas,
Nuit autant à qui l'a, qu'à ceux qui ne l'ont pas;
Et je tiendrai, Madame, une fille bien sage.
Qui ne fera jamais montre de son visage...
Je croyois qu'il fallût faire bien plus de compte
D'une honnête pudeur, d'une modeste honte;

Qu'un cœur chaste , ou brûlant d'un feu religieux
 Fût dedans nous un don qui valoit beaucoup mieux ;
 Et me persuadois qu'en nous un beau silence
 Récompensoit le prix d'une heureuse éloquence :
 Ou bien que la beauté n'avoit rien de charmant
 Qu'en tant que de vertu elle étoit l'ornement.

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ITALIENS.

Cette traduction de la tragédie de
 Torrismond a été imprimée à Paris en
 1636. in-4°.

CHAPITRE DOUZIÈME.

*Des Traductions des Poësies du
 Cavalier Guarini, du Comte Gui-
 do Ubaldò Bonarelli, de Prosper
 Bonarelli, de Jean-Baptiste Ma-
 rini & d'Alexandre Tassoni.*

L Résulte de ce que je viens de vous
 dire du Tasse , qu'on ne lit presque
 plus , sur-tout en France , que sa *Jéru-
 salem délivrée & son Aminte*. Ce der-
 nier ouvrage inspira aux Poëtes Ita-
 liens le goût de la pastorale. L'Italie
 fut en peu de tems inondée de ces poë-
 mes : mais il y en a si peu qui se soient
 soutenus, qu'après l'*Aminte* on ne par-
 le presque plus aujourd'hui que du *Pas-*

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Pour & con-
tre, t. 6. p.
18.

tor fido & de la Philis de Scire. A quoi attribuer cette chute précipitée de la pastorale en Italie ? C'est la demande que se fait à lui-même un Critique moderne. « Seroit-ce à la légèreté de » la nation ? Il y en a peu qui ayent » effuyé moins de changemens dans la » poésie. Seroit-ce à la langue ? En est- » il une vivante qui soit plus propre à » ce genre ? Elle a seule les diminutifs, » qui répandent une délicatesse infinie » dans les discours, & ses vers aisés & » coulans sont amis de la simplicité & » de la naïveté. Ne seroit-ce pas plu- » tôt au génie stérile des Auteurs ? En » effet combien trouve-t-on dans leurs » pastorales d'expressions basses & tri- » viales ? Combien de pensées fades & » rampantes ? »

Le *Pastor fido*, ou le *Berger fidèle* est l'ouvrage de Jean-Baptiste Guarini, Gentilhomme, né à Ferrare l'an 1538. & qui mourut à Venise en 1613. âgé de soixante-quinze ans. Sa pastorale est son chef-d'œuvre. On y voit un Auteur abondant dans ses expressions, presque toujours juste dans ses comparaisons, riche dans ses images, intéressant dans la conduite de sa pièce, où l'on trouve même plusieurs morceaux

Pecq. préf.
de la trad. de
l'*Aminie*.

Le même,
préface de la
trad. du *Past.*
fido.

plus brillans & plus frappans qu'on n'en rencontre communément dans l'Aminte. Cette pastorale plut beaucoup dans les représentations , où le Guarini avoit sçu disposer le théâtre de façon que , sans aucun changement de décoration , on voyoit le temple au-dessus de la montagne , la grotte au pied , & le vallon où se passent toutes les scènes.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Mais en considérant cette pièce en elle-même , il faut avouer que , quelque estime que l'on en fasse , même en France , il y a bien des choses éloignées du goût de notre nation. Telles sont une infinité de comparaisons longues & par conséquent languissantes , des scènes dont l'excessive prolixité fatigue , beaucoup de jeux de mots que notre langue ne peut souffrir , mais qui avoient alors en Italie un grand nombre d'admirateurs , & qui y ont encore des partisans. Ajoutons que la longueur de cette pièce passe presque la vraisemblance ; que , quoique la scène soit en Arcadie , l'Auteur fait ses personnages trop savans & trop instruits , pour ainsi dire , des grands systèmes de l'ancienne Philosophie ; qu'il a trop subtilisé le raisonnement sur des cho-

les qui au fond pouvoient être censées à la portée de simples bergers ; qu'en cela il s'est écarté du vrai caractère de la pastorale. Si l'Aminte n'avoit pas précédé , on a lieu de croire que le *Pastor fido* eût paru plus parfait. Le Guarini pouvoit-il , dit-on , ôter à sa pièce l'air d'être une simple copie , sans opposer à la simplicité de l'Aminte , une grande complication d'action ; à sa naïveté un style pompeux ; à sa précision une abondance intarissable ? Mais quelques reproches qu'on lui ait faits , & sur lesquels il a tâché de se défendre dans son ouvrage sous le nom de *Verato* , on n'a pas nié qu'il n'eût ajouté de grandes beautés aux richesses qu'on l'accuse d'avoir puisées trop avidement dans l'Aminte pour se les approprier : le Guarini étoit peut-être en cela plus modeste que le Tasse n'étoit équitable lorsqu'il traitoit l'Auteur du *Pastor fido* comme un voleur qui lui avoit enlevé son bien.

Quant aux mœurs, voici le portrait le plus avantageux que l'on puisse faire de cette pastorale. L'Auteur nous représente une bergere passionnée pour un berger qui ne l'aime pas moins. Des intérêts supérieurs semblent mettre un

obstacle invincible au bonheur dont l'espérance nourrit leurs affections. Par-tout on voit Amarillis retenue par les mouvemens de l'honneur : si elle forme un projet qui semble offenser ce que les Poètes appellent les destins dont ce projet combat les dispositions, l'Auteur ne manque pas de prévenir toute objection sur la pureté du caractère & sur la religion d'Amarillis. La conduite de Corisque, toujours odieuse, & qui joue un personnage détestable, nous montre tout ce que peut l'artifice, quelquefois même avec succès, contre l'innocence. Mais le Guarini a soin de faire triompher la vertu, & d'édifier en quelque sorte le spectateur par le retour & le repentir de Corisque. J'ajouterai même qu'on lit de tems en tems dans cette pastorale des maximes de morale saines & judicieuses.

Malgré néanmoins cette attention & cette conduite du Guarini dans son *Pastor fido*, on a prétendu, & c'est avec fondement, que cette pièce tendoit à corrompre le cœur, & qu'elle offroit au vice des armes propres à combattre la vertu. Quoique le personnage d'Amarillis paroisse un personnage

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

vertueux ; quoique ses discours semblent avoir pour but de faire connoître le prix de la vertu , & que son exemple puisse apprendre que l'amour le plus tendre & le plus violent même, doit & peut céder aux loix de l'honneur & du devoir , en est-il moins vrai que le Guarini met dans la bouche de plusieurs de ceux qu'il introduit sur la scène tout ce que la passion la plus vive peut produire de sentimens , tout ce que la tendresse a de plus propre à amollir & à séduire le cœur. C'est mal justifier le Poète que de dire que l'on trouve dans quelques-unes de nos tragédies des peintures plus animées , des situations plus dangereuses : on ne justifie point un défaut par un plus grand défaut. Je conviens que Corisette ne dit guères que des choses qui portent avec elles leur condamnation ; mais elle les dit avec adresse , elle cherche à faire illusion , & il n'y a que trop de lecteurs qui ne sont point ou qui ne peuvent être assez précautionnés pour ne s'y point laisser surprendre. J'ajoute que la passion reçoit dans cet ouvrage bien des éloges qu'il faut lui refuser , & que le portrait que le Satyre fait des femmes est outré : il

semble les comprendre toutes en une seule & même classe , où peu assurément voudroient qu'on les soupçonnât de mériter place.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Je pourrois condamner encore plus sévèrement cet ouvrage sans craindre de passer pour outré dans l'esprit des personnes sages & qui respectent la Religion ; mais ce que je viens de dire peut vous suffire pour vous mettre en garde contre les éloges que presque tous les Traducteurs du *Pastor fido* ont donnés à cette pastorale.

Un François, dont le nom ne m'est point connu, étant en Italie dans les dernières années du seizième siècle, le Guarini lui montra son *Pastor fido*, & lui permit d'en prendre une copie. Le voyageur prit beaucoup de plaisir à lire cette pièce, & de retour en France il tenta d'en réduire en notre langue quelques parties pour se rendre, dit-il, le discours du Poète plus familier. Il choisit les trois endroits qui l'avoient le plus frappé, ou qu'il crut les plus faciles à traduire, les mit en vers héroïques, & les publia à Lyon en 1597. Ces trois endroits sont : les *soupirs de Myrtil* : les *regrets de Corisque* : & les *vœux d'Amarillis*. C'est-à-dire, la sixième

scène du troisiéme acte , la troisiéme scène du premier , & la quatriéme du troisiéme acte. Mais cette traduction n'est nullement littérale : l'anonyme rend les pensées du Guarini ; mais il les étend , & y ajoute beaucoup , principalement dans *les soupirs de Myrtil* où la paraphrase se fait trop sentir , ce qui rend très-languissant un dialogue fort vif en lui-même.

Je ne suis pas plus instruit du nom & des qualités de celui qui a donné la premiere traduction entiere du *Pastor fido*. Il me paroît que c'étoit quelque Maître de langues qui n'avoit d'autre vûe que de faciliter à ceux qui prenoient ses leçons , l'étude de l'Italien & du François. Il fait connoître son intention dès le titre de sa traduction : & c'est par la même raison qu'elle est littérale , & presque toujours selon l'arrangement des mots de l'original dont le texte est à côté. Mais cet ordre n'est observé que lorsque l'Auteur a traduit en prose , car dans les chœurs & les autres endroits qu'il a plû au Traducteur de mettre en vers , on sent plus la paraphrase que la traduction. Cet anonyme étoit un fort mauvais Poëte ; ses deux sonnets à la

louange du *Pastor fido* & de l'Auteur, & sa *chançon boccagere* imitée de quelques endroits de l'Aminte, ne valent pas mieux que sa traduction des chœurs de l'ouvrage du Guarini. Sa prose est plus supportable : elle n'est point inférieure à celle des Ecrivains que l'on estimoit alors, c'est-à-dire, dans les premières années du dix-septième siècle.

TRAN-
DUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Je n'ai pas vu la première édition de cette traduction : car celle de 1610. en annonce une précédente. Mais j'en ai vu deux éditions faites dans la même année, l'une à Rouen dédiée à Madame Claude de Chivry, Dame de la Patriere, l'autre à Paris, adressée à M. Jacquelin, Conseiller du Roi, & Trésorier des Bâtimens de Sa Majesté. Il n'y a point de différence pour le style entre ces deux éditions. Dans l'une & l'autre le Traducteur anonyme dit qu'il n'a pas traduit le prologue du *Pastor fido*, parce qu'il n'a traduit cette pastorale que pour être lûe, & non pour être représentée. M. de Beauchamps paroît n'avoir point connu ces deux éditions, mais il en cite une de 1648. qu'il dit être revue & corrigée. J'ai vu pareillement cette

Rech. sur
les Th. t. 2.
p. 241.

troisième édition, mais je n'y ai point apperçu de corrections.

Le même Historien de notre Théâtre se contente de dire sous l'année 1623. qu'Antoine Giraud a traduit le *Pasteur fidèle*. S'il eût vu cette traduction, il auroit dit qu'elle est en vers François, & que le Traducteur se nommoit *Antoine de Giraud*. C'étoit un Gentilhomme de Lyon, que le pere de Colonia n'a point connu, puisqu'il l'a omis dans son Catalogue historique des Ecrivains Lyonnais. Il avoit fait cette traduction dans le dessein de la présenter à la Reine Marie de Médicis à son passage à Lyon : mais le départ précipité de cette Reine l'ayant empêché de lui faire alors cet hommage, il envoya sa traduction à Paris avec une Epître dédicatoire à la Reine, & chargea un de ses amis de la présenter en son nom. Elle fut imprimée à Paris même en 1623. mais elle n'a pas servi à mettre le Traducteur au rang des bons Poètes.

Je suis persuadé que la traduction anonyme qui parut en prose en 1637. n'a pas dû faire plus d'honneur à son Auteur. Ceux pour qui la lecture de l'ouvrage du Guarini a des charmes,

& qui seroient en état de comparer cette traduction avec le texte, auroient assez de peine à y reconnoître le goût & le génie du Poète Italien. C'étoit cependant, comme l'original, un fruit de l'amour. Le Traducteur avoit travaillé pour plaire à sa maîtresse, & pour la fléchir : elle lui avoit commandé de faire cette traduction, il obéit & lui dédia ce fruit de son obéissance : & que ne dit-il pas pour lui faire valoir sa soumission ? Il la flate & s'en plaint tour à tour. Devint-elle plus sensible ? C'est ce que ni vous ni moi nous n'avons aucun intérêt de rechercher. Sa longue Epître m'a autant ennuyé, que sa plate traduction.

Vous ne goûterez pas davantage celle de M. de Marandé. Quoique le langage en ait moins vieilli, elle m'a paru lâche, diffuse, languissante, souvent paraphrasée : je l'ai même trouvée infidelle dans quantité d'endroits où j'ai voulu la comparer avec l'original. Aussi l'Auteur convient-il que *pour la garantir de la censure, il eût fallu avoir plus de connoissance qu'il n'en avoit de la langue Italienne, & plus de politesse en la nôtre.* On pouvoit lui demander

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

pourquoi donc il n'avoit pas cherché quelque autre occupation qui fût plus à la portée de son genre & de ses talens. *L'oïfiveté qui lui avoit fait entreprendre* cette traduction, ne pouvoit lui servir d'excuse : il ne devoit pas en faire porter la pénitence au public. Si cette traduction a eu des lecteurs, & il faut bien qu'elle en ait eu, puisque l'on en a fait quatre éditions, c'est qu'on a été longtems sans en avoir de meilleure en prose, & que ceux qui n'entendoient pas la langue Italienne, étoient obligés de s'en contenter. Je n'ai vu que l'édition de 1661. qui est la premiere, celle de 1663. & celle de 1676. qui est la quatrième & dernière. On a donné celle-ci comme revue & corrigée avec soin ; & je n'y ai trouvé que quelques changemens assez légers qui laissent toujours cette traduction fort au-dessous de l'original.

Je ne sçai si l'on a été plus content de la traduction du même ouvrage que l'Abbé de Torche donna en vers François en 1667. Pour moi je n'y ai pas apperçu plus de fidélité. En vain l'Auteur proteste-t-il « qu'il y a con-
 » servé toutes les beautés de l'origi-
 » nal autant que notre langue l'a pû
 » permettre,

» permettre , & que ceux qui favent
 » l'Italien trouveront qu'il a été assez
 » fidèle lors même qu'il auroit pû s'en
 » dispenser , » il m'a paru qu'il a si sou-
 vent usé de cette dispense , que je suis
 convaincu que le Guarini auroit eu
 assez de peine à se reconnoître dans la
 plus grande partie de cette traduction.
 A l'égard de la versification , je veux
 bien qu'il *n'y ait cherché que la douceur*
& la facilité de l'expression , & qu'en
 cela il ait tenté de *s'accommoder au génie*
du Poëte Italien qui est facile , doux & dé-
licat : mais au lieu de cette versifica-
 tion douce & facile , la sienne n'est-
 elle pas prosaïque & rampante ? Il a
choisi les vers libres : cela est vrai ; mais
 souvent ils sont si libres, qu'on a peine
 à les distinguer d'une prose ordinaire.
 Je n'ai point vû les essais de cette tra-
 duction qu'il avoit d'abord publiés ,
 comme il le dit dans son Epître dédi-
 catoire à son Altesse Royale Madame ;
 mais s'il est vrai qu'ils ayent été bien
 reçus , ainsi que le Traducteur l'assure ,
 c'est qu'il est plus facile de réussir dans
 quelques morceaux détachés & courts ,
 que dans un ouvrage de longue haine-
 ne , sur-tout en vers. Outre l'édition
 de 1667. j'en ai vu deux autres , l'une

en 1672. & l'autre en 1699. Celle-ci est tellement remplie de fautes d'impression dans le texte & dans la version, qu'il est presque impossible de s'en servir.

L'Abbé de Torche avoit d'abord hésité si au lieu de traduire la scène d'Amarillis, c'est-à-dire, le Monologue d'Amarillis qui fait la quatrième scène du troisième acte, il ne feroit pas mieux d'adopter une traduction de ce Monologue dont le Public jouissoit déjà depuis quelques années. Mais ses amis, dit-il, lui conseillèrent de tenter lui-même une version nouvelle de ce Monologue; & il a suivi leur conseil. Il ne désigne pas autrement la traduction dont il parle; mais il y a lieu de croire que c'étoit celle que l'Abbé Regnier Desmarais laissa courir en 1655, qui fut imprimée la même année, & que l'on attribua alors à Madame la Comtesse de la Suze. Cette traduction a été réunie depuis aux autres poésies de l'Abbé Regnier, mais revue & retouchée. Thomas Corneille a traduit la même scène en vers François à la suite de sa version des *Pièces choisies d'Ovide*, imprimées en 1670. Enfin on trouve encore dans le

recueil de l'Abbé Regnier Desmarais
 une traduction en vers de la cinquième
 scène du second acte, qui est pareille-
 ment un Monologue d'Amarillis. Pour
 vous mettre à portée de juger de la
 différence des deux traductions, per-
 mettez-moi de vous rapporter quel-
 ques endroits de cette scène cinquième.
 Je choisis ceux où Amarillis montre
 que le seul bonheur consiste dans la
 paix d'un cœur content : voici comment
 l'Abbé Regnier a traduit ces
 réflexions :

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ITALIENS.

Les biens que la fortune étale,
 Sont plutôt des maux que des biens ;
 Moins des présents du sort que de pompeux liens
 D'une servitude fatale.
 Plus les Dieux en ont accordé ,
 Moins on jouit des dons de leur main libérale ;
 Et par une erreur générale ,
 On les possède moins qu'on n'en est possédé.
 Dans la belle saison de l'âge ,
 Que sert à la félicité
 Une illustre naissance , une rare beauté !
 Que sert la gloire d'être sage !
 Que sert un grand domaine , un fertile héritage !
 Et que sert d'avoir à souhait
 Tous les biens que le sort peut donner en partage ;
 Si le cœur n'est pas satisfait !

76 BIBLIOTHEQUE
L'Abbé de Torche a traduit ainsi les
mêmes pensées :

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

A juger sainement, tous les biens de ce monde
Sont des plus grands malheurs la source trop féconde ;

Le plus riche est le plus indigent :

Et par un malheur sans remède ,

Lorsqu'il croit posséder son or & son argent ,

Il en est possédé plus qu'il ne le possède .

Malgré son faux éclat & sa légèreté

On aime la fortune , on aime ses caresses ,

Mais pour ne point flater la vérité ,

Ce sont de beaux liens de notre liberté ,

Plutôt que des richesses .

A quoi sert la beauté , la jeunesse & l'honneur ,

Le sang illustre & la grandeur ?

On a beau posséder mille & mille héritages ,

Avoir des parcs & des châteaux ,

Nourrir mille & mille troupeaux

Dans de gras pâturages ;

Ce n'est que fumée & que vent ,

Si parmi tous ces biens le cœur n'est pas content .

Voilà les mêmes pensées ; ce n'est pas
le même tour , ce ne sont pas les mê-
mes expressions ; différence qui se
trouve encore dans la traduction du
Monologue du troisième acte , faite
par M. de la Monnoye , & qu'on lit
dans le tome 3. du *Menagiana*. Aussi

chaque Traducteur fuit-il son génie , en ne croyant s'attacher qu'à celui de son Auteur : vous trouverez encore plus de différence entre toutes les traductions du *Pastor fido* dont je vous ai parlé jusqu'à présent , & la dernière qui a été donnée en prose par M. Pecquet en 1733.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Celle-ci est faite sur le texte imprimé à Venise en 1602. édition qui passe pour la plus correcte. Le Traducteur fait dans sa préface de solides réflexions sur les qualités que doit avoir une bonne traduction , & sur les avantages qu'on peut en retirer : après quoi il passe à l'ouvrage du Guarini dont il fait l'éloge & la critique. Je vous ai rapporté une partie de ce qu'il y loue & de ce qu'il y blâme. Il dit des traductions qui ont précédé la sienne , qu'il n'y en a aucune qui soit supportable , ou pour ceux qui ne demandent que de l'amusement , ce qui forme la plus grande partie des lecteurs , & certainement celle de tous les génies superficiels , ou pour ceux qui cherchent l'Auteur dans la traduction.

On n'y voit , dit-il , revivre aucune des beautés de l'original ; on n'y reconnoît plus ces graces qui sont répar-

dues par-tout dans l'Italien. Ces fleurs qui en font un des plus beaux ornemens, y trouvent le même dépérissement qu'essuye le plus délicieux parterre aux approches de l'hyver; & comme cette rose dont parle Tityre dans la quatrième scène du premier acte, on les méconnoît entièrement.

Ce langage ordinairement trop suspect dans un Traducteur qui ne se montre qu'après beaucoup d'autres, est ici le langage de la vérité. N'en concluez pas cependant que M. Pecquet a évité tous les défauts qu'il reprend dans ses prédécesseurs, ni qu'il donne le Guarini avec tout ce qu'on y trouve d'attraits. Mais il est certain que sa traduction, sans être parfaite, l'emporte de beaucoup sur toutes les précédentes pour l'exactitude, la fidélité, & pour les agrémens du style. Je pourrai vous parler ailleurs du *Pastor fido* pastorale en vers & en trois actes, par l'Abbé Pellegrin, qui a tiré ce sujet de la pastorale du Guarini. Cette pièce, avec un prologue, eut peu de succès au Théâtre François où elle fut jouée au mois de Septembre 1726.

Le Guarini a fait aussi des Madrigaux dont on dit que les Italiens font

une estime singulière. Ils sont extrêmement passionnés, & remplis de maximes plus propres encore à corrompre les mœurs que celles qu'il a répandues dans son *Pastor fido*. Il est aisé de voir qu'il avoit lû avec soin les anciens Poètes Latins, sur-tout les plus galans; il en tire souvent les pensées qu'il a versifiées. Je ne vous conseillerai donc point de lire les deux traductions en vers que j'ai eu occasion de voir de ces Madrigaux. La première ne vous tenteroit pas d'ailleurs à cause de la grossièreté du style & de la versification: elle est d'Antoine de Giraud, Lyonnais dont je vous ai parlé, & imprimée en 1623. avec quelques poésies de son invention, à la suite de sa traduction en vers du *Pastor fido*.

La seconde traduction est du sieur P. Elle a paru en 1664. dédiée à Madame de Guedreville qui entendoit, dit-on, l'Italien comme sa langue propre. On auroit dû lui mettre de meilleurs livres entre les mains. Un recueil de poësies si capables d'inspirer la passion la plus séduisante, étoit-il un présent à faire à une Dame ? Le Traducteur dit qu'il ne faisoit pas lui-même.

D iv

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

me sa *principale* occupation de ces fortes de poësies ; & il s'en occupoit encore trop. Il ajoute , que *ses emplois ne lui ont pas permis de donner à son ouvrage tout le tems qu'il eût fallu pour le li-mer*. On s'en apperçoit : sa versification paroit souvent très-négligée & prosaïque : mais le mal n'étoit pas grand : ces défauts ont dû attirer moins de lecteurs à un ouvrage qui ne devoit point avoir de partisans.

Vous lirez sans danger , & peut-être même avec plaisir , une autre pièce où le Guarini célèbre *les noces de Henri de Bourbon , Roi de France & de Navarre , & de Marie de Médicis , Princesse de Toscane*. C'est un dialogue entre Minerve & Junon , où il y a de l'esprit & de la délicatesse. Vous le trouverez traduit en vers François , l'Italien à côté , dans *les Rencontres des Muses de France & d'Italie* , recueil de Sonnets Italiens , où il y en a aussi quelques-uns du Guarini , traduits en vers François. Je vous ai déjà cité ce recueil imprimé en 1604. Je ne connois point le Traducteur du *Dialogue* : au bas d'une estampe qui le précède , & qui représente une Pyramide , on lit *R. G. à sancto Joryo dicavit*. Mais qui est

ce saint Jory ? Est-ce l'éditeur de l'ouvrage, ou le Traducteur ? On ne peut le deviner.

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

La Philis de Scire est la troisième pastorale que les Italiens mettent au nombre de leurs chef-d'œuvres en ce genre. Si elle cède le premier rang à l'Aminte, & le second au *Pastor fido*, elle ambitionne le troisième, & personne ne le lui refuse. Si elle n'est pas aussi délicate, ni aussi spirituelle que les deux autres, elle les égale dans l'invention ; & comme elle est plus selon les règles, elle les passe dans la conduite. La reconnoissance y est bien amenée, & le changement d'état produit l'effet convenable à la Comédie qui est de rendre tous les personnages contens. L'unité de lieu n'y est pas exactement observée, mais l'action est une, & sa durée ne s'étend que depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher.

Préf. de la
traduct. de
1707.

Cette pastorale a pour Auteur le Comte Guido Ubaldo Bonarelli, né à Urbin, mais originaire d'Ancone, d'une famille noble & ancienne. Il fut élevé à la Cour du Duc d'Urbin dont le Comte Pietro son père étoit favori. Le Comte Bonarelli ayant fini son cours de Philosophie, son père l'en-

Ibid. p. 9.
10. &c.

voya étudier la Théologie à Pont-à-Mousson, d'où il passa à Paris. Il montra tant de sçavoir & d'esprit dans les conférences de Sorbonne où il se trouva, qu'à l'âge de dix-neuf ans on lui offrit une chaire de Philosophie. Mais il fut rappelé par son pere, & retenu en passant à Milan par le Cardinal Frédéric Borromée, neveu de saint Charles, & il demeura quelques années auprès de ce Cardinal. Après la mort de son pere, Dom Alphonse Duc de Ferrare, l'attira à sa Cour, l'y éleva, l'employa en plusieurs négociations importantes, & l'envoya jusqu'à seize fois avec le caractère d'Ambassadeur auprès divers Princes. Comme il avoit l'esprit aussi agréable que profond, il étoit de tous les divertissemens de la Cour, & ce fut pour y contribuer qu'il composa la *Philis de Scire* qui fut représentée avec un grand succès, & attira d'autant plus d'admiration à l'Auteur, qu'on ne le croyoit pas Poëte, n'ayant paru s'appliquer toute sa vie qu'à la Théologie & à la politique. Voici en peu de mots le sujet de cette pièce.

Tirsis fils d'Ormin, & Philis fille de Sirene sont enlevés enfans de l'Isle de

Sciro , & emmenés en Thrace ; leur beauté & l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre plaisent au Roi qui les fait élever avec soin , les accorde , & leur donne pour signal de leur union future un cercle d'or dont il leur fait un collier. Une révolution les fait transporter à Smirne par un soldat nommé Arban : le Roi de Thrace les redemande ; on ne peut découvrir ce qu'ils sont devenus : Arban les sépare l'un de l'autre , les fait habiller en bergers , change leurs noms , Tirsif devient Nise , & Philis est appelée Cloris , & afin qu'ils s'oublient , on persuade à Tirsif la mort de Philis , & à celle-ci la mort de Tirsif. Après environ quinze ans ils se retrouvent à Sciro , mais sans se connoître , & sans avoir appris des nouvelles l'un de l'autre. Nise , secouru d'un autre berger nommé Aminte , délivre la bergere Célie des violences d'un Centaure : celui-ci les blesse , Célie les secourt à son tour , & devient amoureuse de tous les deux , mais ne regarde sa passion que sous l'image de la pitié & de la reconnoissance. Nise & Aminte l'aiment réciproquement : Célie s'en apperçoit , sent le progrès que l'amour fait dans

son propre cœur, le déteste, parce qu'elle ne pouvoit être à tous les deux, & qu'elle aime également l'un & l'autre; elle fuit, & cherche à s'empoisonner. Nise & Cloris sont reconnus pour ce qu'ils font à leur collier; leur premiere inclination se renouvelle; ils s'épousent; Célie reconnue pour sœur de Nise, épouse Aminte: & cet événement obtient à l'Isle de Sciro d'être déchargée pour toujours du tribut d'enfans qu'elle payoit au Roi de Thrace. Voilà une légère idée du sujet de cette pièce.

On a reproché à l'Auteur de n'avoir fait qu'un personnage épisodique de celui de Célie qui a tant de part à cette pastorale; & le double amour de cette bergere a fait dire à M. Baillet *qu'il ne peut en parler sans faire violence aux sentimens de pudeur qu'il doit avoir.* Je respecte l'autorité de ce pieux & savant critique, mais je ne puis la suivre sur cet article. J'ai lû la Philis avec attention, je dirois même avec quelque prévention, & je suis fort éloigné de faire l'apologie de ces sortes de pièces qui ne respirent que le langage d'un amour tout profane: mais sur le point qui est si sévèrement condamné

par M. Baillet, je crois pouvoir dire avec le dernier Traducteur de cette pastorale, que Célie me paroît plus à plaindre que coupable. Elle n'écoute le double amour de son cœur que pour le combattre, jamais elle n'y consent, & c'est moins l'impossibilité de le satisfaire que l'horreur qu'elle en conçoit, & qu'elle ne cesse de témoigner, qui la porte à vouloir mourir. D'ailleurs quand on sçait que cet amour si extraordinaire naît de la reconnoissance qu'elle doit à deux bergers qui ont exposé leur vie pour elle, & qu'il ne se fortifie dans son cœur que par des nœuds secrets qu'elle ne connoît pas, formés par la nature, & par une espèce de destinée, s'il est permis d'en admettre une, l'un de ces bergers étant son frere, quoiqu'elle l'ignore, & l'autre devant être son mari, où est ce crime qui révolte la pudeur ? Cette vertu même paroît dans ses sentimens & dans ses pensées. C'est du moins l'impression que la lecture de cette pastorale a faite sur moi.

Bonarelli a pris un autre tour pour justifier lui-même le double amour de Célie qui lui fut reproché de son tems. Il avoue que dès que sa pastorale fut

connue, tout le monde s'éleva contre ce double amour. Il ne sembla, dit-il, à personne ni possible, ni vraisemblable : par conséquent on concluoit qu'il ne pouvoit être un sujet poétique. On ne le prouvoit point, on en taisoit même les raisons, ce qui fit prendre à l'Auteur le parti de les chercher lui-même, afin de pouvoir y répondre. C'est le sujet d'une dissertation qu'il composa sur ce sujet en Italien, & qu'il divisa en deux parties. Dans la première il explique en Philosophe & en Physicien la nature de l'amour en général, ses causes, ses effets, sa convenance avec un sujet poétique. Dans la seconde il traite en particulier de l'amour de Célie, & il examine s'il s'accorde avec les conditions du sujet poétique.

Préf. de la
dern. trad.
de la Philis
de Scire, p.
19, 20.

Cette dissertation est bien écrite, & semée de traits vifs & délicats. Elle est pleine de remarques savantes & utiles pour la composition des fables, & il y paroît une grande connoissance des regles poétiques. Mais on y trouve plus d'esprit que de solidité, & il étoit difficile à l'Auteur de faire autrement en soutenant un paradoxe si hardi. Il n'a pas laissé d'employer tout ce qui

pouvoit servir à la cause qu'il défend, jusqu'à prendre quelquefois la chose si sérieusement, qu'il a recours aux plus fortes raisons & aux autorités les plus respectables. Il faut néanmoins convenir que tous ses efforts ne sauroient persuader la possibilité du double amour. Bonarelli l'a bien senti lui-même : car se renfermant à la fin dans la seule défense de Célie, il semble vouloir moins établir la possibilité du double amour, qu'en insinuer la vraisemblance à l'égard de cette bergere.

Je n'ai point vu de traduction de la pastorale de Bonarelli avant celle d'un anonyme, qui est en prose, imprimée à Toulouse en 1624. in-8°. avec un prologue du Cavalier Marin, traduit aussi en prose. Selon ce que dit le Traducteur, la version du premier acte est d'un de ses amis, qu'il ne désigne que sous le nom d'Alcandre, & dont il loue beaucoup les talens & la délicatesse de l'esprit. Alcandre pria l'anonyme de traduire les quatre autres actes : & voilà comment a été enfantée cette plate & insipide traduction pour laquelle l'anonyme déclare néanmoins qu'il ne redoutoit point la censure rigoureuse de tant de Professeurs

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES.
ITALIENS.

en Grammaire dont son pays regorgeoit.

Il faut croire qu'il ne redoutoit pas davantage le jugement des personnes d'un goût délicat, qui sans examiner à la rigueur si les regles de Grammaire étoient exactement observées dans cette traduction, pouvoient trouver une matiere suffisante à leur censure dans l'infidélité même de la traduction, & dans son peu de conformité avec le goût & le génie de l'original.

Mais on ne fut pas longtems sans oublier cette traduction : celle que Simon du Cros donna en vers en 1630. est si supérieure, qu'elle dût faire perdre jusqu'au souvenir de celle de l'anonyme. D'ailleurs la versification de du Cros est aussi bonne qu'elle pouvoit l'être alors. Mainard & Mairet amis de ce Poëte, n'en ont rien dit de trop dans les éloges qu'ils lui ont donnés. Du Cros étoit de Pezenas. Il fit sa cour au Duc de Montmorenci (Henri II. du nom., Pair & Maréchal de France,) en lui dédiant sa traduction, & en joignant à son Epître dédicatoire un bel éloge en vers de ce Seigneur. Il avoit promis d'ajouter à sa version un avant-propos ; mais un voyage précipité qu'il se vit obligé de

faire, l'en empêcha. Cette pièce ne fut que différée. En 1647. il donna une nouvelle édition de sa traduction de la Philis de Scire, mais fort différente de la première. Non seulement elle étoit corrigée ; elle étoit de plus accommodée au Théâtre François, c'est-à-dire, que c'étoit moins une traduction qu'une imitation : on y trouve l'*Avis* qu'il avoit promis en 1630.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

La même pastorale traduite en vers, mais librement, par Pichou, Poète François, né à Dijon, fit encore plus d'éclat que celle de du Cros. Elle enleva généralement tous les suffrages de la Cour. Le Cardinal de Richelieu, qui en vit la représentation, dit que c'étoit la pastorale la plus juste & la mieux travaillée qu'on eût encore vue. Elle fut imprimée en 1631. après la mort de l'Auteur dont je vous ai parlé en vous rendant compte de sa traduction de l'*Aminie*. Le sieur Isnard, son ami, éditeur de la Philis de Scire, joignit à celle-ci une préface estimée d'où l'on a principalement tiré ce que l'on a dit de Pichou dans la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. Le prologue de la Nuit pris de l'Italien du Cavalier Marin est dans

cette traduction; & l'éditeur nous y a conservé des stances de Pichou au Roi Louis XIII.

Le succès de cette traduction n'empêcha pas l'Abbé de Torche d'entrer dans la même carrière. Devenu hardi par les éloges que l'on avoit donnés à ses traductions en vers de l'*Aminthe* & du *Pastor fido*, quelque imparfaites qu'elles soient, il voulut nous donner de la même manière la *Philis de Bonarelli*. *Je n'ai pas eu*, dit-il, *le courage de séparer cette pastorale des deux autres avec qui elle avoit toujours été de compagnie*. Il donna d'abord le premier acte en 1667. avec le prologue de la Nuit. Au moins est-ce à lui qu'on attribue cet essai de traduction où il vouloit, sans doute, se voiler sous ces lettres initiales A. B. D. S. qui ne le désignent pas en effet. Il se piqua, comme il le dit, d'achever ce qu'il avoit commencé : & quelque ingrat que lui parût l'emploi de Traducteur, quelque chose qu'il dît contre cette occupation, il la préféra aux difficultés qu'il trouvoit pour plaire dans les compositions d'invention. Sa traduction parut en 1669. dédiée à M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire

d'Etat. Elle n'est pas sans quelque mérite. Cependant quand on vient à l'examiner avec un peu d'attention, on s'apperçoit qu'elle est peu exacte, & que la versification en paroît fort inégale. C'est peut-être même lui faire grace que de ne lui trouver que ces défauts : car il est certain qu'il y a peu de personnes aujourd'hui qui la lisent avec plaisir, qu'elle ne fatigue même, & qu'elle n'ennuie.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Je ne sçai pas si vous serez de mon avis au sujet de la traduction en prose de la même pastorale, imprimée à Bruxelles en 1707. Je la préfère à toutes les traductions précédentes de la Philis de Scire. Comparée avec l'Italien, elle m'a paru communément exacte à rendre les pensées de l'Auteur, & même son goût, son génie, ses expressions, autant qu'une traduction Françoisse peut rendre un Poète Italien. Le Traducteur avoue cependant qu'il a fait quelques changemens : & j'aurois de la peine à l'en blâmer. Assez circonspect pour ne point s'ébloüir par les fausses beautés répandues en quelques endroits de la Philis de Scire, il s'est cru en droit de mettre des correctifs aux pensées qui lui

ont paru trop forcées. Dans d'autres il a employé des termes d'une signification différente, mais susceptibles du même sens, & il croit n'avoir laissé qu'une ou deux de ces pensées qui sentent trop le génie Italien, parce que le faux en est moins sensible, & qu'elles auroient peut-être été admises dans un autre tems que le nôtre.

Pour la *Dissertation sur le double amour de Célie*, dont il nous a aussi donné une traduction, la seule que je connoisse de cette défense du Comte Bonarelli, comme c'est un ouvrage savant, où l'Auteur n'a mis que les ornemens qui paroissent y convenir, le Traducteur l'a rendu, le plus qu'il lui a été possible, conforme à l'original : il n'a guères excepté que quelques endroits que la délicatesse de notre goût lui a fait supprimer. Le Comte Bonarelli cite souvent dans sa *Défense*, des vers d'Ovide, tirés sur-tout des Epîtres & des Elégies de ce Poète ; le Traducteur a rapporté ces mêmes passages en vers François ; mais comme il n'étoit pas Poète, il s'est servi de la traduction de l'Abbé Barrin. On attribue, & je crois que c'est avec fondement, cette traduction de la *Philis de*

Scire, & de la *Défense*, à feu M. Du-
bois de saint Gelais, Secrétaire de
l'Académie Royale de Peinture, éta-
blie à Paris, connu par plusieurs au-
tres ouvrages, mort en sa maison de
Cires-lez-Marlou en Beauvoisis, près
Chantilly, le 23 Avril 1737. dans la
soixante-huitième année de son âge.
Il avoit été autrefois Précepteur des
enfants de M. Delaunay, Directeur
de la Monnoie des Médailles, qui pour
le récompenser de ses soins, lui avoit
acheté une charge de Contrôleur des
Rentes dont il ne lui laissoit que l'usu-
fruit. M. de saint Gelais fut dans la sui-
te Commissaire de la Marine à Am-
sterdam, & Secrétaire pour l'Espagne
au Congrès d'Utrecht. M. de Beau-
champs a omis sa traduction de la pas-
torale de Bonarelli dans ses Recher-
ches sur le Théâtre François.

L'ingénieux Auteur de la *Philis* de
Scire avoit un frere, nommé Prosper
Bonarelli, Auteur d'une tragédie Ita-
lienne intitulée *Soliman*, imprimée à
Florence en 1620. avec des figures de
Jacques Callot, & à Rome en 1632.
Charles Vion de Dalibray, dont je
vous ai déjà parlé, s'amusa à traduire
librement cette pièce en vers Fran-

çois, & la publia en 1637. in-4°. à Paris. Il n'y mit point son nom, il ne fit aucune préface, & n'avertit même pas que cette pièce étoit prise de l'Italien. Mais on trouve sur cela un détail suffisant dans la préface de la Tragédie de Torrismond, prise du Tasse; qu'il avoit publiée en 1636. C'est-là qu'il nous apprend que pour ne point demeurer oisif à la campagne, il s'étoit occupé à mettre en vers la tragédie de Soliman.

« Mais, dit-il, je ne me suis pas si
» fort attaché à la traduction, que je
» n'aye laissé & changé quelques cho-
» ses, particulièrement sur la fin, par-
» ce que d'une tragédie que c'étoit,
» j'en ai fait une tragi-comédie ». Il promet de dire ailleurs les raisons de cette espèce de métamorphose; mais s'il l'a fait, j'ignore dans quel ouvrage. Il dit seulement ici, « que le Poète
» devant avoir égard à ce qui peut
» servir, non pas en tant qu'Poète,
» mais en tant qu'il entre dans la so-
» cieté civile, & qu'il fait un des mem-
» bres de la République, il faut que le
» but des pièces de théâtre soit de nous
» pousser aux bonnes actions, & de
» nous détourner des mauvaises; & de

» laisser les spectateurs satisfaits , en
 » leur faisant voir les justes évé-
 » mens des unes & des autres. C'est
 » pourquoi, ajoute-t-il , j'ai cru être
 » obligé de donner une heureuse issue
 » à l'innocence de Mustapha & de sa
 » maîtresse , & à la malice & trahison
 » de Rustan le châtiment qu'il avoit
 » mérité ». Il convient que dans ce
 changement il a agi contre la vérité
 de l'histoire , & contre l'intention de
 l'Auteur Italien ; mais il pense que cela
 étoit nécessaire pour rendre sa tragi-
 comédie plus agréable & plus juste.
 Dans le même endroit il parle d'un
 autre Poète , qu'il loue beaucoup sans
 le nommer , lequel avoit eu un sem-
 blable dessein de métamorphoser la
 tragédie Italienne de Soliman en tra-
 gi-comédie , mais qui avoit pris en-
 suite le parti de lui laisser toute sa for-
 me tragique. Je ne connois ni cette
 pièce , ni l'Auteur.

TRADUC-
 TIONS DES
 PORTES
 ITALIENS.

Le prologue de la Nuit dont la plû-
 part de nos Traducteurs de la *Philis de*
Scire ont cru devoir orner leurs tra-
 ductions de cette pastorale, n'est qu'u-
 ne des moindres pièces du Cavalier
 Jean-Baptiste Marin. Ce Gentilhom-
 me Napolitain , né le 18 d'Octobre

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

1569. & mort âgé de cinquante-six ans, l'an 1625. a été un des Poètes d'Italie les plus féconds. Il avoit eu pour maître dans l'art de la poésie Ascanio Pignatelli, Duc de Bisache, l'un des ancêtres de M. le Comte d'Egmont, que la mort a enlevé à Naples en 1743. Marin fut attaché fort jeune à ce Duc qui étoit lui-même un Poète estimé, & il y a lieu de croire qu'il profita beaucoup de son exemple & de ses préceptes. Mais les Italiens reprochent au Cavalier Marin qu'il a été en partie la cause de la décadence de la poésie Italienne par le goût nouveau qu'il introduisit. Ce goût étoit une enflure puérile. On donna de vains & dangereux applaudissemens à cette pompe vuide de sens, & l'on crut se distinguer du commun des Poètes en s'y abandonnant.

Bibl. Ital.
t. 2.

Marin se livroit à sa facilité de rimer sans se mettre en peine de la perfection. Il se trouve de beaux vers dans ses œuvres, mais il en faut trop lire de suite pour en découvrir très-peu de ce genre. On loue beaucoup son *Adonis*, & c'est presque le seul de ses ouvrages que les François connoissent. Il valut à l'Auteur cent mille florins

Horins dont la Reine Marie de Médicis le gratifia , mais qui lui furent volés quelque tems après.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

C'est un poëme héroïque selon l'Auteur & ses partisans. Ce n'est qu'un ouvrage de caprice & de fantaisie , selon beaucoup d'autres , & , comme je crois , selon la vérité. Il est composé de vingt livres ou de vingt chants : & je ne sçai si on peut le lire sans beaucoup d'ennui. Sa longueur , les idées singulieres dont il est rempli , un phœbus perpétuel , des tirades de vers où l'on ne trouve que la même pensée , ses images peu naturelles , tous ces défauts dégoûtent , ou impatientent du moins un lecteur François qui ne peut s'accoutumer à ces bizarreries Italiennes.

Si une hardiesse , quoiqu'ingénieuse , déplaît , quand elle paroît forcée , qui pourra approuver le Cavalier Marin , lorsqu'il appelle le Rossignol

* Son volant , voix en plume , & plume harmonieuse ,

ou quand il nomme la Rose

L'œil du Printems , la fleur des fleurs les plus chéries.
Prunelle de l'amour , & pourpre des Prairies ?

Nous condamnons ces images que l'es-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Mém. de
l'Acad. des
Belles-lett.
t. 15. p. 251.

prit seul va chercher bien loin, & que la nature ne présente pas. Nous ne blâmons pas moins ce mélange du sacré & du profane que notre Poëte fait quelquefois. Quel rapport entre les amours d'Adonis & de Venus, & la Religion Chrétienne ? « Cependant, » dit M. Racine, lorsque dans le dix- » septième chant, Marin fait voyager » Venus dans l'Asie, il la fait pleurer » à l'aspect de ces pays dont un jour » le Turc s'emparera, pour établir le » Croissant sur les ruines de la Croix. » Auroit-on soupçonné qu'un pareil » malheur, prévu de si loin, eût dû » coûter des larmes à Venus ? Dans le » Jardin des plaisirs consacré à la mê- » me Déesse, il se trouve une fleur que » le Poëte décrit en huit stances, parce » qu'elle porte imprimés sur ses feuil- » les tous les instrumens de la Passion » de Jésus-Christ. Pouvoit-on s'atten- » dre à trouver cette fleur dans le Jar- » din de la Déesse des plaisirs ? » Et combien d'autres bizarreries sembla- bles dans ce poëme !

Suite de
l'hist. de l'A-
cad. Fr. par
d'Olivet, art.
de Chapel.

L'Auteur chercha néanmoins des apologistes en France, & il en trouva. « Etant venu à la Cour, où étoient » Malherbe & Vaugelas, il les pria

» d'entendre la lecture de son poème ,
 » avant que d'en risquer l'impression.
 » Ils lui proposerent d'y appeller un
 » jeune homme de leur connoissance ,
 » qui savoit aussi-bien qu'eux l'Italien,
 » & mieux qu'eux la poétique. C'étoit
 » M. Chapelain. Il trouva dans ce
 » poème d'excellentes parties , mais
 » qui n'alloient pas à faire un tout.
 » Que le sujet étoit mal pris , mal con-
 » duit. Que néanmoins on pouvoit , à
 » l'aide d'une préface raisonnée, jeter
 » de la poussière aux yeux » (sans dou-
 » te de ceux qui manquent de goût , &
 » qui lisent sans réflexion) « & prévenir
 » les critiques. Chapelain parla , a-
 » joute-t-on , en homme si éclairé ,
 » que ses trois auditeurs le jugerent
 » seul capable d'exécuter ce qu'il pro-
 » posoit ».

Le jeune Auteur se défendit quelque
 tems, il se rendit ensuite , & fit cette
 préface , si vantée alors , qui fut mise
 au-devant de l'édition in-folio de l'*Adonis*
 que l'on donna à Paris en 1623.
 C'est un long & ennuyeux discours en
 forme de lettre adressée à M. Favreau,
 & le premier ouvrage par lequel Cha-
 pelain ouvrit sa carrière littéraire. M.
 l'Abbé d'Olivet convient qu'il ne suf-

firoit pas aujourd'hui pour établir la réputation d'un Auteur : mais dans un tems, ajoute-t-il, où personne n'étoit au fait de la poétique, ce discours fut regardé, même parmi les gens de lettres, comme une nouveauté d'un grand prix. Ce n'est pas faire beaucoup d'honneur au goût de ce tems-là ; & je ne vous conseille pas de perdre votre tems à la lecture de cette pièce : si vous êtes curieux d'en prendre une idée, celle que M. Baillet en donne dans ses jugemens des Savans, vous suffira de reste.

L'éloge qu'un des Traducteurs de l'*Adonis* fait de cet écrit de Chapelain, ne doit point vous en imposer. Il croit que ce *Discours* a justifié le poëme du Cavalier Marin de sa nouveauté & de ses licences : & que s'il ne l'a point fait, un autre ne pourra le faire. Cette dernière proposition est la seule véritable : on ne réussira jamais à justifier ce qui n'est pas même excusable. Ce Traducteur apologiste du discours de Chapelain, est le Président Nicole, qui a mis en vers François, & en stances de dix vers, le premier chant de l'*Adonis*. Le goût de ce Magistrat pour la poësie érotique ou galante, l'avoit

rempli d'estime pour ce poëme : & cependant il a la bonne foi d'avouer que l'Auteur *y a méprisé les regles*. Lui-même n'a pas observé celles de la traduction : outre les changemens qu'il a faits à l'original, sa version n'est qu'une ennuyeuse paraphrase, quoique la bonne opinion qu'il en avoit l'ait porté à dire *que ses vers ne nuiroient point à l'éclat de l'original, & que l'on y trouvera du moins une partie de ces beautés qui composent les ornemens de la poésie*. Il a bien fait de ne point prodiguer ces ornemens, en s'arrêtant au premier livre, dont la traduction fait partie de ses œuvres imprimées plusieurs fois.

L'anonyme qui donna en 1667. une autre traduction du même poëme en vers héroïques, a été moins sage, selon moi, puisqu'il en a donné douze livres. Ce n'est pourtant guères qu'une esquisse de l'*Adonis* qui a vingt chants, comme je vous l'ai dit. C'est une imitation, non une traduction ; & cependant quelque abrégée qu'elle soit, je crois qu'il est difficile d'en soutenir la lecture jusqu'au bout. Voici un échantillon de sa versification : je le choisis dans le discours que le Poëte fait tenir à Venus au dixième livre sur les dan-

gereux effets de l'amour; car le Cavalier Marin parle quelquefois de morale. Vénus dit donc, parlant de l'amour :

Tu connoistras bientôt quelle est sa cruauté ,
S'il trouve en ton esprit de la crédulité.
Malheureux les amans qui croiront ses paroles ,
Et se laisseront prendre à ses propos frivoles !
Juste ciel ! je voudrois n'avoir jamais produit
Un si pernicieux & si funeste fruit.
Il est un scélérat , il est une furie ,
Un serpent , un tyran rempli de barbarie ,
Un aveugle qui sçait avecque ses regards
Au but qu'il se propose adresser tous ses dards...
La seule jouissance amorce son desir ,
Et seulement dans elle il cherche du plaisir.
Mais quand il nous a pris par l'appas des délices ,
Il déploie envers nous ses plus grandes malices.
Il se montre cruel à nos sens abusés ,
D'autant plus qu'à le suivre il nous voit disposés.
A peine est-il entré dans le fond de nos ames ,
Que par ses tours cachés & ses secretes trames ,
Il en chasse dehors toute autre affection ,
Et de nos cœurs trahis prend la possession.
Sous ces drapeaux vainqueurs les ames enrôlées ;
Dans les pleurs chaque jour tristes & désolées ,
Plaignent leurs propres maux
Il a de la rigueur , il a de la tendresse ,
Il commande , il supplie , il dédaigne , il carresse ,
Il donne de la joie , & fait verser des larmes ,
Il renverse les loix , il surmonte les armes

Conseiller déloyal , guide malicieux ,
Il trahit qui le suit , & qui l'aime le mieux.
Passion violente , aveugle phrénésie !
Il se soule bientôt , bientôt se rassasie ,
Eteint de la raison le lumineux flambeau ,
Et met la liberté dans la nuit du tombeau , &c.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

J'ai trouvé plus de satisfaction à lire la *Secchia rapita* , ou le Sceau enlevé , poème d'Alexandre Tassoni. L'Auteur qui étoit de Modene , & qui est mort en 1635. a passé parmi les Italiens pour un très-bel esprit ; mais ils lui reprochent sa passion pour la critique : & de son tems , du moins , ils le regardoient comme un homme inquiet , qui de sa propre autorité s'étoit fait le censeur des Poètes ses contemporains. Ce jugement étoit appuyé sur son poème même , qui est héroïque & comique , moitié sérieux , moitié burlesque , & mêlé de fatyre. M. Despréaux en fait ainsi mention dans le quatrième chant du Lutrin :

O toi qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille ,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille ;
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau ,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un sceau ,
Muse , &c.

Le sujet de ce poëme est en effet la guerre qui arriva entre ceux de Modene & de Boulogne sous l'Empereur Frédéric II. dans laquelle Enzio, Roi de Sardaigne, fils de Frédéric, combattant pour les Modénois, demeura prisonnier l'an 1248. & mourut à Boulogne avant que d'avoir pû recouvrer sa liberté. Sigonius & Campanaccio parlent de cette guerre; & la vérité est, que ceux de Modene la déclarèrent aux Boulonois sur le refus que firent ceux-ci de rendre aux premiers quelques villes qu'ils redemandoient du tems de l'Empereur Frédéric II. Le Tassoni en a déguisé les véritables motifs, & a prétexté ou imaginé l'enlèvement d'un sceau de bois, parce qu'il vouloit composer un poëme où le sérieux & le burlesque entraissent également.

Cette fiction au reste est fondée sur une tradition populaire, suivant laquelle on publioit dans le pays qu'un certain sceau de bois qu'on gardoit à Modene dans la Cathédrale. en la Chambre du Trésor, venoit de Boulogne, & qu'il avoit été pris par les Modénois. C'est sur ce fondement que le Tassoni a construit son ouvrage. Ce

Poëte l'a si bien conduit , il a soutenu si exactement les deux caracteres du sérieux & du comique , que ce poëme fut reçu avec avidité , & loué même par les Critiques les plus difficiles. La peinture qu'il y fait de plusieurs personnes qui vivoient lorsqu'il écrivoit, la vérité qui brille dans les caracteres sous lesquels il les représente , les couleurs vives & animées dont il peint les mœurs de son siècle , tout cela contribua beaucoup à le faire approuver : mais c'est cela même qui le rend obscur aujourd'hui , sur-tout pour ceux qui ne sont pas parfaitement instruits des mœurs , du caractère , & de la conduite de ceux que le Poëte a eu en vûe.

Le poëme a douze chants : il fut d'abord imprimé à Paris en 1622. Mais comme l'Auteur ne vouloit pas être connu , il déguisa son nom sous celui d'*Androvinci Melisone* , ce qui donna lieu durant quelque tems d'attribuer l'ouvrage à diverses personnes. Cette première édition est seulement intitulée , *la Secchia* , le sceau. En 1624. lorsqu'on réimprima ce poëme à Ronciglione , l'Auteur y mit son nom , & le titre de *la Secchia rapita*. Il changea

E.v.

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

Avertiss. de
la traduct. de
Perr.

aussi divers endroits dans le poëme, y ajouta plusieurs stances, & le dédia à Antoine Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. quoique l'Epître dédicatoire soit sous le nom de Jean-Baptiste Bragiotti. C'est sur cette édition qu'ont été faites, à quelques légères différences près, celles de Venise en 1630. & 1664. & celle de Paris en 1678.

Avec celle-ci l'on trouve une traduction Françoisé en prose, que l'on doit à Pierre Perrault, Receveur général des Finances en la Généralité de Paris, frere de Claude, Charles & Nicolas Perrault, tous connus dans la République des lettres. Cette traduction, autant que je puis en juger, m'a paru communément littérale; mais peut-être l'est-elle trop, ce qui la rend languissante. Le style d'ailleurs n'en est pas toujours bien net. Je le trouve entortillé en quelques endroits; dans d'autres, mais en petit nombre, il m'a semblé que le Traducteur ne prenoit pas exactement le sens de l'original; quelquefois même il ajoute à la pensée du Poëte.

Au reste cette traduction n'étoit pas facile à faire, non-seulement par la

raison que j'ai déjà dite, de l'embarras de bien connoître l'histoire du tems, des personnes, & des événemens auxquels le Poète fait allusion, mais encore parce que le Tassoni se donne souvent une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, sur des objets dont nos mœurs ne peuvent souffrir une peinture trop nue, & que notre langue refuse d'exprimer. Il faut mettre dans ce rang ces boufonneries grossières qui ne peuvent être goûtées de ceux qui ont de la politesse, & qui ne peuvent être bien reçues que de la populace. Il y avoit encore une autre difficulté, c'est que les noms des villes & des personnes dont parle le Poète, figurent communément assez mal dans une traduction en notre langue, où l'on ne peut pas toujours leur donner une terminaison Françoisse.

M. Perrault a surmonté ces difficultés autant qu'il l'a pû; & il s'est cru suffisamment dédommagé de ses peines par les beautés sans nombre qu'il a trouvées dans ce poëme, & qu'il étale avec complaisance dans sa préface à laquelle je vous renvoie. Il n'y dissimule pas que l'on peut reprendre plusieurs choses dans l'ouvrage du

Tassoni : le mélange des Divinités de la fable avec l'état présent de notre Religion : l'anachronisme que le Poëte a cru pouvoir se permettre en introduisant les Gibelins dont il n'étoit point question : la narration qu'il fait de suite de son sujet depuis le commencement jusqu'à la fin ; enfin l'attention à ne jamais amener d'amours sérieuses.

Le Traducteur excusé sur tout cela le Poëte du mieux qu'il peut. Il lui fait même un mérite de ce qu'en racontant tout de suite l'histoire qui fait le sujet de son poëme , il s'est écarté des anciens ; & il en prend , fort mal-à-propos , occasion pour faire une longue digression contre les anciens , & contre les modernes qui croient devoir accorder leur estime à ceux-ci. Il y tient le même langage que son frere Charles Perrault : ce sont les mêmes invectives : les mêmes faux raisonnemens. Je dois être dispensé de vous en dire davantage.

Pour revenir à sa traduction du Tassoni , il dit qu'il avoit commencé à la faire d'une manière fort libre ; mais qu'ensuite il changea d'avis , ayant reconnu , que quelque liberté qu'il eût

prise, sur-tout dans les endroits où la poésie lui paroissoit trop élevée, il n'auroit-pû se simplifier tellement, qu'il ne restât toujours quelque chose qui eût tenu de la poésie. Mais auroit-ce été un mal d'être Poète en traduisant un Poète? Il n'a pas voulu non plus donner une traduction en vers, & il condamne ces traductions, c'est-à-dire, qu'il désapprouve ce qu'apparemment il n'étoit pas capable de faire: & sur cela il se jette dans une digression assez déplacée sur le génie & l'utilité des traductions. A la fin de sa préface il donne quelques remarques, où il se contente presque de rapporter les différences des diverses éditions du poème du Tassoni.

Comme dans ces éditions on a ajouté le premier chant d'un autre poème du même Auteur, intitulé l'*Océan*, M. Perrault a traduit aussi ce premier chant, en y joignant le texte original, & une lettre du Tassoni écrite à un de ses amis. Cette lettre traduite pareillement par M. Perrault, roule sur un poème de la conquête du nouveau monde, que son ami avoit entrepris, & dont celui-ci lui avoit envoyé deux chants. Le Tassoni en porte son juge-

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

ment avec beaucoup de franchise, & donne à son ami le plan qu'il voudroit suivre s'il avoit envie de faire un poëme sur ce sujet, la conduite qu'il y voudroit tenir, les fautes qu'il y voudroit éviter. Mais, ajoute-t-il, comme j'ai eu une fois le dessein de traiter un sujet semblable, & que j'en ai à la hâte ébauché le premier chant, je vous l'envoie. C'est ce premier chant que M. Perrault a traduit : Il contient ce qui est arrivé à Colomb depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Canaries, appelées les Isles fortunées.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des Traductions de plusieurs pièces de Théâtre Italiennes, anciennes & nouvelles.

QUELQUES-UNS des Poëtes dont je vous ai entretenu jusqu'à présent, ont aussi travaillé dans le genre tragique ou comique, selon le goût de leur tems, & le génie de leur nation. Je vous ai parlé des pièces de cette espèce composées par l'Arioste, le Tasse, le Bonarelli, le Trissin, & autres,

du moins de celles qui ont été traduites en notre langue. J'ai réservé jusqu'ici à vous parler des autres Tragédies & Comédies Italiennes dont j'ai eu occasion de voir des traductions.

Les recherches que M. Riccoboni a faites sur ce qui regarde le Théâtre Italien, soit dans son *Histoire* de ce Théâtre, soit dans ses *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres d'Europe*, le portent à croire que la Comédie n'a point souffert d'interuption en Italie depuis qu'elle cessa de paroître sur les Théâtres des Latins. Lorsqu'elle eut oublié sa première grandeur, elle s'abaisa jusqu'à courir de ville en ville, & se montra dans les places publiques. Elle étoit encore dans cet état au commencement du douzième siècle: peu à peu elle reprit des forces: elle parut ornée du Dialogue; mais les représentations ne se faisoient encore que dans des maisons particulières. On prétend que son éclat augmenta lorsqu'elle emprunta des sujets de la Religion: quoi qu'il en soit, elle fut longtems à se perfectionner, comme on peut en juger par les comédies qui furent imprimées dans les premières années du seizième

siècle. On ignore les noms des Auteurs de la plus grande partie de ces pièces, mais il est facile de juger au style, aux expressions, au goût qui les caractérisent, qu'elles avoient été composées plus d'un siècle auparavant ; outre que les titres les annoncent déjà comme très-anciennes. Ces comédies sont d'une telle licence dans l'intrigue & dans le dialogue, qu'on ne peut les regarder que comme des monstres informes.

Bibiéna dans sa *Calandre*, Machiavel dans sa *Mandragore* & dans sa *Clélie*, l'Arioste dans ses cinq comédies, & les autres Ecrivains Italiens qui pendant les quarante premières années du seizième siècle, ont fait les plus belles comédies, ont, pour la plupart, suivi ces anciens modèles quant à la licence de l'action & du dialogue, qui sont remplis d'indécences & d'impiétés : ils n'ont fait que corriger la forme & la conduite de la fable en s'affujettissant avec plus de soin aux règles de ce genre d'écrire, quoique beaucoup les aient encore violées. La *Mandragore* de Nicolas Machiavel fut imprimée dès 1537. en prose. Elle est toute de l'invention de

L'Auteur ; & comme je viens de le remarquer après M. Riccoboni , c'est une des bonnes comédies que les Italiens aient. Le célèbre Rousseau en a fait dans sa jeunesse une traduction libre en prose Françoisé , & quoiqu'il ait paru la défayouer , je crois pouvoir affurer que dans le particulier il en parloit avec estime. Elle fut imprimée en 1723. dans le *Supplément* de ses œuvres qui parut cette année à Londres , & elle a été réunie depuis à ses autres poësies dans quelques éditions qui ont été faites de celles-ci.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS
Catal. des
coméd. Ital.
P. 149.

On ne sçait pourquoi cette pièce est omise dans l'édition de 1743. puisque dans les lettres de l'Auteur qui enrichissent cette édition , l'on en rapporte une que M. Rousseau a écrite à M. Riccoboni , & dans laquelle il s'avoue l'Auteur de la traduction de la *Mandragore*. « Ayant lû , dit-il , cette co-
» médie dans ma jeunesse , & l'ayant
» trouvé excellente au point de ne
» pouvoir résister à la tentation de la
» traduire en notre langue , j'en suis
» mille fois étonné qu'une comédie
» aussi ingénieusement imaginée , aussi
» théâtrale , aussi exacte , & aussi ré-
» gulièrement conduite , n'en eût pas.

» enfanté d'autres du même genre , &
» à peu près auffi parfaites ».

Vous ferez donc plus tenté de lire la Mandragore que la *Tragédie du Roi franc arbitre* , écrite en Italien par François Negro , dont la premiere édition parut en 1546. in-4°. & la seconde en 1550. in-8°. Cette seconde édition est fort augmentée. On n'y voit rien qui ressemble à une pièce de théâtre , que le titre de Tragédie qu'on lui fait porter , on ne sçait pourquoi , & sa division en cinq actes. Ce sont des espèces de dialogues fort ennuyans , dont les principaux personnages sont les Apôtres saint Pierre & saint Paul , l'Ange Raphaël , le libre arbitre , la grace justifiante , & le Clergé Romain. Assemblage monstrueux des calomnies les plus grossieres , & des vérités les plus respectables , du burlesque le plus indécent , & de ce qu'il y a de plus grave , il seroit peut-être difficile de définir l'espece de génie qui a enfanté une pareille pièce , si l'hérésie & l'impiété ne s'y dévoiloient presque à chaque page. L'Auteur comptoit-il avoir , je ne dis pas des approbateurs parmi les honnêtes gens , je dis même des lecteurs assez patiens pour suivre jus-

qu'au bout une pièce qui ne pouvoit même amuser la plus vile populace ? Negro la traduisit cependant en Latin, & elle fut imprimée en cette langue à Genève en 1559. après que l'Auteur eût eu la satisfaction de la voir traduite l'année précédente en prose Françoisse, mais d'un style si mauvais, qu'il est aisé de voir que si le Traducteur étoit, comme on le prétend, *doué des dons les plus excellens*, il manquoit assurément de celui de s'exprimer en notre langue.

Nous ne nous glorifions pas plus d'avoir eu un pareil Traducteur, que les Italiens se félicitent de compter un Negro parmi leurs Ecrivains ; & si leurs anciennes pièces de théâtre ressembloient toutes, même pour le génie & la diction, à celle du *Libre arbitre*, ils ne pourroient se vanter d'avoir fourni des modèles & des sujets aux autres nations. Mais avant que Negro écrivit son odieuse satire, l'Italie voyoit déjà dans son sein plusieurs sociétés de Savans, qui s'étudioient également à former le goût, & à perfectionner la langue de leur nation. La plupart de ces Académies, soit pour s'amuser, soit même pour tâcher de

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

Riccob. hist.
du Th. Ital.
P. 39.

ramener le public à un genre de spectacle plus régulier que celui qui étoit en usage avant le commencement du seizième siècle, essayèrent de représenter les comédies écrites des meilleurs Auteurs, à mesure qu'elles paroissent ; & eux-mêmes en composèrent plusieurs. Nous avons un recueil de celle des *Intronati* de Sienne, imprimé en 1611. à Sienne en deux volumes in-12. Je n'ai lû qu'une de ces pièces, celle qui a pour titre *Gl'ingannati*, en François, *les Abusés*, parce que je ne connois que celle-là qui ait été traduite en notre langue.

J'ignore quelle estime les Italiens en font aujourd'hui, pour moi j'y ai trouvé un bas comique qui auroit dû déplaire à des gens d'esprit, tels qu'on nous représente les *Intronati*. La décence même n'y est nullement observée. Si les Auteurs de cette pièce ont eu en vûe de peindre les mœurs des Siénois de leur tems, il faut avouer qu'ils n'ont pas dû s'attendre que les gens sages les prissent pour modèles. On y dit grossièrement beaucoup de choses que la pudeur vouloit du moins que l'on voilât. Les deux vieillards abusés dans leur amour me paroissent

leux personnages ridiculement fots. Lélia, fille de l'un de ces deux vieillards, en sçait trop en fait d'intrigues pour son âge, & pour l'éducation que l'on suppose qu'elle a reçue. Les conseils pernicioeux qu'on lui fait donner par une Religieuse, dans le Couvent même où son pere comptoit que son innocence seroit à couvert, montrent trop de corruption. Le personnage de Lélia déguisée en Page, & entrée en cette qualité au service de Flaminio qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée, ne passe-t-il point un peu la vraisemblance, sur-tout en faisant durer ce personnage si longtems, & si près de la famille de Lélia ?

TRADUCTIONS DES POÈTES ITALIENS.

Le sujet de cette pièce est pris mot à mot des Histoires tragiques de Bandel. Cet Auteur prétend que l'aventure qu'il raconte, arriva à Rome lorsque Charles de Bourbon, Connétable de France, prit cette ville & la sacra-
gea; ce qui arriva en 1527. sous le Pontificat de Clément VII. Et cet événement est en effet plusieurs fois rappelé dans cette pièce, où on le fait regarder comme très-récent. Bandel dit même que le pere de Lélia, & le Fabricio frere de cette fille, lequel

T. 4. 117.

avoit si bien disparu durant ces troubles, qu'on l'avoit cru mort, étoit Ambroise Nani, bon Marchand, & que le nom de Lélia étoit Nicolas. Malgré les obscénités dont cette pièce est remplie, on voit par le prologue que les Dames accoururent en foule à la représentation qui en fut faite durant les jours de Carnaval, & que cette comédie avoit été composée principalement pour elles.

Nous en avons une traduction Française par Charles Etienne, frere des Imprimeurs Robert & François Etienne, mort en 1564. Il étoit savant dans les Belles-Lettres, la Médecine & l'Histoire naturelle. Quelques Auteurs le qualifient *Avocat*, mais il est certain qu'il exerçoit la Médecine, ce qui ne l'empêchoit pas de vaquer à l'Imprimerie, puisqu'on le trouve dans la liste des Imprimeurs du Roi. Dans sa jeunesse il avoit eu soin de l'éducation de Jean-Antoine de Baif, & il l'avoit accompagné en Allemagne. C'est ce que rapporte plus en detail M. Maittaire dans ses vies des Etienues.

Steph. vit.
à Londres
1709. 8°.

Rech. t. 1.
p. 334.

M. de Beauchamps dans ses *Recherches sur les Théâtres de France*, cite trois éditions de la traduction de Charles

Etienne : la premiere en 1540. sans
marquer le lieu de l'impression, ni la
forme du volume : la seconde à Lyon
en 1543. in-16. & la troisieme à Paris,
chez Etienne Groulleau, en 1556.
in-16. Il ne dit que de celle-ci, qu'elle
est accompagnée de *petites figures re-*
présentant les scènes, & il fait entendre
que l'édition de 1543. a le même titre
que celle qu'il met en 1540. Je ne veux
pas nier l'existence de cette édition de
1540. M. de Beauchamps étoit peut-
être fondé à la citer. Cependant Mait-
taire met la premiere édition en 1543.
à Lyon ; & l'exemplaire que j'en ai
vu, n'annonce point d'édition précé-
dente. Le titre n'est pas non plus le
même que celui que M. de Beau-
champs rapporte. Le sien est, *les*
Abusés, comédie des Professeurs de l'A-
cadémie Siennoise, nommés Intronati,
célébrée es jeux d'un Carême-prenant à
Sienna, traduite d'Italien en François,
1540. Mon exemplaire porte, *la Co-*
médie du sacrifice des Professeurs de l'A-
cadémie vulgaire Sènoise, nommés Intro-
nati, célébrée es jeux d'un Karesme-pre-
nant à Senes. Traduite de langue Tus-
cane par Charles Etienne. Enfin cette
édition a de *petites figures en bois repré-*
sentant les scènes.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

A l'égard de l'édition que M. de Beauchamps met en 1556. si elle est réelle, ce ne peut être qu'une réimpression de celle de 1548. ou 1549. selon un autre exemplaire : car le titre est absolument le même dans cette édition que M. de Beauchamps n'a point connue, & dans celle qu'il met en 1556. Cette édition de 1548. est bien imprimée : les figures y sont aussi petites que dans l'édition de 1543. mais elles y sont pour l'ordinaire un peu différentes. Pardonnez-moi ce petit détail de Bibliographie : je l'ai cru d'autant plus nécessaire, que plusieurs fois on a fait deux comédies de celle qui a pour titre *Comédie du sacrifice*, & de celle qui est intitulée, *les Abusés*, quoique ce soit la même pièce traduite par Etienne.

Il ne sera pas non plus inutile de vous faire observer que ce Traducteur dans son Epître dédicatoire *au Dauphin de France* (fils de François I. qui fut depuis le Roi Henri II.) donne une description curieuse de la forme des Théâtres des anciens, & des ornemens qui les accompagnoient : & que dans la comédie même nous apprenons que le nom Italien du savant

Aonius

Aonius Palearius, à qui l'Inquisition fit le procès, étoit *Antonio de gli Pa-gliaricci*. M. le Duchat avoit fait cette remarque avant moi.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Ducat. part.
2. p. 231.

M. de Beauchamps n'a pas rapporté non plus avec assez d'exactitude le titre d'une autre comédie dont l'Auteur Italien vivoit après le milieu du seizième siècle, ni le nom même de cet Auteur. Il appelle celui-ci *Bruno Nolano*, & il intitule la traduction de sa pièce, *Boniface ou le Pédant*. Il devoit dire, *Boniface & le Pédant*, comédie traduite de l'Italien de *Giordano Bruno*, *Nolano*, ou de *Nole*, qui étoit la patrie de ce Poète. Vous pouvez lire l'article de cet Ecrivain dans le Dictionnaire de Bayle, & dans un des Entretiens de M. de la Croze sur divers sujets de littérature, &c. Quelques-uns en ont fait un Dominicain. C'étoit un impie, quoique Philosophe. Il fut brûlé en effigie pour son Dialogue intitulé, *Spaccio della bestia trionfante*, ouvrage très-rare, digne production d'un Athée, imprimée à Londres, sous le titre de Paris, en 1584.

Mais il y a lieu de croire que *Bruno* étoit à Paris en 1582. & peut-être

auparavant , & que ce fut-là qu'il composa & qu'il fit imprimer en 1582. sa comédie intitulée , *il Candelaio* , à laquelle on a donné en François le titre de *Bonifacio & le Pédant* , qui sont deux des principaux personnages de la pièce. S'il n'eût pas au moins connu Paris, auroit-il si souvent parlé dans sa comédie , des différens quartiers de cette ville , du Châtelet , du jardin du Luxembourg , & de plusieurs villages qui sont autour de Paris ? Du reste il n'y a dans cette pièce ni unité de tems, ni unité de lieu. Ce sont des dialogues entre différens personnages , & sur divers sujets , presque tous puérils , souvent bas ou indécens. Il y a beaucoup de jeux de mots , la plupart assez plats, sur-tout dans les scènes du Pédant dont tous les discours ont quelque rapport avec les regles de la Grammaire. Ce que j'y ai trouvé de meilleur , ce sont les réflexions contre ce qu'on appelle la Pierre philosophale , ou les aveux des friponneries faites à ceux qui veulent bien être la dupe des Charlatans. Il y a deux prologues où regne une assez fade plaisanterie.

La traduction de cette pièce , imprimée en 1633. à Paris, est anonyme.

Elle est en prose , & d'un mauvais style. Le Traducteur convient qu'il a retranché beaucoup de l'original , & qu'il y a fait des changemens. « Les » Auteurs , dit-il , qui s'attachent aux » naïvetés de leur langue . & aux particularités de leur nation , comme » font principalement les Comiques , » sont plus à imiter qu'à traduire ». Il ajoute qu'une trop grande fidélité l'eût rendu ridicule. La pièce ne l'est pas moins cependant dans la traduction que dans l'original.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS

L'Alcée , en cinq actes , d'Antonio Ongaro , a eu beaucoup de partisans en Italie , & Jean-Baptiste Guarini qui l'estimoit , voulut bien y ajouter des intermèdes ; mais depuis longtems elle est presque oubliée. Représentée en 1582. elle fut imprimée la même année à Venise , & réimprimée à Ferrare en 1614, avec les additions du Guarini qui ne la font pas plus rechercher aujourd'hui. Les principaux personnages sont des Pêcheurs qui disent bien des fadeurs amoureuses. La pièce est en prose , à l'exception des chœurs , & c'est de la même manière qu'elle a été traduite en notre langue par Roland Briffet , Sieur du Sauvage , que

les uns qualifient de Gentilhomme Tourangeau, & à qui d'autres ne donnent que la qualité d'Avocat au Parlement de Paris. C'est ainfi que le qualifie du Verdier qui l'avoit connu. M. de Beauchamps qui donne le catalogue des pièces de Théâtre publiées par cet Ecrivain, a oublié cette traduction qui fut imprimée en 1596. à Parisin-12. dédiée à Madame du Gast.

Briffet plus habile à copier ou à imiter qu'à inventer, & qui aimoit les ouvrages Italiens dont il entendoit mieux la langue qu'il ne parloit la fienne, avoit déjà donné au public la traduction d'une pastorale Italienne de Louis Groto, furnommé l'aveugle d'Adria. Cette pastorale que M. de Beauchamps métamorphose en tragédie, est intitulée, *la Diéromene, ou le Repentir d'amour*, & fut imprimée en 1583. à Venise. Elle est en prose, mêlée de vers. Les personnages font des Bergers, des Nymphes, & le Dieu Pan. Nicogene & Ergaste, Bergers, aiment Diéromene qui n'a d'affection que pour l'un des deux, ce qui est une source de jalousies, de disputes, de débats, & de beaucoup de discours tendres. Voilà le fond de la

pièce qui finit par plusieurs mariages. On y trouve de l'invention , & assez de conduite. Briffet a suivi la méthode du Groto : il a traduit en prose ce qui est en prose , & en vers ce qui est en vers. J'ai vu deux éditions de sa plate & insipide traduction , l'une à Tours en 1591. l'autre à Paris en 1595. Briffet fait entendre qu'il avoit fait cette traduction pour plaire à une personne qu'il aimoit , & il veut la rendre responsable des défauts de sa version :

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Si je n'ai sçu si bien l'ouvrage approprier ,

lui dit-il ,

Tancez-vous , je vous prie , & vous blâmez de grace
D'avoir mis en besongne un mauvais ouvrier.

Le Groto a mis au-devant de sa pièce un prologue que Briffet n'a pas traduit : mais je le trouve dans une traduction de la même pièce que je n'ai vu que manuscrite , & qui m'a paru d'un style plus aisé , plus naturel , & moins barbare que celui de Briffet. M. de Beauchamps qui avoit vu aussi ce manuscrit chez M. de Bombarde , dit que ce pourroit bien être la même pièce que la *Diéromene* traduite par Briffet. Il

n'avoit donc point examiné cette traduction : car il auroit décidé affirmativement pour l'identité de la même pastorale. La version manuscrite, faite à Tours d'où elle est datée le sixième Août 1590. est de Roland du Jardin, Sieur des Roches, dont on voit les armes & le nom au frontispice, avec cette devise *neminem ledere, & liberum esse*. Ce Traducteur étoit frère puîné de Charles du Jardin, Trésorier du Roi Henri III. qui épousa Susanne Habert, nièce de François Habert, un de nos Poètes Dramatiques.

Je ne suis pas si bien instruit du Traducteur de l'*Emilie*, comédie en vers du même Groto, qui parut en 1596. & fut traduite en prose en 1609. Quant à la pièce, il m'y a paru peu d'ordre & d'intérêt. En récompense, il y a beaucoup de platitudes & d'insipides bouffonneries. Comme le but du Traducteur étoit de se rendre utile à ceux qui vouloient apprendre l'Italien & le François, il a mis le texte original à côté de sa version. Celle-ci est communément si littérale, qu'elle rampe extrêmement. Ajoutez que l'expression en est surannée.

M. de Beauchamps cite sous l'année

1584. une comédie intitulée , *les Contens* , en prose en cinq actes , avec un prologue , & il en fait Auteur Odet de Tournebu ou Turnebe ; mais celui-ci n'en est que le Traducteur. La comédie des Contens est une pièce Italienne , en prose , dont on est redevable à Jérôme Parabosco qui vivoit encore en 1554. & qui outre son talent pour la prose & les vers , étoit très-habile Musicien. Odet Turnebe qui a traduit cette pièce , étoit fils du savant Adrien Turnebe : il avoit eu pour Précepteur Antoine Valet, Limoufin, Docteur en Médecine à Paris , & dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit montré digne de la réputation de son pere. Il étoit Avocat au Parlement dès 1579. & il assista avec honneur aux grands jours de Poitiers : deux ans après il fut pourvu de la charge de premier Président de la Cour des Monnoies. Mais cette jeune plante qui donnoit des espérances si flatteuses , fut enlevée le 20 Juillet 1581. Odet n'avoit que vingt-huit ans , huit mois & vingt-huit jours. Sa traduction de la comédie des Contens fut imprimée après sa mort par les soins de Pierre de Ruvel , qui la dédia à M. du Saulx , Avocat

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

général au Parlement de Bourdeaux. François Bracciolini, de Pesaro, est plus connu des Italiens & des François que Parabosco. Il a vécu plus longtems, & il a fait un si grand nombre d'ouvrages, sur-tout en vers, qu'il a passé pour un des Ecrivains les plus féconds de son tems en Italie. On a de lui des Poèmes héroïques, des Tragédies, des Comédies, des Pastorales, des Odes, des Satyres : il a écrit également dans le genre sérieux, dans le badin, dans le tendre, dans le burlesque même. Son poème de *la Croix reconquise* lui a fait donner le troisième rang parmi les Poètes épiques, après l'Arioste & le Tasse. Il avoit été ami de celui-ci, & l'on met presque à côté de l'*Amince*, sa pastorale du *Dédain amoureux*, qui est peut-être le seul ouvrage de Bracciolini que l'on ait mis en notre langue.

Bail. t. v.
P. 159.
Leon All.
apex Urbanæ
P. 104. ligne
dernière.

Si l'on s'en rapporte à M. Baillet, il y en a eu trois traductions Françaises. Mais Leon Allacci, dont il rapporte sur cela le témoignage, dit seulement que des personnes de probité l'avoient assuré qu'ils avoient vu trois traductions de cette pastorale. M. de Beauchamps n'en cite qu'une sous

l'année 1612. J'en ai vu deux. La première, imprimée en 1603. à Paris, est en prose, mêlée de vers. Le Traducteur signe J. P. S. à la fin de son Epître dédicatoire à *Claude Enoch Vi-rey, Secrétaire de M. le Prince*. Dans ce qui est traduit en prose, la traduction est presque mot à mot, & suivant à peu près la construction du texte; elle est un peu paraphrasée dans ce qui est tourné en vers. Mais le langage est par-tout fort mauvais. Isaac de la Grange qui a mis la même pastorale en vers héroïques, à l'exception des chœurs qui sont en vers de huit syllabes, avoit lû cette traduction en prose, & je suis fort tenté de croire qu'il l'a plus consultée que le texte de Bracciolini. C'est souvent le même tour, ce sont fréquemment les mêmes expressions, & parmi celles-ci il y en a de si bizarres, qu'il est difficile que deux Auteurs les employent sans s'être copiés. La traduction de la Grange a pû plaire davantage à ceux de son tems qui aimoient les ouvrages en vers, mais comme elle est moins littérale, & que l'on y sent la paraphrase, elle a dû être moins utile à ceux qui auroient voulu s'en servir pour

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

entendre le texte Italien. Cette traduction de la Grange est celle que M. de Beauchamps cite : elle parut en 1612. in-8°. à Paris , dédiée à Mademoiselle d'Estiolles. Bracciolini vivoit encore en 1632.

Entre les célèbres Auteurs que les Italiens avoient de son tems , on connoit *Fabrizio Fornari* , que l'on trouve surnommé *le Capitaine Cocodrille* : il jouoit le rolle de confident , & représentoit quelquefois dans des piéces de sa composition , telle que l'*Angélique* , comédie en prose , imprimée dès 1585. & dont on a une traduction Françoisé en prose , donnée en 1599. à Paris , in-12. Le Traducteur ne se désigne que par ces deux lettres L. C. & dans l'avis de l'Imprimeur au lecteur , on le qualifie de *Seigneur*. On dit que cette traduction est faite *des langues Italienne & Espagnole* , apparemment parce que dans l'original , que je n'ai point vu , le Capitaine Cocodrille qui se dit Espagnol , s'exprime en cette langue. M. de Beauchamps n'a point rapporté le titre de cette traduction tel qu'il est , ni le lieu de l'impression , ni la forme du volume.

C'est le même défaut d'exatitute

en parlant de la traduction de la *Bergerie*, ou *Pastorale*, intitulée *Myrtille*, écrite en prose par Isabelle Andreini, qui jouoit quelque rolle dans les piéces de la société des *Jaloux*. Cette traduction est en prose, imprimée en 1612. à Paris, in-12. Le Traducteur prend le nom d'*Abradan*, qui paroît un nom supposé, de même que celui de *Visalbe* qu'il donne à celle à qui il adresse sa traduction par une Epître qui approche trop du burlesque.

Il paroît par l'histoire du Théâtre Italien de M. Riccoboni, que le nom d'Andreini a été assez commun autrefois sur ce Théâtre, puisqu'outre Isabelle Andreini, il nomme encore un François & un Jean-Baptiste Andreini. François, surnommé *il Capitano Spavento*, étoit camarade de *Flaminio Scala* dit *Flavio*, le premier qui imprima de simples canevas de comédies, à la place des comédies écrites, avec une préface générale qui est d'Andreini. Celui-ci étoit de Pistoie, & représentoit, comme Isabelle, dans les piéces de la compagnie des *Jaloux*. Il étoit aussi Auteur, & nous avons, outre la préface du recueil dont je viens de parler, des *Rodomontades* que l'on pré-

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

Hist. du Th.
Ital. p. 50. &
71.

tend avoir été écrites par lui-même.

M. de Beauchamps met cette pièce au nombre des comédies Italiennes. Ce n'est cependant qu'un recueil de six discours ou dialogues entre le Capitaine *Spavento*, c'est-à-dire, Andreini & *Trappola* son valet : & il n'y a pas lieu de croire que ces dialogues aient été mis en jeu sur un théâtre. Les sujets ne sont point liés : chaque dialogue en contient même plusieurs où l'on ne trouve presque rien de suivi. Tout y est extravagant dans les choses & dans les expressions, à l'exception de ce que dit Trappola qui parle souvent en homme de bon sens, & qui tâche quelquefois de ramener au simple & au vrai les idées folles de son maître, & son langage hyperbolique.

Je croirois que l'Auteur auroit voulu se moquer des visions des héros de l'Arioste & des autres héros des Romans de Chevalerie, en rapprochant une partie de ces visions & de ces extravagances pour en faire sentir plus facilement le ridicule.

Jacques de Fontenay a donné en 1608. à Paris une traduction en prose de ce petit ouvrage, qu'il a dédiée à

Charles d'Angennes, Vidame du Mans, Marquis de Pisany, &c. & il y a joint le texte original. Je ne sçai pourquoi M. de Beauchamps en parlant de cette version, a omis le nom du Traducteur, ou plutôt pourquoi il n'en a donné que les lettres initiales, puisque ce nom se trouve tout entier à la fin de l'Epître dédicatoire, & dans le privilège.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

Rech. t. 2.
p. 12.

Le Journal du regne de Henri IV. par Pierre de l'Estoille, grand'Audien-
cier en la Chancellerie de Paris, ob-
serve sur l'année 1600. que *le lundi
neuvième d'Octobre de cette année, il fut
joué à Florence une comédie en cinq actes,
dont les représentations, les machines &
l'exécution couterent soixante mille écus.*
C'étoit en signe de joie du mariage de
la Princesse Marie de Médicis &
d'Henri IV. qui venoit d'être célébré.
Cette comédie Italienne est apparem-
ment celle qui fut traduite peu de
tems après en vers François, sous le
titre de *Ravissement de Césaire représenté
à Florence aux nocces Royales.* J'ignore
le nom du Poëte Italien : pour le Tra-
ducteur, c'est Nicolas Chrétien, Sieur
des Croix, né à Argentan en Norman-
die. Il ne publia sa traduction qu'en

1608. parce qu'il voulut y joindre un *Cantique* qu'il avoit présenté au Dauphin, qui fut depuis le Roi Louis XIII. le jour de son baptême. *Le ravissement de Céfale* est dans le goût de nos Opéra, & il paroît que l'on en chanta la plus grande partie.

Chrétien a donné une description abrégée de toutes les décorations qui furent employées à la représentation de cette pièce. Les personnages étoient l'Aurore, Céfale, Titon, l'Océan, Phoebus, l'Amour, la Nuit, Bérécinthe, Mercure, Jupiter & la Renommée. Il y avoit aussi des chœurs de Chasseurs, de Tritons, d'Amours, de Signes célestes & de Dieux. La poésie sous l'image d'une Nymphé, chanta le prologue: elle y peint ainsi elle-même ses opérations, suivant la traduction de des Croix :

En accents mesurés, des fables racontant
Pour des cœurs arracher la tristesse maligne,
J'inspire du haut ciel une fureur insigne
Aux plus nobles esprits que je vais agitant,
Et de ceux que je prise, & qui m'ont un bon zelle
J'esmeuz l'ame & le cœur. Poésie je m'appelle.
Je cours d'un pied léger où m'invite l'honneur, &c.

En suite, après avoir fait un compli-

ment à la nouvelle Reine, elle la transporte dans l'avenir, & lui dit :

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Le tems aussi viendra que de tes fils altiers
En chantant hautement les louanges fameuses,
Sur le mont Hélicon aux croupes sourcilleuses
Je ferai resonner cent mille vers guerriers
Comme le bruit des vents, & des torrens rapides
Enflés par le dégel des glaces froid-humides.

Vous n'admirez pas certainement cette versification, & vous trouverez que le sieur des Croix avoit raison de penser qu'il étoit encore loin de la perfection, comme il l'insinue dans sa dédicace à M. le Dauphin.

Le goût bizarre qui s'étoit introduit alors en France de mettre en notre langue toutes sortes de livres enfantés en Italie, même sur les matieres les plus ridicules, engagea du tems du sieur des Croix, un anonyme à traduire une espèce de farce qualifiée du titre de *Comédie des nêces de l'Anti-lésine*. Sur quoi il faut que vous sçachiez, qu'un Italien nommé *Vialardi* avoit composé en sa langue, & publié un traité satyrique, burlesque & moral, sous le titre de *la fameuse compagnie de la Lésine ou Alesne*, où il proposoit divers moyens de faire la lésine,

Baill. dans
ses Anti. p.
368. in-4°.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

c'est-à-dire , de s'enrichir par une épargne sordide & par l'avarice. Il feint qu'il s'étoit formé une société de gens qui se retranchoient sur toutes choses , & qui ménageoient jusqu'aux plus petites bagatelles pour épargner : que dans cette compagnie on recevoit des novices pour apprendre ce noble métier , & il rapporte fort au long toutes les instructions qu'on leur donnoit : il dit qu'on les admettoit ensuite à faire profession parmi les *Initiés* , quand ils savoient adroitement manier l'alêne & allonger le cuir avec les dents , c'est-à-dire , au terme figuré , faire la lésine , dont le terme , au sens propre , signifie chez les Italiens une alêne de Savetier. C'est peut-être , dit M. Baillet , sur ces idées du Viarlardi , que Jean Ferro , Italien , dans son théâtre des Emblèmes , s'est imaginé qu'il y avoit à Florence une Académie de beaux esprits appelée *Della lesina* , c'est-à-dire , de *Savetiers* , ou de l'alêne.

On opposa au traité de la compagnie de la lésine , la *contrelésine* , ou la *compagnie de la marmite grasse* , & les *nôces d'Anti-lésine* , comédie nouvelle , extraite des discours de la *contrelésine* ,

par le Pasteur Monopolitain. Ces divers ouvrages furent traduits en François, & imprimés à Paris en 1604. en deux volumes in-12. & l'on prétend qu'ils furent bien reçus alors. Mais pour moi, je crois qu'ils ne pourroient amuser aujourd'hui que la populace, qui peut y retrouver son langage, & une partie de ses manieres d'agir. Je sçai que l'on y trouve quelques-uns de nos anciens proverbes, qu'il y a quelquefois une moralité assez bonne, que l'on y fait allusion à quelques anciens usages. Mais ces légers avantages, si même on peut les qualifier ainsi, peuvent-ils dédommager de l'ennui que doit causer la lecture de tant de fadaïses, & du dégoût que l'on ne peut manquer de sentir de tant de rapsodies, souvent opposées à toute bienséance ?

Je ne crois pas devoir mettre au nombre des comédies Italiennes, celle qui parut en 1629. à Paris sous le titre de *Comédie des Comédies*, quoiqu'on ait donné cette pièce comme traduite de l'Italien. C'est une satyre contre Balzac, où Nicolas du Peschier, Avocat, sous le nom de Barry qui étoit un vendeur d'orviétan, emploie les propres termes de Balzac

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Beauchamps,
Rech. t. 2. p.
67.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ITALIENS.

presque par-tout, à peu près comme on a fait dans l'Oraison funèbre de Torfac , pièce badine qui est fort connue.

Il n'en est pas de même de *la Pompe funèbre , ou Aminte & Cloris* , pastorale , de l'*Hercule amoureux* , & de l'*Egée dans Athènes* , qui parurent l'une en 1637. l'autre en 1662. & la troisième vers 1680. Ce sont trois pièces écrites véritablement en Italien , & traduites en François. La pastorale est de César Crémonin , Professeur de Philosophie à Ferrare , & ensuite à Padoue , grand sectateur de la Philosophie d'Aristote , né à Cento dans le Modénois l'an 1550. & mort en 1630. Sa pompe funèbre fut imprimée à Ferrare en 1597. & à Vicence en 1610. La traduction est de Vion de Dalibray qui la fit imprimer à Paris en 1637. avec un long avertissement & une dédicace à Madame la Baronne de Chandolan. Je ne sçai point le nom de l'Auteur Italien de la tragédie d'*Hercule amoureux* , qui fut traduite en vers François par le sieur Camille , représentée dans les Fêtes qui suivirent le mariage de Louis XIV. avec Marie-Thérèse d'Autriche , & imprimée in-4°. en 1662. avec le

texte. La pièce a cinq actes, & la traduction est communément plus littérale que paraphrasée : mais cette tragédie plaît davantage dans l'original : on y trouve plus de précision, plus de goût, plus de génie poétique. Elle est imprimée avec le ballet qui fut joué en même tems devant leurs Majestés, & dont les paroles sont de Benferade.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Egée dans Athènes est une tragi-comédie en Musique, représentée sur le théâtre de Jean-Baptiste Pétrucci, & imprimée in-12. en Italien avec une traduction Française en prose, à l'exception du prologue qui est en vers. Cette pièce, dont je n'ai point trouvé la date, doit avoir été composée entre 1680. & 1689. puisqu'elle est dédiée par Pétrucci à Alexandre Farnèse, Duc de Parme, Gouverneur des Pays-Bas, qui n'eut ce gouvernement qu'en 1680. & mourut en 1689. Elle est en trois actes, avec des intermèdes.

L'établissement des Comédiens Italiens à Paris qui a eu diverses révolutions jusqu'en 1716. où il est devenu fixe, nous a occasionné quelques autres traductions de pièces de théâtre Italiennes, Tragédies & Comédies, dont il faut vous dire un mot, plutôt

pour ne rien omettre, que pour vous inspirer du goût pour des pièces qui du côté des mœurs auroient souvent besoin d'une grande réforme.

Ces Comédiens n'avoient d'abord parlé que leur langue naturelle, & le public, j'entends celui qui se croit les spectacles permis, attiré par leur jeu, avoit assisté en foule à leurs représentations. A la fin on se lassa de voir des comédies qu'on n'entendoit pas, & pour remédier en partie à cet inconvénient qui diminueoit beaucoup le nombre des spectateurs, la troupe imagina de faire distribuer à ceux-ci les argumens ou sujets des pièces qu'elle jouoit. On en donna ensuite le Canevas Italien & François scène par scène, & c'est ainsi que furent imprimées trois comédies de M. Louis Riccoboni, l'un des acteurs, *Le Libéral malgré lui*, *l'Italien marié à Paris*, & *l'Amante difficile*, ou *l'Amant constant*. Le canevas de cette dernière pièce, auquel avoit donné lieu un projet imaginé par M. Raymond, fut donné par M. de la Motte. Il fut traduit en François par M. le Febvre, pour lors Auteur du *Mercur galant*, & imprimé avec une préface en 1726. in-12.

M. de la Motte en fit ensuite une pièce entière qui fut jouée avec des divertissemens, au mois d'Août 1731. Mais elle n'a point été imprimée : l'Auteur dans sa dernière maladie, craignant avec raison que ce qui l'avoit le plus occupé durant sa vie ne pût être agréable aux yeux de Dieu devant qui il étoit sur le point de paroître, fit défense à son neveu de faire imprimer ceux de ses ouvrages de cette espèce qu'il laissoit manuscrits. A l'égard de *l'Italien marié à Paris*, M. Riccoboni en fit lui-même une traduction en prose qui fut représentée en 1728. & imprimée la même année à Paris, avec l'Italien à côté. Il y avoit déjà du tems que les spectateurs ne se contentant pas de simples canevas traduits, on avoit imprimé pour eux les comédies & les tragédies entières qui avoient été représentées dès le commencement de l'établissement fixe des Comédiens Italiens à Paris. De ce nombre furent *le Libéral malgré lui*, mis en François par M. F. & imprimé en 1716. à Paris, avec l'Italien, & une préface, au moins selon le rapport de M. de Beauchamps; car je n'ai vu que le canevas de cette pièce en Ita-

lien & en François, imprimé en effet en 1716. dans le recueil que M. Riccoboni donna alors à Paris : *la Vie est un songe*, tragi-comédie tirée de l'Espagnol : *Samson*, tragi-comédie, aussi prise de l'Espagnol : *le Prince jaloux*, tragi-comédie de Jacques Cicognini, mais avec des changemens de M. Louis Riccoboni : *Grifelde*, tragi-comédie de M. Louis Riccoboni : *Admire*, tragédie tirée du Cicognini : *Hercule*, tragédie : & *Mérope*, tragédie de M. le Marquis Scipion Mafféi. On trouve ces pièces, avec leurs traductions Françaises en prose, dans le second & le troisième volumes du *nouveau Théâtre Italien* imprimé à Paris en 1729.

Toutes ces tragi-comédies & tragédies, à l'exception de *Mérope*, sont, de l'aveu de ceux qui sont le plus passionnés pour les spectacles, de ces monstres que le théâtre Italien a souvent enfantés, & que produit encore le théâtre Espagnol. Le sérieux & le grand y est mêlé avec le comique & le puéril, pour ne rien dire de plus, d'une manière qui ne peut être justifiée : à moins que pour l'excuser on n'ait recours à la prétendue nécessité

de satisfaire les spectateurs de mauvais goût qui veulent rire dans les sujets les plus graves. Ce mélange bizarre a néanmoins été suivi par M. de Boissy qui en 1732. a traduit ou imité en vers François la tragi-comédie intitulée, *la vie est un songe*, & par Jean-Antoine Romagnesi, Comédien de la troupe Italienne, qui dès 1730. a mis le *Samson* en vers François. Quelle alliance que des bouffonneries & des arlequinades avec le récit grave & intéressant de l'histoire de Samson, & de celle d'un Prince captif & souffrant, tel que Sigismond ! Il n'en est pas de même de la Mérope de M. Maffei, dont voici le sujet.

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

Polyphonte meurtrier de son Roi, régnoit depuis plusieurs années à Messene, haï de ses sujets, troublé par leurs révoltes, ou agité par des guerres étrangères. Enfin il crut qu'en épousant *Mérove*, veuve du Roi dont il avoit usurpé le trône, il feroit cesser la haine publique, & il se flatta même que Mérove lui sacrifieroit un fils qu'elle avoit dérobé tout jeune à ses fureurs. Il propose cet hymen, & par-là commence l'action de la tragédie. Mérove le rejette avec horreur :

& pendant que le Tyran sollicite , prie , menace , on amene au palais un jeune homme nommé Egisthe , qui dans une querelle venoit de tuer un inconnu. Mérope touchée de sa jeunesse , de son courage & de ses attraits , demande sa grace , & l'obtient , quoiqu'en apparence avec quelque peine. Mais bientôt Mérope change de sentimens. Une bague qu'Egisthe portoit , & que la Princesse avoit donnée pour signal à son fils , la porte à croire que c'est ce fils qu'Egisthe a tué. Elle veut l'immoler à sa vengeance , le Roi le prend sous sa protection : elle use d'artifice pour le faire succomber sous les coups qu'elle lui prépare , il tombe dans le piège , & Mérope se seroit satisfaite sans l'arrivée de Polydore à qui elle avoit confié son fils qu'il avoit élevé comme s'il eût été le sien propre. Polydore apprend à Mérope que le prétendu Egisthe est Cresphonte , ce même fils qu'elle veut sacrifier , & instruit Cresphonte du secret de sa naissance. Dès ce moment ce jeune descendant d'Hercule sent tout ce qu'il est. Il tue Polyphonte dans le temple même où il alloit épouser Mérope , & les Messéniens lui rendent la couronne de ses peres. On

On sent dans cette pièce le goût d'un Ecrivain qui s'est formé sur la majestueuse simplicité des Grecs. L'intrigue est naturelle, la scène animée par les actions qui s'y passent, les mœurs sentent l'antique, le langage est noble & poétique sans être affecté, les personnages intéressent. Mérope est une épouse fidelle & une mere tendre & passionnée. Cresphonte un jeune homme vertueux, brave, reconnoissant. Le vieux Polydore touche par le service qu'il rend à Cresphonte auquel on s'intéresse, & par sa tendresse & sa fidélité pour cet héritier légitime du trône de Messene. Sa vieillesse même plaît, parce qu'elle est bien caractérisée. Quoique l'action de faire lier *Cresphonte*, & de faire apporter un javelot pour le tuer, ainsi que celle de faire rentrer Mérope sur le théâtre avec une hache à la main, ayent trouvé des critiques, « néanmoins, dit M. Riccoboni, ces deux actions mêmes ont été soutenues par l'approbation générale de tous les spectateurs d'Italie, qui se sont prêtés à ces mœurs anciennes, & qui les ont admirés. » Cette tragédie n'a guères moins reçu d'ap-

Tome VIII.

G

TRADUCTIONS DES
POETES
ITALIENS.

Lettr. sér.
& bad. t. 3.
p. 256.

Hist. du Th.
Ital. p. 264.

plaudiffemens hors de l'Italie , partout où elle a été ou représentée , ou lûe. Elle fut imprimée pour la première fois en 1710. & depuis il s'en est fait en Italie & ailleurs plus de douze éditions. Il en a paru des traductions en Allemand , en Anglois , en Castillan ; & l'Auteur de la Bibliothèque des Théâtres , dit que nous en avons trois en François. Je n'en ai vu que deux.

La première est de feu M. Nicolas Fréret , Secrétaire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres , mort le 8 Mars 1749. Elle est estimée pour sa fidélité. M. de Voltaire ayant manié le même sujet en 1743. pour le Théâtre François , les applaudiffemens que sa tragédie a eus dans les représentations , ont occasionné une nouvelle traduction de la Mérope Italienne , qui a été imprimée la même année ; mais l'on a trouvé que le génie Italien y est moins conservé que dans la première traduction , & que l'exactitude même à rendre le sens de l'original n'est pas si entière. On a vu aussi dans le même tems un parallèle des deux Méropes , celle de M. Maffei & celle de M. de Voltaire , dans lequel

il y a quelques réflexions qui peuvent avoir leur utilité. On y promet de tenir une balance égale entre les deux pièces dont l'Auteur du parallèle tâche de peser avec équité les défauts & les beautés ; mais une lecture rapide de la première, faite plutôt dans la traduction que dans l'original, & des représentations passagères de la Mérope nouvelle qui laissent peu de tems à la réflexion, doivent empêcher de précipiter son jugement sur l'une & sur l'autre, & demandent qu'on les connoisse par elles-mêmes. Ce parallèle est de M. Aubert de la Chesnaye, connu par d'autres écrits, de même que par d'autres noms.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ITALIENS.

Je finis ce catalogue de pièces Italiennes mises en François par *la Sinocte à contre-tems.* la pièce intitulée *Abel*, & l'Opéra d'*Achille dans l'Isle de Sciros*. La première pièce est une comédie en un acte, composée par M. Riccoboni le pere, traduite en vers François par François Riccoboni, son fils, Comédien Italien ordinaire du Roi, & représentée le dix-neuvième Novembre 1727. L'autre est de ces divertissemens pieux que les Italiens appellent *Oratorio*. C'est un Drame en

musique qui ressemble à cet égard à nos *Opéra*. Les airs de cet *Oratorio* sont séparés les uns des autres par des récitatifs. Ces pièces sont destinées à remplacer en certains jours tout autre spectacle. Celle dont je parle a pour sujet le sacrifice d'Abel & la mort de ce Juste, fruit de l'envie de son frere Caïn. Elle est en trois actes, tous trois fort courts. Les personnages, ou interlocuteurs, sont Adam, Eve, Caïn, Abel, la Voix divine, la Miséricorde divine, la Mort & l'Envie. Cet *Oratorio* a été imprimé à Valenciennes en 1711. en Italien, avec une traduction Françoisise en prose à côté du texte.

L'Achille dans l'Isle de Sciros, est encore une pièce qu'on peut lire avec plaisir. C'est un *Opéra* ou une Tragédie comédie Italienne représentée à Vienne à l'occasion des nœces de l'Archiduchesse & du Duc de Lorraine. L'Auteur est M. l'Abbé Métastasio, élève du fameux Gravina, & qui a su joindre à la justesse d'esprit & à l'érudition de son maître, un génie délicat, & une douceur de caractère que celui-ci n'avoit pas. Il est assez inutile de vous expliquer le fonds de l'histoire qui fait le sujet de cette pièce,

Cette hïstoite vous est connue. Ulyſſe arrivé à la Cour de Lycomedé, a déjà quelque ſoupçon qu'Achille eſt déguifé ſous le nom de Pyrrha. Il le trouve dans un appartement orné de différentes ſtatues d'Hercule, & ſans faire ſemblant de l'appercevoir, il veut l'engager adroitement à ſe trahir. Cette tragi-comédie a été fort applaudie ; on a loué l'invention & le goût qui y regnent. Comme ce Drame lyrique n'a rien qui ſoit capable d'amollir le cœur, d'échauffer les paſſions, ni de nuire aux mœurs, M. l'Abbé des Fontaines, a cru, dit-il, que la morale & la bienſéance ne ſeroient point bleſſées par la traduction d'un ouvrage de cette nature. Il y a donc employé quelques momens de ſon loisir, & ſa traduction a été imprimée en 1737. avec l'Italien. L'original eſt en vers libres, c'eſt-à-dire, en vers non rimés : mais la traduction eſt en proſe, & M. l'Abbé des Fontaines tâche de perſuader qu'il n'a pas dû la faire autrement. Sa raïſon principale, ou plutôt ſon excuſe, eſt que la contrainte de la rime & de la meſure permettant à peine d'expliquer ſes propres penſées, il eſt encore plus difficile d'ex-

pliquer en vers les pensées d'un autre. Au reste sa prose est telle qu'il la promet, concise & élégante.

« Il n'a pû, pour me servir de ses » termes, être toujours Traducteur » littéral, à cause de la différence ex- » trême des deux langues. Cepen- » dant il ne s'est jamais éloigné du sens » de l'original; il a omis peu de chose, » & il n'a rien mis dans sa traduction » qui ne soit réellement ou équival- » lement dans le texte. » C'est por- » ter un jugement fort juste de son pro- » pre travail. Dans sa préface il démêle avec sagacité les beautés & les défauts de l'ouvrage de M. Métastasio. Il trouve d'abord que les personnages entrent & sortent quelquefois sans raison, & que les scènes ne sont pas assez liées. Les rôles de Lycomedes & de Théagène ne lui paroissent ni assez nobles, ni assez vifs. Mais en général il a cru voir dans cette pièce un intérêt réel, dont la gradation est sensible dans chaque scène.

M. l'Abbé Métastasio réussit aussi dans les chansons tendres & l'on en connoît quelques-unes en ce genre où il y a beaucoup de délicatesse. Une de ces pièces a été traduite deux fois

en vers François. M. le Marquis de Sennectere & M. Cholet ont fait ensemble une de ces traductions, comme il est marqué dans le tome septième des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, où cette version a été imprimée. La seconde traduction est de M. de Bainville : elle est dans le tome neuvième du même recueil. Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites pièces Italiennes que l'on trouve encore dans ce recueil, ou traduites ou imitées en vers : il suffit de vous en avertir.

Deux Auteurs ont depuis entrepris de traduire les pièces au moins les plus importantes du même Abbé Métastasio. M. l'Abbé Bonnaet de Chemin nous a donné en 1749. la traduction de quatre de ces pièces. Artaxercès, Démétrius, Démophon, & Thémistocle. Le deuxième Traducteur, qui est Anonyme, a donné en 1751. cinq volumes sous le titre de *Tragédies & Opéra de l'Abbé Métastasio, traduits en François.*

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ITALIENS.



TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

CHAPITRE XIV.

*Des Traductions des Poëtes Espa-
gnols & Portugais.*

Nouv. Méth.
Espagn. par
Lancelot.

CEUX qui ont écrit sur la poësie Espagnole en distinguent de deux sortes : l'une ancienne, & l'autre nouvelle : celle-ci est imitée des Italiens. A l'ancienne se rapportent les *couplets* ou *rondelets*, qui répondent à nos stances : les *villanelles* que l'on peut comparer à nos Ballades ; les *Romances*, qui servent à chanter les actions glorieuses des grands personnages, ou quelque événement lugubre : les *Séguidilles*, qui diffèrent peu des *Romances* ; & les *Gloses*, c'est-à-dire, ces pièces où l'on prend d'abord quelque mot ou quelque sentence, sur laquelle on fait ensuite des vers auxquels ce mot & cette sentence servent de reprise.

Les Espagnols ont été longtems sans connoître d'autre forme de poësie, que celle dont je viens de parler ; & Jean de Mena, de Cordoue, le premier Poëte Espagnol qui soit connu,

y. réussit assez bien pour se faire un nom qui a passé avec honneur jusqu'à nous. Ce Poète vivoit dans le quinzième siècle, & il fut l'imitateur du Dante & de Pétrarque. Dans la suite Jean Boscan & Garcilasso de la Véga, morts avant le milieu du seizième siècle, introduisirent dans leur langue la forme de la poésie Italienne qu'ils connurent par la communication qu'ils eurent avec les meilleurs Poètes Italiens de leur tems dans les voyages qu'ils firent à Naples. Ces deux amis qui s'étoient liés principalement dans le dessein de perfectionner la poésie Espagnole, sont regardés en effet comme les premiers qui ont donné à cette poésie de l'ordre & de la méthode, & qui ont commencé à mêler l'érudition avec la beauté du naturel.

Ce que ces Poètes & ceux qui sont venus depuis ont écrit en vers, nous est si peu connu, que je ne sçai si, à l'exception de quelques pièces fort courtes, & de plusieurs de leurs comédies, on pourroit citer trois de leurs ouvrages en vers qui ayent été traduits en notre langue.

Pour moi je ne connois presque que l'*Arcadie* que Lopé de Véga fit à l'imi-

tation de Sannazar, & dont le fleur Lancelot donna en 1624. une traduction sous le titre de *Déliés de la vie pastorale de l'Arcadie*, où sont représentées les chastes affections de *Belizarde & d'Anfrize*. Lancelot avoit aussi traduit un poëme de Dom Gonzalo Cespedes, Gentilhomme Espagnol, mais il perdit cette traduction, lorsqu'il étoit prêt d'y mettre la dernière main. Il n'en retrouva que quelques parcelles dont il composa une partie de ses *Nouvelles tirées des meilleurs Auteurs Espagnols*, imprimées en 1641. Boifrobert qui étoit de ses amis, a fait les vers suivans sur cet ouvrage :

Lancelot, tes discours charmans
Passent des plus parfaits Romans
Les avaricieux les plus Bellés :
Je laisse les livres d'amour,
Et les gazettes de la Cour,
Pour m'arrêter à tes nouvelles.

C'est néanmoins fort peu de chose. Ce ne sont que des histoires galantes, dans le goût Espagnol, où le naturel se trouve rarement. On ne s'amuse plus à lire aujourd'hui de ces sortes de livres, & l'on fait bien.

Une autre pièce d'un genre bien différent que l'on a traduite de l'Espagnol en François, c'est la *Glose de sainte Thérèse*, Cantique où la Sainte a exprimé d'une manière très-vive le feu qui échauffoit son ame après la communion, & les saints empressements qu'elle sentoît pour jouir de la présence même de Dieu dans le Ciel.

Il y a lieu de croire que ce poëme n'est pas le seul qu'elle ait composé, s'il est vrai qu'on doive entendre d'elle ce qu'elle rapporte d'une personne de sa connoissance, qui n'ayant jamais appris à faire de vers, en faisoit cependant avec une grande facilité dans les mouvemens extraordinaire de l'amour divin. C'est dans un transport de cette nature qu'elle a fait la *Glose* dont je parle. Elle n'y a pas suivi la règle la plus ordinaire de cette ancienne poësie Espagnole, de répéter chaque vers du *Texte* dans son ordre, à la fin de chaque strophe de la *Glose*; dans celle-ci il n'y a que le dernier vers du texte qui serve de reprise: ce que vous comprendrez mieux, en vous rapportant le *texte* commenté ou *glosé* par sainte Thérèse, & la première strophe de la *Glose*: je me fers

Gvj

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

Préf. de la
trad. de M.
de la Monnoie.

156 BIBLIOTHEQUE
de la belle traduction de M. de la
Monnoie.

TRADUC-
TIONS DES
POETES

ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

T E X T E.

Je vis , mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir ,
Et j'attens dans le ciel une si belle vie ,
Que pour contenter mon envie
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir .

G L O S E.

Dieu s'unissant à moi par un heureux mélange ,
Fait sentir à mon cœur son amour pur & vif.

Je suis libre , il est mon captif ;

C'est lui qui sous mes loix de lui-même se range.

Quoi , mon Dieu mon captif ! ah ! le puis-je souffrir ?

Dans ce renversement étrange ,

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir .

Au lieu de tout le texte , ce n'est que
ce derniers vers qui est répété à la fin
de chaque strophe de la Glose.

La traduction de cette belle pièce
mise en vers François par M. de la
Monnoie fut d'abord imprimée à la
suite de la vie de Jacques Févret , de
Dijon, écrite en François par le pere
Edme Bernard Bourrée , Prêtre de
l'Oratoire , & publiée en 1698. à
Lyon. C'étoit à la priere de M. Févret
que M. de la Monnoie avoit fait cette
traduction : & comme il n'entendoit

pas l'Espagnol, l'Abbé Févret lui offrit de mettre en prose les vers de sainte Thérèse. Mais M. de la Monnoie n'eut pas besoin de ce secours : une seule leçon de vive voix lui suffit. Sa traduction a été réimprimée dans les Mémoires de Trévoux du mois de Septembre 1702. & à la fin de la vie de sainte Thérèse par M. Bourgoïn de Villefore en 1712. in-4°.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

M. Arnauld d'Andilly n'avoit osé entreprendre cette traduction, désespérant d'y conserver toute l'énergie de l'original ; & celui-ci n'étoit pas reconnoissable dans la vieille traduction du pere Cyprien de la Nativité, Religieux Carme réformé, Parisien, appelé dans le monde André de Campans, qui en 1644. avoit donné en deux volumes in-4° une traduction Françoisse des œuvres de sainte Thérèse, & une autre dès 1641. des œuvres du bienheureux Jean de la Croix, parmi lesquelles il se trouve aussi quelques poësies.

Voilà où se borne tout ce que je connois de traductions de poësies Espagnoles. Mais je vous ai dit que les Ecrivains de cette nation ont été féconds en pièces de théâtre, & sur-tout

en comédies, soit en prose, soit en vers: c'est sur quoi il faut que j'entre maintenant dans quelque détail. M. M. Sage dans la Préface de son théâtre Espagnol; M. du Perron de Castéra dans ses Examen de plusieurs pièces du même théâtre; & M. Louis Riccoboni dans ses Réflexions historiques & critiques sur les différens théâtres de l'Europe, nous ont donné sur cela des connoissances dont je vais vous faire part.

Ces trois Auteurs conviennent que le nombre des pièces Dramatiques que l'Espagne a produites est si grand, qu'il seroit presque impossible d'en faire l'énumération. L'on peut dire, sans exagérer, dit M. Riccoboni, qu'il y a plus de comédies Espagnoles, qu'il n'y a de comédies & de tragédies Italiennes & Françaises depuis leur origine jusqu'à présent. Le seul Dom Pedro Calderon de la Barca a imprimé neuf volumes de comédies, & six de ces Drames saints que l'on représente en certains tems de l'année, & particulièrement le jour de la Fête du saint Sacrement. Lopes de Véga Carpio a fait plus de quinze cens pièces. Frère Gabriel Thelles en

fait un très-grand nombre, quoiqu'il n'y en ait d'imprimés que cinq volumes, chacun de douze comédies. Il en est ainsi des autres à proportion. Aussi le théâtre Espagnol est-il la source où plusieurs de nos Tragiques & de nos Comiques les plus estimés ont souvent puisé. C'est que les Espagnols, selon M. le Sage, sont nos maîtres à imaginer & à bien conduire une intrigue de théâtre.

Ils savent, dit-il, exposer leur sujet avec un art infini, & dans le jour le plus avantageux. Ils joignent à cela des incidens si agréables & si surprenans, & ils le font avec tant de variété, qu'ils paroissent aussi inépuisables sur cette matière; que nos François le sont sur la diversité des caractères ridicules. Leurs pièces sont remplies de contre-tems ingénieux, de contrariétés dans les desseins des acteurs, & de mille jeux de théâtre qui réveillent l'attention du spectateur. Leurs intrigues ont presque toujours du merveilleux: mais M. le Sage prétend que ce merveilleux ne tombe pas dans le fabuleux & le romanesque, qu'il est toujours ramené au vraisemblable par les règles de l'art. Il convient cependant

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

que l'imagination des Espagnols prend souvent l'effor au-delà des justes bornes de la vraisemblance & de la raison ; mais il lui paroît qu'en laissant ce qu'ils ont d'outré , on pourroit les imiter en ce qu'ils ont de brillant & d'ingénieux.

M. de Castéra qui s'étend davantage sur le même sujet , & qui en parle d'une manière plus critique , est plus sévère que M. le Sage , dans l'examen qu'il fait des pièces dramatiques des Espagnols. Selon ce qu'il dit , les Poëtes de cette nation se sont affranchis de la règle des trois unités , qui paroît si naturelle , & que nous suivons d'après les Grecs & les Latins. Nous voulons qu'une pièce ou tragique ou comique ne nous offre qu'une action principale , que cette action se passe dans l'espace de vingt-quatre heures , & dans un seul endroit ; & l'on peut dire que le bon-sens prescrit cette règle. Elle a paru néanmoins trop gênante aux Espagnols ; souvent une seule de leurs pièces embrasse toute la vie d'un homme. Au premier acte la scène est quelquefois en France ; elle est en Italie au deuxième , & au troisième fut les côtes d'Afrique. Si quel-

ques-uns de leurs Ecrivains ont senti que cette liberté n'est qu'un desordre , un excès bizarre , qui blesse la vraisemblance & la nature , le desir de plaire l'a toujours emporté , & les regles de l'art ont été sacrifiées au goût public.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Ecoutez Lopes de Véga dans son art du théâtre , il vous dira qu'il avoit commencé par s'attacher aux préceptes d'Aristote : il en sentoît la vérité & la justesse : mais qu'ensuite voyant triompher l'approbation des Dames & du vulgaire en faveur des pièces où l'on s'écartoit de ces regles , il avoit cédé au torrent de la mode.

Les trois unités ne sont pas le seul point où les Espagnols s'éloignent de notre goût. Nous aimons les pièces de caractère , ils les méprisent ; nous préférons aux sujets mixtes , ceux qui sont simples & peu chargés d'incidens : à Madrid , on veut des intrigues mêlées d'avantures surprenantes , & qui forment une espèce de labyrinthe d'où le spectateur ne se dégage qu'à force d'attention. Dans les pièces Espagnoles , le tragique le plus relevé est souvent confondu avec le burlesque. Souvent un bouffon y prend la liberté

d'interrompre les héros au milieu des situations les plus touchantes : pareille indécence nous révolteroit : un badinage si déplacé dégoûte en effet, irrite même avec raison.

Pour des tragédies, les Espagnols n'en font point. Ce n'est pas que plusieurs de leurs ouvrages ne portent ce titre, mais ils ne le méritent point. *La Célestine, l'ingénieuse Héléne*, & quelques autres ne peuvent passer tout au plus que pour des Romans en dialogues. Leurs pièces comiques prennent le nom de Tragi-comédies, lorsque le sérieux y domine, & que les aventures font craindre une dangereuse catastrophe. On les divise communément en trois actes, que les Espagnols appellent des *journées*. La première journée contient l'exposition du sujet, & des intérêts de chaque personnage. La seconde forme le nœud de l'intrigue, & la troisième le dénouement. Ils ont des pièces qui se bornent à deux *journées*, d'autres qui vont jusqu'à quatre, & beaucoup qui n'en ont qu'une seule. On appelle ces dernières des *intermèdes*, parce qu'autrefois on les représentoit entre les actes des grandes comédies ; maintenant on ne les joue qu'à la fin.

Michel Cervantes, Auteur du Roman de Dom Quichotte, Lopes de Véga, & plusieurs autres Poètes Espagnols, ont fait des intermèdes assez agréables : mais il ne faut avoir que du bon sens pour blâmer ceux qu'ils ont donnés sous le titre d'*Actes sacramentaux*, ouvrages moitié pieux, moitié burlesques, qui offensent également la Religion & la raison, & dans lesquels le spectateur éclairé ne peut voir qu'avec indignation les mystères de la foi placés auprès d'un amas de bouffonneries aussi déraisonnables qu'insipides.

L'usage des prologues & des divertissemens ne leur est point inconnu. Le divertissement, ils le placent presque toujours comme nous, à la fin. Quelquefois ils en mettent un au bout de chaque journée; & d'autres fois on en trouve même dans le corps de l'acte; par exemple, dans les pièces qu'ils appellent *Fêtes de Cour*, & qu'on représente à l'occasion de quelque événement heureux ou agréable, comme la naissance d'un Prince, une victoire, un mariage avantageux à l'Etat.

Quant à leurs prologues, ce sont, pour l'ordinaire, des espèces de re-

quêtes adressées au public, pour l'engager à ne point troubler le spectateur par des cris tumultueux. On a de Lope de Véga plusieurs de ces prologues où il y a de l'esprit & de la finesse. Le plus souvent ils sont prononcés par un seul acteur qui récite une fable ou un conte, d'où il tire une application propre à son sujet. Il y a d'autres prologues, mais en petit nombre, où l'on voit des Divinités & des personnages métaphysiques, tels que la Vertu & la Gloire.

Les personnages des comédies Espagnoles sont presque toujours des Princes, des grands Seigneurs, quantité de suivantes, beaucoup de valets qui servent de bouffons, des Prêtres, des Anges, des Démon, des Bergers, des Vertus, des Vices : en un mot les Etres réels, les Etres imaginaires, tout y figure, & tout s'y rencontre, souvent dans une même pièce.

Telle est l'idée que M. du Perron de Castéra nous donne du théâtre Espagnol : je me suis contenté d'abrégé ce qu'il en dit. Il ne veut pas que l'on conclue de ces oppositions de génie, de ces différences prodigieuses de notre scène & du théâtre Espagnol, que

les pièces de celui-ci sont sans mérite.

« On y trouve, dit-il, beaucoup d'in-
 » vention, des sentimens nobles &
 » pleins de délicatesse, des caracteres
 » marqués avec force, & soutenus
 » avec dignité, des situations heureu-
 » ses, des surprises bien ménagées, un
 » grand fonds de comique, un feu d'in-
 » térêt qui ne laisse point languir le
 » spectateur. Voilà, selon lui, les
 » beautés que nous offrent presque
 » toutes les comédies de Lopes de Vé-
 » ga, de Dom Guillen, de Dom Pé-
 » dro Calderon, & de quelques au-
 » tres ». Mais nous avons si peu de
 leurs pièces traduites en notre langue,
 qu'il est assez difficile de juger par un
 si petit nombre du goût & du génie de
 ces Poètes, sur-tout si l'on vouloit
 connoître les différens genres de pié-
 ces Dramatiques dans lesquels ils ont
 travaillé.

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ESPAGNOLS
 ET POR-
 TUGAIS.

La Célestine est plus ancienne que
 les Poètes que je viens de nommer,
 & n'est point dans leur goût. On ne
 peut même, ainsi que je vous l'ai déjà
 dit, la regarder proprement ni comme
 une tragédie, ni comme une tragi-
 comédie, quoiqu'elle porte ce dernier
 titre. C'est plutôt un Roman en dia-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOIS
ET POR-
TUGAIS.

Not. de M.
de la Monn.
sur Baill. t.
4. pag. 302.
303.

logues. On doute qui de Jean de Mé-
lou de Rodriguez Cota, Poëtes Espa-
gnols, en est l'Auteur. Cette pièce est
certainement du quinziesme siècle. Elle
le étoit déjà fort connue en France au
tems de Marot qui la cite comme telle
dans son second *Cog-a-l'âne* adressé à
Lyon Jamet, à qui il dit :

Or ça, le livre de Flammette,
Formosum Pastor, Célestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y ha rien de deffendu :

Où l'on voit qu'il parle de la *Célestine*
comme d'un ouvrage aussi commun
parmi les gens du monde, que le *For-
mosum Pastor* de Virgile, & la *Flam-
mette* de Boccace.

Ed. d'Anv.
1530. in-4°.
fol. 85.

C'est de la même pièce dont parle
Agrippa dans son traité de la vanité
des sciences, où il la désigne sous le
nom de Caliste, parce que Caliste,
amant de Mélibée, est le principal
acteur de cette comédie. Agrippa en
parle comme d'un ouvrage dangereux
pour les mœurs, jugement vrai, qu'on
peut fort opposer à celui qu'en a porté
Gaspard Barthius qui a traduit cette
pièce en Latin. Nous en avons deux
traductions Françaises, l'une anony-

me, imprimée à Paris en 1527. & faite sur une version Italienne; l'autre d'après l'original Espagnol, à Paris 1578. Celle-ci est de Jacques de Lavardin du Plessis - Bourrot, Gentilhomme Vendômois.

TRADUCTIONS DES
POETES
ESPAGNOIS
ET PORTUGAIS.

Le reste du seizième siècle, & tout le dix-septième se sont passés sans que nos Ecrivains se soient mis en peine de nous faire connoître le théâtre Espagnol en traduisant quelques pièces de ce théâtre. Mais en 1700. Monsieur le Sage publia en prose la traduction du *Traître puni*, comédie en cinq actes de Dom Francisco de Rojas, & celle de *Dom Felix de Mendocce*, comédie de Lopes de Véga Carpio. Le volume qui réunit ces deux pièces, est intitulé, *le Théâtre Espagnol, ou les meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Espagnols, traduites en François*, titre trop pompeux pour deux seules pièces, mais qui annoncent, sans doute, que le Traducteur devoit en donner un plus grand nombre. Je n'en connois cependant que deux de plus, qu'il réunit aux deux premières, lorsqu'il publia en 1739. le recueil de ses diverses pièces de théâtre. Les deux nouvelles comédies Espagnoles, tra-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

duites aussi en prose, sont, *le Point d'honneur*, en trois actes, par Dom Francisco de Rojas, & *Dom César Urfin*, en cinq actes, par Dom Pédre Calderon de la Barca, Dancourt a imité & traduit en partie en vers François sur la traduction en prose; *le Traître puni* de Rojas, sous le titre de *la Trahison punie*, & cette pièce se trouve dans le tome septième de ses œuvres de théâtre, de la seconde édition donnée à Paris en 1711.

Le Point d'honneur est intitulé dans l'Espagnol, *il n'y a point d'ami pour un ami*: M. le Sage s'est contenté d'en prendre le fonds, & de l'accommoder au théâtre François où il la fit représenter en 1702. il l'a réduite en trois actes pour la rendre plus vive. La traduction de *Dom Felix de Mendocce* qui en Espagnol est intitulée, *garder & se garder*, n'a jamais été représentée sur le théâtre François: mais *Dom César Urfin*, qui dans l'Espagnol est nommé, *cela va de mal en pis*, a été joué au mois de Mars 1707.

M. le Sage qui n'a donné ces quatre traductions que pour essayer le goût du public, ne s'est pas attaché à les faire littérales. « Les Espagnols » ont,

» ont, dit-il, des façons de parler que
» l'on ne blâmera pas d'avoir chan-
» gées. Tantôt ce sont des figures ou-
» trées qui font un galimatias des ter-
» mes pompeux de Ciel, de Soleil &
» d'Aurore : tantôt ce sont des faillies
» du Capitan Matamore, des mou-
» vemens rodomonts qui ne laissent
» pas véritablement d'avoir de la
» grandeur & de la force, mais qui
» sont trop opposés à nos usages, pour
» qu'ils puissent être goûtés des Fran-
» çois. »

Le Traducteur a donc adouci tout
ce qui lui a paru trop rude ; mais il n'a
pas travesti ses acteurs à la Françoisé.
Il a voulu qu'on pût toujours recon-
noître à leur maniere de penser & de
parler, qu'ils étoient nés sous un autre
Ciel que le nôtre. Quand il n'a pû,
sans supprimer les incidens qui lui ont
paru agréables, consommer l'action en
un jour, il en a pris deux. Pour l'uni-
té de lieu, il n'a pas cru qu'il lui fût
possible de la garder sans ôter le mer-
veilleux, & sans tronquer les intri-
gues. L'Auteur nous avoit promis de
pousser ce travail beaucoup plus loin ;
& en particulier, de nous faire con-
noître les Ecrivains Dramatiques Es-

pagnols, & les obligations qu'il croit que nous leur avons de nous avoir fourni les intrigues de quelques-unes de nos meilleures comédies. Mais empêché, sans doute, par d'autres occupations, il s'en est tenu à cette promesse. Il est mort depuis, le 17 Novembre 1747.

C'est en quelque sorte pour y suppléer que M. du Perron de Castera, entreprit il y a quelques années de donner de quelques-unes des pièces Espagnoles, des extraits qui pussent suffire pour en faire connoître le goût & le génie à ceux qui aiment cette partie de la littérature. Cet ouvrage, qui devoit avoir, plus de suite, parut dans le courant de l'année 1738. en trois brochures qui contiennent les extraits de dix pièces de Lopes de Véga, sçavoir, des *Plaisanteries de Matico*, des *Castelvins & des Monteses*, du *Pere trompé*, intermede, de *la pauvreté de Renaud de Montauban*, des *nouveaux mariés d'Hornachuelos*, de *Bamba Roi des Goths*, de *l'amitié récompensée*, d'*Urfon & Valentin*, du *Pythagore moderne*, & du *Triomphe de la vertu* attribue en ou fête de Cour, que l'on, intermede core à Lopes de Véga. Dans ces dix

pièces, on voit de toutes les espèces de comédies Espagnoles ; comédies ordinaires, actes sacramentaux, fêtes de Cour.

TRADUCTIONS DES POÈTES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Les Extraits de M. de Castéra sont faits avec goût ; la plûpart des plus beaux endroits des pièces sont même traduits tout entiers , & souvent en vers , genre d'écrire dans lequel on sçait que l'Auteur ne réussissoit pas moins qu'en prose. Chaque extrait est terminé par des réflexions sensées, où l'Auteur fait connoître une partie de ce qu'il a jugé de répréhensible dans chaque pièce, & de ce qu'il croit que l'on peut y louer.

Dans celle qu'il fait sur la Comédie intitulée , *la Pauvreté de Renaud de Montauban*, il déclare qu'il a quelque penchant à croire, que cette pièce n'est pas de Lopes de Vega. » On n'y trouve point, dit-il, son style, non plus » que la tournure de ses vers, d'ailleurs » on y voit plusieurs traits d'ignorance, dont on n'oseroit guères accuser ce Poète. Tel est le collier de saint Michel qu'il lui plaît de prêter à » l'Empereur Charlemagne, pendant » que tout le monde sçait que Louis » XI. institua cet Ordre l'an 1469.

» plus de six siècles après la mort de
 » Charlemagne. » M. de Castéra re-
 prend encore dans la même pièce
 d'autres défauts qu'il craindrait de
 mettre sur le compte de Lopes de Vé-
 ga , dont il fait cet éloge , » que cor-
 » neille , que Racine & lui , sont les
 » seuls qui aient bien possédé l'art de
 » supprimer les maximes dans la bou-
 » che de leurs personnages , & de les
 » faire naître dans l'esprit des specta-
 » teurs par le moyen du sentiment &
 » de la situation. »

Dans les réflexions sur l'intermede
 intitulé , *le Triomphe de la vertu* , M.
 de Castéra dit que d'environ quinze
 cens comédies qu'on attribue à Lopes
 de Véga , on n'en connoît pas la moi-
 tié qui ait été imprimée , & que tous
 les jours on en découvre dans les Bi-
 bliothèques publiques & particulie-
 res , quantité que l'on ne connoissoit
 point. *Le Triomphe de la vertu* paroît
 être de ce nombre : au moins M. de
 Castéra dit-il qu'il ignore si cet inter-
 mede a été imprimé. Il l'a trouvé dans
 un manuscrit conservé dans l'Abbaye
 de Châtillon où Dom Jacques Usson
 l'avoit apporté d'Espagne , & qui
 contient plusieurs autres pièces de

différens Poètes. Les noms des Auteurs de chaque pièce y sont marqués par Louis Vélès de Guévara, qui étoit lui-même un Poète fameux, & dont les œuvres ont regné long-tems sur le théâtre. C'est sur son autorité que l'on donne le Triomphe de la vertu à Lopes de Véga ; & d'ailleurs M. de Castéra y reconnoît partout l'élégance, la force & la beauté des vers de ce Poète. Aussi a-t'il traduit en vers ce qui l'a le plus frappé dans cette pièce. Je ne rapporterai que ce commencement d'une réponse d'Hercule à Déjanire qui veut empêcher ce héros qu'elle aime, de se présenter à deux monstres qu'il se préparoit à terrasser :

Je ne suis point de ceux qui trouvent dans la guerre

Le droit d'assujettir la terre ;

Et d'opprimer le genre humain.

Le nom de Conquérant n'a rien qui me séduise ;

Un plus grand objet m'autorise

A signaler mon courage & ma main :

Punir le vice, embrasser la défense

De la vertu, de la foible innocence ;

Voilà le seul honneur dont mon cœur soit jaloux, &c.

M. de Castéra a, dit-on, laissé quelques autres extraits des pièces Espagnoles, qui se seront peut-être trouvés

parmi ses papiers, après sa mort arri-
 vée à Varsovie, où il étoit Résident
 du Roi de France auprès du Roi de Po-
 logne & de la République, le 28 Août
 1752. dans la quarante-cinquième an-
 née de son âge.

Tom. XI. n°. 343.

Ibid.

M. l'Abbé Prevost avoit promis de
 travailler sur le même sujet qui a oc-
 cupé la plume de M. de Castéra. Dans
 son ingénieux ouvrage périodique, in-
 titulé, *le Pour & contre*, il avoit an-
 noncé que son dessein étoit de nous
 donner une idée du théâtre Espagnol.
 C'est un service qu'il avoit déjà rendu
 à l'Angleterre, & dont quelques Ecri-
 vains Anglois lui ont marqué publi-
 quement leur satisfaction. Peut-être,
 ajoute-t'il, est-il plus nécessaire à l'Es-
 pagne, parce que le commerce des
 lettres est moins établi entre ce pays
 & le nôtre. Mais cette promesse s'est
 terminée à publier dans son ouvrage
 périodique la traduction en prose de
 quelques scènes d'une comédie Espa-
 gnole, dont il ne nomme point l'Au-
 teur, dont il ne donne point le titre,
 mais où l'on voit qu'en général il s'a-
 git d'une Duchesse de Brabant, qu'une
 aveugle passion pour un des Gentils-
 hommes de son mari, emporte fort

loin de son devoir. On dit que cette pièce a eu beaucoup de succès à Madrid : M. Prevost pense qu'elle en auroit beaucoup moins en France , à cause de la différence du goût des deux nations ; & il y a lieu de croire que l'on pourroit en dire autant de la plus grande partie des comédies Espagnoles.

En 1754. M. d'Hermilly nous a donné une fort bonne *Exposition de Virginie, Tragédie ; avec une Traduction de plusieurs endroits de cette pièce*, laquelle Tragédie est de Don Augustin de Montiano y Luyando , Directeur perpétuel de l'Académie Royale Espagnole, &c. Cette exposition est suivie d'une curieuse dissertation sur les Tragédies Espagnoles, qui est du célèbre Auteur de la Tragédie ; & d'une notice historique & critique des Auteurs dont il est parlé dans la Dissertation, par le Traducteur.

La Lusíade du Camoëns, fameux Poète Portugais, est beaucoup moins défigurée par ces jeux de mots dont les fausses lueurs gâtent si souvent les meilleurs ouvrages des Italiens & des Espagnols. Mais avant que de vous entretenir de ce Poëme , il faut vous

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Mém. Mss.
de M. d'Eri-
ceyra.

parler de l'Auteur. L'histoire de sa vie est si singulière, que je ne puis résister au plaisir de vous la raconter.

Louis de Camoëns naquit à Lisbonne, les uns disent en 1517. d'autres en 1524. Il demeura quelque tems à Coïmbre où le Roi Jean III. venoit d'ériger une Université. Delà il passa à Lisbonne où il se livra à son goût pour la poésie, & à son penchant pour les femmes. Le premier lui fit honneur, l'autre ternit sa réputation, & lui attira des disgrâces. Il fut relegué à Santarem à qui il a adressé sa troisième Elégie où il compare son exil à celui d'Ovide. Comme la mollesse qui est l'appanage ordinaire de l'amour profane, n'avoit rien diminué de son courage naturellement grand, il demanda & obtint de servir pour la défense de Ceuta en Afrique. Il y fit connoître sa valeur, & dans un combat naval il y perdit l'œil droit. Cet accident lui arriva au détroit de Gibraltar, comme on le voit dans sa dixième chanson, strophe neuvième. Après avoir servi avec distinction, il lui fut permis de retourner à Lisbonne, qu'il fut contraint d'abandonner une seconde fois, après un

Séjour peut-être assez court. Dans une
de ses lettres, il en rejette la cause sur
un accident fâcheux qu'il n'explique
point, & que l'on ignore. Il s'embar-
qua pour les Indes, & s'appliqua en
partant cette inscription sépulchrale
de Scipion l'Africain, *Ingrate patrie tu
ne posséderas point mes os !*

Ce fut au mois de Mars 1553. qu'il
monta sur un des quatre vaisseaux
commandés par Ferdinand Alvares
Cabral; & heureusement pour lui, il
avoit choisi celui où étoit le Com-
mandant même, car les trois autres
périrent en route. Il arriva à Goa au
mois de Septembre suivant, & un
mois après il s'embarqua en qualité
de volontaire sur une flotte avec la-
quelle Dom Alfonse de Norogna ,
alors Viceroy des Indes, alloit secou-
rir les Rois de Cochim & de Porca
contre celui de Chembé sur la côte
de Malabar. Ce Roi de Chembé s'é-
toit emparé de quelques îles qui ap-
partenoient aux premiers. Camoëns
parle de cette expédition dans sa pre-
miere Elégie. De retour à Goa au
commencement de l'année 1555. il y
apprit la mort de Jean, Prince de Por-
tugal, & celle de Dom Antoine de

H v.

Norogna, fils du Comte de Linhares, son ami particulier. Le premier étoit mort le neuvième Janvier 1554. l'autre avoit été tué dans un combat contre les Maures dès le 18 Avril 1553. Pour soulager sa douleur, il composa sur cette double perte, la première de ses Eglogues. Il ne fit presque que paroître à Goa. Dom Alphonse de Norogna mourut, & fut remplacé par Dom Pierre de Mascarenhas, qui dès le mois de Février de la même année 1555. expédia une flotte qui devoit faire voile au détroit de la Mer Rouge, & dont le but étoit d'empêcher les vaisseaux Arabes de tenir cette hauteur. Emmanuel de Vasconcellos en eut le commandement, & Camoëns qui s'y embarqua, a décrit en vers cette expédition : c'est la neuvième de ses chansons.

Après avoir hiverné à Ormuz, il revint encore à Goa, où ayant appris la mort du Viceroi Mascarenhas arrivée le seizième de Juin 1555. & la nomination de François Baretto au gouvernement des Indes, il fit à cette occasion des vers fort satyriques sous le titre de *disparatas da India* (sottises des Indes) & un ouvrage en prose du

même goût. Dans l'un & dans l'autre il tourne en ridicule les personnes les plus considérables de Goa qui avoient fait des réjouissances à la nomination de Baretto. Ce Gouverneur en fut irrité, & punit le Poète indiscret en l'exilant à la Chine. Camoëns partit en 1556, & ayant fait naufrage à l'embouchure de la rivière Mécon sur la côte du Royaume de Camboye, il se sauva à la nage, tenant de la main droite son poëme de la *Lusiade*, & se servant de la gauche pour nager. Ce fut sur la même côte de Camboye qu'il fit ces stances si vantées par le célèbre Lopes de Véga, dans lesquelles il paraphrase le Pseaume 130. *super flumina Babylonis*. Il arriva à Macao avec un esclave, nommé Jean, le seul qui s'étoit sauvé avec lui du naufrage, & qui l'a toujours servi depuis. Sa misère attira la compassion de ceux qui étoient instruits de son mérite, & on lui donna la charge de *Provéditeur* des deniers appartenans aux morts & aux absens.

Pendant cinq ans qu'il demeura à Macao, il acquit du bien; & il paroît que dans le même intervalle il alla à Tidor & à Ternate dans les Moluc-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

ques; car dans le chant dixième de sa Lusade qu'il revit à Macao, il parle comme témoin oculaire des singularités de ces Isles. Aut bout de cinq ans, il revint à Goa où il trouva pour Viceroy Dom Constantin de Bragance, frere puîné de Dom Theodose, Duc de Bragance, qui y étoit arrivé le troisiéme Septembre 1558. Il chercha d'abord à captiver sa bienveillance, en faisant de fort belles stances à son honneur. Mais loin de se le rendre favorable, le Viceroy écouta les plaintes injustes que l'on fit contre lui, prétendant qu'il avoit malversé dans l'emploi qu'il avoit eu à Macao, & il le fit mettre en prison. Camoëns se justifia; mais un de ses créanciers empêcha qu'il ne fut mis en liberté. Le Poëte fit présenter à cette occasion un placet à Dom Constantin de Bragance: c'étoit une pièce en vers, d'un style badin & plaisant; le Viceroy la goûta, & fit rendre la liberté à Camoëns. Celui-ci n'en profita que pour continuer à porter les armes, à cultiver son talent pour la poésie, & à polir son poëme favori, qu'il finit & dédia à Sébastien, Roi de Portugal.

L'amour naturel pour sa patrie

n'étoit point éteint dans son cœur , quoiqu'il eût souvent protesté qu'il l'avoit oubliée. Comme il faisoit quelque tentative pour revoir encore Lisbonne , Dom Francisco Barretto qui alloit à Sofala en qualité de Gouverneur , le sollicita d'aller avec lui ; & pour l'y déterminer , il lui prêta deux cens crusades , valant quatre cens livres. Camoëns se rendit , & alla à Sofala. Quelques mois après son arrivée , le vaisseau Sainte Foy ayant relâché en ce lieu , Hector de Silveira & Edouard Pacheco , avec d'autres Gentilshommes , qui avoient tous de l'amitié pour Camoëns , le presserent de profiter de cette occasion pour repasser avec eux en Europe , & lui offrirent le passage gratuit. Comme il se préparoit à profiter de leur bonne volonté , Barretto lui redemanda ce qu'il lui avoit prêté à Goa , & n'étant point en état de le rendre , ses amis se cotiserent , & payerent pour lui. Entre ceux-ci étoit Diégo de Couto , Historiographe des Indes , qui s'en retournoit en Portugal , & qui durant le voyage contracta une étroite amitié avec notre Poète , jusqu'à faire un commentaire sur son Poème de la

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Lusiade ; mais ce commentaite n'a point paru.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Camoëns arriva enfin à Lisbonne en 1569. & il songea sérieusement à publier son poëme. Il obtint un privilège pour l'impression le quatrième de Septembre 1571. & l'ouvrage parut en 1572 ; on en fit la même année une seconde édition. Il fut lû avec avidité ; il attira à l'Auteur de grands éloges ; mais ces louanges trop stériles ne le tirèrent pas de la misère où il étoit. Le Roi Sébastien se contenta de lui donner une très-modique pension de vingt écus ; encore lui imposa-t'il l'obligation de suivre toujours la Cour. Le Poëte infortuné y paroïsoit le jour malgré lui , & le soir il envoyoit son esclave demander l'aumône pour la nourriture de l'un & de l'autre. Cette indigence , qu'il ne méritoit pas de souffrir , l'obligea de se sévrer presque entièrement du commerce des hommes. Il ne se réserva que quelques Religieux Dominicains qui avoient un Convent dans son voisinage , où il alloit de tems en tems , surtout pour entendre les leçons du Professeur en Théologie morale.

La malheureuse expédition du Roi

Sébastien en Afrique , lui causa une douleur si vive, que ses infirmités déjà grandes, en augmentèrent considérablement. Enfin après une longue maladie, pendant laquelle on assure qu'il fit paroître beaucoup de piété, & un vif repentir de ses fautes passées, il mourut âgé de soixante-dix ans, l'an 1579. On ignore le jour & le mois. En 1595. Dom Gonçalo Coutinho, Seigneur Portugais, lui fit ériger chez les Religieuses de sainte Anne où il avoit été inhumé, un monument honorable, avec une épitaphe qui n'a rien qui mérite d'être remarqué. Martin Gonçalves de Camara, autre Seigneur Portugais, y suppléa en faisant ajouter à ce monument des vers dignes du défunt : ils sont du pere Matthieu Cardoso, Jésuite. M. du Perron de Castéra les a ainsi imités en vers François :

TRADUCTIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

Cy gît le Camoëns, cet homme merveilleux,

Qui dans tous les genres d'écrire

Possédoit les talens que l'Univers admire

Chez les Auteurs les plus fameux.

Pour prix de sa valeur le fier Dieu de la Thrace

Lui prodigua les palmes des Guerriers,

Et pour prix de ses vers les Nymphes du Parnasse

Couronnerent son front de paisibles lauriers.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Aux sons de sa voix agréable
Le Parnasse arrêta la course de ses eaux ;
Aux coups de sa main redoutable
Le Gange épouvanté trembla sous ses roseaux :
Chacun l'envie aux Provinces du Tage ;
Tous les climats qu'éclaire le Soleil ,
S'estimeroient heureux s'ils avoient l'avantage
De former un héros pareil.
Toutes les nations traduisent son ouvrage :
On pourra le traduire , & non pas l'égaler :
Sa Muse ne connoît que la grandeur pour regle ,
Il prend toujours l'essor d'un Aigle ,
Et lui seul peut se ressembler.

Le sujet de ce poëme , qui a été tant célébré , & traduit en plusieurs langues , est la découverte des Indes par les Portugais. Le titre de *Lusitana* que l'Auteur lui a donné , & qui , à proprement parler , signifie *la Portugade* , n'a qu'un rapport indirect au sujet. Par ce mot , le Camoëns entend la gloire des Portugais , qui s'appelloient anciennement Lusitains , nom que la Langue Latine leur donne encore aujourd'hui , & qui leur vient , dit-on , de *Lusus* , autrement dit *Lysas* , l'un de leurs Rois , fils ou compagnon de *Bacchus* , selon *Pline* , livre 3. chapitre I.

Le fonds de ce poëme n'est ni une

guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme, c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation. Après le début, le Poète conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange, décrit en passant les Indes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent sur cette côte; il entremêle avec art, dans le troisme & dans le quatrième chant, l'histoire de Portugal. La mort d'Inès de Castro, femme du Roi Dom Pedre, qui fait partie de cette histoire, est racontée dans le troisième livre, & ce morceau passe pour le plus beau du Camoëns. Il y a, dit-on, dans Virgile peu d'endroits plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du poëme est rehaussée par des actions aussi neuves que le sujet. Mais il y en a où la décence est entièrement violée : telle que celle de cette Isle enchantée, où Venus, dans le neuvième chant, rend les Néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement. Le Poète, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette Isle,

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

Ess. de Volt.
sur le poëme
Ep. édit. de
1742.

s'avise d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne signifie que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer que si une Isle enchantée dont Vénus est la Déesse, & où des Nymphes caressent des Matelots après un voyage de long cours, est une allégorie, ce n'est pas celle des plaisirs honnêtes. Le Traducteur du Camoëns, dont je vous parlerai bientôt, prétend que dans ce poëme Venus signifie la sainte Vierge, & que Mars est évidemment Jesus-Christ.

J'avoue, dit M. de Voltaire, que je ne m'en serois pas aperçu. Une allégorie si singulière peut rendre raison de tout. On ne sera plus tant surpris que Gama dans une tempête adresse ses prières à Jesus-Christ, & que ce soit Venus qui vienne à son secours. Bacchus & la sainte Vierge se trouveront tout naturellement ensemble. Mais à parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux d'un lecteur sensé. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme. Mais, continue M. de Voltaire, la poésie de style, & l'imagination dans l'expression l'ont

Soutenu ; de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronèse parmi les grands Peintres , quoiqu'il ait mis des Gardes-Suisses , des Peres Bénédictins , & des armes à feu dans les sujets de l'ancien Testament , & qu'il ait toujours péché contre le *Costume*.

TRADUCTIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS.

M. de Voltaire trouve un autre défaut dans ce poëme , le peu de liaison qui regne dans toutes ses parties. Il ressemble, dit-il, au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, & l'Auteur n'a d'autre art que celui de les bien conter. Mais cet art est beaucoup, & tout cela prouve que le poëme est plein de grandes beautés de détail, puisqu'il fait depuis deux cens ans les délices d'une nation spirituelle qui certainement en connoît les fautes.

En 1735. M. du Perron de Castéra nous a donné une traduction en prose de ce poëme , avec la vie de l'Auteur , & un grand nombre de notes. Dans sa préface, il déclare qu'il s'est proposé de faire une traduction en prose poétique & nombreuse , qui conservât les traits hardis & les figures que le Camoëns employe dans ses

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ESPAGNOLS
ET POR-
TUGAIS.

Le pour &
contre, t. vi.
p. 84. & suiv.

vers ; & à juger du tout par la plus grande partie de l'ouvrage, il paroît, dit un Critique habile, qu'il a rempli son projet, & qu'il a mis dans son style tout le feu, toute l'harmonie & la noblesse qui peuvent donner à la prose une heureuse ressemblance avec la poésie.

Cependant, dit le même Critique, pour s'en tenir à cette opinion générale, » il faut détourner les yeux d'un » grand nombre d'endroits foibles, qui » pourroient faire prendre des idées » toutes différentes. Les quatre premiers chants en fournissent plus d'exemples que tout le reste, quoiqu'ils paroissent en même-temps les plus travaillés. C'est peut-être un excès d'art qui a fait tomber l'Auteur dans ces inégalités. On s'agite, on s'efforce jusqu'à n'en pouvoir plus ; & comme il est impossible que cela dure, il y a des intervalles où les forces languissent. La belle nature marche d'un pas mieux ordonné. » C'est ce qui paroît être arrivé au Traducteur. » Il semble qu'il veuille mettre tout en feu dans ses quatre premiers chants. » C'est un torrent de flâmes. Tout ce qu'il raconte est présent. Ses phrases

» sont coupées, & liées pourtant par
 » l'impétuosité avec laquelle elles se
 » suivent. Il ne songe nulle part à re-
 » prendre haleine. A peine trouve-
 » t'on quelques points dans ces quatre
 » chants. Ses repos ne sont que des
 » virgules ; il voudroit déjà être au-dé-
 » là. Cependant à force d'ardeur il
 » s'épuise souvent lorsqu'on s'y at-
 » tend le moins, & s'il reprend ensui-
 » te avec une rapidité nouvelle, c'est
 » en laissant derrière lui la trace de sa
 » lassitude. »

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ESPAGNOLS
 ET POR-
 TUGAIS.

Le Critique après avoir justifié sa
 censure par plusieurs exemples qu'il
 tire de la traduction qu'il examine ,
 passe aux notes qui accompagnent
 celle-ci. Dans sa préface , M. de Cas-
 téra répond à ceux qui l'avoient blâ-
 mé de *n'avoir presque rien mis dans ces*
notes qui fût de son crû, qu'il les prioit
 de considérer que cette espèce de tra-
 vail , est plutôt le fruit d'une grande
 lecture, que d'une imagination échauf-
 fée. J'avoue , ajoute-t'il , que le juge-
 ment y doit jouer son rôle , & c'est à
 quoi il prétend avoir donné tous ses
 soins. » Il n'est plus question de sça-
 voir , dit l'Auteur *du Pour & contre* ,
 si lorsqu'on veut éclaircir un Poète ,

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ESPAGNOLS
 ET POR-
 TUGAIS.

» le jugement permet de prendre oc-
 » casion des moindres mots pour débi-
 » ter une érudition inutile & souvent
 » étrangere au sujet. Le Camoëns
 » nomme-t'il en passant, une île, un
 » peuple, un homme ou une femme ?
 » on ne manque point d'aller chercher
 » dans tous les Auteurs de quoi répon-
 » dre à des difficultés que personne ne
 » s'avisera de former. Si le Poète dit
 » en deux mots que les Portugais pé-
 » nêtrèrent *au-delà des côtes de la Tapro-*
 » *bane*, on nous fait l'histoire de cette
 » Île, la description de ses coutumes,
 » celle de ses richesses, &c. Les Ar-
 » gonautes, Protée, Phaëton, les Hé-
 » ros les plus connus de la Fable &
 » de l'Histoire font naître autant de
 » dissertations historiques, physiques,
 » mythologiques. On y joint souvent
 » des passages Grecs & Latins, des
 » vers dans toutes les langues, qu'on
 » prend soin de traduire en vers Fran-
 » çois. Rien ne seroit mieux que tout
 » cela, si le jugement pouvoit s'en ac-
 » commodier. Mais cette érudition est
 » déplacée. En retranchant tout ce
 » qu'il y a de superflu dans les notes.
 » c'est-à-dire, au moins la moitié, il
 » en seroit assez resté pour faire hon-

neur à l'esprit & au savoir de l'Auteur, & le vuide que ce retranchement auroit laissé feroit bien mieux rempli par de bonnes réflexions sur l'ordonnance & la conduite du poëme. »

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ESPAGNOLS
ET PORTUGAIS,

A l'égard des remarques dans lesquelles M. du Perron de Castéra paroît défendre le Camoëns contre les accusations de M. de Voltaire, le Critique se persuade que l'Auteur n'a pas voulu parler sérieusement, & il ne peut croire qu'étant un Ecrivain sage & judicieux, il ait pû se persuader lui-même qu'il y eût le fondement le plus léger dans les allégories du Poëte, telles qu'on les suppose, & que M. de Castéra semble vouloir les soutenir.

Le Critique loue la vie du Camoëns donnée par le Traducteur : il la regarde comme un morceau d'histoire extrêmement curieux, & que l'Auteur a pris soin d'orner de tout ce qu'il a pû tirer d'agréable de sa matière & de son esprit. Louis Camoëns y est représenté, non-seulement » comme un habile Poëte, mais comme un galant » homme, un guerrier généreux, & » un excellent citoyen. » On relève d'aussi bonne foi ses défauts que ses

Tom. 37.

T. 4. p. 442.

vertus. Tout cela est vrai : mais on
 pouvoit ajouter que cette vie man-
 que en plus d'un endroit d'exactitude
 dans les faits. Ce que je vous en ai
 rapporté est plus fidèle , & je le dois
 à un Mémoire que M. le Comte d'E-
 riceyra avoit composé exprès pour
 rectifier ce qui se trouvoit d'inexact
 dans tous ceux qui avoient jusques-là
 parlé du Camoëns. Le Pere Nicéron
 s'en étoit déjà utilement servi dans
 l'article du Camoëns dont il a orné
 ses Mémoires pour servir à l'Histoire
 des hommes illustres dans la Répu-
 blique des lettres.

M. Baillet dans ses jugemens des
 Sayans dit que le poëme de la Lusitania
 avoit été mis en François dans le
 seizième siècle : & c'est tout ce qu'il
 dit de cette traduction que personne
 ne connoît , & qui , peut-être , n'a ja-
 mais été imprimée , s'il est vrai même
 qu'elle ait existé.



CHAPITRE XV.

Des Traductions des Poètes
Anglois.*Traduction de Milton & de Glover.*

LA poésie Angloise n'est guères
 moins connue aujourd'hui que celle
 des Italiens & des Espagnols. Le
 commerce que nous avons avec les An-
 glois, l'étude que l'on fait de leur lan-
 gue, le zèle de nos Ecrivains pour tra-
 duire leurs ouvrages, sont autant de
 voies qui nous ont facilité la connois-
 sance du goût & du génie de leur poë-
 sie. Mais il n'est pas si facile de donner
 une idée bien précise de leur versifica-
 tion ou du mécanisme de leur poësie,
 parce que les règles en sont fort vagues,
 & qu'elles assujettissent si peu, qu'elles
 méritent à peine le nom de règles. On
 ne fait aucune distinction entre la rime
 masculine & la rime féminine. Les syl-
 labes muettes ne sont d'aucune valeur,
 en sorte que *naturel* & *fidèle* rimeroient
 en Anglois. On recherche moins le mê-
 me son qu'une ressemblance de sons.

Tome VIII.

I

 TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

 Réflex. de
 M. Silh. au
 devant de sa
 trad. de Po-
 pe, édit. de
 Londr. 1741.

Il est permis de faire trois vers de suite sur une même rime ; & c'est une liberté dont les Poëtes abusent souvent.

Il n'y a point de regles fixes pour l'hémistiche, mais les apologistes de la versification Angloise prétendent, qu'en observant de faire correspondre la variation de l'hémistiche à celle de la quantité, on remplit toutes les fins que nous nous proposons par un hémistiche toujours le même, sans fatiguer l'oreille par une cadence trop uniforme.

On peut juger par là, dit M. Silhouette dans ses réflexions sur ce sujet, que malgré toutes les irrégularités de la poésie Angloise, il faut beaucoup d'art pour faire de bons vers. Le *Hyatus* n'en est point entièrement banni. Souvent même le Poëte peut choïr de faire l'éllision, ou de ne la point faire ; c'est le goût qui doit décider. Comme la langue est naturellement chargée de consonnes, l'oreille est quelquefois moins blessée par le bâillement du *hyatus* que par l'espèce de *cacophonie* que produit une multiplicité de consonnes qui n'ont qu'une seule voyelle pour appui. Une syllabe de plus ou de moins embarrasse rare-

ment le Poète , parce que , outre qu'il peut faire ou ne point faire d'élision , il y a beaucoup de mots qu'on peut abrégér par syncope , & que l'on peut employer quantité de *particules explétives* qui sont inconnues dans notre langue. En cas de besoin on peut adopter & *Angliser* des expressions étrangères ; car les Anglois ne chicanent point ceux qui les enrichissent.

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLAIS.

La langue d'ailleurs abonde en monosyllabes qu'un Poète manie avec une grande facilité. Il y a même des vers qui en sont entièrement composés. Les poésies Angloises sont remplies de constructions Grecques & Latines , & leurs phrases sont susceptibles d'une très-grande variété d'inversions. Il en résulte une harmonie qui donne beaucoup de graces à leurs poésies , & qui peut les soutenir sans le secours de la rime : car ils ont des poésies non rimées , & fort estimées , telles que *le Paradis perdu* de Milton. Nos Poésies sont beaucoup plus châtiées & plus régulières que celles des Anglois ; mais en général les leurs doivent être plus cadencées , & plus remplies de ce feu & de cet enthousiasme qui constituent le caractère de la poésie. Telle est , en

abrégé, l'idée que M. Silhoïete nous donne de la poésie Angloise dans les réflexions préliminaires dont il a orné sa traduction des Essais de M. Pope sur l'homme & sur la critique dans l'édition de Londres 1741. in-4°. & qui ont été réimprimées dans l'édition de la Haye 1742. in-12.

Journ. litt.
de la Haye,
t. 9.

Vous trouverez dans le Journal littéraire imprimé dans cette dernière ville, une dissertation qui roule sur le même sujet, & dont la lecture n'est point à négliger. Elle concerne moins cependant le mécanisme & le caractère de la poésie Angloise que le génie & le caractère des Poètes Anglois. L'Auteur s'attache particulièrement à examiner les défauts & les beautés de ceux-ci, & à les comparer avec les meilleurs Poètes que nous ayons en notre langue. On lit avec plaisir ses portraits & sa critique.

Selon lui, les Anglois & les François sont rivaux dans les sciences: mais il pense que les premiers traitent mieux ce qu'il y a dans les sciences de plus grave & de plus utile; & les autres, ce qu'elles ont de plus agréable & de plus brillant. Que les Ecrivains Anglois doivent céder aux François dans

ce qui est du bel esprit, non faute de génie, mais parce que leur feu ne respecte pas toujours les règles que le bon sens lui prescrit, & qu'en Angleterre on néglige ces règles dont on a fait en France une étude si particulière & si utile. Que néanmoins les meilleurs Ecrivains Anglois reconnoissent depuis du tems, que la correction & la régularité dans les ouvrages d'esprit sont des qualités qui rendent ceux-ci estimables, & que les Anglois tâchent d'acquérir ces qualités.

Si la poésie Angloise se sent de cette réforme, le Differtateur l'attribue en partie à l'étude que l'on fait en Angleterre de notre langue & de nos meilleurs écrits : ce qui ne l'empêche pas de faire des deux langues un parallèle qui n'est pas toujours à notre avantage. Il nous blâme aussi de ce que les règles de notre poésie sont, à ce qu'il croit, trop rigoureuses, & de ce que nous paroissions esclaves de la rime. Et après quelques réflexions générales sur la versification Angloise & sur la nôtre, que vous pourrez lire dans sa dissertation, il entre dans quelque détail de la manière dont les plus célèbres Poètes Anglois ont traité les différens genres de poésie.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.

C'est là qu'en employant les auteurs les plus vives, ou du moins celles qu'il a jugé les plus propres à peindre ceux dont il vouloit parler, le Differtateur compare l'Auteur de l'*Hudibras*, histoire comique en vers, faite du tems de Cromvel, avec le pere de notre poésie burlesque, le fameux Scarron; M. Prior avec la Fontaine; les Satyres du Comte de Rochester, de Dryden, des Comtes de Roscomon & de Dorset, & du satyrique Oldham, que quelques-uns ont appelé le *Juvenal Anglois*, avec les inimitables pièces du même genre de M. Despréaux; la Boucle de cheveux enlevée, poème de M. Pope, & le *the Dispensary*, poème sur une dispute entre les Médecins & les Apothicaires, avec le Lutrin, du même M. Despréaux.

Nos Poètes François gagnent dans ces parallèles, & quelque envie que montre l'Auteur d'élever les Anglois, il cède la palme aux premiers, excepté pour les deux poèmes qu'il compare au Lutrin; il ne les croit pas inférieurs à celui-ci, au moins du côté de l'invention, de la conduite & du génie. Il ne nous accorde pas les mêmes

avantages par rapport au poëme Epique, si l'on en excepte le *Télémaque*; mais quoiqu'il prodigue ses éloges au *Paradis perdu* de Milton, il ne dissimule point tous les défauts de ce poëme. Il loue avec plus de réserve la *Reine des Fées*, poëme de Spencer, plus ancien que celui de Milton; mais il traite sans façon de chef-d'œuvre inimitable ce poëme où M. Addisson célèbre la Campagne de Hochstet, & les actions du Héros Anglois qui mit par-là le fondement à cette haute réputation qu'il acquit depuis dans toute l'Europe. S'il avoue que ce n'est pas un poëme épique dans les formes, il prétend que c'est un ouvrage incomparable en vers héroïques, & qu'il est autant au-dessus de M. Addisson, que lui-même est supérieur dans toutes ses pièces à la plupart des autres Poëtes de quelque nation que ce soit.

L'Auteur de la dissertation examine de même le poëme dramatique, & il convient qu'en ce genre les François l'emportent sur les Anglois à certains égards; que ceux-ci n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec les pièces de Molière. Des Comiques il passe aux Tragiques, & il nous cède

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

encore presque tout l'avantage. Mais sans entrer sur cela dans un détail que vous pouvez lire dans sa dissertation, il est tems que je vous fasse connoître moi-même plusieurs des Poètes Anglois dont il parle, & dont les ouvrages ont été traduits en notre langue: je commence par le célèbre Milton. Si je ne vous donne pas de son poëme du *Paradis perdu* une idée aussi flatteuse que celle que le Dissertateur en a donnée, c'est que l'on n'a pas lû ce poëme en France avec des yeux Anglois.

Volt. ess. sur
la poëf. Ep.
art. de Mil-
son.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée *Adam*, ou *le Pêché originel*, écrite par un certain Andréno, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le sujet de cette comédie étoit la chute de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la mort, & les sept péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde & du goût dépravé du Théâtre de ce tems-là, étoit traité d'une manière qui répondoit au dessein. La scene s'ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainsi au nom de ses confreres. » Que » l'Arc-en-Ciel soit l'archet du violon

» du Firmament ; que les sept Planètes
 » soient les sept notes de Musique , que
 » le tems batte exactement la mesure ;
 » que les vents jouent de l'orgue , &c. »

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

Toute la pièce est dans le même goût. Milton qui assista à cette représentation , découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage , la sublimité cachée du sujet. Les sept péchés mortels dansant avec le Diable , sont assurément le comble du ridicule & de l'extravagance. Mais l'Univers rendu malheureux par la foiblesse d'un homme , les bontés & les vengeances du Créateur , la source de nos malheurs & de nos crimes , sont des objets dignes du pinceau le plus hardi.

Milton conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'Andréino ; il en composa même un acte & demi. La pièce commençoit par ce monologue de Satan , traduit en vers par M. de Voltaire , & que l'on voit dans le quatrième chant du poëme Epique de Milton : c'est lorsque l'esprit de révolte s'échappant du fonds des Enfers , découvre le Soleil sortant des mains du Créateur :

Toi , sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits ,
 Soleil, astre de feu , jour heureux que je hais ,

 TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLOIS.

Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,

Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparoit & s'enfuit,

Qui fais pâlir le front des astres de la nuit,

Image du Très-haut qui régla ta carrière ;

Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière :

Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,

Le trône où tu t'assieds s'abbaïssoit devant moi :

Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme, &c.

Dans le tems que Milton travailloit à cette tragédie, mille idées se présentèrent en foule à son esprit, son plan devint immense sous sa plume, au lieu d'une tragédie, il imagina un poëme Epique, & il employa neuf années à le composer. *Le Paradis perdu*, c'est le titre qu'il donna à ce poëme, eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui osât l'imprimer. Le titre seul revoltoit ; tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit hors de mode à la Cour de Charles II. où les beaux esprits ne connoissoient pas d'ailleurs l'Auteur, ou n'avoient pour lui nulle estime.

Il n'est pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromvel, vieilli dans la retraite, aveugle & sans biens, fût ignoré ou méprisé dans une Cour qui

avoit fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les poësies efféminées, la mollesse de Waller, les satyres du Comte de Rochester, & l'esprit de Couley.

Le *Paradis perdu* fut donc longtems négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester, & mort en France, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme Epique. Ils firent faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage encouragea pour l'entreprise. Depuis M. Addisson écrivit en forme pour prouver que ce poëme éga- loit ceux de Virgile & d'Homere. Les Anglois commencerent à se le persuader, & la réputation de Milton fut fixée. Mais en France ce poëme singulier, n'a commencé à être connu que par la traduction Françoisse qu'en donna M. Dupré de Saint Maur, Maître des Comptes, & depuis l'un des quarante de l'Académie Françoisse.

Cette traduction parut en 1729. en trois volumes in 12. & l'accueil qu'on

lui a fait a obligé de la réimprimer plusieurs fois. Quoiqu'en prose, elle est écrite d'un style vif, brillant, animé, & qui approche de la poésie. Le Traducteur n'a pas toujours suivi littéralement son original. Tantôt il en a adouci quelques traits, tantôt il en a retranché d'autres. Il en a supprimé quelques-uns, par exemple, dans le livre neuvième où la pudeur n'est point assez ménagée lorsque le Poëte fait la peinture des plaisirs que les premières atteintes de la concupiscence font chercher à Adam & Eve après leur chute. Mais il en reste toujours assez dans la traduction pour faire sentir que Milton, quoique Chrétien, n'avoit pas sur cet article la même délicatesse que montre Virgile dans le cinquième livre de son *Enéide*.

M. de Saint Maur a aussi épargné aux lecteurs la plupart des détails dans lesquels le Poëte entre sur le chemin que le superflu des alimens prenoit dans les esprits célestes, comment il se dissipoit par la transpiration, &c. Il y a d'autres imaginations encore plus extravagantes dans le poëme Anglois, dont quelques-uns n'ont point avec raison été traduites par M. Dupré, &

il n'y a pas lieu de croire que ces sup-
 pressions soient du nombre de celles
 dont on prétend que se plaignent les
 admirateurs outrés de Milton.

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

Et en effet, quelque estime que l'on
 puisse accorder au poëme de cet Au-
 teur, à n'en juger même que par sa
 traduction qui n'a été entreprise que
 pour lui acquérir du crédit & de l'esti-
 me en France, combien de défauts n'y
 a-t'on pas trouvés & repris ! Ecoutez
 M. de Voltaire : si dans ses stances sur
 les Poëtes Epiques, il prétend que Mil-
 ton est plus sublime qu'Homere, Vir-
 gile & le Tasse, il convient qu'il a des
beautés moins agréables. Si dans son essai
 sur la poësie Epique, il dit que l'on fut
 étonné de trouver une si grande ferti-
 lité d'imagination, dans un sujet qui
 paroît aussi stérile que celui que Milton
 a entrepris de traiter : que l'on admira
 les traits majestueux avec lesquels le
 Poëte ose peindre Dieu, & le caractè-
 re encore plus brillant qu'il donna au
 Diable : qu'on lut avec plaisir la des-
 cription du Jardin d'Eden, & les
 Amours innocens d'Adam & d'Eve ;
 & quantité d'autres traits qui décelent
 un beau génie & un grand Poëte, avec
 quelle sévérité ne censure-t-il pas lui-

T. 4. de ses
 Oeuv. P. 113.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLOIS.

même cent autres endroits de ce poëme ?

Tous les Critiques judicieux en France se réunirent, dit-il, à trouver que le Diable parle trop souvent, & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugerent qu'il y en a d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que puérides en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnerent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or pour haranguer les Diables auxquels il venoit de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connoisseurs, dit encore M. de Voltaire, un épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Les bons Critiques n'y ont trouvé ni goût, ni vraie semblance, ni raison. Un lecteur Chr-

tien a envie de rire quand on veut lui
 faire connoître à fond Nisrot, Moloc,
 Abdiel, Astarot, Uriel, tous êtres ima-
 ginaires dont on ne peut se former au-
 cune idée, & auxquels on ne peut pren-
 dre aucun intérêt. On a reproché à
 Homere les longues & inutiles haran-
 gues, & surtout les plaisanteries des es-
 héros. Comment souffrir dans Milton
 les harangues & les railleries des An-
 ges & des Diables, pendant la batail-
 le qui se donne dans le Ciel? On a ju-
 gé que Milton péchoit contre la vrai-
 semblance, d'avoir placé du canon
 dans l'armée de Satan, & d'avoir ar-
 mé d'épées tous ces esprits qui ne pou-
 voient se blesser. On a trouvé qu'il
 choquoit évidemment la raison par
 une contradiction inexcusable, lors-
 que Dieu envoya ses Anges fidèles
 combattre, réduire & punir les rebel-
 les, & que cependant il feint que la
 victoire reste indécise.

C'est ce grand nombre de fautes
 grossières, dont on ne rapporte qu'une
 partie, qui fait, sans doute, dire à Dry-
 den dans sa préface sur l'Enéide, que
 Milton ne vaut guères mieux que no-
 tre *Chapelain*, & notre *le Moine*. Mais
 aussi ce sont les beautés admirables de

Milton qui ont fait dire au même Dryden, que la nature avoit formé ce Poëte de l'ame d'Homere & de celle de Virgile. En un mot la plupart des Critiques François ont jugé, que *le Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme. C'est apparemment ce qui a fait dire encore à M. de Voltaire que Milton

. . . N'a chanté que pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Feu M. de Ramsay à qui la langue Angloise étoit naturelle, & qui n'a jugé du poëme de Milton que sur l'original, dit dans sa lettre à M. Racine, imprimée à la suite du Poëme de la Religion, que les Images du *Paradis perdu*, souvent rampantes, sont peu dignes de la majesté du sujet; que le plan philosophique n'égale pas le génie sublime du Poëte, ni l'ordonnance symétrique de l'esprit créateur de Milton. Cet Auteur, ajoute-t'il, écrit son poëme pour confondre l'incrédulité de son siècle; mais Calviniste

outré, il dégrada son ouvrage par les injures puériles & insensées qu'il vomit contre l'Eglise Romaine, aussi-bien que par le plan borné & retréci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour universel de Dieu pour ses créatures.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

Un autre Anglois, le pere Routh, Jésuite habile, a peint ainsi le poëme de Milton. » Le Paradis perdu, dit-il, est à mon gré un vaste édifice, » bâti de roseaux & de chaume, sans » régularité, ni symmétrie, mais qui » dans tout le reste a l'air de ces palais » enchantés qu'Armide & les Fées faisoient tout-à-coup descendre du ciel, » ou sortir de la terre. L'or, le marbre, l'azur, les rares peintures, les rubis, les émeraudes, les diamans prodigués sans mesure, y brillent de tous côtés, & les yeux éblouis par l'éclat de tant de brillans, font perdre de vûe ce que la matière de l'édifice a de vil, & la structure d'irrégulier. »

Le Pere Routh ne se contente pas de ce portrait, il examine en critique sévère, mais judicieux, toutes les parties du poëme Anglois. C'est le but principal des lettres qu'il publia en

TRADUC-
TOINS DES
POETES
ANGLAIS.

1731. Elles sont au nombre de six dont la cinquième ne concerne guères que le poème Epique en général, & la sixième est sur un autre poème de Milton, dont je vous parlerai bientôt. Les quatre premières ne regardent que le Paradis perdu : il faut vous en donner du moins une légère idée.

Dès le commencement de la première lettre, le Pere Routh convient que Milton avoit une imagination vive, forte, élevée, étendue, brillante, féconde, ornée de tout ce que l'étude des beaux arts peut ajouter à un heureux naturel ; & il lui donne sur tous ceux qui ont couru dans la même carrière, une supériorité que Virgile & Homere peuvent seuls lui disputer. Mais il croit, avec tous les autres Critiques, qu'il s'en faut bien qu'avec de si rares talens, il nous ait laissé un poème aussi peu défectueux que M. Addison a affecté de nous le représenter. *Le Spectateur*, partout ailleurs si clairvoyant, semble ici, selon le Pere Routh, renoncer à une partie de ses lumières. Il n'envisage presque jamais les choses que du bon côté : plus panégyriste que critique, il coule légèrement sur les défauts, & ne finit point

sur les beautés. Il falloit un juge moins partial, le Pere Routh a cru pouvoir l'être, & l'on a trouvé qu'il en soutenoit le caractère dans ses lettres.

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLAIS.

Loin de taire les beautés du poëme Anglois, il les fait remarquer, & sur cela il est exact jusqu'au scrupule. Louer ce qui est louable, voilà la première fonction du Juge : la seconde est de blâmer tout ce qui se trouve de blâmable ; & voilà encore ce que fait le censeur avec la même équité. Ce n'est ni sur des préventions, qui aveuglent celui qui les écoute, ni sur ses idées particulières que le Pere Routh juge des défauts du *Paradis perdu* ; c'est sur les règles mêmes du poëme Epique, sur la nature de l'épopée, sur le but & les caractères qu'elle doit avoir. C'est ce qui fait que ses lettres peuvent être considérées en même-temps comme un traité abrégé du poëme Epique, & comme la critique de celui de Milton.

Le sujet du poëme Epique doit être une action honnête, ou du moins une action qui dans le système du poëme, & séparée des incidens qui la précèdent ou qui la suivent, n'ait rien d'opposé à la vertu & à l'honnêteté : il faut

que son action soit une, en même-temps qu'elle doit être heureuse, grande & intéressante. Voilà l'idée que le *Pere Routh* s'est formée du poëme *Epique*, & il prouve par plusieurs exemples que c'est celle que l'on en doit avoir. Est-elle conforme au poëme de *Milton* ? Non : elle s'en écarte au contraire, ou plutôt le poëme Anglois s'en éloigne continuellement : le censeur le démontre ; & tel est l'objet de sa première lettre.

Dans la seconde il examine la symétrie, l'économie & la construction de tout l'ouvrage ; en un mot ce que les gens du métier appellent la fable du poëme : & il y trouve quantité de superfluités qu'il falloit bannir, de grandes beautés que l'on admire en soi, mais qui sont déplacées, des écarts & des digressions sans nombre.

Le début du poëme annonce la désobéissance d'Adam ; & le Poëme oubliant presque aussitôt son sujet, emploie les trois premiers livres à nous peindre l'effrayant état des mauvais Anges, leur disgrâce, ses causes, leur désespoir, les résolutions qu'ils prennent pour perdre l'homme, le dessein que Dieu conçoit de le racheter, la

marche de Satan vers le monde, le péché, la mort : en un mot tout ce qu'on peut se figurer de plus digne d'attention, à la réserve du seul objet que l'Auteur avoit annoncé, & qu'il laisse souhaiter longtems avant qu'il le montre. Vers le milieu du quatrième livre, le Poëte entame la matiere : mais à peine a-t'il commencé, qu'il se jette encore pendant trois autres livres & demi dans des récits purement épifodiques. Ce n'est même qu'au commencement du neuvième que le lecteur retrouve l'action principale, encore s'en faut-il beaucoup qu'elle soit soutenue sans interruption dans tout le reste du Poëme.

Dans la même lettre, le pere Routh reproche à Milton une trop grande simplicité, un défaut d'activité & d'ame dans l'action, un défaut de vraisemblance dans une infinité d'endroits. Il examine aussi sévèrement dans la troisième, les personnages, les caracteres, les mœurs & les sentimens du *Paradis perdu* ; & il critique dans la quatrième l'élocution de ce poëme. C'est un détail dans lequel je ne puis entrer. Je vous conseille de lire ces lettres : elles m'ont paru so-

lides, écrites avec goût, remplies de réflexions judicieuses. L'auteur plein de l'esprit qui a animé Homere & Virgile, & juste estimateur de leurs poëmes, y ramene sans cesse le *Paradis perdu*, & en fait voir la différence. Les deux premiers sont des modeles; il auroit voulu que le Poëte Anglois s'y fût conformé, autant que son sujet & le génie de sa langue pouvoit le permettre, & c'est parce qu'il l'en trouve fort éloigné, qu'il juge son ouvrage si défectueux. Souffrez que je vous rapporte seulement le parallèle que le P. Routh fait de ce Poëme dans sa quatrième lettre avec la Jérusalem délivrée du Tasse.

» La *Jérusalem* & le *Paradis perdu*
 » sont, dit-il, sans contredit les deux
 » plus beaux poëmes que nous ayons
 » eu depuis Homere & Virgile. Je ne
 » sçai même si les siècles à venir nous
 » donneront deux ouvrages aussi ap-
 » prochans des derniers, que ceux-là
 » le sont de leurs premiers modèles. Le
 » mérite des deux modernes, pour être
 » à peu près égal, n'est pas cependant
 » le même. Figurez-vous qu'ils sont
 » dans l'épopée ce que sont Corneille
 » & Racine dans le tragique, & vous

» aurez deslors une juste idée tout à la
 » fois & de leur ressemblance & de
 » leur opposition entr'eux. En effet les
 » deux poèmes Epiques ont bien des
 » défauts communs, des excursions fré-
 » quentes, des écarts qui font entière-
 » ment perdre de vûe le sujet princi-
 » pal, avec cette différence cependant,
 » que les digressions de la Jerusalem
 » naissent plus naturellement du sujet,
 » & y rentrent avec plus de justesse
 » que celles du Paradis perdu. Tous
 » deux confondent sans ménagement
 » la Théologie de la Fable avec celle
 » de l'Ecriture.

» Milton a trop peu d'acteurs ; le
 » Tasse en a un trop grand nombre du
 » premier rang, & propres à partager
 » les sentimens & l'attention d'un lec-
 » teur. Chez l'un, Renaud, Tancrede
 » effacent Godefroi de Bouillon, com-
 » me le Prince des Démonz joue chez
 » l'autre un rôle plus brillant que ce-
 » lui d'Adam : tous deux s'amusent un
 » peu trop à nous peindre des traits
 » inutiles : tous deux cherchent trop à
 » raffiner dans leurs pensées & dans
 » leurs expressions ; & si le Tasse a sou-
 » vent du clinquant, Milton a quel-
 » quefois du phœbus.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLOIS.

» Cette conformité qui se trouve
» dans leurs défauts, ne me paroît pas
» s'étendre également à leurs bonnes
» qualités. Tous deux ont de la force,
» de l'élévation, de la fécondité, du
» gracieux, de l'ingénieux, du pathé-
» tique mais le sublime & le mer-
» veilleux semblent être le partage de
» Milton; les graces, la justesse & la
» délicatesse celui du Tasse. L'un est
» dans l'invention plus singulier &
» plus frappant; l'invention de l'autre
» a quelque chose de plus régulier &
» de plus naturel. Les images de l'un
» ont plus de majesté, les peintures de
» l'autre sont plus riantes & plus fla-
» teuses. Les caracteres du Tasse sont
» plus dans le vrai, ceux de Milton
» plus dans le grand. L'un anime son
» poëme par la variété des personna-
» ges qu'il met sur la scène, l'autre le
» soutient par la seule fécondité de son
» imagination, & l'éclat de ses peintu-
» res. Milton plus inégal, après avoir
» porté son vol jusqu'au dessus des
» nuës, semble quelquefois ramper à
» terre. Le Tasse prend moins souvent
» l'effort, mais il est plus exact & plus
» soutenu. L'Italien montre plus d'art
» & de goût, l'Anglois plus de genie &
de

» de connoissance... Celui-ci a plus
 » de quoi se faire admirer, l'autre a
 » plus de quoi plaire. L'un semble plus
 » destiné à amuser l'esprit, & l'autre à
 » l'étonner».

—
 TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

Après la lecture des lettres du Pere Routh, vous pouvez omettre celle de la *Dissertation critique sur le Paradis perdu*, que M. Constantin de Magny, Docteur agrégé en Droit, & Avocat, donna en 1729. vous n'y trouverez rien de neuf. Ce n'est pas que le Dissertateur ne montre dans son écrit du discernement & du goût, mais il manque d'ordre & de méthode, & d'ailleurs sa critique est écrite d'un style lâche & diffus. Il suit le poëme livre à livre; ce qui feroit croire qu'il a écrit ses réflexions à mesure qu'il les faisoit en lisant le poëme de Milton; & il ne s'est pas embarrassé de les présenter sous un jour qui pût plaire à ses lecteurs.

Depuis ces critiques, j'ai lu deux autres écrits concernant le même Poëte, dans le *Journal étranger* du mois d'Octobre 1754. Dans l'un on examine la manière dont Milton a employé & imité les modernes dans son poëme du *Paradis perdu*. Dans l'autre

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

tre, on entreprend de démontrer qu'il y a copié presque mot à mot un poëme Latin du Pere Jacques Masenius, Jésuite, qui étoit Professeur de Rhétorique & de Poësie au Collège des Jésuites de Cologne, en l'an 1630. Je ne parle point de la traduction du même ouvrage de Milton, faite par M. Racine, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres: elle ne paroît pas encore. Ce célèbre Académicien avoit déjà imité ou traduit quelques endroits de ce poëme en vers françois, dans ses Réflexions sur la poësie.

La traduction du *Paradis perdu* a donné lieu au Pere Pierre de Mareuil, Jésuite, mort à Paris le dix-neuvième Avril 1742. de traduire le *Paradis reconquis*, qui est un autre Poëme de Milton. Celui-ci ne contient que quatre livres. Milton lui donnoit la préférence sur le premier; & selon l'Historien de sa vie, ce jugement est une preuve remarquable de la fragilité de la raison qui se laisse aisément surprendre. Le Pere de Mareuil convient qu'il a fallu à Milton plus de force d'esprit, plus de feu, plus de fécondité d'imagination, pour contenir dignement le premier poëme, que pour conduire

le second heureusement. Il reconnoît que dans le *Paradis perdu* il y a plus de traits frappans que dans le *Paradis reconquis*. Mais il croit, que puisque Milton a donné la préférence à celui-ci, il faut qu'il ait eu un motif raisonnable, capable de déterminer son suffrage.

» Peut-être, dit-il, goûtoit-il moins
» alors cette espèce de merveilleux ou-
» tré que la belle nature & le bon sens
» désavouent, & qui loin de surpren-
» dre agréablement la raison, la jette
» dans un étonnement d'autant plus
» révoltant pour elle, qu'elle n'y voit
» nulle vraisemblance. . . . peut-être
» l'Homere Anglois avoit-il reconnu
» qu'en suivant de trop près son mo-
» dele (dont il s'est pourtant encore
» plus éloigné qu'il ne l'a suivi,) il
» s'étoit fait illusion à lui-même ; que
» si le Poète Grec avoit été comme
» forcé de présenter les Dieux qu'il
» met sur la scène, sous les idées re-
» çues dans la gentilité, pour tirer
» avantage de la persuasion publique,
» il ne convenoit pas à un Poète Chré-
» tien de présenter des Anges sous des
» idées Payennes dans une poésie sain-
» te. . . & que tant d'imaginations

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

» extravagantes répandues dans un
» poëme sacré sont des parties hété-
» rogenes qui le défigurent , & n'an-
» noncent pas un Poëte judicieux. »
» L'épopée du Paradis reconquis
» n'annonçoit pas tant de fracas. Les
» combats que Satan livre au Messie
» dans le désert , sont des combats
» de ruse & de finesse , la violence n'y
» entre pour rien. L'imagination n'y
» laisse pas néanmoins d'y jouer son
» rôle ; mais plus sobre & plus sou-
» mise que dans le *Paradis perdu* , elle
» n'agit que sous la direction de la rai-
» son ; & Milton parfaitement maître
» de sa matière , l'est aussi de lui-mê-
» me : de-là vient qu'il est toujours
» sensé : les beautés qu'il répand sur
» son sujet n'ont rien que de naturel , &
» les épisodes qu'il y assortit ne s'écar-
» tent jamais du vraisemblable. En
» un mot le *Paradis reconquis* dans sa
» simplicité a ses graces & son subli-
» me : il est varié dans son uniformité,
» & la Religion y est beaucoup mieux
» servie que dans le *Paradis perdu* »
» où elle est souvent blessée dans des
» points essentiels , comme le Pere de
» Mareuil le fait voir dans la suite de
» sa préface.

Le Paradis reconquis a cependant aussi des défauts, & de grands défauts, selon l'Auteur des six lettres sur les deux poèmes de Milton. Le premier défaut qui frappe un lecteur attentif, c'est le peu de rapport qu'il y a entre le titre du poème & le sujet. Le titre m'annonce la conquête du Paradis, & je ne trouve dans les quatre chants que les tentations de Jesus-Christ au Désert; pas un trait qui me retrace le Paradis reconquis. On ne pouvoit exiger une vive description de l'action même par laquelle le genre humain rentre en possession de ses droits surnaturels. Mais il falloit au moins que Milton mît dans son poème, de la liaison entre les tentations de Jesus-Christ au Désert, & la conquête du Paradis: il falloit faire dépendre cette conquête de la victoire que Jesus-Christ remporteroit sur le Démon qui le tente; & cette liaison, cette dépendance, on les cherche en vain dans le poème Anglois. C'est un poème sur les tentations de Jesus-Christ dans le Désert; ce n'est point la conquête du Paradis que le Poète chante.

Un second défaut, c'est que ce poème n'a point ce que l'on exige pour

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.
Lettre 6.

un poëme Epique, que l'action soit essentiellement grande, non-seulement de cette espèce de grandeur dont la vertu est la mesure, mais encore de celle qui frappe les sens & l'imagination; qu'elle soit un de ces événemens importans qui décident du sort des Etats, comme dans l'Enéide, dans l'Iliade, dans l'Odyssée, dans la Jérusalem délivrée, & même dans la Henriade. Tout se réduit dans le Paradis reconquis à voir la sagesse profonde de l'homme-Dieu rendre inutiles trois ou quatre supercheries de l'esprit malin:

L'Epopée demande un sujet brillant de son propre fond, qui fournisse naturellement au Poëte des traits propres à éblouir un lecteur. Mais ce brillant naturel, & qui naît du fond même du sujet, comment le trouver dans un entretien où les deux personnages qui parlent, sont uniquement occupés, l'un à faire de séduisans discours, l'autre à les réfuter. Satan parle, Jesus-Christ répond, voilà tout le poëme. Il est vrai que Milton pour corriger cette stérilité, enchâsse dans son ouvrage tout ce qu'il peut d'événemens étrangers;

mais on sent que ces beautés sont des graces empruntées.

D'un autre côté, la fable de ce poëme n'est pas plus épique que l'action : elle n'a ni fiction, ni noeud, ni incident, ni variété. Les quatre chants ne sont qu'un récit simplement historique, une espèce de paraphrase de ce que l'Evangile nous apprend sur les tentations de Jesus-Christ. Les faits, leurs circonstances, leur arrangement, sont les mêmes dans le poëme que dans l'histoire. De-là cette monotonie de faits répandue depuis le commencement du poëme jusqu'à la fin, ce qui est encore très-oppoé à la nature du poëme Epique.

A ces défauts près, continue le Critique, les événemens que renferme le poëme de Milton sont dans la plus exacte vraisemblance, eu égard aux personnages que le Poëte introduit sur la scène. L'enchaînement en est simple, mais naturel : les dialogues sont vifs, variés, soutenus, malgré la longueur qui s'y fait quelquefois sentir. Le langage répond aux caractères ; & ceux-ci sont bien pris, uniformes & conservés exactement. On y trouve beaucoup d'images, toujours vives,

variées, gracieuses, justes, grandes même, & éblouissantes en quelques endroits. L'expression est noble & énergique sans tomber dans l'enflure & dans le phœbus reprochés au premier poëme.

Le Pere de Mareuil s'est efforcé de ne point affoiblir dans sa traduction du Paradis reconquis les beautés de l'original, & il n'en a point ajouté. Il s'est contenté de rendre Milton avec autant d'élégance, de fidélité & de pureté de langage, qu'il lui a été possible. Il a mis à la tête de chaque chant de longs argumens; & pour éclaircir le texte, ou du moins pour en faciliter l'intelligence au commun des lecteurs, il a ajouté quelques notes, presque toutes d'Histoire & de Géographie.

Il a enrichi sa traduction de celle de quatre petites pièces du même Poëte, savoir, de son *Lycidas*, qui est une Idylle sur la mort d'un homme de lettres, ami particulier de Milton, lequel s'étoit malheureusement noyé en passant de Chester en Irlande: son *Allegro*, où l'Auteur fait en passant l'éloge de quelques Poëtes Anglois, tels que Jonhson & Shakespear: son *Il pens*

Spero ; où Milton chante les plaisirs de la solitude ; & enfin son Cantique sur la naissance du fils de Dieu. L'Ecrivain à qui nous devons la vie de Milton , dit que ces quatre pièces sont d'une si grande beauté , qu'elles auroient suffi pour immortaliser le nom du Poète , quand même il n'auroit point laissé d'autres preuves de son génie. Elles sont en effet pleines d'esprit , & d'un goût délicat ; & l'on apperçoit ces qualités dans la traduction.

Deux Auteurs modernes ont imité envers françois quelques endroits du premier poëme de Milton ; l'Abbé Nadal , dont j'ai déjà eu occasion de vous parler , & M. Tannevot , encore vivant , de qui nous avons un volume de poësies françoises. L'Abbé Nadal a imité , mais d'assez loin , la description que fait Milton du Paradis Terrestre. Vous trouverez cette description dans le tome second des Œuvres diverses de cet Abbé qui est mort vétéran de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. M. Tannevot a voulu remplir le premier projet que Milton avoit eu de composer une tragédie de la tentation de nos premiers peres & de leur chute. Le Poète Anglois fut assez sage pour

s'arrêter au second acte ; le Poète François a senti , comme il y a lieu de le croire , les mêmes difficultés qui avoient fait changer de dessein à Milton ; mais il n'a point voulu reculer , & sans doute qu'il a eu ses raisons. Peut-être a-t'il cru que l'exécution d'un projet dont il avoue la bizarrerie , & qu'il convient devoir étonner , lui feroit honneur par la singularité même de l'entreprise. J'ai trouvé de belles pensées dans cette pièce , de bonnes moralités , assez souvent de beaux vers , & le tout n'ennuie pas moins. Cette tragédie imprimée en 1742. & réimprimée en 1752. revue & corrigée , est dédiée à Messieurs de l'Académie Française par une Epître en vers où l'Auteur fait entr'autres ce compliment à cette Compagnie dont il n'est point encore membre :

Des feux que vous lancez l'éclatante lumière
Vint , dès mes premiers ans , defiler ma paupière.
Votre aspect enflamma mon esprit & mon cœur.
Je feuilletai sans cesse , & lus avec ardeur
Ces ouvrages vantés du Midi jusqu'à l'Ourse.
J'y contemplai le vrai , je le vis dans sa source , &c.

Dans sa préface il fait l'éloge de la poésie , & il est louable de montrer qu'elle

ne devoit être consacrée qu'à la Religion. Il prétend que sa tragédie, loin de s'en éloigner, y fert: je le souhaite. Milton lui a donné, dit-il, la pensée de la faire; d'autres diront peut-être que le bon goût & l'exemple même du Poète Anglois, auroient dû l'en détourner.

Depuis le Paradis perdu & le Paradis reconquis de Milton, les Anglois ont eu quelques autres poèmes qu'ils honorent du titre de poèmes Epiques: mais je ne connois que le *Léonidas* de M. Glover qui ait été mis en notre langue. L'action de Léonidas, Roi de Sparte, qui à la tête de trois cents Lacédémoniens disputa à Xercès, Roi des Perles, le passage des Thermopyles, fit l'admiration de son tems, & passe encore pour un des plus beaux momens du tendre amour que l'on doit à sa patrie. A l'aide de quelques fictions, cette action héroïque a fourni le sujet du poème dont je vous parle. Il parut à Londres en 1737.

Les Auteurs de la *Bibliothèque Britannique* en parlèrent aussi-tôt comme d'une pièce excellente, qui pour la disposition, les charmes de la versification, la justesse, la force & la majesté des expressions, ne le cède à aucune qui ait été

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

T. 9. art. 17.

Bibl. rais. t. 2.
25. part. 2.
art. 2.

écrite en Anglois, *en vers non rimés*, & qui l'emporte même sur Milton pour la clarté & l'égalité du style. Ils marquerent que cet ouvrage avoit causé d'autant plus de surprise, que l'Auteur étoit un jeune homme de vingt-trois ans, engagé dans le commerce, & que c'étoit son coup d'essai. Pour justifier de si grands éloges, ils donnerent l'analyse du poëme avec la traduction de divers endroits choisis de cet ouvrage: & leur but, comme ils le disent expressément, étoit de donner par-là une idée du jugement qui regne dans l'ordonnance du sujet, de même que dans les pensées sublimes & nouvelles qui brillent partout dans ce poëme.

Mais ces louanges sont encore fort inférieures à celles que M. Pemberton, Anglois, homme d'esprit, Savant & Philosophe, a cru devoir donner à ce poëme dans ses *Observations sur la poésie*, & particulièrement sur la poésie Epique, faite à l'occasion du même poëme, & imprimées en Anglois à Londres en 1738. Vous pouvez voir un extrait de ces observations dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, tome XXV.

En France, on n'a pas refusé au mê-

me poëme les éloges qu'il mérite, mais on ne lui a pas accordé le titre & la qualité de poëme. M. Prevost qui en a donné une analyse exacte, & la traduction de divers endroits dans son *Pour & contre*, en parle ainsi. » On n'y voit, » dit-il, qu'une histoire simple & unie » de l'entreprise des Perses & de la résistance des Grecs. Il est louable dans » l'Auteur d'avoir voulu inspirer à ses » concitoyens par la force de l'exemple, ce zèle pour la patrie qui distinguait longtems les anciens Grecs. Il est » louable encore de s'être attaché si fidèlement à la vérité de l'histoire, » qu'à la réserve de l'épisode d'Ariane, il paroît ne s'être écarté nulle part du récit d'Hérodote, de Pausanias & de Plutarque. Mais de quel droit, ajoute M. l'Abbé Prevost, » donner le nom de poëme Epique à » ce qui ne peut passer que pour une » relation en vers ? Comment concevoir que les Anglois le comparent » aux poëmes d'Homere & de Virgile, » lorsqu'on n'y apperçoit rien de ce » qui fait le mérite particulier de ces » deux modèles ? »

L'anonyme qui a revu la traduction en prose de ce poëme imprimée dès

1737. en Hollande, & réimprimée la même année à Paris, porte à peu près du poëme le même jugement que l'Auteur du Pour & contre. Il convient de ce qu'il a de beau, & n'en dissimule pas les défauts. » Ce n'est point, dit-il, un poëme Epique, quoiqu'il en ait la forme, & qu'il ne roule que sur une action & une moralité. C'est donc un poëme d'un genre nouveau, dont l'ordonnance m'a paru fort belle, & qui offre des exemples illustres d'héroïsme vertueux, politique & guerrier, dans une grande variété d'ornemens, d'images & de sentimens. »

Le même dit encore que les caractères de ce poëme sont, en général, assez variés. Celui de Léonidas lui paroît très-beau. C'est un chef habile, animé de l'amour de la patrie, vertueux, plein de valeur, mari tendre, & ami sensible : les sentimens de son cœur égalent son courage. Mais le Poëte, ajoute-t'on, le plonge quelquefois dans la mélancolie d'un Anglois rêvant sur les bords de la Tamise.

Vers 1736. M. Hildebrand Jacob, qui étoit déjà connu avantageusement par plusieurs ouvrages de poésie & de

littérature, donna les cinq premiers livres d'un poëme Anglois intitulé *Brutus*. Le sujet est l'établissement des Troyens dans l'Isle d'Albion sous la conduite de Brutus, fils de Silvius qui étoit fils d'Ascagne fils d'Enée. Ce poëme est un ouvrage plein de merveilleux. Nous n'en avons point de traduction en notre langue. Mais M. l'Abbé Prevost en a donné un précis, & en a traduit la narration que Brutus fait de ses aventures à Corinée & aux Seigneurs de sa Cour. La force & le feu, dit le Traducteur, ne manquent nulle part à la poésie de M. Jacob; le tour en est mâle & varié; l'harmonie d'autant plus riche & plus naturelle, qu'en'étant point soutenue par le secours de la rime, elle ne doit ce qu'elle est qu'à la grandeur des choses, & à la beauté des expressions. Mais M. Prevost croit que l'invention manque un peu au Poëte, & il en donne des exemples, en traduisant encore quelques autres endroits de ce poëme.

TRADUCTIONS DES POÈTES ANGLAIS.

Pour & contre, t. 9. n^o. 123.



CHAPITRE XVI.

Suite des Traductions des Poètes Anglois.

Traductions de Monsieur Pope.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.

Volr. lettr.
philosop. ou
mélang. &c.
ch. 25.

ON lit plus, surtout en France, les ouvrages de M. Pope que les poëmes de Milton & de Glover. Au jugement d'un grand Poëte qui paroît avoir examiné avec soin les ouvrages des uns & des autres dans leur langue originale, Pope est le Poëte le plus élégant, le plus correct & le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre dont il fait encore l'ornement & la gloire, » Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux sons doux de la flutte. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets, pour la plûpart, sont généraux & du ressort de toutes les nations. »

Disciple de Walsh qu'il appelle le *Juge favori des doctes Sœurs*, si ses ouvrages lui ont acquis une réputation qui est allée plus loin que celle de son

maître, on ne le trouve pas moins estimable par les qualités de son esprit & de son cœur. J'en juge par ce portrait de lui-même qu'il nous a tracé de sa propre main à la fin de son Essai sur la critique, où après avoir témoigné sa reconnoissance à Walsh, il ajoute :

TRADUCTIONS DES POÈTES ANGLAIS.

Ess. sur la crit. ch. iv. de la trad. de M. du Resn.

Jeune, conduit par vous dans le sacré Vallon ,
 Votre esprit lumineux me tient lieu d'Apollon :
 Mais séparé de vous , sans ardeur , sans ressources ,
 Jè ne hazarde plus que de légères courses ,
 Content si dans ces vers négligés & sans fat ,
 Aux Poëtes naissans je développe l'art ,
 Si des plus grands Auteurs reglant la confiance ,
 Par d'utiles conseils j'affermis la science.]
 La satire me trouve insensible à ses traits ,
 La gloire n'a pour moi que de foibles attraits :
 Je loue avec plaisir , reprends avec courage ,
 Et fais grace à l'Auteur , mais jamais à l'ouvrage ,
 Eloigné de médire , autant que de flater ,
 Entre ces deux excès je me sçais arrêter ;
 Et loin de m'aveugler sur mes propres caprices ,
 J'ose jusque sur moi faire la guerre aux vices.

Feu M. Pérelle, Conseiller au grand Conseil, & M. l'Abbé des Fontaines nous avoient déjà fait connoître M. Pope, l'un par la traduction de la première partie de la préface que ce Poëte

a mise au-devant de sa version d'Homere, l'autre par celle de son Essai sur la vie & les écrits du Poëte Grec. Mais il étoit utile de nous montrer M. Pope comme Poëte lui-même, & tel a été le but de ceux qui ont traduit en notre langue ses Essais sur la critique & sur l'homme, ses Epîtres morales sur le caractère des hommes, sur celui des femmes, & sur l'usage des richesses, & le petit poëme de la boucle de cheveux.

L'Essai sur la critique par son titre même annonce le but de l'Auteur.
 „ C'est un poëme didactique, rempli
 „ de préceptes & de règles, où les ob-
 „ servations se suivent, comme dans
 „ l'art poétique d'Horace, sans cette
 „ régularité méthodique qu'on eût exi-
 „ gée d'un Ecrivain en prose. Il y en a
 „ quelques-unes qui ne sont point com-
 „ munes, mais elles sont exposées d'u-
 „ ne manière si claire & si aisée, que le
 „ lecteur ne sçauroit s'y refuser. Quant
 „ à celles qui sont plus connues & qui
 „ sont généralement reçues, elles sont
 „ placées dans un si beau jour, & illus-
 „ trées par des allusions si propres,
 „ qu'elles retrouvent en elles-mêmes
 „ toutes les graces de la nouveauté, &

„ que le lecteur qui les connoissoit dé-
„ ja se trouve convaincu de plus en
„ plus de leur vérité & de leur solidi-
„ té. „ Tel est le jugement qu'a porté
de cet ouvrage M. Addisson, nom res-
pectable à tout homme de lettres en
Angleterre ; homme universellement
regardé comme un Ecrivain du pre-
mier ordre. Et ce jugement a été con-
firmé par l'approbation des hommes
les plus illustres de l'Angleterre , où
l'Essai sur la critique , quoiqu'un des
premiers fruits de la jeunesse de M.
Pope , n'a été critiqué que par des
hommes obscurs & méprisés.

Ce poëme a eu à peu près le même
fort en France ; les Critiques les plus
judicieux l'ont comblé de louanges. Il
est vrai qu'on a eu raison de ne point
l'égaliser, comme en Angleterre, à l'art
poétique de M. Despréaux ; mais on
n'a pas fait difficulté d'y reconnoître
un ouvrier habile qui sçait bien choisir
ses matériaux , quoiqu'il semble igno-
rer encore l'art de les bien disposer
pour en faire un tout *exactement* suivi
& régulier.

Je dis *exactement* : car cet essai n'est
point absolument destitué d'ordre &
de liaison , & il ne me paroît pas vrai

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

T. I. p. 54.

que l'on n'y trouve aucune analogie dans les pensées; comme l'a décidé l'Auteur du *Nouvelliste du Parnasse*. Il me semble qu'avec un peu de réflexion l'on apperçoit du moins le but de ce poëme, & la marche de l'Auteur pour y arriver. Son but est de donner des règles pour juger du mérite des ouvrages d'esprit.

Du Refu.
disc. prélim.
sur l'Essai de
Pope.

Presque tous les lecteurs s'érigent en Critiques, mais il y en a peu dont la critique soit juste. C'est ce que M. Pope explique dès le commencement de son poëme. Après ce préambule, viennent les règles pour la critique, & pour la composition des ouvrages d'esprit, qui remplissent les trois premiers livres. Le quatrième contient une histoire de la critique & le caractère des Auteurs qui en ont donné des préceptes.

Nous avons de cet ouvrage deux traductions en vers, & une en prose. Des deux qui sont en vers, la première n'est qu'une imitation, même assez imparfaite. Elle fut imprimée en 1717. à Amsterdam & à Londres: ces deux éditions sont in-4. Dans celle d'Amsterdam, le poëme est divisé en cinq chants; il n'y en a qu'un dans l'édition

de Londres, & il est plus court. Du TRADUCTIONS DES
PORTES
ANGLOIS.
reste, c'est toujours la même chose, même vûe, même goût, même style, même versification, également peu élégante, & souvent assez plate. L'édition de Londres donne cette imitation à J. Delage : on a cru que c'étoit le fleur de la Pillioniere, connu par ses aventures. L'on a sçu depuis que le véritable Auteur étoit feu M. Robeton, Secrétaire du Roi d'Angleterre George premier.

Ce Traducteur s'est tellement approprié les pensées de son original, il les a tellement habillées à la Française, ou plutôt à ses idées particulières, qu'on a peine à reconnoître celles de M. Pope. Il est même étonnant qu'avec des matériaux si excellens, il n'ait rien fait de plus juste ni de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François accoutumé à l'ordre méthodique, trouveroit dans l'original Anglois, & il en a rarement les beautés.

La seconde traduction, loin d'affoiblir l'ouvrage de M. Pope, l'embellit. Elle est aussi différente de l'imitation de Robeton, que celle-ci l'est de l'Essai du Poète Anglois. Il est heureux pour ce dernier d'avoir eu un Traducteur

tel que M. l'Abbé du Resnel qui joint à une grande connoissance de la langue Angloise un goût sûr, une grande pureté de style, & le talent des vers. Ceux qui savent la langue de M. Pope reconnoîtront facilement que son Traducteur l'a fait raisonner avec plus d'ordre & de méthode, & à peu près avec autant de précision que l'on en trouve dans son poëme. C'est cet ordre surtout, c'est cette méthode que le François desiroit. M. Pope ne s'y étant pas astringé, on voyoit moins la liaison de ses préceptes, la justesse de ses règles, & l'accord de ses raisonnemens avec leurs conséquences. Pour remédier à ce défaut, l'habile Traducteur a cru devoir diviser le poëme en chants, rapprocher des idées un peu trop éloignées, & recoudre certains morceaux qui paroissoient détachés de leur tout. Avec tout cela il convient que pour y mettre toute la méthode que nous voulons trouver dans tout ouvrage fait pour instruire, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & refondre tout le poëme.

La versification est un ornement de plus qu'il a donné à sa traduction, mais un ornement dont il a cru ne pouvoir

se dispenser, pour approcher de plus près de la concision de la langue Angloise. La poésie dont le tour est plus pressé, plus indépendant des liaisons, & moins asservi aux contraintes de la construction, lui a paru seule capable de répondre en quelque façon à cette brièveté. La sienne est noble, ingénieuse, & élégante. Elle est tantôt gracieuse, tantôt austère, & quelquefois sublime, suivant les différens tons que la matière demande.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.

Pour rendre cette traduction plus utile, surtout aux jeunes gens qui veulent se former le goût, & orner leur esprit de principes solides & féconds, qui puissent les mettre en état de juger, non-seulement de la poésie, mais encore de ce que l'on renferme dans la classe des beaux arts, M. du Resnel a tâché dans des remarques particulières, de développer certaines pensées de son Auteur, soit par ses propres réflexions, soit en rapportant celles des meilleurs Ecrivains anciens & modernes. C'est une espèce de commentaire où le goût préside, & qui plaît même à ceux qui n'en auroient aucun besoin. On aime encore ses remarques historiques & critiques, de même que les en-

droits que M. Pope a imités des autres.

Cette traduction est précédée d'un discours où M. du Resnel prenant occasion du motif qui l'a engagé à faire des changemens à l'original, donne un précis de ce qu'on dit ordinairement sur la différence du goût des Anglois d'avec celui des François dans les ouvrages d'esprit. Il y a dans ce discours un fond de raison admirable. Le style en est soutenu: on n'y voit point de faux brillant, ni rien qui se ressente de ce mauvais goût que des Ecrivains, peut-être trop accrédités, semblent vouloir introduire. On n'a reproché à ce discours que quelques écarts ingénieux, il est vrai, mais qui n'en font pas moins des écarts, & que l'on trouve trop fréquens.

Ces deux vers du quatrième chant de M. Pope, selon la traduction de M. du Resnel,

Où trouver un censeur dont le juste suffrage

Soit un garant certain du prix de votre ouvrage,

ont donné lieu à une dissertation où l'Auteur examine les qualités que doit avoir un vrai censeur, les avantages qu'on peut en retirer lorsqu'on le consulte, pourquoy il est si difficile de trouver un tel censeur. Il m'a paru qu'il y

avoit

avoit dans cette dissertation des réflexions fort judicieuses, mais qui n'ont rien de neuf, & qu'on ne fasse soi-même pour peu que l'on réfléchisse. Cet écrit est adressé à Messieurs Boyer, freres, envoyé d'Aix le 4 Juillet 1742, & imprimé dans le Mercure de France au tome premier du mois de Décembre de la même année, avec une lettre préliminaire signée C.

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLAIS.

Il y a eu une troisième traduction en vers de l'Essai sur la critique, par le Général Hamilton; mais elle n'a jamais été imprimée, & malheureusement on en croit le manuscrit perdu. On doit regretter une traduction faite par l'Auteur des Mémoires du Comte de Grammont.

M. du Resnel a tâché de rendre les graces de la poésie, M. Silhouïete qui a traduit le même ouvrage en prose, ne s'est appliqué qu'à en bien rendre le sens. Je laisse, dit-il, à ceux qui ont mis en vers l'ouvrage de M. Pope, le soin de faire connoître l'habileté de l'ouvrier; je leur cède, & même avec plaisir, la gloire de l'élégance. Si ma traduction a quelque mérite, ce sera celui d'être plus exacte, plus concise & nerveuse. Pénétré des graces

qu'il a apperçues dans l'original, grâces, selon lui, *éminentes & supérieures*; touché des beautés de style qu'il prétend que la poésie même n'atteindroit pas en aucune autre langue que l'Angloise, tout ce qu'il a voulu, c'est de faire entendre son original; c'est de faire connoître, autant qu'il lui a été possible, *la substance de l'étoffe*: & plutôt que d'altérer le sens, il convient qu'il a mieux aimé *brusquer* la langue. Ce qu'il est aisé d'appercevoir en comparant les deux traductions, c'est que sans le secours de la poésie, M. Silhouette a réussi à être concis & serré, que l'on sent d'avantage chez lui le tour & le génie Anglois, qu'il a plus l'air d'un Traducteur littéral: aussi ceux qui sont versés dans la langue Angloise ont-ils dit que la version en prose est en quelque sorte un original par rapport à celle qui est en vers, & qu'elle peut en tenir lieu pour ceux qui ignorent la langue Angloise.

La traduction de M. Silhouette fut d'abord imprimée à Paris en 1736. L'Auteur en a donné depuis trois autres éditions, l'une à Londres en 1737, la seconde dans la même ville en 1741, & la dernière à la Haye en 1742.

12. avec quelques autres pièces dont je vous dirai un mot. M. Silhoüete a augmenté ces trois éditions d'un discours préliminaire sur le goût des traductions, qui n'est presque qu'un abrégé de la belle préface de feu M. de Turreil sur ses traductions de Démotène. Dans les deux éditions de Londres, M. Silhoüete avoit joint à ce discours une courte réponse à la censure que l'Auteur des observations sur les Ecrits modernes avoit faite de l'Essai sur la critique. Cette réponse est supprimée dans l'édition de la Haye 1742. » En relisant l'attaque de l'Observateur, ma réponse & sa réplique » dit M. Silhoüete, il m'a semblé que » toute cette controverse se terminoit » de la part du Censeur, à soutenir » que cet essai ne valoit rien ; & de » la mienne, à soutenir que ce jugement dogmatique & destitué de preuves, étoit opposé à celui de plusieurs » personnes des plus respectables dans » la République des lettres dont la » réputation est au-dessus des traits de » sa satire, & dont on ne peut mettre » le goût en compromis avec le sien » sans leur faire une injustice & même » un affront. » D'où il conclut que

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLAIS.

Avant. de l'édition de 1742.

n'espérant point de faire changer de sentiment au Censeur, il aime mieux prendre le parti de s'en consoler avec ce grand nombre d'apologistes de l'écrit de M. Pope, que de continuer contre un seul Critique une attaque inutile. La défense étoit néanmoins légitime, mais on auroit souhaité que M. Silhouëte en eût supprimé ces injures & des vivacités qui font trop appercevoir le ressentiment d'un Auteur qui se croit offensé.

Si M. Pope a eu pour but principal dans l'Essai sur la critique de donner des principes & des regles propres à former le goût, ceux qui ont traduit son Essai sur l'homme, prétendent nous offrir encore de plus grands avantages dans celui-ci; ils le croient capable de former le cœur. Dans le premier, dit M. du Resnel, on apprendra à connoître la portée de son génie, à saisir les différences presque infinies qui se trouvent entre les esprits, les causes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les sources où il faut puiser pour se former le goût; en quoi consiste la véritable beauté des ouvrages d'esprit. On trouvera dans l'Essai sur l'homme un court exposé de ce que la Métaphysique

que a de plus certain pour nous conduire à la connoissance de nous-mêmes & de ce que la Morale a de plus nécessaire pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport à nous-mêmes. Ainsi l'Essai sur la critique renferme, selon M. l'Abbé du Resnel, *les Principes du goût*, & l'Essai sur l'homme, *les Principes de la Morale*: l'un forme l'esprit, l'autre le cœur. C'est du moins cette double vue que M. du Resnel a eue en traduisant ces deux poèmes en vers François malgré les dégoûts d'un semblable travail.

TRADUC
TIONS DES
POÈTES
ANGLOIS.

L'Essai sur l'homme contient quatre Epîtres adressées à Milord Henri de S. Jean, Comte de Bolingbroke, Ministre & Secrétaire d'Etat sous la Reine Anne. La première Epître est de la nature & de l'état de l'homme par rapport à cet Univers : la seconde, de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même, considéré comme individu : la troisième considère la nature & l'état de l'homme par rapport à la société : & la quatrième par rapport au bonheur. Remplies de vérités abstraites & de raisonnemens Métaphysiques, les Anglois croyoient que ces quatre lettres

ne pouvoient être traduites, ou du moins que quelque traduction que l'on en fit, elle seroit toujours fort inférieure à l'original.

Messieurs Silhouïete, du Resnel & de Seré convenoient de la seconde proposition: mais persuadés que ces traductions avoient néanmoins leur utilité pour faire connoître le goût & le caractère de ces sortes d'ouvrages, & que d'ailleurs l'Essai sur l'homme méritoit d'être connu des François, ils ont cru pouvoir tenter l'entreprise, & ils y ont assez bien réussi pour n'être pas absolument désapprouvés des Anglois mêmes.

La traduction de M. Silhouïete est de 1736. Elle est en prose, & a été réimprimée autant de fois que celle de l'Essai sur la critique. La traduction de M. du Resnel est en vers, & parut en 1737. jointe à celle de l'Essai sur la critique que l'on réimprima alors. Ces deux traductions de l'Essai sur l'homme ont des différences considérables. Dans l'une & dans l'autre on a de la peine en plusieurs endroits à suivre le fil du raisonnement: d'autres ne présentent qu'un sens vague & confus, ce qui vient de cette Métaphysique subtile qui

fait le fonds de l'original. Mais M. Silhouïete paroît encore plus obscur, parce qu'il a voulu être trop littéral : au lieu que M. du Resnel s'est prêté davantage au génie de notre langue & au goût de notre nation. L'un n'a voulu qu'exprimer les pensées de M. Pope, sans se mettre trop en peine si elles seroient intelligibles à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la Philosophie Angloise ; l'autre a eu pour but d'instruire les François, & par conséquent d'en être facilement entendu. L'un aussi concis que l'original, manque de clarté en s'exprimant dans une langue qui n'admet pas une si grande précision ; l'autre a tâché de donner aux pensées de son Auteur un jour suffisant pour être apperçues. Et pour ne dire que ce que j'ai senti moi-même, j'ai trouvé plus de satisfaction en lisant la traduction en vers, qu'en lisant celle qui est en prose, quoique j'aie apporté la même application à l'une & à l'autre, parce que la beauté & l'élégance des vers dans l'une, & la lumière répandue sur le système de l'Auteur m'ont plus frappé, & que la précision de l'autre m'a paru trop sèche & trop peu faite pour être entendue. C'est

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLAIS.

aux Anglois à nous dire dans lequel des deux ils reconnoissent davantage M. Pope.

Laiſſons les décider auſſi ſur le mérite de la traduction de M. de Séré qui parut en 1739. Elle eſt en vers, comme celle de M. l'Abbé du Reſnel, & l'Auteur auroit pû la publier dès 1736. Mais par déſérence pour M. du Reſnel, il jugea à propos d'en retarder l'impreſſion. „ Le grand ſuccès, „ dit-il, qu'avoit la traduction de cet „ Abbé de l'Effai ſur la critique, aſſorti à un nouvel ouvrage du même „ Auteur, méritoit bien qu'on lui cédât le pas : & ce n'eſt qu'après que „ ſon édition a rempli tout ſon fort, „ & reçu les applauſſemens qu'elle „ mérite, qu'on expoſe au public cette „ traduction. „ M. de Séré étoit perſuadé qu'elle paroîtroit plus littérale à ceux qui entendent l'Anglois, ſans cependant avoir la préſomtion de croire qu'elle repréſentât entièrement l'ouvrage de M. Pope. Il avoue qu'il n'a pas été poſſible d'imiter l'original dans toute ſa précision : c'eſt, dit-il, un privilège ſingulier à la langue Angloiſe, dont il eſt mal aisé d'approcher. Il ajoute : „ Le poëme Anglois contient à

„peine douze cens vers ; M. du Resnel
„en a employé deux mille dans sa tra-
„duction ; & celle-ci va à près de dix-
„huit cens , quelque attention que l'on
„ait eue pour se restreindre. „

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

Ces trois Traducteurs de l'ouvrage
de M. Pope ne se sont point conduits
comme les Traducteurs ordinaires qui
ne trouvent point de défauts dans les
ouvrages qu'ils mettent en une autre
langue. Ils ont bien senti que l'Essai
sur l'homme contenoit un système qui
avoit, au moins en apparence, quelque
chose de dur , & même de contraire
aux idées que la Religion nous donne ;
& ils ont essayé de précautionner les
lecteurs contre les inductions que ceux-
ci pouvoient en tirer. M. de Silhouette
nous dit, qu'il ne faut pas prendre à
la lettre , ni interpréter rigoureusement
des fictions , des faillies , des efforts
poétiques : & qu'un Poète Anglois n'est
pas un Théologien correct & com-
passé.

M. du Resnel donne le même avis ;
de se souvenir que M. Pope écrit en
Philosophe , & non en Théologien , &
il avoue que dans sa traduction il a été
obligé de faire plusieurs changemens
assez considérables , à cause de la di-

verfité qui fe trouve entre la façon des Anglois de concevoir les chofes , & la nôtre. M. de Séré prend un autre tour pour arrêter les mauvaiſes impreſſions que la lecture de M. Pope pourroit faire ſur l'eſprit de ſes lecteurs , c'eſt de rendre ceux-ci principalement attentifs aux divers endroits de l'Eſſai ſur l'homme qui paroiffent établir plus évidemment la puiffance du Créateur , la grace du Rédempteur , la liberté de l'homme , la révélation , la foi , l'eſpérance d'un bonheur futur , l'amour de Dieu & celui du prochain. Le Traducteur a raifon de croire que ſi l'on trouve dans l'écrit de M. Pope ces grands principes , ces vérités fondamentales de la Religion , il n'y a pas lieu de penſer que le Poète ait voulu infinuer des erreurs contraires à la foi & à la morale Chrétienne. Mais ne pourroit-on pas douter que ces principes ſoient auffi évidemment dans l'Eſſai ſur l'homme que M. de Séré le prétend , puis que tant de perſonnes éclairées ont cru même en voir de contraires ?

Ce qu'on ne peut ſe diſſimuler , c'eſt que dès que la traduction de M. Silhouette parut , l'ouvrage ſouleva quantité de lecteurs. » Ce culte que M.

» Pope prêche avec tant de zèle, n'est-
 » il point, dit-on deslors, trop vague,
 » trop général, trop arbitraire? La rai-
 » son chez lui se conciliera-t'elle avec
 » la révélation telle que nous l'avons?
 » Celle qu'il admet, à quoi se borne-
 » t'elle après tout? à connoître l'Etre,
 » dépendre de lui, à l'aimer, à ai-
 » mer le prochain? Les autres points
 » seront-ils indifférens? chacun pour-
 » ra-t'il à sa liberté se décider sur la
 » qualité de ses hommages, sur la
 » maniere de les rendre, &c. » M.
 l'Abbé Trublet, aujourd'hui Chanoine
 & Archidiacre de Saint Malo, sa pa-
 trie, rendant compte de la traduction
 de M. l'Abbé du Resnel dans le Jour-
 nal des Savans auquel M. Trublet tra-
 vailloit alors, ne craignit point de dire
 que M. Pope est bien plus dans les
 principes du bon goût, que dans ceux
 de la bonne Métaphysique & de cette
 saine Philosophie qui prépare à la Re-
 ligion, & que la Religion avoue. Pres-
 que tous les autres Journalistes ont te-
 nu à peu près le même langage.

D'autres Ecrivains craignant que ces
 observations passageres ne fussent trop
 foibles pour arrêter l'effet du poison
 qu'ils croyoient voir caché sous les

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ANGLOIS.

Mém. de
 Trév. Juin
 1736.

Journal de
 Juillet 1737.

fleurs du Poëte Anglois, attaquèrent en forme son ouvrage. C'est le but de deux lettres anonymes imprimées dans les Mémoires de Trévoux. L'Auteur entreprend de montrer, que la maniere dont le Poëte parle de la loi naturelle, est aussi pernicieuse, que s'il avoit eu en vûe de jeter ses lecteurs dans les absurdités du Déisme : voilà l'objet de la premiere lettre. On veut prouver dans la seconde, que la morale de M. Pope contredit presque dans tous ses points la morale naturelle, même celle qui a été enseignée par les Sages du Paganisme, d'où l'on conclud qu'elle tend manifestement à sapper les fondemens de la morale Chrétienne.

» Les Panégyristes de M. Pope ;
» s'écrie l'anonyme, ont beau dire que
» cet Auteur instruit l'homme en géné-
» ral ; qu'il suppose la nature innocen-
» te. Toujours est-il vrai qu'il parle à
» quelqu'un capable d'être instruit. Ce
» quelqu'un ne peut être que son lec-
» teur dont l'état est d'avoir une nature
» corrompue par le péché originel. C'est
» donc à ce lecteur qu'il donne cette
» regle contraire à l'Évangile : *Suivez*
» *la nature. . . la voix de la nature doit*
» *être préférée.* C'est à ce lecteur qu'il

» fait entendre que toutes nos vertus
 » ne sont que l'effet naturel de notre
 » attention à suivre la voix de la na-
 » ture, & non celle de la grace de Je-
 » sus-Christ. C'est pour l'instruction de
 » ce même lecteur, & non pour celle
 » de l'homme purement possible, que
 » M. Pope se moque de ces subtils
 » Scholastiques qui *du tranchant le plus*
 » *téméraire séparent adroitement la grace*
 » *de la vertu.* C'est à ce lecteur qu'il
 » fait entendre par-là que la nature est
 » actuellement ce qu'elle a toujours été,
 » & qu'elle n'a pas besoin d'être guérie
 » par la grace médicinale du Sauveur,
 » pour produire des vertus dignes de
 » sa fin. »

M. de Croufaz ne l'a pas moins pris
 au sérieux que le censeur anonyme. Ce
 Philosophe, ce Mathématicien, dont
 les ouvrages sont connus de toute l'Eu-
 rope, & que plusieurs Académies se sont
 fait honneur d'avoir pour membre,
 examina d'abord l'Essai sur l'homme
 dans la traduction en prose de M. Sil-
 houëte; & cet examen fut imprimé à
 Lausanne en 1737. M. de Croufaz y
 suppose que le Poëte Anglois admet
 partout le système de l'harmonie préé-
 tablie du célèbre Leibnitz, système

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

qui établit, dit-il une *fatalité* destructive de toute Religion & de toute morale. Pour le prouver, il donne une idée abrégée du système de M. Leibnitz, & ensuite il tâche d'y ajuster celui de M. Pope. Ce qui paroît un peu singulier, c'est qu'il prétend en même tems, que le Poète n'a voulu que tourner ce système en ridicule : autrement dit-il, » tout est plein de contradictions dans l'Essai sur l'homme, & ce » que l'Auteur y dit de bon & d'excellent en soi, se réduit à de grands » mots, à des périodes pompeuses, » mais d'une parfaite inutilité sur des » machines, &c.

Ce tour que M. de Croufaz prit pour excuser M. Pope ne parut qu'ironique à beaucoup de lecteurs. D'autres le regarderent comme fait à dessein d'insulter le Poète Anglois. Le censeur Philosophe reçut à cette occasion une longue lettre où après bien des circuits & des digressions on l'exhorte à revenir sur ses pas, & à examiner de nouveau l'Essai sur l'homme. M. de Croufaz y consentit, prit la traduction en vers de M. l'Abbé du Resnel, & fit sur cette traduction un *Commentaire* François qui fut imprimé à Genève en

1738. Il faut être déterminé à s'en-
 nuyer pour lire ce bizarre commentai-
 re, où rien n'attache que la traduction
 même de M. du Resnel que le Com-
 mentateur rapporte presque entière.
 Ce n'est pas que l'on n'y trouve beau-
 coup de pensées philosophiques. Mais
 on n'y voit point de but, point d'ordre;
 point de méthode. C'est un amas confus
 de réflexions, souvent très-communes,
 & dont presque aucune n'a de liaison
 avec ce qui suit & ce qui se précède.
 Il y a cependant plusieurs réflexions
 justes & solides, mais que le Traduc-
 teur ne contredit point, ni, à ce qu'on
 assure, M. Pope.

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

M. de Croufaz en convient par rap-
 port à M. l'Abbé du Resnel; il ne pa-
 roît pas avoir la même idée du Poète
 Anglois. Il s'étonne même que M. du
 Resnel donne M. Pope pour un bon
 Catholique. „ Seroit-ce, dit-il, à la
 „ manière de ceux qu'on invite à l'être
 „ en leur disant: Tenez-vous au gros de
 „ l'arbre: donnez-vous le même nom
 „ que nous: du reste, vivez à votre
 „ gré, & pensez comme il vous plaira.
 „ Un Chrétien doit souverainement
 „ craindre d'être une occasion de chi-
 „ te à ceux dont la foi n'est pas affer-

Page 821

„mie. Pourquoi les exposer par des
„vers hardis & pompeux au danger
„de se familiariser avec des idées pro-
„fanes. „

Mais une preuve qu'il n'enveloppe pas M. du Resnel dans la même accusation, c'est ce qu'il dit page 331.
„J'ai écrit mes remarques, dit M.
„de Croufaz, à mesure que je lisois le
„poème de M. du Resnel, & à mesure
„que je suis avancé dans cette lectu-
„re, je me suis apperçu avec la plus
„vive satisfaction, que j'avois fait des
„commentaires prématurés de ce poë-
„me, tant il m'a paru que l'illustre
„Abbé mettoit dans un beau & grand
„jour des vérités beaucoup moins pré-
„cisément énoncées dans la traduction
„en prose. » Il étoit donc inutile de
faire imprimer ce commentaire. Mais
étant devenu public, il convenoit d'y
répondre, supposé que l'on pût démon-
trer que le système de M. Pope ne con-
tenoit rien que de juste en soi, & dans
les conséquences naturelles que l'on
pouvoit en tirer.

C'est ce que trois Ecrivains célèbres ont entrepris, M. l'Abbé Prevost dans le tome seizième de son *Pour & Contre*, M. de Ramsay & M. Warburton. Je

ne vous parlerai que des deux derniers. Feu M. de Ramfay, mort après le milieu de 1743. a fait l'apologie de M. Pope dans une lettre assez courte, écrite à M. Racine, associé de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & M. Warburton dans un assez gros ouvrage écrit en Anglois, mais dont M. Silhouëte nous a donné l'abrégé en François. M. Racine dans son poëme sur la Religion, & dans sa réponse à l'Epître de feu M. Rousseau, contre les esprits forts, combat avec autant de zèle que de lumière, cette proposition, *que tout est dans l'ordre, & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il le doit être.* Et sans mettre cette proposition sur le compte de M. Pope qu'il n'avoit lû que dans ses Traducteurs, il prétend seulement combattre des sentimens pernicioeux, devenus fort communs en France depuis quelques années, & qui le sont encore plus depuis la lecture de l'Essai sur l'homme, dont les principes n'étant pas assez développés pour nous, sont cause, dit M. Racine, que plusieurs personnes croient y trouver un système qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.

M. de Ramfay avoue l'un & l'autre,

que l'on abuse du systême de M. Po

pe , mais qu'on l'entend mal. ,, Voi-
ci, dit-il, comme j'entends les prin-
cipes de l'Essai sur l'homme, & je pen-

se que M. Pope ne me défavouera
pas. Il est bien éloigné de croire que
l'état actuel de l'homme soit son état
primitif & conforme à l'ordre. Son
dessein est de montrer que depuis la

nature dégradée, tout est proportion-
né avec poids, mesure & harmonie,
à l'état d'un être déchu, qui souffre,
qui mérite de souffrir, & qui ne peut
être rétabli que par les souffrances :
Que les maux physiques sont destinés
à guérir le mal moral : que les passions
& les crimes des hommes les plus
méchants, sont bornés, dirigés & ré-
glés de façon par une sagesse souve-
raine, qu'elle tire l'ordre de la con-
fusion, la lumière des ténèbres, & des
biens innombrables des maux passa-
gers de cette vie : Que cette Provi-
dence conduit tout à ses fins, sans
jamais blesser la liberté des êtres in-
telligens, & sans produire ni approu-
ver les effets de leur malice délibé-
rée ; & que tout est réglé dans l'ordre
physique, tandis que tout est libre
dans l'ordre moral : Que ces deux

TRADUC-
TIONS DES
P O E T E S
ANGLOIS.

Lettr. de
MM. Rac. &
Kamf. à la
suite du poë-
me de la Re-
lig. seconde
édit.

ordres sont enchaînés sans fatalité ,
 & sans cette nécessité qui nous rend
 vertueux sans mérite , & vicieux sans
 crime : Que nous ne voyons présen-
 tement qu'une roue détachée de la
 vaste machine , qu'un nœud très-
 petit de la grande chaîne , & qu'une
 foible partie du plan immense qui
 fera dévoilé quelque jour. ,

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

Voilà le plan que M. de Ramsay
 donne du système de M. Pope : cette
 manière de l'expliquer est lumineuse &
 conforme à la Religion ; & c'est à peu
 près de la même manière que l'entend
 M. Silhoïete dans ses *Lettres philosophi-
 ques & morales* où l'on donne une expli-
 cation raisonnée du système de M. Pope
 dans son *Essai sur l'homme* , tirées d'une
 réponse de M. Warburton au *Commentai-
 re de M. de Croufaz*. Vous pouvez lire
 ces lettres dans le tome second des
 traductions de M. Pope par M. Sil-
 hoïete dans l'édition de la Haye 1742.
 Ces lettres sont au nombre de sept ,
 & renferment une longue explication
 du système de M. Pope , & une criti-
 que perpétuelle & fort vive du *Com-
 mentaire* de M. de Croufaz.

M. l'Abbé du Resnel paroît aussi
 bien souvent au tribunal de M. Silhoïe-

Hist. lit. de
 la Fr. t. 25.
 part. 2.

te, & c'est le plus ordinairement pour être relevé sur un grand nombre de méprises qu'on prétend qu'il a laissé glisser dans sa traduction de l'Essai sur l'homme. „ Ceux qui font un „ peu malins, disent les Auteurs de „ l'Histoire littéraire de la France, „ trouveront matière à se réjouir s'ils „ veulent prendre la peine d'examiner „ toute cette controverse. Mais il est „ vrai aussi que des personnes plus gra- „ ves y pourront puiser de fort belles „ instructions, & se promener à loisir „ dans les routes spacieuses d'une pro- „ fonde Métaphysique. „

A la fin des sept lettres de M. Sil-
hoüete on trouve la *Prière universelle*
de M. Pope, ainsi intitulée, parce
que, selon le Traducteur, elle peut
convenir à tous les hommes dans quel-
que situation qu'ils se trouvent, & de
quelque opinion qu'ils soient. D'autres
pensent que c'est plus la prière d'un
Philosophe que d'un Chrétien, quoi-
que M. Silhoüete veuille qu'on y voie
„ l'union des sentimens qu'inspirent
„ à un homme vertueux la raison & la
„ Religion naturelle, fans que cette
„ prière s'écarte en rien de ceux que
„ dicte la révélation. „

Le Traducteur reprend l'Auteur de la Tragédie de *Didon*, M. le Franc, d'avoir mal traduit un endroit de cette *Priere*, où l'homme parlant de lui-même à Dieu, dit : „ Ne souffres pas que „ cette main foible, incertaine, présume de lancer ta foudre, & que „ nonçant anathême sur tout l'univers „ je damne tous ceux que je juge tes „ ennemis. „ M. le Franc a traduit ainsi :

TRADUCTIONS DES
PORTES
ANGLOIS.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger Dieu même ,
Que tes foudres lui soient remis ,
Et qu'il répande l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis !

Il est certain que ces deux versions ne disent pas entièrement la même chose. Mais M. Silhouïete auroit dû ajouter que M. le Franc a désavoué l'impres-
sion de cette traduction qui est en vers François, dans une lettre qu'il a adressée sur ce sujet aux Auteurs du Journal des Savans, & qui est imprimée dans le Journal du mois de Septembre 1741. „ Il y a, dit-il, environ quatre „ ans, qu'ayant commencé à étudier „ l'Anglois, & quelques personnes de „ la nation me parlant de la précision „ & de l'énergie de cette langue, je

„ m'engageai avec eux à rendre un
 „ certain nombre de vers Anglois en
 „ autant de vers François. „ Ces An-
 glois lui donnerent, pour remplir cette
 espèce de défi, la priere de M. Pope;
 il la traduisit, & livra sa traduction
 sans penser à l'abus que l'on pourroit
 en faire. La réflexion lui fit redeman-
 der sa copie; il n'étoit plus tems. Il
 exigea qu'elle ne parût point; on le lui
 promit, & l'on ne tint point parole.
 Dans sa lettre, il défavoue cette tra-
 duction, fait sentir en peu de mots les
 maximes dangereuses répandues dans
 la priere, proteste qu'il est très-éloigné
 des les adopter, & parle du bon
 usage que l'on doit faire de la poésie.
 Je ne vois pas pourquoi M. le Franc
 n'a pas mis son nom à ce défaveu qui
 ne peut que lui faire honneur.

Je ne demanderai pas de même pour-
 quoi l'Auteur anonyme de l'Ecrit qui
 a pour titre, *le Poème de Pope, intitulé*
Essai sur l'Homme, convaincu d'impiété,
 ne s'est point nommé; on en sent la
 raison en lisant ses trois lettres: il y
 venge avec force la Religion blessée
 dans le Poème Anglois, tel qu'il a été
 traduit en vers François, & l'on n'ai-
 me point à paroître à découvert de

vant quelqu'un à qui l'on ne prétend dire que des vérités défagréables.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

La Philosophie de M. Pope semble plus exacte & plus instructive dans ses *Epîtres morales*, du moins dans les quatre que M. Silhouette a traduites en François, & qu'il a fait imprimer à la suite de sa version des *Essais sur la critique* & sur l'homme dans l'édition de 1742. M. Pope a composé ces quatre *Epîtres* en vers; la traduction est en prose. Elles roulent sur des sujets intéressans; la première est sur le caractère des hommes, la seconde sur celui des femmes: dans la troisième le Poète peint & blâme l'avarice & la prodigalité; il censure dans la dernière le vain & le faux emploi des richesses. Tout est animé dans ces *Epîtres*: on y trouve quantité de descriptions, de portraits & de caractères, qui plaisent, qui amusent, qui instruisent; on y voit surtout en plusieurs endroits une peinture naïve & juste des mœurs des Anglois, & le Traducteur ne craint pas d'affirmer que le lecteur apprendra peut-être mieux à connoître les Anglois par l'étude de ces *Epîtres*, que par la lecture de la plupart des relations des voyageurs modernes.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

On ne peut regarder que comme une satire l'Épître sur le caractère des femmes. Le Poète ne leur accorde aucun caractère, & il déclare avec une franchise qui n'aura pas beaucoup de partisans, „ que la meilleure femme, „ ainsi que la plus méchante, n'est „ qu'un assemblage de contradictions. Le Traducteur prétend que cette liberté avec laquelle le Poète parle à la Dame à qui il adresse cette Épître, & à qui il n'accorde que le meilleur assemblage des contradictions, *ne peut être que l'effet d'une estime bien singulière & bien éminente.* Mais, dit un Critique, „ que, si ces sortes de douceurs sont „ des marques d'estime dans M. Pope, „ il faut qu'il estime bien fort les femmes affectées, les artificieuses, les fantasques, les beaux esprits, les stupides, puisqu'il leur dit pis que pendre. „ Au reste, dit le même Critique, „ quelque mérite qui brille dans ces „ Épîtres, certains lecteurs trouveront „ peut-être que M. l'Abbé du Resnel „ ne feroit pas mal de les *franciser* un „ peu. Chacun a son goût, & si M. Silhouète est estimable & estimé par „ ses traductions littérales, rien n'em- „ pêche qu'on ne garde aussi quelque *estime*

Hist. litt.
de la Fr. t.
35. part. 2.

„ estime pour les Traducteurs qui ne
 „ font pas tout-à-fait si rigides sur l'ar-
 „ ticle. „

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ANGLAIS.

Dans sa jeunesse , M. Pope avoit composé quelques ouvrages beaucoup moins sérieux que ceux dont je vous ai entretenu jusqu'à présent. On met de ce nombre *la Boucle de cheveux enlevée* , Poëme héroïcomique en cinq chants , que les Anglois estiment autant que le *Lutrin* de M. Despréaux. On dit que M. Pope n'avoit que vingt ans lorsqu'il composa ce poëme. Ce qui le fit éclore fut une aventure arrivée en 1712. à Madame Fémor à qui ce petit ouvrage est dédié. La médiocrité d'un sujet aussi stérile en apparence ne servit qu'à faire estimer davantage le genie & le bel esprit de l'Auteur.

Préf. de la
 trad. de la
 B. des chev.
 en prose.

On trouve en effet dans ce petit poëme , de l'invention , du dessein , de l'ordre , du merveilleux , de la fiction , des images ; en un mot ce qui constitue la vraie poésie. On y remarque un comique riant , fort éloigné du fade burlesque , des allusions satyriques sans être offensantes , des plaisanteries hardies , mais quelquefois trop libres , des railleries délicates sur les femmes , peut-

être plus capables de leur plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avions point encore vu de Poème dont le merveilleux fût tiré du système imaginaire des Cabalistes ; l'usage qu'en a fait M. Pope montre que ces idées peuvent être favorables à la poésie. Dans son Epître dédicatoire, ce Poète convient que ce qui constitue le merveilleux de son poème, il l'a emprunté du *Comte de Gabalis* de l'Abbé de Villars, ouvrage connu de presque tout le monde. Ce *Comte* vous apprendra, dit-il à Madame de Femor, que les quatre élémens sont peuplés d'esprits appelés Silphes, Gnomes, Nymphes, Salamandres ; » ce » système des esprits est exposé dans » mon premier chant. Tout ce qui est » contenu dans les autres chants est » également fabuleux, à l'exception de » l'enlèvement de votre charmante » boucle de cheveux qui, comme vous » savez, est une aventure un peu plus » réelle que leur métamorphose. Tous » les héros du poème ne sont pas moins » des êtres imaginaires, que les esprits » aériens qui y agissent. »

Chacun de ces chants est fort court

Le discours du Silphe Aïel à Belinde encore endormie, c'est-à-dire, à Madame de Fémor, occupe la plus grande partie du premier chant. Le second est employé à décrire le caractère de Belinde, & son extérieur, surtout sa boucle de cheveux qu'un Baron prend le dessein d'enlever. Dans le troisième chant, le Poète conduit son héroïne dans la Maison Royale d'Hamptoncourt, où l'on fait une partie de jeu qu'il décrit poétiquement. Si vous ignorez ces jeux qui ont pris la place des conversations, & qui rassemblent chaque jour tant de personnes oisives, la plus grande partie de ce troisième chant vous paroîtra un peu obscure, ou vous amusera moins. Mais je suis sûr que vous gouteriez la description que le Poète fait de ces sortes d'assemblées.

» Ce fut, dit-il, dans ces beaux
 » lieux que la compagnie se rendit pour
 » s'entretenir utilement pendant quel-
 » ques heures. Les uns parlent d'une
 » visite rendue, d'autres d'un bal re-
 » marquable par la magnificence & la
 » galanterie. Ceux-ci vantent la gloire
 » des Isles Britanniques, ou la beauté
 » d'un écran des Indes, & ceux-là in-

» terpretent les mouvemens , les si-
 » gnes & les regards. On entend à
 » chaque mot flétrir une réputation ; &
 » s'il arrive que la conversation soit
 » pour quelques momens suspendue ,
 » l'éventail & la tabatiere la soutien-
 » nent. On chante, on rit, on lorgne ,
 » & le reste. » Il y a en France bien
 des copies de ce portrait. C'est à la fin
 du même chant que l'attentat médité
 par le Baron est exécuté, malgré les
 précautions des Silphes commandés
 pour veiller à la conservatiou de Bé-
 linde.

Les plaintes de celle-ci , & le com-
 bat livré pour recouvrer ce qu'elle a
 perdu , occupent presque tout le qua-
 trième chant. Dans le cinquième, on
 voit la métamorphose de la boucle de
 cheveux. » Il court un bruit , dit le
 » Poète , que cette boucle est montée
 » à la sphere de la Lune , où tout ce
 » qui se perd sur la terre est conservé
 » avec soin. C'est là que dans des vases
 » massifs on garde l'esprit des héros , &
 » que dans de petits étuits & de belles
 » tabatières on conserve celui des pe-
 » tits Seigneurs efféminés. On y voit
 » les cœurs des amans enchaînés par
 » des rubans de toutes couleurs. C'est

» encore dans ce même lieu que l'on
 » trouve les aumônes faites à la mort,
 » les vœux enfreints, les promesses des
 courtisans, &c.

TRADUC-
 TIONS DES
 POÈTES
 ANGLAIS.

La traduction de ce poëme héroï-
 comique qui nous a été donnée en 1728.
 a dû contribuer à dissiper le préjugé où
 nous étions, & que beaucoup de per-
 sonnes conservent encore, que la na-
 tion Angloise n'a que le sérieux & le
 profond en partage, & qu'elle ne peut
 atteindre, comme nous, à la fine plai-
 santerie, à la satire délicate, à l'élé-
 gant badinage. Cette traduction écrite
 d'un style pur, vif, & poétique sans
 être en vers, fut attribuée, lorsqu'elle
 parut à Madame de Caylus, & l'on
 trouve en effet le nom de cette Dame
 écrit sur l'exemplaire qui est à la Bi-
 bliothèque du Roi. M. l'Abbé des
 Fontaines a néanmoins revendiqué cet-
 te traduction, & il n'y perd rien. Il
 assure dans la préface qu'elle est *très-
 littérale*. » On n'a rien ajouté, dit-il,
 » ni rien retranché; & si elle renferme
 » quelques différences, elles sont lége-
 » res & dans les regles. » C'est-à-dire,
 ainsi qu'il s'en explique plus bas, qu'il
 a seulement eu attention de préférer
 les expressions équivalentes à celles qui ré-

Observ. sur
 les écriv. mod.
 t. 30. p 445.

pondent directement & immédiatement aux termes de l'original. Mais dans la lettre 445. de ses observations sur les Ecrits modernes, parlant de la même traduction, il dit *qu'en plusieurs endroits il s'est à dessein fort éloigné de l'original, pour se prêter au goût de notre nation.* Lequel croire? C'est à lui à concilier cette contradiction.

M. Despréaux, de l'Académie d'Angers, s'est amusé à mettre le même poème en vers de dix syllabes, comme les plus aisés & les plus libres. Et quoique l'Auteur convienne de bonne foi qu'il n'entend pas l'Anglois, & que sa traduction n'a été faite que sur celle dont je viens de vous parler, on n'a pas laissé de dire dans le Mercure du mois de Novembre 1742. que *le Traducteur a exactement pris l'esprit de l'Auteur en suivant le texte à la lettre; que ce que la langue Angloise a de plus expressif, s'y trouve rendu avec toute la délicatesse de la nôtre; & que les compatriotes de M. Pope l'ont reconnu.* J'ai de la peine à croire que M. Despréaux se fasse un honneur d'un compliment si absurde. Il doit être plus flaté de l'éloge que l'Observateur des Ecrits modernes fait de sa traduction, & cet élo-

ge pourra peut-être le consoler du jugement de ceux qui préfèrent la traduction en prose, & qui ne trouvent que rarement dans l'imitation en vers ce feu, cette vivacité d'images & d'expressions, cet enthousiasme poétique que la première traduction offre si souvent. Quelque estime au reste que l'on veuille bien faire de la version de M. Despréaux, je n'y ai rien vu que l'on puisse comparer à cet endroit du quatrième chant du même poëme dont M. de Voltaire nous a donné une traduction libre dans ses *Lettres philosophiques*.

TRAN-
DUCTIONS DES
POETES.
ANGLOIS.

Mél. de litt.
ou lettr. phi-
los, ch. 25.

Ombriel à l'instant, vieux Gnôme réchigné,
Va d'une aile pesante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons qu'il répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y soufflent à l'entour,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du
vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins sans en savoir la cause;
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS

La médifante envie eft affife auprès d'elle ,
Vieux fpectre féminin , décrépite pucelle ,
Avec un air dévot déchirant fon prochain ,
Et chanfonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée ,
Une jeune beauré non loin d'elle eft couchée ;
C'eft l'affectation , qui graffeie en parlant ,
Ecoute fans entendre , & lorgne en regardant ,
Qui rougit fans pudeur , & rit de tout fans joie ,
De cent maux différens prétend qu'elle eft la proie ,
Et pleine de fanté sous le rouge & le fard ,
Se plaint avec molleffe , & fe pâme avec art.

Feuille
doux pour
l'année 1743.

Je fouhaite que la traduction nouvelle
du petit poëme de M. Pope que l'on
a annoncée dans les nouvelles littérai-
res de Caën , & qui doit être en vers
Alexandrins , puiffe être mise à côté
de ces vers de M. de Voltaire , &
n'en point fouffrir. Je ne fçai fi cette
traduction eft la même que celle qui
a été traduite en vers François par M.
M... & imprimée à Paris en 1746. in-8.

Je groffirois trop la nouvelle édition
de ce Tome VIII. de mon ouvrage
fi j'entrois ici dans le détail des fix
Volumes des traductions de diverses
poëfies Angloifes dont M. l'Abbé Yart,
de l'Académie de Rouen , a enrichi
le public depuis 1749 jufqu'en 1754 ;

& si j'y ajoutois une notice circonstan-
ciée du choix de différens morceaux de
Poësie traduits pareillement de l'An-
glois, par M. Trochereau, maintenant
employé dans l'Isle de la Martinique.

TRADUC-
TIONS DES
POËTES
ANGLAIS.

Je me contenterai donc de dire, que
les Traductions de M. Yart, écrites
d'un style élégant & léger, sont tou-
jours accompagnées de jugemens sur
les ouvrages des Poëtes dont il a fait
passer les écrits en notre langue, de
la comparaison de leurs poësies avec
celles des Auteurs anciens & moder-
nes, de notes, & de Discours préli-
minaires, & souvent de la vie de
chaque Poëte. Qu'on trouve dans le
t. I. les trois Poëmes de Jean *Philips*,
Pomone, ou *le Cidre*, en 2 Livres;
Bleinheim ou *la bataille d'Hochstet*, &
le Précieux Chelin, & sept pièces de
Swift. Dans le deuxième plusieurs
poësies, entre autres, l'Essai même
sur la Poësie de M. le Duc de Buc-
kinham; & diverses autres pièces de
Jean *Wilmot*, Comte de Rochester,
de Joseph *Adisson*, des Dames de
Worthley Montaigne, & *Behu*; de *Po-*
ppe, de *Waller*, de *Cowley*, de *Mat-*
thieu Prior, &c. Que le tome III.
contient une Histoire détaillée de la

vie & des Ouvrages d'Alexandre *Pope*, une Epître du même au Docteur Arbuthnot, & IV. Epîtres morales, encore du même. Que le tome IV. offre aussi d'autres Epîtres, non seulement de *Pope*, mais de plus de *Dryden*, *Congrève*, *Adisson*, *Jean Gay*, *Hilbernard Jacob*, & *Swift*, suivies de plusieurs Hymnes, Odes, &c. de *Fenton*, de Jacques *Thomson*, du Docteur *Parnell*, de Guillaume *Congrève*, de *Pope* & de *Dryden*. Qu'enfin les Tomes V. & VI. renferment plusieurs Odes, Panégyriques, Elégies, Epitaphes, Eglogues, Chançons, Epigrammes, & Madrigaux, où l'on retrouve encore les noms de *Congrève*, de *Cowley*, *Parnell*, *Prior*, *Waller*, *Dryden*, *Thompson*, *Pope*, *Gay*, *Mylady Worthley*, *Philipps*, & ceux de plusieurs autres dont le détail pourroit ennuyer, mais dont je ne me suis point ennuyé à lire les pièces.

Le Recueil de M. Trochereau, après un Discours préliminaire qui m'a paru solide & bien pensé, offre l'Essai sur la poésie du Comte de *Buckingham*, *Jean Schffield*, d'abord Comte de *Mulgrave*; l'Essai sur la maniere de traduire les Poètes, par

Milord Comte *de Roscomon*; le Temple de la Renommée, par M. *Pope*, petit poëme qui fut aussi imprimé la même année à Londres, traduit en vers François; la Fête d'Alexandre, ou le pouvoir de la Musique, Cantate pour S^{te} Cécile, par Dryden; & une Pièce intitulée, *le Choix*, par Pomfret. Toutes ces Traductions de M. l'Abbé Yard & de M. Trochereau sont en prose.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

C H A P I T R E X V I I.

*Des Traductions de quelques Pièces
du Théâtre Anglois.*

IL ne me reste plus à vous parler que de quelques pièces du Théâtre Anglois : cet article sera court; ce Théâtre nous étoit si peu connu avant *le Théâtre Anglois* de M. de la Place, que sans M. l'Abbé Prevost qui en a traduit quelques pièces dans son ingénieux ouvrage périodique intitulé, *le Pour & Contre*, je ne sçai si nous en connoîtrions d'autres que le Caton de M. Addison. Guillaume Shakespear a été comme le fondateur de ce Théâtre. Il naquit en 1564. à Stratford, ville du Comté de

M vj

Pour & C.
tom. 14. 2^e.
194.

Warwick située sur la rivière d'Avon. Les archives de cette ville rendent témoignage que sa famille y tenoit un rang fort honnête. Son pere, chef d'une Manufacture de laine, se trouva chargé d'une famille si nombreuse, qu'il ne put donner de meilleure éducation à ses enfans que son propre commerce. Guillaume, quoique son aîné, ne fut point distingué de ses freres; & s'il passa quelque tems dans une école où il apprit probablement le peu de Latin qu'il sçavoit, le cours de ses études fut bientôt interrompu par les ordres de son pere. Les embarras des affaires de celui-ci, & le besoin qu'il avoit du secours de son fils, le forcerent de le rappeler dans le sein de sa famille. Cette raison prouve autant que ses ouvrages qu'il n'a eu aucune connoissance des anciens Poètes.

En effet on ne remarque rien dans tout ce qui est sorti de sa plume, qui paroisse imité de leurs écrits, & l'on ne sauroit douter qu'avec la délicatesse de son goût, & ce fond d'élévation naturelle qui le rend égal, & peut-être supérieur à quelques-uns des plus grands génies de l'antiquité, il n'eût emprunté d'eux quelques beautés qui se trouve-

roient mêlées parmi les siennes, s'il eût été assez familiarisé avec leur langue, pour les connoître par eux-mêmes. Cependant il n'ignoroit pas si absolument la langue Latine, qu'il ne s'en trouve quelques mots dispersés dans ses pièces.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

On croit avec beaucoup d'apparence qu'après avoir quitté les écoles, il se livra entièrement à la profession de son pere. Il épousa jeune la fille d'un riche Fermier nommée *Hathavay*, avec laquelle il passa tranquillement quelques années, jusqu'à ce qu'une folie de jeunesse dans laquelle il se précipita imprudemment, le força d'abandonner son pays, & de renoncer à son établissement. Il s'étoit lié avec quelques jeunes débauchés qui l'engagerent à voler avec eux les Daims d'un parc voisin de Stratford. Le Seigneur les poursuivit en justice avec rigueur, & Shakespear, pour se venger, composa contre lui une Ballade fort injurieuse. On croit que ce fut son essai poétique, Cette pièce satyrique aigrit tellement celui qui le poursuivoit, que pour éviter son ressentiment, le jeune Poète fut obligé de se retirer à Londres.

Shakespear se lia dans cette ville avec les Comédiens qui le reçurent

dans leur troupe, & il s'y distingua, du moins comme un excellent compositeur. On ignore de quel rôle il étoit principalement chargé. Dans sa tragédie de *Hamlet* il a représenté le personnage de *l'Esprit*. C'est à peu près comme la statue du Commandeur dans le *Festin de Pierre*. L'art eut si peu de part à tous ses ouvrages, & la nature s'y fait reconnoître si sensiblement, que si la jeunesse est la saison de la vie où l'imagination est la plus ardente & la plus vigoureuse, il s'ensuit que ce qu'il nous a laissé de plus admirable doit être ce qu'il a fait à cet âge. Sa manière de penser étoit naturellement si élevée, qu'elle n'avoit pas besoin d'être réformée par le secours de la méthode, & qu'un juge équitable & impartial l'auroit toujours approuvé à la première vûe.

Il y auroit de l'injustice à le vouloir considérer par les règles de l'art; il ne les a jamais connues. Il faut l'envisager comme un homme qui vivoit dans un siècle où le mauvais goût & l'ignorance étoient des vices dominans. On se méloit d'écrire, mais chaque Ecrivain prenoit ses propres fantaisies pour guide. De tant de pièces qui ont précédé les siennes, il ne nous en reste

pas une qui puisse être soufferte aujourd'hui sur nos théâtres. On avoue qu'il est rarement inventeur de sa fable : il la prenoit dans quelque Histoire véritable ou dans quelque Roman connu, & sa coutume étoit de conserver presque toujours aux incidens, l'ordre & la durée qu'ils avoient dans les Auteurs d'où ils étoient tirés. En récompense on ne trouvera presque rien dans toutes ses œuvres qui ne puisse être justifié par rapport aux mœurs, aux caractères, au ressort des passions, & à l'expression des sentimens. M. l'Abbé Prevost, de qui j'emprunte ce que je viens de dire, justifie ce jugement par des exemples tirés de diverses pièces du Poète.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

La Reine Elizabeth prit tant de goût pour son esprit & pour ses ouvrages, qu'elle ne dédaignoit pas de se faire rendre compte du plan de ses pièces, & de l'aider quelquefois de ses conseils. M. Prevost en apporte encore des exemples. Tous les Seigneurs Anglois de son tems le comblèrent de faveurs & de biens. Chargé d'honneurs & de richesses, il passa les dernières années de sa vie dans le lieu de sa naissance, où son caractère philosophique

lui fit trouver plus de douceur dans la
 solitude, & dans le commerce d'un
 petit nombre d'amis, qu'il n'en avoit
 goûté à la Cour au milieu des applau-
 dissemens publics. Il mourut à l'âge de
 cinquante-trois ans, & fut enterré dans
 l'Eglise de Stratford, où l'on voit en-
 core son Tombeau. Les œuvres de
 ce Poète de l'édition de 1710. sont en
 neuf volumes in-12. dont le dernier
 contient ses poësies mêlées. De tant de
 pièces, renfermées dans les huit pre-
 miers volumes, il n'y en a que quel-
 ques-unes à qui la nation Françoisse pa-
 roisse appliquer les loüanges qu'elle a
 prodiguées à l'Auteur, savoir : la Tem-
 pête, ou l'Isle enchantée : les femmes de
 Windsor en bonne humeur : Othello,
 ou le More de Venise, tragédie : &
 quelques autres en petit nombre, dont
 vous pouvez voir l'idée & la critique
 dans le *Pour & Contre*, tome XIV.
 nombre 195.

Lettr. sur la
 trag. dans ses
 Letts. philos.

M. de Voltaire pour faire mieux
 connoître en France le génie de Sha-
 kespear, a traduit en vers François le
 Monologue de la tragédie de Hamlet
 où celui-ci délibère s'il doit vivre ou se
 donner la mort. Mais M. l'Abbé Pre-
 vost prétend que dès le troisième vers

M. de Voltaire prête un blasphème au Poëte Anglois, lorsqu'il lui fait dire: TRADUC-

Dieux cruels, s'il en est!

TIONS DES
POETES
ANGLOIS.

Il n'y a rien d'approchant dans l'Anglois, dit M. Prevost, & rien n'est si contraire au caractère de la pièce. Pour en convaincre, M. Prevost a traduit en prose le même Monologue, & l'a traduit littéralement, autant que la différence des deux langues a pu le permettre; au lieu que la traduction de M. de Voltaire n'a rien de littéral, comme ce Poëte en convient dans le tems même qu'il s'élève avec force contre ceux qui se donnent trop de liberté en traduisant les Poëtes. Vous trouverez dans le tome ix. du *Pour & Contre* un autre endroit de la tragédie de *Hamlet* traduit en prose: c'est le dialogue du Prince *Hamlet* & de Guildens à qui le Prince présente une flute dont l'autre se défend de jouer. Ce dialogue paroît ridicule à de bons Critiques, quoique loué par M. Addisson.

M. de Voltaire, l'un des premiers qui ayent fait connoître les Muses Angloises en France, traduisit aussi en vers il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs Poëtes d'An-

gleterre, pour l'instruction de ses amis. Il donna entr'autres la scène d'Antoine & du peuple Romain prise de la tragédie de Jules César de Shakespear : on le pria de traduire le reste, mais jugeant que cette entreprise ne pouvoit réussir, il se contenta d'imiter la pièce Angloise, & de composer dans le goût Anglois sa tragédie en trois actes, intitulée *la mort de César*, qui fut d'abord imprimée sans son aveu avec beaucoup de fautes, & que l'on trouve beaucoup plus parfaite dans le recueil de ses œuvres. Shakespear a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules, & les morceaux les plus sublimes. M. de Voltaire a évité ce bizarre contraste : il a fait de la pièce Angloise le même usage que Virgile faisoit des ouvrages d'Ennius ; il a imité de Shakespear les deux dernières scènes, qui sont des plus beaux morceaux d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Du Résn.
not. sur le
chap. 3. de
l'Ess. sur la
crit.

Dryden est plus connu & plus estimé que Shakespear ; il est regardé comme le plus grand Poète d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de vers qui sont sortis de sa plume. On l'accuse d'avoir quelquefois abusé de sa facilité. Il est plein d'inégalités.

Mais dans ceux de ses ouvrages où il est le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'esprit de son pays, mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques tragédies & un grand nombre de comédies. Il avoit eu des pensions considérables de la Cour; mais sur la fin de sa vie, les cabales de ses ennemis, peut-être aussi sa mauvaise conduite, les lui firent retrancher, & il mourut dans la misère. Cet état ne ternit point la réputation que ses vers lui ont acquise :

TRADUCTIONS DES POÈTES ANGLAIS.

Sur l'illustre Dryden l'orgueil & la malice
Epuiserent longtems leur amere injustice,
Son bon sens triompha de leurs fads bons mots,
Et Dryden à son char entraîna ses rivaux.

Id. Ess. sur la crit. ch. 34

Il a cependant été blâmé des Anglois mêmes de la manière vive & peu sèante dont il attaqua dans sa tragédie de Cléopâtre, la tragédie de Phédre & Hippolite de M. Racine. Voici ce qui y donna lieu.

Pour & C. t. v. p. 35.

Toute l'Angleterre couroit aux représentations de Cléopâtre, & en effet mille beautés qui y sont, dit-on, répandues, doivent faire regarder cette pièce comme un chef-d'œuvre. Quelques François qui se trouverent à Lon-

dres, entreprirent, avec une médiocre connoissance de l'Anglois, de faire la critique de cette tragédie. Leur censure tomboit particulièrement sur la dernière scene du troisième acte, où il est question de l'entrevue d'Octavie femme de Marc-Antoine, & de Cléopâtre sa maîtresse. Dryden irrité, écrivit son ressentiment, & se vengea en attaquant le célèbre Racine dont il n'effleura pas la réputation. Vous pouvez lire cette scene de *Cléopâtre* traduite en prose dans le tome cinquième du *Pour & Contre*. M. Prevost qui nous donne cette traduction que sous le nom d'un Anglois son correspondant, qui ne nomme point, ayant vu que cette scene plaisoit en notre langue, donna dans le tome sixième de son ouvrage la traduction de quelques autres scenes du cinquième acte de la même tragédie. Et dans le tome huitième revenant sur ses pas, il publia le reste de cette pièce en renvoyant à ce qu'il avoit déjà rapporté; en sorte que nous avons une traduction complete de la tragédie de Cléopâtre de Dryden. Mais le Traducteur convient qu'il a adouci certains endroits, & retranché même plusieurs figures qui seroient absolu-

ient choquantes dans notre langue.

M. l'Abbé D. B. a donné en 1743. TRADUCTIONS DES POÈTES ANGLAIS.
 ne traduction en prose d'une autre
 agédie de Dryden, intitulée *Montezuma, ou Fernand Cortez*. Un Critique
 ui a, sans doute, examiné cette pié-
 e, dit qu'il y a beaucoup d'invention
 : de génie ; mais qu'elle manque de
 ôt ; que d'ailleurs le style est plus
 'un insipide déclamateur, que d'un
 oète tragique. Il estime davantage le
 nquième acte. J'ai lû aussi cette tra-
 édie, & je n'ai pû m'interresser à au-
 in personnage. Le sujet annonce de
 rands événemens, & je n'ai trouvé
 resque que d'insipides dialogues amou-
 eux, peu de suite, peu de liaison, &
 resque rien qui ait pû m'attacher. J'ai
 eut-être eu tort ; & je veux croire que
 ennui que m'a causé cette lecture,
 ient plus de moi que de la pièce.

Je n'ai pas trouvé le même dégoût
 i lisant *l'Amour confident de lui-même*,
 omédie de M. Stéele, dont M. l'Ab-
 Prevoft nous a donné la traduction
 ins le tome VIII. de son *Pour & Con-*
 . Etois-je mieux disposé que lorsque
 i lû le *Montezuma* de Dryden ? ou
 comédie de M. Stéele est-elle réelle-
 ent plus interressante, mieux ordon-

dée, plus propre à plaire & à attacher.
 Cette comédie, la plus estimée de toutes les pièces de ce genre, qui viennent de M. Stéele, est en cinq actes. Le Traducteur dit qu'à la réserve de quelques libertés nationales, & d'un petit nombre de fautes contre ce que nous nommons les regles, il n'y voit rien qui ne puisse entrer en comparaison avec ce que notre théâtre a produit de plus estimé. Que le fond du sujet soit pris de Térence, il ne seroit pas plus juste de le reprocher à M. Stéele, que de reprocher à Térence d'avoir pris ses sujets dans le Poète Ménandre. L'unité de lieu paroît blessée dans toutes les scènes; mais les Anglois ne s'affujettissent point à cette regle; & M. Prevost ne croit pas qu'ils aient beaucoup de tort, pourvu qu'on ne fasse point passer les personnages d'une partie du monde à l'autre.

Il observe aussi qu'il y a plus d'ordre & de bienséance dans cette comédie Angloise qu'on n'avoit lieu d'en attendre; & qu'il y a peut-être lieu de s'étonner, que sur les mêmes théâtres où l'on voit paroître tous les jours avec succès les bouffonneries les plus basses & les plus indécentes, on ait accordé

int d'applaudissemens à une pièce si exacte & si modeste. Il en faut conclure, dit-il, que ce n'est pas faute de goût que les Anglois tardent si longtemps à épurer tout-à-fait leur théâtre, & que si leur pratique ordinaire est encore inférieure à leurs idées, on ne peut peut-être en accuser que la tyrannie de l'habitude.

TRADUCTIONS DES POÈTES ANGLAIS.

C'est encore à M. Prevost que nous devons la connoissance de la tragédie de M. Lillo, intitulée *Georges Barnvel*, imprimée en Anglois à Londres depuis environ vingt ans; de *la fête d'Alexandre*, ou *le pouvoir de la Musique*, par Dryden; de la traduction libre de *Ayare* de Moliere, par Fielding; d'une pièce intitulée, *l'Amour trompé*, dont on ne dit point l'Auteur; de plusieurs Epigrammes Angloises; & de quelques autres vers composés dans la même langue.

M. Prevost n'a pas seulement donné une analyse exacte de la tragédie de *Georges Barnvel*, garçon Marchand à Londres, il en a traduit aussi quelques scènes, la première du premier acte, la troisième & la quatrième du troisième acte, & la seconde & la troisième du quatrième. Il dit que cette

Pour & C.
t. 3. n°. 45.
& t. 4. n°. 46.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLOIS.

pièce avoit été deslors représentée trente-huit fois de suite sur le théâtre de Drurylane, avec des applaudissemens soutenus, & un grand nombre de spectateurs presque toujours égal ; qu'elle eu le même succès sur tous les théâtres où elle a paru, & qu'il s'en étoit débité plusieurs milliers d'exemplaires imprimés.

Le même Auteur a traduit entièrement *la fête d'Alexandre, ou le pouvoir de la Musique* Cette pièce mise en Musique par Handel, célèbre Musicien, a deux parties. Elle est courte, mais elle interresse : elle a beaucoup plu, & la belle traduction de M. l'Abbé Prevost montre qu'elle a dû plaire en effet. En faisant remarquer ailleurs que les Anglois ont traduit les pièces de Moliere, non-seulement pour les lire, mais pour les représenter aussi sur leurs théâtres, il observe que M. Fielding, Traducteur de l'*Avaro*, semble avoir appréhendé que la simplicité du sujet ne déplût à ses compatriotes, & qu'il l'a chargé, autant qu'il a pu, de nouveaux incidens pour rendre l'intrigue plus composée. Les Anglois, dit-il à cette occasion, ne s'accoutument point de ce qui est trop facile à comprendre ;

1b. t. XI.
n°. 150. °

1b. t. I. p.
281. & suiv.

Comprendre : il faut donner partout de l'exercice à leur raison , ce qui revient peu près à la pensée de M. de la Fontaine dans ces vers de son Epître à Madame Harvay :

TRADUCTIONS DES
POÈTES
ANGLAIS.

... Les Anglois pensent profondement ,
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets , & forts d'expériences ,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour leur faire ma cour :
Leurs gens à pénétrer l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Pour se conformer à ce caractère de la nation , Fielding a pris le parti de changer quelques personnages de l'Amour trompé , d'en introduire de nouveaux , & par conséquent de multiplier les intérêts & les caractères , ce qui donne lieu à quantité d'événemens qui forment une pièce plus étendue & plus variée que celle de Molière. M. Prevost en donne des exemples auxquels il ajoute la traduction de la scène troisième du premier acte , de la septième du troisième acte , & de la huitième du même.

L'Amour trompé dont il a donné une traduction en prose avec l'original en

Tome VIII.

N

ib. t. VII]
n°. 93.

290 BIBLIOTHEQUE
vers Anglois, est une pièce imitée, &
ce qu'il paroît, de cette Epigramme
de Marot:

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ANGLAIS.

Amour trouva celle qui m'est amere ;
Et j'y étois , j'en sçai bien mieux le conte :
Bon jour , dit-il , bon jour Venus ma mere.
Puis tout-à coup voyant qu'il se méconte ,
Dont la couleur au visage lui monte ,
D'avoir failli , honteux , Dieu sçait combien :
Non , non , Amour , ce dis-je , n'ayez honte ,
Plus clairvoyant que vous s'y trompe bien.

M. Prevost compare cette Epigramme de Marot avec l'imitation en vers Anglois , & il trouve que celle-ci a beaucoup enchéri sur l'autre. Ce parallèle est une nouvelle preuve du goût & de la sagacité de l'Auteur.

Ib. t. IX. p. 290. L'un & l'autre ne se font pas moins sentir dans la traduction des vers Anglois sur les regrets d'une Dame qui avoit perdu un frere qu'elle aimoit beaucoup , & dans celle de diverses Epigrammes Angloises dont il a enrichi son Pour & Contre , comme vous pouvez vous en convaincre vous-même en consultant les tomes V. VI. & XII. de cet ouvrage.

Ib. t. V. n°.
69. & 70. t.
VI. n° 78. t.
XII. &c.

Mais il y a peu de pièces qui aient été plus généralement applaudies que

La tragédie de *Caton* par M. Addifson.

L'Auteur se contenta néanmoins longtemps de jouir du plaisir de se voir applaudi à chaque représentation, sans penser à faire imprimer sa pièce. Enfin un des plus grands Seigneurs d'Angleterre l'ayant pressé de la publier, il y consentit, & demanda à ce Seigneur la permission de la lui dédier, ce qui lui fut accordé. La Reine en fut informée, & fit déclarer à l'Auteur qu'elle s'attendoit que la pièce ne seroit pas dédiée à d'autre qu'à elle. Cette déclaration embarrassâ M. Addifson : il ne vouloit point désobliger ni la Reine, ni le Mylord. Le parti qu'il crut enfin devoir prendre, fut de faire paroître sa tragédie sans dédicace, & il en fut quitte pour quelques légers mécontentemens de la Reine qui le combla ensuite de nouveaux bienfaits.

On a toujours parlé fort avantageusement, surtout en Angleterre, de cette tragédie de M. Addifson, qui a été traduite en notre langue, & représentée avec grand succès. » Pour moi, » dit M. Riccoboni dans son histoire » du théâtre Italien, je crois que l'on » trouve dans cette tragédie le vrai » modèle d'une conspiration bien con-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLAIS.

Pour & Contre, t. IX. p. 230. & suiv.

P. 317. 318

» duite , & du langage d'un héros qui
 » pense toujours noblement , sans pas-
 » ser les bornes de la nature. Caton
 » est plus grand que tous les héros des
 » tragédies anciennes & modernes ,
 » & pourtant je le trouve toujours
 » homme. » M. Riccoboni dit qu'on
 pouvoit lui répondre , que Caton ne
 donne pas une larme à son fils mort ,
 & que c'est un manque d'humanité ,
 mais il soutient qu'il n'y a pas d'en-
 droits où le caractère de Caton soit
 mieux gardé , & qu'on ne peut l'ac-
 cuser d'inhumanité. » Caton , dit-il ,
 » entourré de ce reste peu nom-
 » breux de soldats , n'avoit garde par
 » ses pleurs de le décourager , en don-
 » nant une marque de foiblesse. Peut-
 » être même n'auroit-il pas répandu
 » de larmes quand il eût été seul &
 » sans témoins ; les larmes n'accom-
 » pagnent pas toujours la douleur , &
 » elles ne convenoient point au ca-
 » ractère de Caton. Mais pesons ce
 » qu'il dit en cette occasion , & l'on
 » verra qu'il n'y a rien de si ferme &
 » de si tendre en même-tems. » M. Ric-
 coboni n'approuve point les amours
 de la fille de Caton , & de la fille de
 Lucius , & il prétend que l'Auteur

pouvoit s'en passer, & que son sujet n'en avoit aucun besoin.

La tragédie de M. Addifson parut en 1713. La même année M. Boyer en fit une traduction Françoisise qui fut imprimée en 1713. même à Londres & à Amsterdam. Feu M. l'Abbé Dubos, Secrétaire & l'un des quarante de l'Académie Françoisise, s'exerça pareillement sur le même sujet. Il voulut faire parler à notre langue qu'il possédoit bien, une pièce qui faisoit l'admiration de l'Angleterre. On dit qu'il en a achevé la traduction : mais nous n'en connoissons que les trois premières scènes, qui furent imprimées dans les Nouvelles littéraires de la Haye du 17 Octobre 1716. avec les mêmes scènes de la traduction de M. Boyer, afin de mettre le lecteur en état de juger du mérite de ces deux versions, qui sont en prose l'une & l'autre : on regrette de n'avoir qu'une partie de la traduction de M. l'Abbé Dubos.

Celle de M. Boyer ayant fait connoître aux François la pièce de M. Addifson, on vit paroître plusieurs petits écrits pour ou contre cette tragédie. Je n'ai vu que les deux *Lettres à M. Boyer* insérées dans les Nouvelles lit-

TRADUCTIONS DES
POETES
ANGLOIS.

Pag. 337. &
suiv.

téraire de la Haye du premier & du seizième Janvier 1717. Ces deux lettres paroissent venir d'un homme d'esprit qui entend bien le génie de la poésie Dramatique, qui en connoît les règles, & qui en saisit bien le caractère.

M. Boyer dans sa préface parle fort peu obligeamment des François, & vante la supériorité de la langue Angloise sur la nôtre. L'Auteur des lettres relève modestement dans la première lettre ce que le Traducteur dit sur ce sujet. Il fait en peu de mots l'apologie de notre langue, de notre versification, & même de la rime. Il entre ensuite dans l'examen de la tragédie de M. Addisson ; il en donne une exacte analyse, & montre les défauts de cette pièce. Il fait voir entr'autres que l'unité de tems & celle d'action n'y sont point observées ; & il le prouve. Il observe de même que la pièce pèche contre l'unité de lieu. Voilà pour les règles du théâtre ; elles sont violées dans la tragédie de Caton, & selon le Censeur, ce violement est si sensible, qu'il a été apperçu de quiconque n'ignore pas entièrement ces règles.

Dans la seconde lettre, continuant son examen avec encore plus de ri-

gneur, il fait voir dans la pièce Angloise beaucoup de fautes contre le bon sens, & l'on est étonné en effet comment cette pièce a pû être tant vantée, étant si remplie d'imperfections. Ces deux lettres méritent d'être lues : j'ignore si on y a répondu ; mais j'ai de la peine à croire qu'on pût y répondre quelque chose qui fût assez sensé pour couvrir les défauts reprochés. La partialité de M. de Boyer a donné lieu aussi à M. Deschamps de faire un parallèle de la tragédie de M. Addisson, & de celle qu'il a donnée lui-même sous le titre de Caton d'Utique en 1715. & ce parallèle ne tourne pas sûrement à l'avantage du Caton Anglois.

M. Gottsched, Poète Allemand, qui a frayé à ses compatriotes le chemin de la poésie tragique, n'a guères jugé plus favorablement du Caton Anglois. » M. Addisson, dit-il, a joint » trois actions ensemble, dont chacune ne peut marcher seule sans rien ajouter à l'action principale, & la faisant même perdre de vue aux Spectateurs. » Voici l'action : Caton avec sa suite, » qui n'est pas nombreuse, est bloqué » dans Utique : César envoie lui offrir

Réflex. sur
 les théâtr. de
 l'Europe, par
 Riccoboni p.
 233. &c.

„ la paix qu'il refuse : César fait avan-
 „ cer ses troupes , & Caton se trou-
 „ vant dans l'impuissance de lui résis-
 „ ter , se perce d'un coup d'épée. Pour
 „ étendre l'action , M. Addisson y a
 „ inféré deux épisodes , ou plutôt deux
 „ autres actions étrangères. Porcius &
 „ Marcus , fils de Caton , aiment Lu-
 „ cie fille d'un Sénateur Romain. Por-
 „ cius , à qui son frere en fait la con-
 „ fidence , en agit sagement , & lui
 „ cache sa passion ; Marcus meurt , &
 „ son frere obtient Lucie. De l'autre
 „ côté , Juba aime Martia fille de Ca-
 „ ton , laquelle est aussi aimée de Sem-
 „ pronius , autre Sénateur Romain ,
 „ qui s'habille en Numide pour enle-
 „ ver Martia sous le nom de Juba : ce
 „ Prince le surprend , le tue , & ob-
 „ tient Martia à la fin.

„ Ces deux épisodes sont tout-à-fait
 „ étrangères à l'action principale , &
 „ dans le fond ce sont des faits qui dé-
 „ truisent le précepte de l'unité d'ac-
 „ tion. Outre qu'il n'est pas vraisem-
 „ blable que dans un tems où tout est
 „ en confusion dans Utique , on don-
 „ ne une si grande place à des intri-
 „ gues amoureuses ; le déguisement de
 „ Sempronius me paroît aussi trop

familier & trop trivial pour la tragédie. Caton même dans le premier acte ne me paroît pas si grand qu'il devroit l'être, & tel qu'il est lorsqu'il appaise le tumulte, & qu'il plaint la mort de son fils : tout le reste de l'action se passe en des choses étrangères qui ne le regardent pas. Dans la tragédie Angloise les scènes sont fort mal liées ensemble : les Acteurs vont & viennent sans que l'on sache pourquoi, & souvent le théâtre demeure vuide : les entrées & les sorties sont également défectueuses. Enfin je ne trouve pas vraisemblable que Caton mourant s'embarrasse de deux mariages. Tel est le jugement d'un Poète Allemand, que les François ne feront point difficulté d'adopter.

Ce même Poète a beaucoup profité néanmoins de la tragédie de M. Addison, dans celle de *Caton mourant* qu'il a composée en sa langue, & qui a été représentée avec succès sur le théâtre de Leipfic. Il en convient ; mais il a encore plus profité de la tragédie de Caton par M. Deschamps. Il est vrai cependant qu'il a ajouté à l'une & à l'autre pièce ; qu'il n'a pas

toujours suivi les vûes des deux Auteurs , & qu'il a tâché d'éviter les défauts qu'il leur reproche. Vous en pourrez juger en partie par l'analyse de la tragédie de M. Gottsched que M. Riccoboni a publiée dans ses *Réflexions historiques & critiques sur les différents Théâtres de l'Europe* ; par la critique de cette tragédie Allemande , & par la réponse de M. Gottsched à cette critique. Ces pièces terminent l'ouvrage de M. Riccoboni que je viens de vous citer.

Je ne vous ai rien dit du *Sir Politic Would-be* , comédie de M. de Saint Evtemont , parce que cette comédie n'est ni dans le goût Anglois , ni dans celui d'aucune autre nation. L'Auteur se trompoit lorsqu'il la donnoit pour faire connoître la comédie de Londres aux François. Comment y auroit-il réussi ? Il n'avoit lui-même aucune connoissance du théâtre Anglois , il en ignoroit la langue ; & sans le secours de quelques amis qui ont travaillé avec lui à cette pièce , il n'auroit pû y faire entrer l'imitation de quelques endroits des Poètes Anglois.

Par la même crainte , dont j'ai parlé plus haut , de trop augmenter la

nouvelle édition de ce volume, je ne
 lirai rien ici du *Théâtre Anglois* de M.
de la Plâte, qui a paru depuis l'impres-
 sion de ce tome VIII. non plus que
 des Poësies de M. *Haller* & des Satires
 de *Rabener*, traduites de l'Allemand, ni
 des Satires du Prince de *Cantemir*, écri-
 tes originairement en Moscovite, &
 traduites sur une version Italienne.
 Cette énumération me conduiroit trop
 loin. Je pourrai donner quelque jour
 un supplément en faveur de ceux qui
 auront acheté la première édition de
 mon Ouyrage.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ANGLAIS.





BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SEPTIÈME PARTIE.

POESIE FRANÇOISE.



CHAPITRE PREMIER.

*Des Ouvrages concernant l'Histoire
de la Poësie Française.*

 E me suis appliqué jusqu'à
présent à vous faire con-
noître le zèle qu'ont eu nos
Traducteurs pour nous met-
tre en état de profiter des richesses de
la poësie Grecque & Latine: je vous ai
montré avec quel empressement ils ont

cherché à nous communiquer celles qu'ils ont cru trouver dans les Poètes Italiens, Espagnols, Portugais & Anglois. Car c'est le but qu'ils se sont proposé en faisant parler notre langue à tant de Poètes anciens & modernes; & si le succès n'a pas toujours secondé leur intention, on doit du moins leur être obligé de l'avoir tenté. En vous donnant l'histoire de ces traductions, je n'ai nullement prétendu vous engager à les lire toutes. Faites choix des meilleures : je crois vous avoir mis en état de les connoître, & de vous déterminer.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Montons à présent sur le Parnasse François, & apprenons-y à connoître nos Poètes, leur histoire, leur goût, leur génie, les efforts des uns, les divers progrès des autres, l'humiliation de ceux-ci, la gloire de ceux-là. Leurs ouvrages à la main, j'entreprends de vous les nommer presque tous, & de vous faire part de mes réflexions, & encore plus des jugemens que des Critiques meilleurs que moi ont porté pour ou contre leurs productions.

Mais avant d'entrer dans ce détail, qui sera long, quelque court que je m'efforce d'être, je dois vous parler des

HISTOIRE
DE LA POÉ-
SIE FRANÇ.

Ess. de M.
Juvenel, préf.

Ecrivains qui nous ont donné quelque partie de l'histoire de notre poésie, qui ont fait des recherches sur son origine & ses progrès, qui ont suivi cet art dans ses différens âges & ses diverses révolutions, & qui se sont appliqués à nous faire connoître ceux à qui le genre dans lequel ils ont écrit, a mérité, ou du moins acquis le titre de Poètes François. » Rien n'est plus intéressant, fant'que l'histoire des sciences, » dit un Savant moderne qui nous a donné lui-même des Essais de cette histoire. » On y suit pas à pas toutes les démarches de l'esprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès & dans leur perfection. On y observe l'affoiblissement où il tombe ensuite, après s'être épuisé ; les ténèbres qui le couvrent quelquefois ; les foibles lueurs qui s'échappent à travers ces sombres nuages, & qui recueillies avec soin, répandent souvent une vive lumière.

» Telle est l'histoire des sciences : elle embrasse tous les siècles : elle étend ses droits sur tous les peuples qui ont su faire usage de leur raison. Elle fait remarquer les causes du bon & du mauvais goût, la différence pres-

que infinie qui se rencontre dans les esprits ; combien peu se réunissent dans la véritable idée du vrai & du beau, & quelles routes ils tiennent pour arriver au même but. »

L'histoire de notre poésie peut offrir une grande partie de ces avantages, autant que ceux-ci peuvent être renfermés dans l'histoire d'un art particulier. Mais cette histoire nous manque encore, quoique nous ayons plusieurs ouvrages qui en portent le titre. Dans les uns, content d'examiner assez superficiellement l'origine de notre poésie, on en suit peu les progrès, on abandonne le détail de ses révolutions, ou l'on ne fait, pour ainsi dire, que le montrer. Dans d'autres où ce détail est poussé plus loin, & plus circonstancié, on court avec tant de rapidité, qu'on ne laisse dans l'esprit du lecteur que des traces légères qui s'effacent aisément, on aiguise son appétit, & on ne le satisfait point : on amuse plus qu'on n'instruit, on éblouit plus qu'on n'éclaire. Ceux-ci ne nous parlent que des Poètes qui ont écrit dans un certain genre, ou qui n'ont paru que dans un pays particulier. Ceux-là nous font passer en revue tous

les modernes, & oublient les anciens comme s'ils n'avoient jamais été, ou qu'ils ne méritassent point qu'on fit d'eux quelque mention. En un mot nous avons des histoires suivies, exactes, approfondies de plusieurs arts & de plusieurs sciences, & l'on ne nous a presque donné encore que des parcelles de l'histoire de notre poésie.

Jean de Nostradame ou Nostradamus, zélé pour la gloire de la Provence sa patrie, crut, sans doute, y contribuer beaucoup en tirant de l'obscurité quantité de fables qui avoient amusé quelques Moines des Monastères de Lerins, de Saint Victor, de Montmajour, de Thoronnet, &c. Peu éritique lui-même, & plus ami, à ce qu'il paroît, du merveilleux que du vrai, ces fables rédigées en langue Provençale, & peut-être inconnues hors des lieux où elles avoient été fabriquées, lui plurent: il les mit en François, & les publia en 1575. à Lyon sous le titre imposant de *Vies des plus célèbres & anciens Poëtes Provençaux qui ont fleuri de tems des Comtes de Provence*. Il dédia cette informe rapsodie qui contient soixante & seize vies, à la Reine Catherine de Médicis: la dédicace est de

le du premier Juin de l'an 1575. Il
 it à la Reine » qu'il avoit été induit
 à composer ce livre par feu son frere
 Maistre Michel de Nostradamus
 Docteur en Médecine & Astrologue
 à Salon de Craux ; & qu'il l'auroit
 eu plutô fait, si la calamité des trou-
 bles survenus & si souvent réitérés
 en ce Royaume de France, ne l'en
 eût empêché, retardant, non-seule-
 ment son esprit, mais lui ôtant pres-
 que tout moyen & faculté d'y travail-
 ler. »

Cette dédicace est suivie d'une pré-
 face assez longue, que l'Auteur nom-
 me *Proëfme*, & dans laquelle il y a des
 recherches historiques dont plusieurs ne
 sont pas sans mérite, eu égard au tems
 où elles ont été faites. L'Auteur y fixe
 l'époque des commencemens des *Trou-*
badours à l'an 1152. du tems de *Fré-*
déric premier, & finit leur histoire à la
 fin du regne de *Jeanne*, premiere du
 nom, Comtesse de Provence, l'an
 1382. Je ne garantis pas l'exactitude
 de ces dates : elles seront examinées
 avec soin dans l'histoire des *Troubadours*
 que deux Savans de l'Académie Roya-
 le des Inscriptions & belles Lettres
 doivent donner au public, & pour la-

HISTOIRE
 DE LA POÉ-
 SIE FRANÇ.

MM. Fon-
 temagne &
 de la Curne.

quelle ils ont déjà fait de grandes recherches. Ce qu'il y a de vrai c'est qu'on lit dans l'Historien Raoul Glaber qu'avant l'an mille, Constance, fille de Guillaume premier, Comte de Provence, allant épouser Robert, Roi de François, fils de Hugues Capet, fut suivie d'un grand nombre de Poëtes Provençaux; si cependant l'on doit s'appuyer sur le texte de Glaber: c'est M. de Remerville de Saint Quentin dans ses *Réflexions sur la lettre critique de Sextius le Salien* (c'est-à-dire de sieur de Haitze) contre le Discours de M. Galaup de Châteuil sur les Antiquités triomphales dressées à Aix, prétend que Constance ne mena avec elle à Paris que des *Ménétriers, des Joüeurs de tambours, des Bâteleurs & des Comédiens* que Glaber a confondus avec les Poëtes Provençaux.

Il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage de Nostradamus, au jugement des meilleurs Critiques, est peu estimé, & qu'il mérite peu de l'être. Tous les manuscrits concernant l'histoire des Troubadours, que l'on trouve à Paris dans la Bibliothèque du Roi, & en Italie dans celles du Vatican, du Marquis Ricardi, & dans la Bibliothèque

laurentienne ou de Médicis, parlent peu des Poètes qui sont dans le recueil de Nostradamus ; & à l'égard de ceux dont ils font mention, ils ne sont presque jamais d'accord avec lui sur la patrie de ces Poètes.

Les Auteurs qu'il cite, disent les savans Historiens du Languedoc, livre XVIII. sous l'année 1165. sont fort postérieurs au douzième siècle. En effet, ajoutent-ils, on voit en comparant les vies qu'il nous a données avec celles qui se trouvent dans deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, que Nostradamus, ou les Auteurs dans lesquels il a puisé, ont ajouté à ces vies un grand nombre de fables, fait divers anachronismes, & transplanté dans la Provence proprement dite, pour faire honneur à leur patrie, plusieurs Poètes qui étoient natifs des autres Provinces. On doit donc faire peu de fonds sur l'autorité de cet Ecrivain. Les mêmes Historiens en donnent des preuves presque toutes les fois qu'ils ont occasion de parler des Poètes de nos Provinces Méridionales, désignés sous le nom général de Poètes Provençaux.

Que de chimeres n'y trouve-t-on pas en effet ! Jauffred Rudel entend parler

de la Princesse de Tripoli, il s'embarque aussi-tôt, & va expirer à ses pieds. Un Chevalier d'Adhémar, que sa passion pour la Comtesse de Die avoit rendu dangereusement malade, est visité par cette Comtesse, & il expire en sa présence. Guillaume de Cabestan, assassiné par le mari de sa maîtresse; le barbare lui arrache le cœur, le fait manger à sa femme, & l'avertit ensuite qu'elle a mangé le cœur de son amant : cette femme se désespère, se perce le sein, & meurt. Il y a de ces contes semblables.

Guillaume Durant, surnommé *Scudulator*, habile Jurisconsulte, n'est pas mieux traité. Notre Romancier attribue sa grande mémoire à une pierre enchâssée dans de l'or, que Durant portoit au doigt. Il le fait amoureux d'une Dame de la Maison des Balb de Provence, dont il fait tirer l'horoscope par un Astrologue qui prédit à cette Dame qu'elle seroit inhumée en tel tems, ce qui arrive, dit-on, exactement. Durant fut saisi à cette nouvelle, le chagrin l'étouffe, il meurt, & est enterré le même jour ; sa maîtresse, déjà dans le tombeau, revient à elle & donne des signes de vie, & on la reti-

Quels contes puérils, aussi extravagans en eux-mêmes, que contraires la vérité !

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Le recueil de Nostradamus fut néanmoins traduit en Italien par Jean Giucchi, Jurisconsulte de la ville de Massa en Toscane, & cette traduction a été imprimée à Lyon en 1575. in-8°. Jean Lario Crescimbeni en a donné depuis 1710. à Rome in-4°. une nouvelle édition, avec des additions : elle fait partie du second volume de ses commentaires sur l'histoire de la poésie vulgaire.

Jean Nostradamus étoit frere de Michel Nostradamus, Astrologue, dont le nom est fort connu, & fils de Jacques, Notaire, & de Renée de Semy. Il étoit né à Saint Remy, petite ville de Provence, vers l'an 1507. fut lui-même un des meilleurs Poètes Provençaux de son tems ; & les chansons qu'il composa, furent estimées de ses contemporains. Mais on n'a point recueilli ses poësies : ce qu'il en a d'imprimé se trouve principalement à la tête de quelques Ouvrages publiés de son tems. Il a passé aussi pour excellent Musicien, & bon Joueur de luth, instrument qui étoit alors fort

à la mode. Il avoit été élevé à dans la maison de Pierre-Antoine Rascas de Bagarris, qui devint, dit-on, Garde des Médailles & Antiques du Roi Henri IV. Nostradamus se fit recevoir dans la suite *Procureur* au Parlement d'Aix, & il en prend la qualité à la tête de ses vies des Poètes Provençaux; mais soit qu'il fût plus occupé de la littérature que des fonctions de sa profession, soit par quelque autre raison que nous ignorons, il vécut & mourut pauvre. Je ne m'étendrai plus davantage sur ce qui concerne cet Écrivain, ni sur son ouvrage qui, à proprement parler, ne regarde point nos Poètes François, puisque ceux dont il y est fait mention, n'ont point écrit en notre langue.

C'est par la même raison, que l'Histoire des Troubadours peut être séparée de celle de notre poésie, que je m'abstiens de vous parler du Discours de M. Galaup de Châteuil sur les Armes de triomphe dressées en la ville d'Aix à l'arrivée des Ducs de Bourgogne de Berri; de la critique de ce discours par M. de Haitze, sous le nom de Sextius le Salien; des Réflexions de M. de Remerville de Saint Quentin

ontre cette critique , & de plusieurs autres écrits où il est parlé pour & contre les *Troubadours*.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Le premier de nos Ecrivains qui se soit appliqué à nous faire connoître nos anciens Poètes François , est Claude auchet, premier Président en la Cour des Monnoies à Paris. Il avoit fait une étude particulière de l'ancienne histoire de France, sur laquelle roulent tous ces ouvrages. Cette avidité de connoître tout ce qui pouvoit satisfaire sa curiosité en ce genre, l'engagea à faire des recherches sur l'origine de notre langue & de notre poésie : il en donna un traité en 1581. in-4°. auquel il joignit un second livre, aussi curieux que singulier, contenant les *noms & sommaire des œuvres de cent vingt-sept Poètes François, vivans avant l'an mil trois cens*. Il rapporte, autant qu'il a pû le découvrir, la patrie & la qualité de chaque Poète, spécifie les sujets qui ont occupé leur veine, & donne quelques chantillons de leur poésie. Il y joint quelquefois des notes historiques, pour donner du jour à de certains endroits dont l'intelligence pouvoit éclaircir en particulier quelques points de notre histoire. Souvent il met en prose des

récits plaisans & naïfs mis en vers
ces Poètes. D'autres fois il extrait
proverbes qui étoient en usage dans
tems que ceux-ci écrivoient, & les
tences répandues dans leurs vers. Il
aisé de voir qu'il avoit lû tout ce qu'il
avoit pû découvrir des œuvres de ces
Poètes, & qu'il n'avoit point été ré-
tê par la barbarie & l'obscurité de leur
langage, ni par ce grand nombre de
fables qu'ils ont débitées. Du Verdier
a inféré la plus grande partie de ce
recueil dans sa Bibliothèque Française,
se, & la Croix du Maine en a aussi
profité dans la sienne.

Fauchet avoit eu dessein de donner
un second recueil où il se proposoit de
faire connoître les Poètes François qui
ont paru depuis l'an mil trois cens, &
il invita, à la fin du premier, ceux qui
auroient des Mémoires sur ce sujet, à
les lui communiquer. Mais quoiqu'il
vécu assez longtems pour mettre ce
second recueil en état d'être publié,
n'étant mort que vers l'an 1602, &
l'a préparé, on ignore ce qu'il est
venu. Le premier n'est pas même com-
plet; c'est-à-dire, qu'on n'y trouve
ni les noms de tous les Poètes qui ont
fleuri durant l'espace de tems que Fauchet

net avoit eu dessein de parcourir, ni liste de tous leurs ouvrages.

Feu M. Galland, de l'Académie des inscriptions & belles Lettres, a suppléé à ces omissions par son *Discours sur quelques anciens Poëtes François, & sur quelques Romans Gaulois peu connus*, dont il a fait part à la Compagnie dont étoit membre, & que l'on a imprimé dans le tome second des Mémoires de cette savante Société. M. Galland y déclare lui-même son dessein, lorsqu'il dit que son but est de tirer de l'oubli plusieurs Poëtes & Romans Gaulois, dont le nom & les ouvrages ont été inconnus à la Croix du Maine & à Fauchet. Il suit la méthode du dernier, en rapportant comme lui, ce que ses recherches, les manuscrits surtout & les ouvrages de ceux dont il entreprend de parler, ont pû lui faire découvrir du tems où ont vécu ces poëtes, du pays où ils sont nés, des emplois dans lesquels ils ont été engagés, des titres qui les ont distingués. Comme Fauchet il rapporte aussi divers endroits de leurs poésies, pour en faire connoître le goût, le génie, le caractère. Quelquefois il distingue l'âge des manuscrits dont il s'est servi, &

qui étoient tous alors dans la Bibliothèque de feu M. Foucault.

Il faut regarder encore comme autant de supplémens à Fauchet & au discours même de M. Galland, ces notices historiques & critiques de quelques-uns de nos anciens Poètes, dont nous sommes redevables à quelques Savans de l'Académie des belles Lettres, & que l'on trouve imprimées dans les Mémoires de cette Académie. Tel est le *Mémoire* de M. de la Curne de Sainte-Palaye concernant *la vie de Jean de Venette, Religieux de l'Ordre des Carmes, avec la notice de l'histoire en vers des trois Mariés dont il est Auteur*: telles sont les *Observations* de M. l'Abbé Sablier sur un recueil manuscrit de poésies de Charles d'Orléans petit fils de Charles V, pere de Louis XII. & oncle de François premier; la notice même de *l'Archiloge-Sophie* de Jacques de Grant, Religieux de l'Ordre d'Augustin; & celle des poésies de François de Sarrasin, par M. de la Curne. Ces Mémoires sont plus agréables à lire que le recueil de Fauchet, ils sont plus taillés, plus circonstanciés, remplis de recherches plus solides, parce qu'ils sont plus approfondis; on y trou-

Mém. de
l'Acad. t. 13.
p. 529.

Ibid. p. 580.

Ibid. t. 15.
p. 795.

Ibid. t. 14.
p. 219.

ailleurs ces agrémens de style & cette pureté de langage qui caractérisent tout ce qui sort de la plume des habiles Académiciens que je viens de nommer, & ce goût de critique saine & judicieuse qui est leur partage. Comme les poésies des Auteurs dont il est parlé dans ces Mémoires, sont demeurées manuscrites, je ne vous en dirai rien de plus : il doit me suffire de vous indiquer les sources où vous pourrez en puiser la connoissance, si elle peut flater votre curiosité.

M. l'Abbé le Beuf dans ses *Dissertations sur l'Histoire Ecclesiastique & Civile de Paris*, &c. nous fait aussi connoître un Poète plus ancien que Verteuil, que Charles d'Orléans, que Ronsard, dans l'*Extrait* qu'il nous a donné du *Roman de Gauthier de Metz* composé en l'an 1245. à l'article intitulé : comment Clergé vint en France, & ensuite sur les sept Arts. Cette notice & diverses observations que le savant Académicien fait sur les mêmes sujets, & plusieurs endroits de ses *Dissertations* qui forment maintenant cinq volumes in 2. peuvent encore servir à quiconque voudroit entreprendre une histoire suivie & complète de notre poésie & de nos Poètes.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Tome 2. p.
315.

Comme Fauchet dans le dernier chapitre du premier livre de l'ouvrage dont je vous ai parlé plus haut, nous a donné ses idées sur l'origine de notre poésie, le célèbre Etienne Pasquier nous a fait part des siennes sur le même sujet dans le septième livre de ses *Recherches de la France*. Mais tout ce qu'il dit sur ce sujet est extrêmement superficiel. Il attribue l'origine de notre poésie aux rimes qui furent introduites dans la poésie Latine, introduction que plusieurs Savans font remonter jusqu'au huitième siècle. L'harmonie qu'on avoit cru trouver dans la déclamation de ces rimes, engagea quelques Ecrivains à rimer à l'hémistiche dans les vers hexamètres & pentamètres, & de même dans les pièces héroïques. Ces vers eurent le nom de *Léonins*. Pasquier dérive ce nom de Léonius ou Léoninus, qui vivoit, dit-il, sous le règne de Louis VII. vers l'an 1154, & qui fut, ajoute-il, Chartreux de saint Benoît d'abord, & ensuite Religieux de saint Victor à Paris. Mais il vaut mieux dire avec M. l'Abbé le Beuf, qu'on ne connoît pas l'origine de la dénomination des vers Léonins; qu'au surplus elle doit tra-

on nom d'un autre que Léonius Poëte de Paris au douzième siècle, puisqu'il composa moins de ces sortes de vers qu'aucun autre Poëte de son tems : que ce Léonius n'a jamais été Chanoine de saint Benoît, & qu'il y a au moins de fortes conjectures qu'il étoit Chanoine de l'Eglise de Paris. Sur quoi vous trouverez bon que je vous renvoie à la Dissertation où M. le Beuf traite ce point avec son exactitude ordinaire.

Pasquier, après quelques remarques sur l'origine de la rime, nomme plusieurs de nos Poëtes, en donne le caractère, & rapporte quelques morceaux de leurs poësies : c'est à peu près ce que l'on trouve dans le recueil de Fauchet, excepté que ce dernier fait connoître un nombre bien plus grand de nos Poëtes. Il passe ensuite à la poësie Provençale, parle de plusieurs Troubadours, & des Arrêts de la Cour d'Amour dont j'aurai occasion de vous entretenir ailleurs. Selon lui, la poësie Provençale finit lorsque Dante parut ; & c'est à ce Poëte qu'il rapporte le commencement de la poësie Italienne : car tous ceux, dit-il, qui auparavant Dante, avoient mis la main à la plu-

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Dissert. sur
l'Hist. Eccl.
& Civile de
Paris, t. 2.
pag. 267. &
suiv.

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇOISE.

ces observations sont plus didactiques qu'historiques, je vous renvoie à ce que j'en ai dit ailleurs. Je me contenterai aussi de vous citer le huitième chapitre où il examine si la poésie Italienne a quelque avantage sur la Françoisë; le neuvième & le dixième où il tâche de prouver, plus par quelques exemples, que par des raisonnemens, *que notre langue n'est pas moins capable que la Latine de beaux traits poétiques*, & que nos Poëtes François qui ont imité les Latins, les ont souvent égalés, & quelquefois surpassés. Les quatre derniers chapitres, c'est-à-dire, l'onzième, le douzième, le treizième & le quatorzième, sont, sur les vers mesurés, faits à l'exemple de ceux des Grecs & des Latins, sur ce qu'il appelle *Jeux poétiques*, c'est-à-dire, les jeux de mots, les échos, & autres bagatelles semblables, qui n'étoient que des fruits de mauvais goût de nos ayeux; & enfin ce qu'ils nommoient vers retournés, qui ne méritent pas plus notre approbation, quelque estime que l'on ait paru en faire dans les siècles précédens. Vous voyez par ce court détail, que quelque superficiel que soit le traité de Patruier, il ne laisse pas de contenir des

choses curieuses, & qui ont leur utilité pour l'histoire des commencemens & des premiers progrès de notre poësie, & pour la connoissance de plusieurs de nos anciens Poëtes : aussi en ferai-je quelque usage lorsque je vous entretiendrai de ceux-ci. Voyez aussi une des Lettres du même à Ronfard, page 43 de l'édition in-4°. des Lettres de Pasquier.

Les deux Historiens modernes de notre poësie, Joseph Mervéin & M. l'Abbé Massieu, citent plusieurs fois son témoignage, & s'appuient de son autorité dans leurs ouvrages ; & ils ont raison : ils le contredisent aussi quelquefois, & ils le devoient, parce que Pasquier n'est pas toujours un guide sûr, quelque éclairé qu'il fût. Je voudrois pouvoir vous dire que les deux Historiens que je viens de nommer, sont eux-mêmes des guides infailibles, il seroit vrai alors que notre poësie auroit son histoire, sinon complete, du moins exacte. Mais ces deux qualités manquent à l'un & à l'autre, quoique le second soit fort supérieur au premier.

Le 1^{er} ouvrage parut au commencement de l'année 1706. sous les auspices de M^{re} la Duchesse du Maine à qui il

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇ.

est dédié. Joseph Mervein, qui est l'Auteur, né à Apt en Provence, entra dans l'Ordre de Cluny, s'y fit Religieux-Profes, y prit tous les Ordres sacrés, & fut Prieur de Barret. En 1721. sa patrie étant affligée de la maladie contagieuse, il se livra au service des pestiférés, & mourut la même année à Apt. Son *Histoire de la Poésie Française* est le plus connu de ses écrits. Comme c'étoit le premier ouvrage que l'on eût donné contenant dans un certain détail l'histoire de l'origine de notre poésie, de ses diverses révolutions, & de ses progrès jusqu'à nos jours, on le rechercha, & il fut loué malgré les défauts dont il est rempli. Quand on est un peu au fait de cette matière, on est étonné que des sçavans Journalistes qui ont donné des analyses étendues de cette histoire, aient prétendu que l'érudition & le bon goût y regnent, & que d'autres n'aient reproché à l'Auteur que quelques omissions peu importantes. Voyez l'Histoire des ouvrages des Sçavans par Basnage, au mois d'Avril 1706 & les Mémoires de Trévoux du mois de Mai de la même année.

François de Remyville de Saint-

Quentin, Gentilhomme d'Apt, jugea ~~beaucoup~~ beaucoup moins favorablement de l'ouvrage de l'Abbé Mervefin, & il n'eût pas tort. Il fit contre son histoire de notre poésie des *Remarques critiques* qui furent imprimées en 1706. sans nom de lieu, ni d'Auteur. Elles ne contiennent que soixante & quatorze pages in-12. & ne dévoilent qu'une partie des fautes de l'ouvrage qui est censuré ; mais elles en montraient encore trop pour ne pas aigrir l'Auteur, apparemment plus ami de ses productions que de la vérité. On trouve l'extrait de ces *Remarques* dans les Mémoires de Trévoux du mois de Juin 1707. L'Abbé Mervefin répondit par une lettre de soixante & quatre pages in-12. imprimée à Paris en 1707. & il s'y défend, le mieux qu'il peut, contre les reproches d'ignorance que son adversaire lui avoit faits. Usant même de représailles, il accuse à son tour M. de Remerville de plusieurs fautes importantes contre la vérité de l'histoire, mais qui n'ont pas paru telles aux yeux des lecteurs instruits, & qui ont jugé sans prévention. Cette réponse attira à l'Historien une réplique en forme de lettre à Monsieur **, qui est de trente-

huit pages ia-12. Les Auteurs des Mémoires de Trévoux ont rendu aussi un compte exact de ces deux écrits dans l'article sixième du mois de Janvier 1708.

La réplique de M. de Remerville est d'un style moins vif que ses remarques; il y a moins de ces traits piquans qui ressentent plus l'amertume de la satire que le judicieux de la critique. Aussi les Journalistes que je viens de citer disent-ils dans leur mois de Janvier 1708. que dans une lettre que l'Auteur leur avoit adressée, il avoit lui-même qu'il auroit dû avoir un peu plus d'égard pour le caractère & la profession de M. Mervein; & il assure qu'il seroit en effet plus modéré, s'il avoit cru que ses remarques dussent devenir publiques, mais que l'ami à qui il les avoit envoyées, les avoit fait imprimer à son insçu; il ajoute qu'il souhaite que le public soit instruit de ses sentimens sur ce sujet. A la bonne heure: mais les fautes reprises dans l'histoire de la poésie Française n'en sont pas moins réelles.

C'est plutôt d'ailleurs un essai historique qu'une véritable histoire. L'Auteur parcourt très-légèrement tous les

Écles depuis Moïse jusqu'à Louis XIV. & si l'on pouvoit lui reprocher quelque prolixité, ce feroit dans les sujets qu'il ne devoit pas même traiter, comme l'origine de la poésie en général, & ce que cet art a été chez les Grecs & les Latins. Les cinquante pages qu'il a employées à cette matiere sont autant de perdu pour l'histoire propre de notre poésie. Ce qu'il dit de la prétendue science des Bardes, des Druides, & des Poètes qu'il lui plaît de nommer les uns *Runers*, les autres *Eatistes*, n'est pas moins inutile. Nous voilà cependant déjà presque au tiers de son ouvrage. Ce qu'il dit ensuite des *Troubadours* n'est ni assez recherché, ni assez exact. Dans tout le reste il mêle l'histoire de la poésie Latine & des Poètes Latins, avec l'histoire de notre poésie & de nos Poètes François. Jugez par cette idée ce que l'on doit apprendre d'un ouvrage si rempli de digressions inutiles, & qui ne contient guères que trois cens pages.

A l'égard des fautes que l'on trouve dans ce petit ouvrage, en voici quelques-unes. L'Auteur nomme Lilius Plautus, le Rhéteur Lucius Plotius; Bard V. Roi des Gaules, celui qu'il devoit

HISTOIRE
DE LA POÉ-
SIE FRANÇ.

mencement du quinzième; qu'elle fonda de quoi fournir aux frais des priés qu'on distribuoit déjà tous les ans au mois de Mai à ceux qui avoient fait les meilleures pièces de vers, au jugement des *Mainteneurs* ou Juges des Jeux floraux; qu'elle laissa un bien considérable pour cette fondation à l'Hôtel de Ville de Toulouse; qu'après sa mort elle fut inhumée à la Daurade; & qu'enfin les Capitouls voulant honorer sa mémoire, firent ériger une statue sur son tombeau vers le milieu du seizième siècle, accompagnée d'une inscription; & que faisant ensuite réflexion que cette statue & cette inscription seroient mieux placées dans l'Hôtel de Ville, ils les firent transférer en 1557. dans ledit lieu où on les voit encore. Les Historiens de Languedoc donnent les preuves de ce que je viens de rapporter d'après eux; on peut le voir dans leur histoire. Elles montrent que l'Abbé Mervein n'est pas plus exact sur ce qui regarde Clément Isaure, & le tems de l'établissement des *Jeux floraux*, que sur beaucoup d'autres faits qu'il débite avec autant d'assurance, que s'il en étoit bien certain.

Où a-t'il trouvé , par exemple ,
 qu'*Andrelin* faisoit des vers François ,
 & qu'il ne se piquoit que d'en faire
 beaucoup ? *Faustus Andrelinus* étoit
 un Italien , qui a fait un long séjour à
 Paris , mais qui ne composoit que des
 vers Latins. Sur quoi se fonde-t'il pour
 attribuer à François premier cette *Épi-*
taphe de la belle Laure , qui commen-
 ce par ces vers :

En petit lieu compris vous pouvez voir

Ce qui comprend beaucoup de renommée

Personne n'ignore que ces vers sont
 de *Clément Marot* , qui n'étoit pas
 hors du Royaume au commencement du
 regne de *Henri II.* comme le dit en-
 core *M. Mervefin* , mais qui étoit hors
 du monde , puisque ce Poète mourut
 en 1544. environ trois ans avant le
 regne de *Henri II.* Mais c'est assez
 vous parler de cette histoire , dont il
 seroit facile de relever beaucoup d'au-
 tres fautes. On en a corrigé quelques-
 unes dans la nouvelle édition qui en a
 été donnée en Hollande en 1717.

Feu *M. l'Abbé Massien* avoit donc
 raison de penser que cet ouvrage ne
 devoit pas empêcher les François de
 dire que l'histoire de leur poésie leur

HISTOIRE
 DE LA POÉSIE
 FRANÇOISE.
 Hist. de la
 poés. Fr. P.
 98.

Pag. 1276

manquoit encore. Il a tenté lui-même d'y suppléer, & depuis 1736. nous jouissons de la partie de son travail qu'il avoit achevée. C'est à M. de Saci, fils de M. de Saci, célèbre Avocat au Conseil, & l'un des quarante de l'Académie Française, que le Public est redevable de l'édition de cet ouvrage. L'éditeur, qui en étoit devenu dépositaire par la mort de M. l'Abbé Maffieu, arrivée le 26. Septembre 1722. nous apprend qu'il auroit pû satisfaire beaucoup plutôt la curiosité des gens de lettres, qui attendoient cemorcean avec tout l'empressement que méritoit un pareil sujet, manié par un Ecrivain aussi délicat que M. l'Abbé Maffieu. Mais le plan de l'ingénieux Académicien n'étoit point rempli. Son dessein devoit le conduire jusqu'à nos jours. Ses recherches même y avoient abouti. Il lui en restoit cependant bien d'autres à faire sur le compte des modernes; & lorsque la mort vint arrêter son ouvrage, il n'en avoit encore achevé que les deux premières parties, dont la dernière finit par le regne de Louis XII. Monsieur de Saci son élève s'étoit d'abord flaté de remplacer son illustre maître en continuant son his-

voire de la poésie Françoise. Il sem-
ble même faire encore espérer cette
continuation ; mais en attendant on
doit lui être obligé de nous avoir fait
présent des deux premières parties tel-
les que l'Auteur avoit tâché de les
mettre en état de pouvoir être com-
muniquées au Public.

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇ.

Le dessein de M. l'Abbé Maffieu
étoit de faire servir de préface à son
ouvrage , la *Défense de la Poésie*, dis-
cours qu'il avoit lu quelques années
avant sa mort à l'Académie des belles
Lettres. C'est ce qui a engagé l'édi-
teur à joindre ce morceau à l'histoire
de la poésie Françoise : je vous ai ren-
du compte ailleurs de cette *Défense*.
Quant à l'histoire elle-même , je ne
prétens point vous en donner d'ana-
lyse , c'est un ouvrage que vous devez
lire , & dont la lecture agréable , amu-
sante & utile ne peut manquer de vous
plaire. Vous n'y trouverez point ni ces
écarts dans lesquels l'Abbé Mervefin
est tombé , ni ces digressions inutiles
à l'histoire de notre poésie dont ce der-
nier a enflé son petit volume , ni ces
réflexions triviales que l'on y rencon-
tre quelquefois. Vous y sentirez d'ail-
leurs plus de connoissance de la ma-

tiere que le nouvel Auteur avoit entrepris de traiter, plus de goût, plus de critique. Si dans la premiere partie, la nécessité de son sujet le contrainst de s'arrêter un peu sur un assez grand nombre de Poètes dont on ne se détermine pas aisément à lire les ouvrages, avec quelle élégance ne parle-t'il pas de ces tems que nous regardons comme barbares? Quelle attention à ne laisser cueillir que des fleurs à ses lecteurs dans un champ d'où il lui a fallu arracher bien des épines.

Il étoit persuadé d'ailleurs, & il le dit à la fin de sa premiere partie, que tout ce qu'il y a eu d'hommes de meilleur goût dans tous les siècles, ont fait cas des vieux Auteurs qui les ont précédés. » Marot, dit-il, & Saint Gélais sous François premier; Voiture, » Sarrafin, Pellisson & la Fontaine » dans ces derniers tems, se sentoient » une vraie tendresse pour nos vieux » rimeurs, & croyoient qu'on ne pouvoit avec trop de soin en conserver les restes.... Apprenons de ces Ecrivains vains illustres à juger avec retenue, » Ne condamnons point une bonne » pensée à cause d'un vieux mot. Mais

, faisons grace au vieux mot en faveur
; de la bonne pensée. Songeons qu'il
; ne feroit pas juste d'exiger que des
; Auteurs qui vivoient il y a cinq cens
; ans, s'exprimassent comme nous nous
; exprimons aujourd'hui. Respectons
; des hommes qui nous ont fait voir de
; quoi les premiers efforts de l'esprit
; humain sont capables ; qui se sont
; chargés du soin pénible de nous tra-
; cer les routes ; qui nous ont levé les
; obstacles & aplani les difficultés ,
; & sans lesquels peut-être nous ne se-
; rions pas ce que nous sommes.

„ Reconnoissons du moins que nous
; pouvons retirer de leurs écrits trois
; sortes d'utilités. Car outre qu'ils ont
; toujours quelque chose de bon , &
; qu'on y trouve des traits dont on peut
; faire son profit , ils marquent encore
; l'état où étoit notre langue dans le
; tems qu'ils écrivoient ; & enfin ils
; sont pleins de circonstances curieu-
; ses qui peuvent beaucoup contribuer
; à l'éclaircissement de l'histoire. „

Voilà le beau côté de nos anciens
; Poètes : voici le difforme : je rapporte
; encore les paroles de M. Massieu qui
; terminent sa seconde partie. „ Ces
; Poètes , dit-il , parlant de ceux qui

„ ont vécu depuis Philippe de Valois
„ jusqu'à François premier, se donne-
„ rent de grandes peines pour débrouil-
„ ler notre poésie, mais leurs efforts fu-
„ rent assez inutiles. Il faut avouer de
„ bonne foi que la versification étoit a-
„ lors très-imparfaite. Ils n'avoient nul-
„ le regle pour l'arrangement ou pour
„ le mélange des rimes. Ils plaçoient
„ l'è féminin au repos du vers; ils comp-
„ toient ce même e pour rien, quoiqu'il
„ fasse par lui-même une syllabe toutes
„ les fois qu'il est suivi d'une conson-
„ ne. Ils faisoient rimer des singuliers
„ avec des pluriels. Ils ne s'embaras-
„ soient point du son rude que le choc
„ des voyelles cause à l'oreille. Ils n'é-
„ toient nullement scrupuleux sur la ri-
„ me féminine, & n'avoient égard qu'à
„ la dernière syllabe, bien que tout
„ dépende de la pénultième; de sorte
„ que ces deux mots qu'on a coutume
„ de citer pour exemple d'une rime
„ ridicule, *halebarde & miséricorde*,
„ étoient alors une bonne rime. „
„ Mais quoique ces fautes fussent
„ grossières, ils en faisoient de bien plus
„ considérables dans la manière de trai-
„ ter les sujets. Ils n'avoient presque
„ aucune idée du grand & du sublime.

Leur sérieux étoit un vrai burlesque. Ils confondoient les styles, & ignoroient les convenances. Au lieu de faire servir la rime à la raison, ils sacrifioient absolument la raison à la rime. Ils remplissoient leurs ouvrages d'imaginations bizarres & monstrueuses. Ce n'étoit plus Jupiter, Junon, Mars & Neptune, c'étoit Faux-semblant, Bel-accueil, Franc-vouloir & Malebouche, qui agissoient dans tous les poèmes. Aux grandes & nobles fictions que l'Antiquité nous avoit laissées, ils en avoient substitué de badines & de frivoles. En un mot, l'état informe où se trouvoit alors notre poésie, ne donnoit pas lieu de croire qu'elle dût jamais parvenir au degré de perfection où elle a été portée depuis. Le seul point où ils excelloient, étoit le naïf; & en ce genre ils sont pleins de traits, qui aujourd'hui encore peuvent servir de modèle. »

M. l'Abbé Massieu prouve dans toute son histoire par le détail & par des exemples bien choisis la vérité de ces réflexions, Mais, selon la remarque du Journ. Sept. Journal des Sçavans, plus son « Traité 1739, plaît par le choix avec lequel il em-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇOISE. » ploie ce que plusieurs Historiens ont
 » écrit sur notre poësie, ainsi que par
 » le beau jour où il met tout ce qu'il
 » expose, plus on a lieu de desirer qu'il
 » se fût étendu davantage sur quelques
 » circonstances. On peut trouver que
 » ce qu'il annonce des progrès de la
 » poësie & du langage n'est pas assez
 » développé. Il laisse trop à faire aux
 » lecteurs pour démêler les différens
 » degrés de ce même progrès. Un lec-
 » teur, il est vrai, est bien-aïse que ce
 » qu'il lit exerce son imagination en
 » frapant son intelligence, mais il veut
 » que les réflexions se présentent com-
 » me d'elles-mêmes. Ce doit être l'oc-
 » vrage de l'Auteur que de lui préparer
 » ce plaisir de maniere qu'il ne lui coûte
 » aucun effort. »

J'ajoute à cette espèce de censure de
 l'ouvrage de M. l'Abbé Maffieu, que
 l'Auteur est tombé aussi dans plusieurs
 Hist. p. 82. inexactitudes. En voici quelques exem-
 ples. Selon lui, la Provence a été la por-
 te par où la time entra en France. M.
 Lévêque de la Ravalliere, de l'Acade-
 mie des belles Lettres, qui a étudié
 avec soin cette matiere, est d'un sen-
 timent opposé; & soit dans son histo-
 ire des *Révolutions de notre langue*, soit

ins son discours *de l'ancienneté des*
ansons Françoises, il fait mention de
 vers monumens antérieurs de plu-
 urs siècles aux plus anciennes pièces
 rovençales que l'on ait pû produire
 squ'à présent; & il montre que c'est

Normandie qui a donné naissance
 ix premiers Poètes François. M. l'Ab-
 Massieu ajoute que lors de la nais-
 nce de notre poésie, la rime avoit
 rompu la poésie Latine, & qu'en
 soumettant à son joug, elle y avoit
 occasionné de grands ravages; que la
 onne & saine maniere des Anciens
 voit été abandonnée, &c. M. de la
 avalliere répond que c'est, ce sem-
 e, accuser la rime de ce dont elle
 est point coupable. » La vraie rai-
 son, dit-il, du déchet de la poésie,
 vient de ce que nos premiers Versi-
 ficateurs n'étant Poètes qu'en dépit
 de Minerve, ils ne virent rien de
 plus élevé, rien de plus beau que la
 rime, qu'ils s'y livrerent entièrement,
 & mirent en elle toute la richesse de
 leur poésie, parce que leur foible gé-
 nie ne leur fournissoit rien de plus.
 La rime a-t'elle empêché depuis les
 Corneilles, les Racines, les Des-
 préaux, les Rousseaux, les Voltai,
 Tome VIII. P.

HISTOIRE
 DE LA POÉ-
 SIE FRANÇ.

Ancien.
 des chans.
 Fr. p. 198.

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇ.

Hist. de la
poësi. p. 105.

Révolut. de
la lang. Fr.
p. 173.

„ res, de porter notre poësie au plus
„ haut point de perfection ? „
On a repris encore M. Maffieu
d'avoir dit d'après Pasquier, „ que
„ dès le regne de Philippe premier,
„ on ne parloit plus qu'en rimes Fran-
„ coises de Géans *pourfendus* & de
„ Sarrafins mis à mort : Que vers la
„ conquête de Jérusalem, il y eut une
„ quantité si prodigieuse de Poëtes
„ François, qu'ils sembloient sortir
„ de terre aussi-bien que les armées,
„ mais qu'on ignore le sujet, la qua-
„ lité & le nombre de leurs ouvrages ;
„ letems nous ayant envié jusqu'à leurs
„ noms. „ Si ce que M. Maffieu sem-
ble assurer ici étoit vrai, dit M. de la
Ravalliere, „ notre langue y gagne-
„ roit de l'éclat plus d'un siècle avant
„ qu'elle en ait eu. Mais en recher-
„ chant la preuve de ce que l'Histo-
„ rien de notre poësie a avancé, elle
„ s'échappe & se tourne contre lui
„ même. Les graces légères écrivoient
„ ce qu'il disoit ; & comme il ne
„ voit les faits que sur la foi des autres,
„ sans recourir aux originaux de son
„ langage rude & grossier auroit
„ goûté un génie aussi délicat que
„ sien, il a adopté les erreurs avec

opinions de ceux qu'il avoit choisis pour ses guides.

„ Que devinrent , continue notre Académicien , ces légions nombreuses de Poètes François , qui , selon M. Maffieu , suivirent Godefroy de Bouillon ? Furent-elles dissipées comme la poussière ? Il y a plus d'apparence qu'elles n'ont existé que dans les Mémoires qui ont servi à le tromper. „ Ce qui est vrai , c'est qu'aucun versificateur n'a écrit en notre langue , du tems de Godefroy , l'histoire de la conquête de Jérusalem faite en 1099. On convient seulement que parmi les Pèlerins , il se mêla des rimeurs qui , sans être François , faisoient sur d'autres sujets des chansons en langue vulgaire. Mais ces chansons n'étoient point connues à la Cour ni dans le centre du Royaume ; & l'on ne doit dater en France la naissance des ouvrages François que du tems où ceux-ci ont commencé à se faire voir dans la Capitale du Royaume. Le premier Auteur qui ait écrit en poésie vulgaire la prise de Jérusalem composoit en 1130. ou environ : c'étoit un Chevalier nommé Béchada , du Château des Tours au pays de Limoges.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇ.
Dissert. sur
l'Hist. Eccl.
& Civile de
Paris, t. 3.
p. 67.

Sacul. 3.
Bened.

M. l'Abbé le Beuf croit aussi que les chanteurs de nos Croisades ont paru plus tard que M. Massieu ne l'a pensé ; & à l'égard de ce que dit ce Historien , que notre poésie commença à prendre quelque forme sous le Roi Henri premier , il le reprend de n'en avoir rapporté aucun exemple. „ Il auroit dû , ce semble , profiter , dit-il , de la remarque de Dom Mabillon sur un Thibaud de Vernon , Chanoine de Roijen , lequel mit en vers vulgaires plusieurs vies de Saints , entr'autres celle de saint Vandrille : d'un autre endroit du même Dom Mabillon , où sont insérées les vers que les Jongleurs chantoient sur saint Guillaume d'Aquitaine ; de la chanson sur la conversion de saint Thibaud fils du Comte de Champagne ; laquelle opera avant la fin de l'onzième siècle celle de saint Aibert , Prêtre du Diocèse de Cambrai. Tout ceci , continue M. le Beuf , paroît antérieur à la première Croisade ; & par conséquent Maître Eustache n'est pas le plus ancien Poëte François , qui , que Fauchet l'ait écrit , & que d'autres l'ayent répété après lui.

Je ne vous citerai plus que peu d'exemples des inexactitudes reprochées M. l'Abbé Maffieu ; en voici un : il t, qu'Abailard composa pour Héloïse des chansons en langue Française, & d'autres petites pièces qui étoient reçues, à ce qu'il prétend, avec des applaudissemens incroyables. La première lettre d'Abailard dans laquelle on se fonde, ne dit point qu'on lui fait dire. Il est vrai qu'Abailard, comme le remarque M. de la Vallière, dit qu'il faisoit des vers, & que plusieurs de ses pièces étoient chantées dans les villes, surtout par ceux dont le cœur étoit dans une situation pareille à celle où il se trouvoit ; mais il ne dit pas que ses vers étoient François.

Héloïse, lettre seconde, parle aussi de la poésie d'Abailard, & des effets qu'elle produisoit ; mais dans ce qu'elle dit, il n'y a pas un mot qui fasse voir que cette poésie fut en langue vulgaire. Les Sçavans qui ont examiné ce fait avec le plus d'attention, sont persuadés que ces vers d'Abailard, que l'on nous avoit annoncés comme François, étoient Latins rimés, ou mesurés. Il n'avoit si peu d'usage alors, dit M. de

HISTOIRE
DE LA POÉSIE FRANÇOISE.
Hist. de la Poés. p. 114.

Ancient.
des chans. p. 206.

la Ravalliere, de composer de petites pièces en rimes Françaises, que dans une Elégie mesurée & rimée, où Hilaire, disciple d'Abailard, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide, Abailard avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, le refrain de chaque strophe de l'Elégie est un jargon François, & n'a point sa rime.

DHe. sur les
chanf. Fr. p.
216.

„ L'Historien de la poésie Française
„ a encore été trompé sur le tems au-
„ quel le *Lai* commença. Il ne le fait
„ naître que sous Charles V. parce que
„ Pasquier, en parlant de Froissart, a
„ écrit d'une façon équivoque, que ce
„ Poète avoit composé sous le règne
„ de ce Prince, *le Paradis d'amour, le*
„ *Temple d'honneur*, plusieurs *Lais*
„ amoureux & pastorales. »

„ Mais sans s'arrêter à l'autorité de
„ Pasquier, il est incontestable que le
„ *Lai* parut dès l'instant que l'on com-
„ mença à écrire en rimes Françaises:
„ c'est la chanson que les Auteurs des
„ premiers Romans ont fait chanter à
„ leurs héros. »

On ne sçait encore où M. l'Abbé
Massieu a pris, que Thibaud Roi de
Navarre avoit établi une Académie,

n'il l'assembloit certains jours de la semaine dans une sale de son Palais, & qu'on y lisoit tout ce qui se faisoit de nouveau. N'auroit-il pas regardé ces Dialogues ou *Jeux partis*, comme des Mémoires de cette prétendue Académie, ce qui lui auroit fait croire qu'elle a subsisté ? Mais on sçait que ces Dialogues n'ont point été le fruit de conversations réelles ; ils n'étoient qu'une imagination du Poëte qui se donnoit tels interlocuteurs qu'il vouloit. M. Maffieu ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a dit sur la foi du Compilateur des Chroniques de Saint Denys, copié par Fauchet, que Thibaud & Gasse travailloient de concert, & qu'ils tiroient de grands secours l'un de l'autre. On auroit peut-être même bien de la peine à prouver qu'ils se soient connus ; au moins n'en voit-on aucune marque dans leurs poësies. Il faut lire encore sur cela le *Discours* de M. de la Ravalliere sur *l'ancienneté des chansons Françoises*, imprimé en 1742.

Ce discours doit être regardé lui-même comme ce que nous avons de meilleur sur cette partie de l'histoire de notre poésie. L'Auteur y recherche,

comme le titre l'annonce, l'ancienneté de nos chansons Françoises; il fixe l'époque, autant qu'il a pû la découvrir; il examine quelle fut leur première forme, & de quels instrumens on accompagnoit la voix en les chantant. Après avoir dit quelque chose des chansons Latines, il décide que les premières qu'on entendit à Paris en François, y parurent sous le nom de *Lai*, au plus tôt vers le commencement du regne de Philippe Auguste; celles qui vinrent après, à l'imitation des Provençales, commencerent avec les guerres des Albigeois: ces dernières, dit l'Auteur, furent nommées dans la suite *Chansons Royales*, soit à cause du Roi de Navarre, qui en composa un plus grand nombre, soit pour marquer que c'étoit la chanson la plus noble & la plus digne d'être chantée à la Cour des Rois: elle tenoit lieu de toute autre pièce de Musique.

Quant à la forme de ces chansons; semblables aux Provençales, elles étoient toujours composées de cinq couplets, terminés par un *envoi* de trois ou quatre vers, quelquefois simple, quelquefois redoublé, que le Poète adressoit à la personne pour qui il fai-

et sa chanson. L'amour, ce que l'on appelle ses plaisirs & ses peines, des *ystourelles*, dans lesquelles le Poète rapporte des aventures champêtres, ont la matière de ces anciennes chansons. M. de la Ravallière en trouve les vers exactes, régulières, belles même; & il fait voir que M. Despréaux confondit l'histoire du premier âge avec cette poésie avec celle du second, lorsqu'il dit :

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Durant les premiers ans du Parnasse François.

Le caprice tout seul faisoit toutes les loix ;

La rime au bout des mots assemblés sans mesure ,

Fenoit lieu d'ornement , de nombre & de césure , &c.

Enfin, dit-il, qu'alors *les mots fussent semblés sans mesure*, les Poètes anciens étoient Versificateurs très-exacts; ce qu'il prouve par divers exemples. Il parle ensuite des *Jeux partis*, dans lesquels l'un des interlocuteurs ayant proposé une question sur quelque sujet de galanterie, l'autre choisit la matière qu'il veut défendre. Il cite des Poètes qui réussirent le mieux aux chansons, tels que Thibaud Roi de Navarre, le Châtelain de Coucy, & Guillaume Brules. Enfin il fait voir que la

plupart des Poëtes anciens qui faisoient des chansons, en composoient aussi la Musique, & il montre en quoi consistoit cette Musique, & de quels instrumens on se servoit. Ces détails sont très-curieux; mais il faut les voir dans l'écrit même de l'Auteur. Si nous avions sur chaque partie ou chaque espèce de notre poésie, des recherches aussi exactes, des dissertations aussi bien faites, on pourroit espérer d'avoir enfin une histoire complete & solide de la poésie Française. Mais à l'exception des ouvrages dont je vous ai parlé jusqu'à présent, & de ceux qui regardent l'histoire de notre Théâtre, dont je vais bientôt vous entretenir, je ne connois que Colletet qui soit entré dans des détails historiques sur quelques espèces particulières de la poésie Française.

Vous connoissez déjà ces Traités de Colletet, sur l'Epigramme, le Sonnet, le Poëme Bucolique, & la Poésie morale & sententieuse; je vous en ai suffisamment parlé en vous entretenant des Ecrits didactiques sur notre poésie & ses différentes espèces; & j'ai eu soin de vous faire remarquer alors que la partie historique de ces Traités a

étoit ni la moins curieuse ni la moins utile. Je vous ferai ressouvenir pareillement que dans presque tous les autres Traités didactiques, que j'ai tâché de vous faire connoître, soit anciens, comme le *Jardin de Plaisance*, la *Rhétorique de Fabry*, & autres; soit modernes, comme dans les Traités de Richelet, de Pilet de la Mesnardiere, de l'Abbé Gèneft, de M. Michault, &c. il y a des traits historiques concernant le genre de poésie sur lequel ces Auteurs ont exercé leur plume. Mais ces traits ne formant pas une partie ni essentielle, ni considérable de leurs Traités, je ne mets point ces écrits dans la liste des ouvrages historiques sur notre poésie.

Il n'en est pas de même du *Parnasse François* de M. Titon du Tillet: cet ouvrage appartient à l'histoire de la poésie Française & de nos Poètes, quoiqu'il y soit aussi parlé de ceux qui se sont distingués dans la poésie Latine. Vous sçavez ce qui a donné lieu à cet ouvrage. M. Titon, zélé pour la gloire de la nation, ami des Muses & de tout ce qui a rapport à elles, & frappé des honneurs accordés aux Sçavans illustres depuis que les sciences ont été

cultivées, a fait fabriquer il y a plusieurs années, à l'honneur des Poètes & des Musiciens célèbres, un superbe monument de bronze où ces grands hommes sont représentés. Ce monument est connu également des François & des Etrangers dont il attire avec raison la curiosité. Mais peu content de ce témoignage si glorieux de son amour pour les beaux arts, M. Tilon du Tillet a voulu en quelque façon animer cet ouvrage, en donnant avec la description de ce monument le caractère d'esprit, le génie, & l'histoire des Poètes & des Musiciens qu'il a placés sur son Parnasse. C'est ce qu'il a exécuté d'abord dans un volume in-12. imprimé en 1727. mais qu'il a si considérablement augmenté dans la suite, que cet ouvrage a paru in-folio en 1732. sans compter un supplément assez ample que l'Auteur a encore donné en 1744.

Dans une préface, mieux intitulée *Discours* dans l'édition in-folio, M. du Tillet donne une idée des honneurs accordés aux Savans & aux Ecrivains célèbres. Il y remarque particulièrement ce que les Grecs & les Romains faisoient à ce sujet. Ils récompensent

la vertu & le sçavoir, persuadés que l'émulation étoit le moyen le plus propre à faire de grands hommes. Les Sçavans étoient distingués par beaucoup de marques glorieuses, par des emplois honorables, des présens magnifiques, la faveur des Princes, l'estime des Grands, des couronnes aux jours solennels : leurs noms étoient gravés sur l'airain, leurs portraits sur les pierres précieuses ; on rebâtissoit en leur honneur les villes de leur naissance ; on en vint jusqu'à leur élever des statues, des monumens publics, des temples mêmes. L'Auteur cite quelques exemples de ces marques d'honneur ; & il en a rapporté un nombre beaucoup plus grand dans un ouvrage exprès qu'il a donné sur ce sujet en 1734. in-12.

Ce sont ces témoignages de la vénération des Anciens pour les Sçavans, qui ont déterminé M. Titon du Tillet à consacrer le monument dont il est question aux illustres François qu'il y représente. Il en divise la description en trois parties. Dans la première il fait connoître les figures qui le composent, & quel dessein il a eu dans sa composition. Il décrit en second lieu chaque figure, ses attributs, & tout ce

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

qui l'accompagne. Il marque enfin que ce Parnasse a d'allégorique & d'analogique au Parnasse de la Grece, & en quoi il peut être d'une invention nouvelle.

L'Auteur ensuite, sans prétendre décider du mérite des Poètes & des Musiciens placés sur son Parnasse, sans vouloir assigner le degré de supériorité qu'ils peuvent avoir les uns sur les autres, marque en abrégé leur origine, le tems où ils ont vécu, & quelquefois le lieu où ils sont morts & celui où ils sont inhumés, le caractère de leur génie, & le jugement que les Sçavans ont porté de leurs ouvrages, dont il donne le catalogue, en indiquant le lieu où ils ont été imprimés. Pour les mœurs de ces Poètes & de ces Musiciens, il en parle rarement, ou s'il le fait, c'est toujours avec beaucoup de circonspection & même d'indulgence. Mais il étoit naturel que dans un ouvrage consacré à la gloire de ces hommes illustres, on ne dévoilât pas leurs foiblesses ou leurs vices, ou que si l'on en dévoiloit quelques-uns, ce ne fût que ceux qui passent dans l'opinion des hommes pour les plus pardonnables. Plein d'estime pour tous ceux qui se sont acquis quel-

que réputation, il tâche de faire voir qu'aucun de ceux qu'il a admis sur son Parnasse n'étoit indigne d'y obtenir quelque rang; & il voudroit, s'il étoit possible, que certaines personnes trop disposées à décider du mérite des Auteurs, souvent sans les connoître, pussent par-là être engagées à examiner les ouvrages de quelque Ecrivain que ce soit pour lui rendre justice, considérant que toutes les productions ne peuvent être parfaites; qu'on doit faire d'ailleurs quelque attention au tems où les Poètes ont vécu, & que la poésie Françoisse n'est pas d'abord parvenue à sa perfection.

Dans l'édition in-12. de l'ouvrage dont je vous entretiens, M. du Tillet avoit rangé par ordre alphabétique les Poètes dont il parle, & il avoit omis ceux qui ont précédé le tems de Clément Marot. On lui a fait remarquer l'inconvénient de l'arrangement qu'il avoit suivi, & des omissions qu'il avoit faites, & il s'est rendu volontiers aux avis qu'on avoit cru pouvoir lui donner sur l'un & l'autre. Dans l'édition in-folio il a donc rangé nos Poètes & nos Musiciens dans un ordre chronologique, afin, comme il a raison de le

remarquer lui même, que l'on pût con-
noître plus aisément le progrès qu'ont
fait notre Poësie & notre Musique,
surtout depuis François premier jus-
qu'à présent. Il est remonté aussi jus-
ques aux anciens tems de notre poë-
sie, du moins jusqu'à Thibaud, Comte
de Champagne & Roi de Navarre, &
il a donné des articles de ce Poëte &
des autres les plus connus qui ont vécu
avant Clément Marot. Mais à l'excepti-
on de deux ou trois, il ne s'est point
engagé à parler des Poëtes dont on
trouve une notice dans le catalogue du
Président Fauchet. Il s'est contenté de
donner seulement une liste de leurs
noms, & il y en a joint une autre des
Poëtes dont Guillaume Colletet a écrit
les vies. Sur quoi il observe que l'on
imprimoit alors cet ouvrage de Colle-
tet; mais il est sûr que l'impression n'en
a point été commencée, & que cette
histoire de nos Poëtes si désirée depuis
longtems, est un trésor qui demeure
toujours caché entre les mains de ceux
qui en sont les possesseurs, quelque ca-
pacité qu'ils ayent pour le faire valoir.
Enfin on trouve dans M. du Tillet
une troisième liste de Poëtes & de Mu-
siciens dont il est parlé, soit dans les

léméraires particuliers, soit dans les Dictionnaires de Bayle & de Moréri, dans les jugemens des Sçavans par M. Baillet, dans les œuvres de divers Auteurs, soit enfin dans plusieurs recueils de poésie.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

A la suite de l'ordre chronologique des Poètes & des Musiciens, M. du Tillet a fait part au Public, sous le titre de *Remarques*, de ses Réflexions & Observations sur la Poésie en général & la Musique. Je vous en ai parlé, pour ce qui regarde la poésie, en vous entretenant des écrits sur ce sujet. Je pourrai vous parler ailleurs des Réflexions sur la Musique. Ces observations ont suivies de *Remarques particulières sur la Poésie & la Musique Françaises, & sur nos Spectacles*. Les Remarques sur notre poésie ne sont presque qu'un extrait de ce que Fauchet, Pasquier, M. Huet dans son traité de l'origine des Romans, & quelques Ecrivains modernes ont dit sur cette matière : vous n'y apprendrez rien de nouveau.

Cet ouvrage de M. du Tillet a été beaucoup loué, & il étoit juste de comblér d'éloges un livre qui n'a été composé lui-même que pour faire honneur à la France & à tant de grands génies qui

en ont fait la gloire & l'ornement
& dont les noms vivront autant que
l'amour des beaux arts subsistera. Les
Académies des principales villes du
Royaume, celles de Paris, de Tou-
louse, de Soissons, de Montpellier
de Bourdeaux, de Lyon, de Marsei-
le, ont témoigné à l'Auteur qu'elle
étoient satisfaites de son entreprise
de l'exécution. Les Journaux de Fran-
ce & ceux des pays étrangers y ont pa-
reillement applaudi: on formeroit pre-
que un volume de ces témoignages
flatteurs, & en même-tems si justement
mérités. M. Titon, plus modeste, s'est
contenté de laisser imprimer à la fin de
son livre, dans l'édition *in-folio*, trois
lettres panégyristes de son ouvrage
l'une de feu M. Roufseau, l'autre de
M. de Thémiseuil de Saint Hyacinthe
& la troisième du feu pere Vaniere
Jésuite, excellent Poëte Latin. La let-
tre de feu M. de Thémiseuil, qui est
prose & en vers, avoit déjà paru dans
le tome second, deuxième partie, d'un
Journal qui s'imprime en Hollande sous
le titre de *Bibliothèque raisonnée des
ouvrages des Sçavans de l'Europe*. La let-
tre du pere Vaniere, à M. Caule
Président à Mortier du Parlement

Fouloufe, est écrite en vers Latins ; & on la voit ici avec une élégante imitation en prose Françoisse , mêlée de vers , du feu pere Brumoy , Jésuite , à qui M. Titon a si justement donné place depuis peu dans le dernier supplément à son ouvrage , publié au commencement de l'année 1744.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

Le pere Brumoy , entr'autres éloges qu'il fait de l'entreprise de M. du Tillet , dit : » Sur ce Parnasse chaque » Poète célèbre a son rang , à proportion du genre de poésie où il a excellé. On y comprend les Musiciens , qui sont de véritables Poètes. Tout y est grand , tout y est judicieux : mais l'élégance & la beauté de ce monument sont encore moins à priser que la belle description qu'en a faite M. Titon du Tillet. Plus ingénieux encore que prodigue pour la gloire des lettres , il ne s'est pas contenté de la consacrer sur le bronze , il l'a tracée dans ses écrits. Ce que les figures montrent aux yeux , il l'a fait entendre à l'esprit d'une manière plus durable & plus universelle. Les monumens sont bornés & périssables ; les bons livres les étendent & les perpétuent. » Les autres Poètes dont

on rapporte les pièces après celle du pere Brumoy, sont encore autant de voix qui parlent en faveur de M. de Tillet & de son ouvrage: je ne vous en citerai aucune.

Les livres qui lui ont servi de mémoires pour composer l'histoire des Poètes dont il fait mention, sont, outre ceux dont je vous ai déjà parlé, les Bibliothèques de la Croix du Maine & de du Verdier de Vauprivas, la Bibliothèque Françoisse de Sorel, les jugemens des Sçavans de M. Baillet, & quelques autres. Ce sont en effet des livres à consulter quand on veut connoître tout ce qui a été écrit sur l'histoire de notre poésie & de nos Poètes. On peut y joindre les *Mémoires du Pere Nicéron pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*, entre lesquels l'Auteur a mis plusieurs de nos Poètes, une grande partie du quatrième Discours de M. Tiron dans son livre intitulé, *Essais sur les honneurs & sur les monumens accordés aux illustres Sçavans, pendant la suite des siècles*; les trente premières pages de la seconde partie des *Essais* de M. Juvenel de Carlanças sur l'histoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts,

imprimés au commencement de 1744. *Introduction à la Bibliothèque poétique, contenant en abrégé l'origine & l'Histoire de la Poësie Françoise, & celle des Poëtes François avant Clément Marot, que j'ai faite en 1744, & qui a été imprimée l'année suivante, à la tête du tom. I, de la Bibliothèque Poétique de M. Le Fort de la Moriniere; & peut-être quelques autres écrits qui ne me sont pas connus, ou dont je ne me rappelle pas le souvenir. Mais la voie la plus sûre, à mon avis, pour se mettre bien au fait de l'histoire de notre poësie & de nos Poëtes, ce seroit de lire les écrits mêmes de ceux-ci. Outre que l'on apprend, dans un grand nombre, les faits les plus importants qui les concernent, il n'y a point de meilleures sources pour acquérir la connoissance de leur goût, de leur génie, de leur caractère. C'est la méthode que j'ai dessein de suivre dans le compte que je me prépare à vous rendre de nos Poëtes dont les ouvrages sont imprimés. Mais avant d'entrer dans cette carrière, j'ai encore à vous parler des écrits concernant l'histoire de notre Théâtre qui fait une grande partie de celle de l'histoire de notre poësie.*

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

HISTOIRE Je ne mets point au nombre de ces
DE LA POE- écrits celui que l'Abbé de Pure donna
LE FRANÇ. en 1668. sous le titre d'*Idee des Spectacles anciens & nouveaux*. Ce qui s'y trouve d'historique touchant nos Spectacles mérite à peine d'être remarqué. L'Auteur, prolix, quoique superficiel, sur ce qui regarde les Spectacles anciens, ne dit presque rien des nôtres. J'en excepte le *Balet* sur lequel s'étend beaucoup. Il recherche l'étymologie de ce nom & ce qui constitue l'essence du Balet & de chacune de ses parties: c'est un écrit de préceptes peut-être utiles pour la composition de ces sortes de pièces & l'ordonnance de cette espèce de Spectacle; mais l'historique en est banni.

Cette partie regne davantage dans un petit ouvrage peu connu, & que l'on dit rare, imprimé à Lyon en 1674 in-12. L'Auteur ne se nomme point: on sçait que c'est Samuel Chappuzeau connu par plusieurs pièces de théâtre & par d'autres ouvrages. Tout ce qu'on dit de lui dans celui dont je vous parle, c'est qu'il n'étoit ni Poète (quoiqu'il ait souvent écrit en vers,) ni Comédien; qu'il a été lié avec Montfleury Floridor, fameux Comédiens; qu'il

1638. il étoit à Saumur ; qu'il a visité depuis toutes les Cours de l'Empire , la Hollande ; enfin qu'il a fait plusieurs séjours à Paris où il fait entendre qu'il étoit en 1673. Le titre de son Livre est *le Théâtre François*. Zélé artisan des spectacles , il s'en déclare apologiste , & le vengeur contre ceux qui ont de bonnes raisons pour condamner , & peu s'en faut qu'il leur fasse un crime des plus graves de leur soumission aux décisions de l'Eglise sur ce point. Ce n'est pas par cet endroit que cet écrit mérite quelque attention. Des trois livres dont son ouvrage est composé , il auroit dû en retrancher le premier où il ne dit rien en faveur des spectacles qui n'ait été cent fois réfuté. Dès l'entrée du second livre , il annonce qu'il va parler des *Auteurs qui ont soutenu le Théâtre depuis qu'il est dans son lustre* , mais il n'en donne que les noms , & les titres des pièces comiques ou tragiques qu'ils ont composées. Il ne porte aucun jugement sur ces pièces , il s'apprête point le mérite des Auteurs ; mais il donne à ceux-ci des éloges , tant sur ce qui est nécessaire pour réussir dans la composition de

leurs pièces, que sur la maniere de
ils doivent se conduire avec les Co-
médiens à qui ils les présentent pour
être acceptées. Il voudroit qu'aucune
tragédie ou comédie ne fût admise
que sur la décision de quelqu'un des
membres de l'Académie Française,
& il en prend occasion de faire un
long panégyrique de cette illustre
Compagnie, & de lui présenter lui-
même *ses très-humbles respects*; ce qu'il
fait, non-seulement en prose, mais
aussi en vers, qui prouvent qu'en effet
il n'étoit pas Poëte. Les Auteurs
nomme, & dont il rapporte les noms
des pièces, sont Boursault, Boyer,
les deux Corneilles, Gilbert, Mon-
fleuri, Quinault, Racine, & un au-
tre qu'il ne désigne que par ces deux
lettres D. V. C'est le sieur Donneau
de Vizé. Il y joint deux autres listes
des noms & des pièces, l'une des
Sieurs d'Aubignac, Bensérade, le
Clerc, la Clériere, Mairet, Desma-
rets, de Montauban, Salbret, & de
Mademoiselle Desjardins; l'autre
quelques Auteurs qui ne vivoient
plus.

Le troisiéme & le dernier livre traite
de la conduite des Comédiens : s'est-
dire

lire, de la maniere dont ils agissent dans leur domestique, dans la société civile, entr'eux-mêmes, & avec les Auteurs. C'est une apologie en forme de leurs mœurs, de leurs talens, de leur profession & de la maniere dont ils exercent celle-ci. Et quand l'Auteur ne répéteroit pas, comme il le fait plusieurs fois, qu'il étoit ami des Auteurs & des Actrices, tout ce qu'il dit en leur faveur seroit plus que suffisant pour en convaincre. C'est le seul écrit de ce genre que j'aie trouvé jusqu'à présent. Cette apologie est entremêlée de plusieurs listes; la premiere *des Acteurs & Actrices qui composoient en 1673. la Troupe Royale, par ordre d'ancienneté*; avec le catalogue des pièces des sieurs Hauteroche, Poisson, Brécourt, Champmêlé, la Torilliere, de Villiers, de Montfleuri: la seconde, *des Acteurs & des Actrices de la Troupe du Roi*, avec les titres des pièces de Rosimont, Chevalier, Dorimont; & les noms des Acteurs & des Actrices qui ne vivoient plus en 1673. La troisième liste est des noms des Acteurs & des Actrices de la troupe du Duc de Savoye; la quatrième, de la troupe des Ducs de Brunswic & de Lune-

bourg ; & la cinquième , de la troupe de l'Electeur de Baviere. Notre Auteur rapporte en peu de mots l'origine de ces troupes & l'histoire de leur établissement , mais principalement des troupes qui se sont formées à Paris , de leur union , de leur durée , de leur séparation , & de l'état où elles étoient en 1673. Il donne le précis de quelques Déclarations du Roi concernant ces établissemens ; entre ensuite dans le détail des Officiers des Théâtres de Paris , & de leurs fonctions. Il parle en particulier de l'*Orateur* , c'est-à-dire , de celui des Acteurs dont les principales fonctions étoient alors » de faire » harangue & de composer l'affiche » Le discours qu'il vient faire , » on , à l'issue de la Comédie , a pour » but de captiver la bienveillance de » l'assemblée. Il lui rend graces de » son attention favorable , il lui annonce la pièce qui doit suivre celle » qu'on vient de représenter , & finit » vite à la venir voir , &c. » Dans une lettre particuliere qui termine l'ouvrage , l'anonyme donne une liste de quelques-uns de ces Orateurs , & fait l'éloge. Ceux qu'il nomme

particulier sont Bellerose , Mondory , Dorgemont , Floridor , la Roque & Moliere. Il loue beaucoup la Roque , qu'il paroît avoir connu : pour Moliere , il suffisoit de le nommer.

**HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE**

Vous voyez par l'idée que je viens de vous donner de ce livre , qu'il n'y est pas question de l'histoire de notre ancien Théâtre ; & que ce qu'il y a d'historique sur le moderne , se réduit à peu de chose. Ce que ce petit ouvrage ne vous offre point , vous le trouverez dans l'*Histoire du Théâtre François jusqu'à Pierre Corneille* écrite par M. de Fontenelle avec cette élégance & cette délicatesse de style qui se font sentir dans tout ce qui est sorti de sa plume.

Ce petit ouvrage n'est pas nouveau pour la composition. On en avoit des copies plusieurs années avant qu'il parût dans la dernière édition des ouvrages de l'Auteur , publiée en 1742. M. de Fontenelle lui donne une date fort antérieure , puisqu'il disoit en 1742. qu'il y avoit près de cinquante ans que cet ouvrage étoit achevé : il ajoute qu'il n'avoit nul empressement de le donner au public , sçachant qu'il n'avoit pas fait assez de recherches sur

Préface des
œuvres de
Fonten.

l'histoire du Théâtre François; & en effet il est aisé de voir que ce n'est qu'un essai d'histoire; mais on le lit avec plus de satisfaction & de plaisir qu'on ne liroit peut-être de gros volumes où il pourroit y avoir plus de recherches, mais qui seroient dépourvues des agrémens dont cet essai est revêtu. L'érudition n'y est pas prodiguée, mais il y en a assez pour donner au commun des lecteurs une idée de notre ancien Théâtre; les extraits des pièces y sont courts, mais les endroits sont bien choisis & suffisent pour faire connoître le goût qui régnoit dans ces pièces, & la bizarrerie, le ridicule & l'ignorance des siècles où elles ont été enfantées; les réflexions sont en petit nombre, mais toutes judicieuses: elles éclairent & n'ennuient point. Je voudrois pouvoir vous donner dans le même goût l'histoire de nos Poètes que vous attendez de moi: mais qui peut approcher des talens d'un Fontenelle! C'est beaucoup de ne pas trop demeurer en dessous.

Ce respectable Ecrivain coule avec rapidité sur les premiers tems, comme vous voulez, sur l'enfance de nos

ésie ; il ne fait presque qu'effleurer l'histoire des *Troubadours*, & d'un seul trait il peint le siècle où la multitude de ces Poètes a paru. Mais sa peinture est vive, on en est frappé : ses traits historiques se retiennent, ils font dans la mémoire l'impression qu'ils doivent faire pour ne plus s'effacer. L'histoire du Théâtre François vient après ces premières ébauches de l'histoire de la poésie Provençale : l'Auteur la commence au quinzième siècle, & en fixe la première époque à ces pièces moitié pieuses, moitié burlesques connues sous le nom de *Mysteres*. M. de Fontenelle présente une idée des principales pièces que l'ignorance de nos mœurs & le goût de leur siècle ont honorées d'un titre si respectable. Mais je prendrai la liberté de dire qu'il s'est trompé en attribuant la *Comédie de la Passion* au bienheureux Jean Michel Evêque d'Angers ; il y a déjà longtemps que ce S. Prélat n'est plus même soupçonné d'avoir perdu du tems à la composition de pareilles productions. Après une légère idée de nos anciennes Comédies Françaises tirées de l'écriture-Sainte & de la Vie des Saints, un extrait assez long de la farce de

Pathelin, laquelle, à en juger par le langage, doit être à peu près du temps de Louis XII. M. de Fontenelle passe au regne de François premier. » Avant ce Prince, la tragédie, & pour mieux dire, toute la constitution du Théâtre dans la comédie même, avoit été entièrement inconnue. Mais sous le regne de François premier les Grecs & les Latins fortirent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à se dissiper, le goût des belles Lettres se répandit, la face des choses d'esprit se renouvela, tous les arts, toutes les sciences se ranimerent. » La Comédie & la Tragédie ensuite prirent aussi une nouvelle forme.

A cette occasion, M. de Fontenelle donne une idée de deux pièces de Jodelle, sa Cléopâtre, tragédie, & sa comédie d'Eugene. Les Poètes qui sont nommés ensuite, & dont il fait connaître le goût en peu de mots, sont Jean Antoine de Baif, Jean de la Péruse, Robert Garnier, Alexandre Hardy, Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre, Mairet, & enfin Pierre

Corneille dont la *Vie* fuit cet abrégé de l'histoire du Théâtre François, comme cette vie est elle-même suivie de *Réflexions sur la Poétique*, qui paroissent avoir presque toutes été faites à l'occasion des-pièces de Pierre Corneille ; aussi ne veulent-elles guères que sur la poésie Dramatique. Il y a dans ces *Réflexions*, des vûes qui sont nouvelles, qui ne s'accordent pas même avec toutes celles qu'ont eues ceux qui ont écrit sur le même sujet dans le siècle dernier & dans le nôtre. C'est aux Maîtres de l'art à décider de leur valeur ; je ne prétends que vous les indiquer.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

On peut joindre à la lecture de l'histoire de notre Théâtre par M. de Fontenelle, un autre abrégé historique sur le même sujet, qui fait partie des *Réflexions* de M. Titon du Tillet sur la Poésie & la Musique, à la suite de son *Parnasse François* in-folio. Cet abrégé est fort succinct, mais on ne laisse pas de le lire avec quelque satisfaction.

Il y a quelques années que Messieurs Parfait, freres, réunis par le même goût & par les mêmes études, entreprirent une histoire de notre

Théâtre suivie & détaillée, en un mot, aussi complète que l'on pouvoit la désirer. Ils en formèrent le plan; & dès que leur dessein fut connu, on s'empressa de leur fournir les ouvrages qui leur devenoient nécessaires pour commencer du moins à exécuter leur entreprise. Ils lurent avec application nos pièces de Théâtre les plus anciennes, & amassèrent en peu de tems assez de matériaux pour mettre le public en état de jouir d'une partie de leur travail. Le premier volume de leur histoire de notre Théâtre fut imprimé en 1734 & le second en 1735. C'est tout ce qui en a paru jusqu'en 1745. que Messieurs Parfait ont repris leur ouvrage.

Journal des
Sçavans, Fé-
vrier 1735.

Le premier volume contient certainement la partie la plus épineuse, la plus stérile & la plus rebutante de toute l'entreprise. Il s'agit d'y défricher une matière fort négligée jusques-là, & sur laquelle les monumens historiques ne fournissent que très-peu d'éclaircissemens. Telle est l'origine du Théâtre François en 1402. & son histoire jusqu'au commencement du dix-septième siècle. On ne trouve

ans cet espace de tems, que l'établissement de trois sociétés Dramatiques, qui laissent entr'elles de fort grands vuides. La premiere est celle des Confreres de la Passion, qui firent leurs représentations à Paris. A celles-là succéderent les jeux des *Clercs de la Bazoche*, & à ces derniers, les pièces des *Enfans sans souci*, dont le chef se nommoit le Prince des *Sots* ou de la *Sorise*. S'il regne beaucoup l'obscurité dans tout ce qui concerne l'histoire de ces trois sociétés, on ne voit pas beaucoup plus clair dans ce qui regarde l'érection des deux Théâtres, celui de l'Hôtel de Flandre, & celui de l'Hôtel de Bourgogne. On n'en sçait pas davantage sur l'historique des Poëtes & des Acteurs; les divers poëmes Dramatiques antérieurs au regne d'Henri II. sont presque tous sans nom d'Auteur, ou tout au plus n'en présentent qu'un très-petit nombre, qu'aucunes circonstances n'accompagnent.

Messieurs Parfait font sentir ces difficultés, non pour relever le prix de leur travail, mais afin qu'on ne leur reproche pas de n'avoir point suffisamment débrouillé un cahos où ils

HISTOIRE
DE LA POÉ-
SIE FRANÇ.

370 BIBLIOTHEQUE
ont jetté le plus de lumiere qu'ils ont
pû. Ils commencent leur ouvrage par
l'origine des Spectacles en France,
qu'ils font remonter jnsqu'au regne de
Charlemagne. En partant de cette épo-
que & en suivant l'ordre des tems, ils
rencontrent d'abord les célèbres Trou-
badours, qu'ils regardent non-seulement
comme les premiers Poètes qu'on ait
vus en Europe, mais encore comme
les véritables restaurateurs du poëme
Dramatique. Ils entrent sur cela dans
un détail qui paroît les avoir satisfaits,
& qu'ils regardent comme tellement
exact, qu'ils doutent qu'on puisse rien
après eux le même sujet sans les copier.
L'histoire de ces mêmes Troubadours
entreprise par Messieurs de la Cour-
de Sainte-Palaye, & de Foncemagne,
l'un & l'autre de l'Académie des belles
Lettres, est mise quelque jour entre
les mains du Public, Messieurs Parfa-
verront leur doute éclipfé, & ils connoi-
tront que sans les copier, on peut don-
ner des Troubadours une histoire plus
exacte, plus circonstanciée & beaucoup
plus complete.

De ces Troubadours, nos deux His-
toriens passent aux Cantiques spirituels
chantés par les Pèlerins au retour de

Jérusalem, de saint Jacques, de sainte Reine, & du Mont saint Michel, & qui donnerent à quelques gens l'idée de former une société pour représenter une espèce de poème en dialogue, sous le titre de *Mystere de la Passion*, qui fut autorisé par des Lettres patentes de Charles VI. Ces *Confreres de la Passion* (c'est le titre qu'ils prenoient) dresserent leur premier théâtre dans l'Hôpital de la Trinité à Paris, où pendant un certain tems ils donnerent en spectacle différens Mysteres. Ils furent ensuite obligés de se transporter à l'Hôtel de Flandre, puis à celui de Bourgogne qu'ils acheterent. Ensuite pour obéir à un ordre du Parlement qui leur défendoit de représenter à l'avenir aucun sujet tiré de l'Ecriture-Sainte, ils louerent cet Hôtel à une troupe de Comédiens qui se forma à cette occasion.

Après ce détail nos Auteurs viennent aux pièces de ces premiers théâtres, & ils en donnent des extraits circonstanciés & accompagnés de notes, dans la vue d'épargner à ceux qui auroient quelque goût pour cette matiere, l'ennui inséparable de la lecture des originaux; de nous faire connoître plus

particulièrement les Auteurs & les Acteurs de ces poèmes, & de nous instruire de plusieurs faits qui sont liés à l'histoire dont il s'agit. Ces pièces étoient les Myſteres de la Conception, Paſſion & Réſurrection de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, dont les représentations rempliſſoient ſix journées, & dont les extraits occupent la plus grande partie du premier volume dont je parle.

On a ſuivi la même méthode dans le ſecond volume, quoiqu'elle ait été blâmée par pluſieurs perſonnes qui en ont fait connoître leur mécontentement, entr'autres dans une lettre inférée dans le Mercure de France du mois de Janvier 1735. L'anonyme qui l'a compoſée, en relevant deux ou trois fautes, qui peut-être ont échappé dans l'explication d'un grand nombre de vieux mots, s'eſt emporté ſi loin au-delà des bornes d'une ſage critique, qu'il ſemble avoir en plus d'envie d'inſulter que d'inſtruire. Nos Auteurs en ont pris occaſion de juſtifier de nouveau leur méthode dans la préface de leur ſecond volume, & fans s'en écarter, ils continuent dans ce volume à donner des extraits détaillés des pièces dont ils y ſont mention.

La premiere est le Myſtere de ſainte
 arbe, diviſé en cinq journées: ils l'ont
 éféré, diſent-ils, à beaucoup d'au-
 es, par la ſingularité de la verſifica-
 on, la ſimplicité des caractères, &
 s jeux de théâtre. Enſuite paroît l'hiſ-
 ire de la Bazoche, aſſez peu connue
 ſqu'ici, & que nos Auteurs preten-
 ent avoir entièrement éclaircie juſ-
 u'à l'Arrêt du Parlement du onzième
 lars 1545. qui refuſa aux Bazochiens
 . permission de repréſenter leurs jeux.
 ette hiſtoire eſt ſuivie d'une *Moralité*
 : d'une *Farce*, deux genres de pièces
 iventées par les Bazochiens. La vie
 nguliere & retirée des *Enſans ſans ſou-*
 i, n'ayant pas permis à Meſſieurs Par-
 ait de contenter ſur ce ſujet la curio-
 té du lecteur, autant qu'ils l'auroient
 uhaité, ils ont du moins rapporté
 out ce qu'ils en ont pû découvrir. La
 otife qui finit cet article, eſt diſent-
 s, d'un comique ſi noble & ſi fin,
 u'ils ne craignent pas d'aſſûrer, que
 lus on la lira, plus on y découvri-
 i de beautés. C'eſt ſans contredit,
 ajoutent-ils, la pièce la mieux con-
 duite de toutes celles qui précéde-
 ent le regne de Henri II. le plan en
 eſt neuf, l'expoſition ſimple, le nœud

HISTOIRE » bien formé, & le dénouement fin
 DE LA POE- » du fond du sujet. En un mot, c'est
 SIE FRANÇ. » le chef-d'œuvre & le modèle des
 » pièces de ce genre. A la vérité les
 » vices y sont repris un peu vive-
 » ment, mais c'est le style du tems.
 Il y en a qui ont attribué cette pièce
 à *Gringore*: nos Auteurs pensent dif-
 féremment. « Ce n'est pas, disent-
 » ils, sçavoir distinguer l'or d'avec
 » le plomb. Autant *Gringore* avoit
 » l'imagination pesante & grossière,
 » autant l'autre l'avoit légère & fi-
 » ne. »

Ce qui sert encore beaucoup dans
 ce second volume à l'histoire de notre
 poésie, c'est une notice des Poètes
 François qui ont composé dans le
 genre Dramatique depuis environ
 1430. jusqu'en 1548. & celle des Ac-
 teurs qui ont brillé sur les Théâtres
 de ce tems-là. Ces Poètes sont au nom-
 bre de vingt-deux, Arnoul & Simon
Gréban, freres, en 1440. Jacques
Milet, en 1450. Jean du Prier ou le
Prieur, en 1460. Jean Michel, en 1470.
 Jean Molinet ou *Moulinet*, en 1474.
 Eloy d'*Amerval*, en 1500. Simon *Bor-
 goin*, en 1508. Pierre *Gringore*, dit
Vaudemont, en 1510. Jean du Pont

Alais ou du Pont-Alletz, en 1510. *Pierre Cuvret ou Curet*, en 1510. *Nicole de la Chesnaye*, en 1511. *N. Chevalet*, en 1520. *Claude d'Oléson*, en 1520. ou 1521. *Guillaume Tasserie* vers le même tems; *Barthelemi Aneau*, en 1524. *Jean Parmentier*, en 1530. *Jean d'Abundance*, en 1540. *Jean Galkery ou Guallery*, en 1540. *Antoine Forestier*, en 1540. *Louis Chocquet*, en 1540. *Marguerite de Valois*, sœur de François premier, en 1549.

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

Messieurs Parfait rapportent ce qu'ils ont pû trouver touchant la patrie de ces Poètes, le tems où ils ont vécu, les emplois qu'ils ont eus, les pièces qui leur sont attribuées. Ils ne sont point tombés dans l'erreur de ceux qui donnent à Jean Michel, Evêque d'Angers, le Mystere de la Passion, confondant ainsi ce saint Prélat avec Jean Michel né à Angers, qui fut premier Médecin du Roi Charles VIII. & Conseiller au Parlement de Paris, & qui mourut à Quiers en Piémont le vingt-deuxième Août 1493. près de cinquante ans après l'Evêque d'Angers qui portoit le même nom; mais qui étoit de Beauvais, & qui ne fut jamais Médecin. Cette distinction

des deux Michels est fort bien éclaircie par nos Auteurs.

HISTOIRE
DE LA POE-
SIE FRANÇ.

Quant aux Acteurs qui ont brillé sur les Théâtres du tems dont ils parlent, ils n'en nomment que quatre, Clément *Marot* qui dans sa jeunesse fut lié quelque tems avec les *Enfans sans souci*, & a joué dans leurs pièces; Jean *de Serres*, qui mourut sous le regne de François premier, & dont on trouve l'Epitaphe parmi les autres poësies de Marot; le Comte *de Salla*, dont on ignore le véritable nom, qui mourut aussi sous François premier, & dont on trouve pareillement l'Epitaphe, en forme de Ballade, dans les poësies attribuées à Clément Marot; & enfin Jacques *Mernable*, qui n'est connu que par son Epitaphe de la composition du fameux Ronfard.

Après ces détails, les deux Historiens de notre Théâtre donnent un *Catalogue chronologique*, & des extraits fort courts pour l'ordinaire, mais quelquefois aussi fort étendus, des *Mysteres depuis leur origine jusqu'en 1548 qu'ils furent imprimés*. Ce catalogue, accompagné de notes curieuses, remplit la moitié du second volume de

ouvrage de nos Auteurs. Les *Myſte-*
s mentionnés ſont : *Myſtere* de la
aſſion, en 1380. *Myſtere* de *Grise-*
dis, en 1395. *Myſtere* de la *Ré-*
irrection, en 1400. *Myſtere* de la
onception, en 1404. *Myſtere* du
ieux Teſtament, en 1406. *Myſtere*
e ſainte Catherine, en 1434. *Myſtere*
e la vengeance, en 1437. *Myſtere* de
ſainte Hoſtie, en 1444. *Myſtere* des
ctes des Apôtres, en 1450. la deſ-
uction de Troyes, en 1459. *Myſte-*
re du Trépaſſement Notre-Dame, en
1468. *Myſtere* du *Roi advenir*, dont
on ne dit point la date ; le *Myſtere* de
Incarnation & Nativité de Notre-
eigneur Jeſus-Chriſt, en 1474. *Myſ-*
tere de la Réſurrection en 1475. *Myſ-*
tere de Job, en 1478. *Myſtere* de la
rance, en 1480. *Myſtere* de ſainte
arbe, en 1480. *Myſtere* de ſaint *De-*
ys, la même année 1480. *Myſtere* de
int Dominique, en 1500. *Myſtere*
1 Chevalier qui donna ſa femme au
iable, à dix perſonnages, en 1505.
yſtere de l'Affomption, en 1518.
yſtere de ſainte Marguerite, en 1518.
yſtere de Notre-Dame du Puy, la
même année 1518. Le *Triomphe* des
ormands, en 1518. *Myſtere* de *Jo-*

HISTOIRE
DE LA POE-
612 FRANÇ. vinien, en 1518. Myſtere de S. Pierre & S. Paul, en 1520.

Voilà où ſe termine ce catalogue dans les deux premiers volumes. La ſuite n'a paru que long-tems après en 1745 ; mais depuis elle n'a plus été interrompue ; & nous avons aujourd'hui quinze volumes de cette hiſtoire de notre Théâtre François. Le quinziesme volume finit en 1721. & l'on en eſpere la ſuite juſqu'aujourd'hui, malgré la perte de François Parfait, l'aîné des deux freres, mort à Paris le 25 Octobre 1753. âgé de 55 ans, 7 mois & environ 15 jours.

Dès 1727. Meſſieurs Parfait avoient fait imprimer une liſte des Poètes qui vivoient alors, ſurtout de ceux qui avoient compoſé pour le Théâtre, avec les titres de leurs pièces imprimées & manſcrites. Ce petit ouvrage parut ſous le titre d'*Almanach du Parnaffe*, & on le réimprima la même année en Hollande dans le tome neuvième du Journal intitulé, *Bibliothèque François*, ou *Hiſtoire littéraire de la France*. Cette nouvelle édition eſt un peu augmentée, & l'éditeur y a joint des jugemens plus ſatyriques ſouvent que critique ſur quelques-uns des Poètes dont le

ons sont dans cet *Almanach*.

C'est, dit-on, celui-ci qui a fait naître l'idée de l'*Almanach des Dames sçavantes* qui parut vers 1734. mais avec tant de fautes dans les faits & dans la diction, qu'il ne put servir que de canevas à celui qui publia en 1735. l'*Almanach des Dames sçavantes Françaises* anciennes & modernes, où l'on fait connoître particulièrement celles qui sont distinguées dans notre poésie. Quoique ces petits ouvrages soient peu de chose en eux-mêmes, les personnes curieuses ne les négligent point : l'*Almanach des Dames sçavantes Françaises* est d'ailleurs assez bien fait, & on peut le lire avec utilité. Au commencement de l'année 1744. un anonyme a donné un troisième *Almanach*, sous le titre d'*Almanach des Théâtres*, dans lequel il fait connoître en peu de mots l'origine du *Théâtre François*, du *Théâtre Italien*, de l'*Opera* ou de l'*Académie Royale de Musique*, du *Théâtre de la Foire*, ou de l'*Opéra Comique*; & enfin du *Concert spirituel*; avec une liste des noms des Acteurs & Actrices qui représentent actuellement sur ces Théâtres. L'Auteur dit que si cet essai est goûté de ceux à qui ce genre de connois-

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

fances peut plaire, » à l'origine de
» Théâtres, il joindra leurs progrès
» leurs révolutions, marquées par
» caractère des Auteurs qui ont tra-
» vaillé en ce genre, & par celui des
» principaux Acteurs qui se sont signa-
» lés dans les troupes. » Je crois qu'on
attendra patiemment le fruit de son
travail. La *Bibliothèque des Théâtres* im-
primée en 1733. in-8°. & les *Recherches*
de M. de Beauchamps sur le même sujet
ont de quoi amuser, en attendant, ceux
qui trouvent quelque satisfaction dans
la lecture de ces sortes de livres.

La *Bibliothèque des Théâtres* qui parut
en 1733. in-8°. n'offre plus d'avanta-
ges, que parce qu'il y a plus de détail.
On dit dans le *Journal des Sçavans* du
mois de Février 1735. que cette *Bib-*
liothèque des Théâtres n'étoit qu'une
ébauche de l'histoire du Théâtre de
MM. Parfait, dont je vous ai parlé.
Ce n'est pourtant ni le même plan, ni
la même méthode. La *Bibliothèque*
n'est qu'un catalogue alphabétique des
pièces Dramatiques, Opéra, Paro-
dies & Opéra comiques, où l'on indique
que le tems des représentations des pié-
ces, & où l'on rapporte en abrégé les
circonstances les plus connues sur un

and nombre de ces pièces, & sur la
e des Auteurs, des Musiciens & des
Deurs. S'il y a quelques anecdotes
oins publiques, elles sont assez rares,
y a d'ailleurs beaucoup d'omissions
de méprises, qui ne sont point répa-
ées par les *additions & corrections* qui
nt été fournies à l'Auteur, & qui se
rouvent à la fin de son livre. L'Auteur
le cette Bibliothèque est M. Maupoint,
Avocat, qui s'est fait connoître par
quelques autres ouvrages d'un genre
différent.

HISTOIRE
DE LA POÉ-
SIE FRANÇ.

Le plan que cet Auteur n'a qu'é-
bauché, a été suivi & rempli par M.
Godeard de Beauchamps dans ses *Recher-
ches sur les Théâtres de France, depuis
l'année 1161. jusqu'à présent*, c'est-à-dire
jusqu'en 1735. que cet ouvrage a été
imprimé à Paris en un volume in-4°. &
en trois volumes in-8°. L'Auteur
dit que ce n'est point une *histoire du
Théâtre*; & il a raison s'il entend par-
ler d'une histoire suivie & complète.
Mais, ainsi que le titre le porte, ce
sont des recherches que tout Historien
de notre Théâtre seroit obligé de fai-
re, & qui, telles qu'elles sont, peuvent
être utiles à ceux qui aiment ce genre de
littérature.

M. de Beauchamps commence la vie de ces Poètes connus sous le nom de Poètes Provençaux, quoique il ait observé depuis que la critique devenue plus éclairée, que le plus grand nombre de ces Poètes n'appartenoit à la Provence proprement dite. Il convient que ce qu'il en dit, il l'a pris dans Nostradamus, c'est-à-dire, dans les fables que cet Auteur a débitées. Mais cette partie de l'ouvrage de M. de Beauchamps est pleine d'agrement, que Nostradamus n'offre point; outre que ces vies sont bien écrites dans l'historien moderne, il y a jetté de l'ajouement, & répandu divers morceaux de poésie qui montrent communément une Muse élégante & un heureux naturel. Les deux discours qu'il a placés, l'un au-devant des Myſteres & des Moralités, l'autre à la tête du Théâtre François, sont remplis de recherches curieuses, & d'ailleurs convenables au but de ces discours.

Il expose dans le premier ce qui a paru de plus vraisemblable sur l'origine de nos Spectacles. Il tâche dans le second, & c'est, pour ainsi dire, ce qu'il s'est proposé dans son ouvrage de faire sentir les différens progrès

tre Comédie, par rapport aux mœurs
au sentiment. De-là il passe à l'éta-
blissement de nos Théâtres à Paris ;
mais il ne dit rien de l'Hôtel de Flan-
ce, ne sçachant point si l'on doit le
garder comme un Théâtre public,
donne cependant sur cela ses con-
sultures ; & c'est tout ce qu'on peut
demander quand on manque de preu-
ves certaines.

Tout ce qui a précédé Jodelle ne
pouvant être regardé, selon lui, que
comme Mystères, Moralités, ou tra-
duction de pièces anciennes, il n'a pas
vu que les Auteurs de ces sortes d'ou-
rages appartenissent directement à no-
tre Théâtre : cependant il en fait men-
tion ; c'est-à-dire, qu'il en rapporte les
titres ; qu'il distingue ceux qui ont été
imprimés de ceux qui sont demeurés
manuscrits ; qu'il cite quelquefois ce que
les Historiens, ou d'autres monumens
nous ont laissé d'historique concernant
ces sortes de pièces. Ils s'étend beaucoup
sur Jean Michel, Evêque d'Angers,
et ce qu'il en dit est curieux ; mais il
ne devoit pas adopter l'erreur de ceux
qui font ce Prélat Auteur, ou un des
Auteurs du Mystère de la Passion, &c.
Il s'étend encore plus sur les *Morali-*

tés & les *Sotises*, deux genres de Spectacles fort en vogue dans le quinzième siècle, & durant une partie du seizième; mais sans omettre le dénombrement de diverses pièces qui n'appartiennent à aucun de ces genres, & qui ont précédé le tems de Jodelle.

Ce détail prépare les lecteurs à la naissance de notre Comédie, dont M. de Beauchamps fixe l'époque à l'année 1552 & qu'il partage en quatre âges. Le premier commence à Etienne Jodelle, jusqu'à Robert Garnier, c'est-à-dire, depuis 1552. jusqu'à 1573. Le second depuis Robert Garnier jusqu'à Alexandre Hardy, c'est-à-dire, depuis 1573. jusqu'à 1622. Le troisième depuis Alexandre Hardy jusqu'à Pierre Corneille, où la tragédie du *Cid* de ce grand Poète, c'est-à-dire, depuis 1622. jusqu'à 1637. Enfin le quatrième depuis Corneille, Auteur du *Cid*, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis 1637. jusqu'aux trois premiers mois de l'année 1735. Dans cette division l'on voit, dit M. Beauchamps, » les différens états de notre Comédie; née sous Jodelle, sortant du » berceau sous Garnier, commençant » à parler sous Hardy, parvenue sous Corneille

Corneille aux graces, aux charmes de la jeunesse, elle a conservé pendant près d'un siècle la force & l'éclat où nous la voyons encore aujourd'hui. »

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

La méthode que M. de Beauchamps suivie pour faire connoître ces différens âges du Théâtre François, est de porter chaque pièce, Comédie, Tragedie, Pastorale, &c. sous la date de l'année où chacune a paru, ou à peu près, quand cette date n'a pû être découverte précisément. Il a eu raison de ne point se fier pour ce détail aux catalogues des Bibliothèques publiques ou particulières, où l'on érige souvent en Comédies des Romans ou des nouvelles historiques, où dans lesquels on donne des titres imaginaires & défigurés. Le seul parti sûr pour éviter les méprises, étoit de consulter les originaux. M. de Beauchamps assure qu'il l'a fait, & qu'il y a peu de pièces de celles dont il parle, qu'il n'ait vues & examinées. Il faut donc dire que sur celles-là il est exact, jusqu'il ne s'agissoit que de copier les titres & le dates qu'il voyoit. Mais il faut croire aussi qu'il n'a ni vu, ni examiné une partie des pièces dont il fait

mention, puisqu'il lui arrive quel-
fois de se tromper ou sur le vrai titre
ou sur la vraie date, ou sur les noms
des Auteurs. Je vous en ai donné plu-
sieurs exemples en vous parlant de
Comédies, Tragédies & Pastorales
traduites ou imitées du Latin, de l'Ita-
lien & des autres langues. Mais ces
légères méprises sont très-excusable
& l'Auteur a raison de dire, que
*les lumières ne secondent pas toujours l'atten-
tion dans une matière aussi ingrate que
celle qu'il a traitée.* Je souscris sans peine
à ce qu'il ajoute, qu'on ne hardi-
roit jamais de rien donner au public,
s'il falloit être sûr que les choses qu'on
lui donne sont marquées au coin de la
perfection: ma propre expérience me
convainc que trop de la vérité de
cette proposition.

M. de Beauchamps ne porte aucun
jugement des pièces dont il parle, &
il se renferme sur cela avec scrupule
dans la simple exposition des sentiments
de ceux qui sont venus avant lui: en-
core y a-t'il un très-grand nombre de
pièces sur lesquelles on ne trouve ni
apologie ni censure, ni éloge, ni cri-
tique. Le titre, la date de l'impression,
la forme du volume, en un mot ce

fort point des bornes d'un catalogue ordinaire, voilà souvent tout ce qu'on nous offre. Mais souvent aussi cette sécheresse, qui étoit inévitable, est tempérée par une notice de la vie des Auteurs de ces pièces, plus ou moins abrégée selon que ces Auteurs sont plus ou moins connus, ou que M. de Beauchamps a plus ou moins pu couvrir les anecdotes qui les concernent.

La troisième partie de son livre, qui commence par un recueil de Ballets puis Henri II. est entièrement nouvelle, du moins par l'arrangement & par les faits qu'on y trouve. Le père énéstrier, Jésuite, avoit traité cette matière, mais plutôt pour en donner des règles, que pour en faire l'histoire. Ainsi ses idées sont différentes de celles de M. de Beauchamps. Celui-ci observe que les Ballets n'étoient d'abord que des danses figurées; quelques beaux esprits y joignirent des vers qu'on répertoit à la louange des danseurs; ensuite ces récits furent dialogués, mis en musique & chantés: bientôt on en fit de vrais Spectacles, dont on prenoit le sujet dans la fable, ou dans nos livres de Chevalerie; les danses qui en fai-

soient autrefois la partie essentielle n'en furent plus que les intermédiaires. Sous le regne de Louis XIV. ils furent portés au dernier degré de magnificence ; habits , théâtres , décorations , machines , tout fut mis en œuvre pour procurer au Roi des plaisirs convenables à ses desirs. C'est donc par une liste historique des Tournois , Carroufels , Pas d'armes , Comédies , Mascarades , Mommeries & Ballets , depuis 1548. jusqu'en 1735. que M. de Beauchamps termine ses *Recherches sur les Théâtres de France.* » Je n'avois rien de nouveau , dit-il , à apprendre sur les autres Théâtres , je n'en parle qu'en » par supplément , & pour remplir les » obligations de mon titre. » Il s'occupe cependant assez étendu sur le nouveau Théâtre Italien , parce que ce genre de Comédie , telle qu'elle est aujourd'hui , lui a paru mériter un peu plus d'attention. Il finit par quelques particularités de la vie de plusieurs de nos Comédiens François ; & le peu qu'il a dit a fait naître à quelques autres Écrivains le desir de communiquer leurs recherches qu'ils ont faites sur le même sujet ,

Ainsi pour bien connoître cette par-

historique du Théâtre François, il faut lire ce que l'on dit de nos Comédiens anciens & modernes dans plusieurs Mercuriales de l'année 1738. dans le tome vingtième, nombre 294. du *Jour & Contre* de M. Prevost d'Exiles, à la fin du *Supplément du Parnasse François*, que M. Titon du Tillet a publié en 1743. Je vous ai déjà fait remarquer que ce dernier a donné dans un grand ouvrage, à la suite de l'article de Baron, un catalogue de nos Comédiens Auteurs; mais dans son supplément il s'attache à nous faire connaître un grand nombre de nos *Acteurs & Actrices de la Comédie & de l'Opéra*, que la mort a enlevés, ou qui ont quitté le Théâtre: & quel encens ne leur offre-t'il point! Peu s'en faut qu'il fasse leur apothéose. Son amour pour tout ce qui est talent ne pouvoit aller plus loin.

Dans ce que M. de Beauchamps dit du Théâtre Italien, il a profité de l'histoire de ce Théâtre, que Louis Jacoboni a publiée en 1727. in-8°. dont j'ai déjà eu occasion de vous parler, au moins en le citant lorsque je vous ai rendu compte des pièces Italiennes traduites ou imitées en notre

langue. Je vous aité cité du même Auteur les *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Europe*, imprimées en 1738. in-8°. Mais ce y est dit du Théâtre François méme peu d'être cité à part, après les différens ouvrages sur ce sujet dont je vous ai entretenu jusqu'à présent.

De tous ceux-ci, il n'y a que celui de M. de Beauchamps, & la Bibliothèque des Théâtres de M. Maupoint où l'on ait donné un catalogue des pièces qui ont été représentées à l'Académie Royale de Musique, ou sur ce qu'on appelle le *Théâtre de l'Opéra*, depuis 1671. jusqu'en 1735. avec les noms des Musiciens & des Auteurs. Cette liste est plus exacte & plus complète dans M. de Beauchamps; mais du reste on ne trouve ni dans l'un, ni dans l'autre ouvrage, l'historique de l'établissement & des progrès de ce Théâtre.

Les Italiens sont, dit-on, les premiers qui ont fait représenter des Opéra. On rapporte, dit M. Dapuy dans une lettre sur ce sujet, imprimée dans le tome fixième des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, que ces Opera commencerent à paroître vers le quinzième

2, sous les Papes Léon X. & Clément VII. qui aimoient beaucoup la musique. » Balthazar Peruzzi travailla par les ordres du Cardinal Bernard de Bibienne, aux décorations d'une pièce intitulée *la Calandra*, qui fut représentée en 1516. Selon les uns, ce fut Octavio Rinnucini, Poète né à Florence, qui donna la maniere de représenter en Musique les Comédies, les Tragédies, & autres ouvrages Dramatiques; & selon les autres, ce fut *Emilio Cavaliéri*, Romain. » Quoi qu'il en soit, Jean-Anoine de Baïf, Poète François dont je vous ai déjà parlé, passe pour le premier parmi nous qui ait tenté l'accord de notre poésie avec la Musique. Mais il se trompa dans l'exécution; car, à l'exemple des Grecs & des Latins, il voulut introduire des vers François composés de *Dactyles* & de *Spondées*, de *Iambes*, &c. ce qui est absolument contraire au génie de notre langue, & ce qui en effet n'a jamais réussi toutes les fois qu'on a voulu l'entreprendre.

Baïf s'affocia avec Joachim Thibaud de Courville, comme on le lit dans l'histoire de l'Université de Paris qui

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE.

Pigan. de la
Force, Des-
cript. de Pa-
ris, t. 2. p.
249.

entre dans un grand détail sur cette *Académie de Musique* qui fut établie dans la maison de Baif au Fauxbourg Saint Marcel. Charles IX autorisa ces assemblées par des Lettres patentes & Henri III. les honora quelquefois de sa présence. Sous le regne de ce Prince, il ne se fit ni Ballets, ni Masques, ni Carades que sous la direction de Baif & de Jacques Mauduit, Greffier des Requêtes, Poète & Musicien, qui avoit succédé à Thibaud de Courville. Il étant mort le dix-neuvième Septembre de l'an 1589. cette Académie fut transférée chez Mauduit, où elle ne se tint que très-faiblement. Il chercha à la ranimer par le projet qu'il fit d'une autre Académie, qu'il appella la *Compagnie*, *frairie*, *Société*, & *Académie de Sainte Cécile*, mais ce projet n'eut aucune suite.

Depuis ce tems-là jusqu'en 1659. nous ne trouvons pas qu'on ait mis en Musique aucun poëme François: mais cette année-là l'Abbé Perrin, Intendant des Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc d'Orléans, hazarda des paroles Françaises, lesquelles, quoique mauvaises, réussirent quand elles furent mises en Musique par Cambert, habile

Organiste, & Surintendant de la musique de la Reine Mere; c'étoit une pastorale en cinq actes, mais sans règles, qui fut chantée pour la première fois en 1659. à Issy, dans la Maison de M. de la Haye, & ensuite à Vincennes devant le Roi: ce qui y parut de plus nouveau, fut des concerts de voutes que l'on n'avoit pas encore entendus. En 1660. dans la salle des Machines des Thuilleries, que l'on bâtit pour le mariage du Roi, sur les dessins du sieur Vigarini ou Vigarani, gentilhomme de Modene, le Cardinal Mazarin fit représenter *Ercole Aman-*, que l'on traduisit en vers François, & dont je vous ai parlé parmi les traductions des pièces Italiennes. Cet Opéra étoit précédé d'un prologue, sage qui depuis a été suivi. Enfin le 8. Juin 1669. l'Abbé Perrin & ses associés obtinrent du Roi des Lettres patentes qui leur permettoient d'établir dans la ville de Paris & dans les autres villes du Royaume, des Académies de Musique, pour chanter en public des pièces de Théâtre, comme se pratiquoit en Italie, en Allemagne & en Angleterre, pendant l'espace de douze années. Les représenta-

HISTOIRE
DE LA POÉSIE
FRANÇOISE

Lettre de M.
Dupuy.

tions publiques commencerent par l'Opéra de Pomone au mois de Mars 1671. L'année suivante Jean-Baptiste Lully, né à Florence, que M. le Chevalier de Guise avoit d'abord présenté à Mademoiselle, & qui devint Surintendant de la Musique du Roi, obtint la direction de l'Académie Royale de Musique, en donnant une somme à l'Abbé Perrin.

Ce changement fit retirer Cambert en Angleterre, & Lully après avoir choisi Vigarini pour Machiniste, & Philippe Quinault pour Poète, fit dresser un théâtre près du Luxembourg, jusqu'à ce que le théâtre du Palais Royal étant venu à vaquer par la mort de Moliere, le Roi l'accorda à l'Académie Royale de Musique. Après la mort de Lully arrivée le vingt-deuxième Mars 1687. à l'âge de cinquante-quatre ans, l'Opéra passa à Messieurs Francine & Dumont : ensuite M. Gynet & plusieurs autres l'ont eu. Telle est en abrégé l'histoire de l'établissement de ce Théâtre que M. Riccoboni fait regarder assez clairement comme une école dangereuse, lorsqu'il dit dans son *Traité de la réformation du Théâtre*, que celui-ci ne peut être réfo-

né. Mais vous connoissez sur cela mes
sentimens : ils ne s'accordent point sû-
rement , ni avec ceux de M. de Mo-
rand à qui son zèle pour l'Opera a fait
enfanter un *Projet pour le progrès de la
poësie Lyrique*, que vous pouvez lire dans
le quatrième tome des *Amusemens du
cœur & de l'esprit*, ni avec les *Réfle-
xions d'un Peintre sur l'Opéra*, qui ont
paru à la fin de 1743. & dans lesquel-
les on ne reprend que quelques défauts
dont la suppression laisseroit à ce Spec-
tacle tout ce qu'il a de dangereux. Il
m'est tombé entre les mains une *Re-
quête servant de Factum* contre Lully
pour Henri Guichard, Intendant général
des Bâtimens de son Altesse Royale Mon-
sieur, dans laquelle on rapporte un peu
différemment du récit que je viens de
faire, l'origine de l'établissement de
l'Opéra. Et comme on dit que ce Fac-
tum est devenu fort rare, que le sieur
Guichard vivoit lors de l'établissement
de l'Opéra, & que son récit ne se rap-
porte pas trop avec ce que j'ai lû dans
les écrits que je viens d'abréger, peut-
être vous ferai-je plaisir de vous extrai-
re ce qu'on lit sur cela aux pages 3. 4.
& 5. du factum qui est un in-4°. de soix-
ante-treize pages.

Le sieur Guichard y dit donc , » que
 » M. le Marquis de Sourdeac & l'Abbé
 » Perrin ayant introduit en France
 » les Opéra en Musique , en consé-
 » quence du privilège que Sa Majesté
 » leur en avoit accordé le 18 Juin
 » 1669. cette nouveauté de divertisse-
 » ment fit qu'au mois d'Octobre 1671
 » Monsieur (frere unique du Roi)
 » commanda audit sieur Guichard de
 » faire faire un Opéra en Musique
 » pour être représenté devant Madam
 » me , lorsqu'il la recevrait à Villeco-
 » trets après la célébration du mariage
 » de leurs altesses Royales dans la
 » ville de Châlons. Sur cela Guichard
 » engagea le sieur de Sablières , Inter-
 » dant de la Musique de Monsieur , à
 » travailler à cet Opéra ; mais son Al-
 » tesse Royale ayant changé de pen-
 » sée , le Roi voulut qu'on le représen-
 » tât à Versailles , ce qui fut fait sui-
 » vant l'ordre de Sa Majesté , & par
 » les soins de Guichard , le troisièm
 » Novembre de la même année 1671.

L'Abbé Perrin , ajoute le Factum
 voyant que le Roi avoit témoigné sa
 satisfaction de cet Opéra , chercha à
 s'assurer un privilège en formant une
 société avec Guichard & le sieur de

Sablieres : le traité fut fait le 15 Décembre suivant ; & dans le même tems le Roi ordonna encore à Guichard de prendre le soin d'un second Opéra qui fut représenté à Saint Germain pendant les mois de Janvier & Février 1672. On prétend que Lully qui n'avoit eu aucune part à ces deux divertissemens, en conçut beaucoup de jalousie & de haine contre le sieur de Sablieres *qui les avoit composés*, & contre Guichard qui en avoit été l'ordonnateur ; que cette haine & cette jalousie l'engagerent à mettre tout en usage pour obtenir à son profit la révocation du privilége accordé aux deux associés, & qu'il l'obtint par des Lettres patentes du mois de Mars 1672. Les deux associés formerent leur opposition à l'enregistrement de ces Lettres, & le Marquis de Sourdeac se joignit à eux dans cette cause. Mais Guichard obligé de se transporter ailleurs, laissa le soin de la poursuite au sieur de Sablieres ; & à son retour ayant trouvé que les Lettres patentes avoient été enregistrées, pour être exécutées suivant l'Arrêt du 27. Juin 1672. il ne songea plus à cette affaire, & Lully a joui paisiblement de l'Opéra de-

puis ce tems-là. Guichard obtint un autre privilège, ce fut celui de l'*Académie Royale des Spectacles publics*, ce qui lui fut confirmé par des Lettres patentes du mois d'Août 1674. où il est dit entr'autres, » que c'étoit pour rap-
» peller en France sous la conduite de
» Guichard, la grandeur & la magni-
» ficence des anciens jeux de Grece &
» de Rome. » En conséquence Guichard fit un traité avec Vigarani à Saint Germain le 18. Février 1675. Mais le procès long & fâcheux que Guichard eut la même année avec Lully, & dont le détail est inutile ici, arrêta, sans doute, les suites de ce privilège; au moins ignorai-je ce qu'il devint; & je lis dans le Mercure du mois de Janvier 1680. que Guichard étoit mort depuis peu à Madrid en Espagne où il étoit allé pour établir l'Opéra, qu'il auroit, ajoute-t'on, désiré de voir établi partout.

Nous avons encore un autre Spectacle, car l'homme n'est que trop ingénieux pour satisfaire ses plaisirs: on nomme ce Spectacle, le *Théâtre de la Foire*, ou *Opéra Comique*: ce n'est qu'un Spectacle de passage. C'est un Théâtre ambulant qui ouvre régulièrement aux

Foires de Saint Germain & de Saint Laurent, & qui depuis longtems est en possession de représenter, mais sans qu'on ait pû encore définir quelle est la nature de ce Spectacle, parce qu'il n'a point de caractère marqué; à moins qu'on ne dise que c'est un monstre, tel qu'Horace nous le dépeint au commencement de son Art poétique. Sauval parle de l'origine & des premiers succès, comme des premières révolutions de ce Spectacle, dans ses *Antiquités de Paris*; M. de Beauchamps en dit un mot dans ses *Recherches sur les Théâtres de France*, & renvoye à la préface du *Théâtre de la Foire*, où Messieurs le Sage & d'Orneval en marquent l'origine & la nature.

Mais ceux qui veulent connoître cette partie de notre histoire littéraire trouveront de quoi se contenter dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, que MM. Parfait ont publiés en 1743. à Paris, en deux volumes in-12. Ce n'est cependant qu'un seul Auteur qui parle dans cet ouvrage; & si on l'en croit, il a passé à ce Spectacle la plus grande partie de sa vie, il a connu par lui-même une grande partie de ce qu'il rapporte, il a eu sur le reste des Mé-

moires exacts, ou qu'il croit tels. Sauvage est son premier garant pour ce qui concerne l'origine des Foires de Saint Germain & de Saint Laurent ; il le copie. C'est d'après lui & la Gazette en ven du sieur Loret qu'il parle du fameux *Brioché*, qui fut le premier qui donna à la Foire des Spectacles, dont le succès enhardit à en donner d'autres consistant en Musique, Comédies & Ballets ; & il a cru faire quelque plaisir au public en faisant réimprimer la pièce intitulée, *les forces de l'Amour & de la Magie*, que les Sauteurs & Danseurs de corde représenterent en 1678. Mais l'Auteur passe très-rapidement sur ces premières ébauches du Théâtre dont il a entrepris de parler ; c'est l'*Introduction* à son livre. Ses Mémoires ne commencent qu'en l'année 1697. Devenu alors exact annaliste du Théâtre de la Foire, il en suit les progrès & les révolutions d'année en année jusqu'en 1742. inclusivement. Il y donne une note de toutes les pièces qui ont été jouées sur les différens Théâtres de la Foire, sans en excepter même celui des Marionnettes. Il en nomme les Auteurs, & souvent il dit quel succès ces pièces ont eu. Il rend compte des

angemens d'Acteurs qui se sont faits dans les différentes troupes, & entre chacun de ces Acteurs dans des traits qui peuvent faire plaisir à quelques lecteurs, & qui ne sont pas assez longs pour ennuyer les autres, malgré sérieux avec lequel il raconte tout ce qu'il dit, la sécheresse même de la plupart de ses récits, & l'extrême simplicité de son style. Il fait connoître parfaitement les entrepreneurs de ces spectacles, & entre dans le détail des mêlées que ces différentes troupes ont eues avec les Comédiens François & Italiens, de même qu'avec le Théâtre lyrique.

C'est, selon moi, la partie la plus curieuse de son ouvrage; on y trouve le précis des Arrêts du Parlement, du grand Conseil, & du Conseil d'Etat qui ont été rendus sur ces contestations, & ce que les Acteurs forains ont fait pour éluder l'effet de ces Arrêts. Ce détail conduit à un autre où on voit le rétablissement des Comédies Pantomimes, des Comédies en monologues, des Pantomimes avec des tableaux, imaginés pour suppléer à ce que l'action des Acteurs ne pouvoit faire entendre aux spectateurs;

enfin l'accord fait avec le Théâtre Lyrique, qui faisant part à une troupe de privilège exclusif qu'il a de donner des Spectacles mêlés de chants & de danses, fit naître l'*Opéra Comique*, genre de Spectacle inconnu dans l'Antiquité, dont on voit les premières ébauches dès 1711. mais qui ne prit une forme permanente qu'en 1715.

Ce détail est terminé par deux catalogues: l'un alphabétique des Opéra comiques & autres pièces représentées aux Foires de Saint Germain & de Saint Laurent; l'autre représentant l'ordre chronologique des Foires de S. Germain & de Saint Laurent, avec les noms des Entrepreneurs des principaux Spectacles qui y ont été donnés au public, depuis 1697. jusqu'à la fin de l'année 1742. Dans le premier catalogue, qui est fort ample, on trouve non-seulement les titres des pièces & leurs dates, & si elles ont été imprimées ou non, mais aussi le nom de chaque Auteur; si une pièce est d'un seul Ecrivain ou de plusieurs, & souvent un jugement sur ces pièces, exprimé en peu de mots & sans partialité, au moins à ce que l'Auteur assure.

Si M. Riccoboni ne dit rien de l'

tra comique dans son projet *de la Réformation des Théâtres*, qu'il a donné en 1743. c'est sans doute, par la même raison qui l'a empêché de proposer la réformation du Théâtre Lyrique, ces sortes de Spectacles n'en étant pas susceptibles, & parce qu'en pareille matière on ne doit point faire les choses à demi. A-t'il espéré au moins d'être écouté en proposant ses vûes pour la réformation des autres Théâtres, & en exposant les dangers qu'on n'en peut séparer en les laissant tels qu'ils sont ? J'ai eu la peine à me le persuader, & le peu d'attention que l'on a paru faire à son ouvrage, le mépris même avec lequel il a été traité par des Ecrivains que leur profession auroit dû engager à le louer, prouvent assez qu'on ne veut point de réforme, & que les écrits sur cette matière, quel que soit le motif qui les ait dictés, ne font pas beaucoup d'impression sur la multitude. Quoi qu'il en soit, vous ferez bien de lire cet ouvrage de Monsieur Riccoboni, n'ayant exercé lui-même la profession de Comédien durant trente-cinq ans, au lieu de se convaincre que les Théâtres sur le pied où ils sont, nuisent inévitablement aux bonnes mœurs, en sorte

que les réflexions qu'il fait sur ce sujet ont d'autant plus de force chez lui qu'une longue expérience l'a mis en état de décider mieux que personne sur ces matieres. Son ouvrage d'ailleurs est écrit avec ordre & avec clarté, d'une maniere sage & judicieuse. Composé de trois parties, il fait voir dans la première la nécessité de réformer le Théâtre : dans la seconde, il propose une méthode & des regles pour exécuter cette réforme : il indique dans la troisième un petit nombre de pièces qu'on peut conserver, d'autres qu'il faut corriger, & quelques-unes qu'il rejette comme n'étant point susceptibles de correction. Je n'examine point si son projet est lui-même susceptible d'exécution ; si même tel qu'il le propose il s'accorderoit encore exactement avec ce que nous pensons vous & moi sur cette matière. Lisez-vous-même, & jugez : je me hâte de finir pour vous faire converser avec nos Poètes qui feront la matière de ce que j'espère vous envoyer au premier jour.

Fin du Tome huitième.



IBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des
ièces qui sont traitées dans cet ouvrage :
afin que l'on trouve sans peine les jugemens
l'on porte des livres dont il y est fait men-
, on indique ici les pages où il en est parlé.
a cru aussi devoir insérer dans ce Cata-
re quelques écrits concernant les mêmes
ièces, dont on ne dit rien dans l'ouvrage ;
is ces derniers sont en petit nombre.

SIXIÈME PARTIE.

*Traductions Françaises des Poètes Latins
Modernes.*

A sacrée poésie & histoire Evangélique
de Juvencus, ancien Poète Chrétien, mi-
u Latin en vers François, avec sommaires
chacun chapitre, par Pierre TAMISIER,
fidèle en l'Election de Mâconnois, &
Tome VIII. S

406 BIBLIOTHEQUE

Lyon , par Benoît Rigaud ; 1591. in-8
(avec des figures en bois ; un grand nombre
vers à la louange de Tamisier ; & de sa re-
duction , & un éloge Latin du même , par Claude
de PAULMIER , cousin de l'Auteur , & élève
de son ouvrage.) Tome 7 , pages 4 & sui-
vantes.

Divinations sur le Prêtre Juvencus , Poète
Chrétien , (où l'on examine de quelle
famille il étoit , s'il est Auteur des vers
qui se trouvent dans les anciens ma-
nuscris à la tête de l'histoire Evangélique ;
s'il a fait d'autres ouvrages , si M. Dupuy
a bien expliqué un des derniers vers de
l'histoire Evangélique , enfin si Juvencus
prédit la ruine prochaine de Rome) par
Dom Jean LIRON , Bénédictin de la Con-
grégation de S. Maur , dans la seconde par-
tie de ses *Aménités de la critique* , à Paris
1718 , in-12. t. 7 , p. 4 & suiv.

Treizième livre ajouté à l'Enéide , par
Maphéus VEGIUS en vers Latins : traduit
plusieurs fois en François , t. 7 , p. 10. Voyez
tome 5 , chap. ix. & le catalogue qui est à
la fin du tome vi.

Les Distiques moraux du très-docte
Poète Espagnol Michel Verin , traduits en
vers , & en forme de Quatrains , par Claude-
de-Odde DE TRIORS , Dauphinois , à Lyon
par Loys Cloquemin , 1577. in-8°. t. 7 ,
10 , 11 & 13.

Les mêmes , traduits en prose , avec
notations & remarques , par Claude de Har-

Parisien, à Paris, 1614. in-8°. tome 7. *ibid.*
& pages 13, 14.

Micropœdie de Jean Parradin, de Lou-
hans (contenant une traduction en vers de
cent distiques de Faustus Andrelinus ; du
poème de Simon Nanquier, *De lubrico tem-
poris curriculo*, de la misère & calamité du
tems, un autre du *Dialogue de la mort &
du Pelerin*, de *Ravifius Textor* : & le pro-
pos vulgaire d'un amoureux & de sa mie,
traduit du Latin de Henri Bebelius, à Lyon,
par Jean de Tournes, 1546, in-12. t. 7,
p. 14 & suiv.

Les Distiques de Faustus Andrelinus, tra-
duits en vers par Etienne PRIVE', Parisien,
1504. selon Colletet, tome 7, p. 14, 16.

Les fantastiques batailles des grands Rois
Rodilardus & Croacus, traduité de Latin en
François (du poème Latin d'Elisius Calentius)
par Antoine MILESIIUS, nouvellement imprimé
à Paris, par Alain Lotrian, 1534. in 16.
avec un traité de la nature des Rats, & quel-
ques fables ou apologues, le tout en prose,
t. 7, p. 20 & suiv.

Les tristes vers de Beroalde (Philippe)
sur le jour du Vendredi-Saint, traduits en
vers François par Clément MAROT ; dans le
recueil de ses œuvres souvent imprimées, t. 7,
p. 24.

La même pièce, traduite en vers, par Clau-
de DE PONTOUX, dans ses œuvres, à Lyon,
1579, in-16. t. 7, p. 24.

L'histoire de Tancredus prise des vers Latins de Philippe Béroalde, traduite en vers François par *Richard LE BLANC*, à Paris, 1553, in-16. tome 7, pages 25, 26.

L'histoire de Titus & Gisippus, & autres petits œuvres de Béroalde, Latin: (sçavoir, l'histoire de Tancredus, Roi de Salerne, contenant les pitoyables amours de Guichard & de la belle Gismunde, fille dudit Tancredus: & l'homme prudent,) interprétés en rime François, par *François HABERT*, d'Yssoudon en Berry, à Paris, de l'Imprimerie de Michel Fézendat & Robert Grandjon, 1551. in-8°. t. 7, p. 25, 26.

Trois déclarations esquelles l'yvroigne, le putier & le joueur de dez, freres, débattent lequel d'eux trois (comme le plus vicieux) sera privé de la succession de leur pere, suivant son testament Invention Latine de Philippe Béroalde, poursuivie & amplifiée par le Traducteur, *Calvy DE LA FONTAINE*; avec un Dialogue de Lucian, intitulé *Mercen & Vertu*, à Paris, par *Vincent Sertenas*, 1556, in-16. t. 7, p. 27, 30.

Les mêmes, sous ce titre: le procès des trois freres, Livre non moins utile que delectable, & contenant mainte bonne érudition, traduit n'a guères de Thoscan (du Latin) en vers François, par *Gilbert DAMAIS*, Bourbonnois, à Lyon, par *Maurice Roy & Loys Pesnot*, 1558, in-8°. tom. 7, pag. 11 & suiv.

Le remede d'Amour composé par *Encs*

Ilvius, autrement dit Pape Pie II. traduité
de Latin en François par Maître *Albin DES*
VENELLES, Chanoine de l'Eglise de Soissons :
avec aucunes additions de Baptiste Mantuan,
Paris, in 4°. sans date, impression Gothi-
que, tome 7, pages 30 & suiv. pag. 45.

La Parthenice Mariane de Baptiste Man-
tuan, Poëte Théologue de l'Ordre de Notre-
Dame des Carmes, traduitée de Latin en
vers) François, par *Jacques DE MORTIERES*,
Chapelain de Châlons-sur-Saone, à *Lyon*,
1523. in-4°. tom. 7, p. 31, 37, 38.

Les Bucoliques de frere Baptiste Man-
tuan, nouvellement traduites de Latin en
rime François, par *Michel D'AMBOISE*, au-
rement dit *l'Esclave fortuné*, Ecuyer, Sei-
gneur de Chevillon : lesquelles sont divisées
en dix Eglogues, & nouvellement impr-
mées à *Paris*, par *Alain Lotrian & Denys*
Janot, 1530. in-4°. Gothique, tom. 7, pag.
30, 38, 39.

La Complainte de vertu jadis mise en vers
Latin par frere Baptiste Mantuan ; & con-
vertie par *Michel D'AMBOISE*, dit *l'Esclave*
fortuné, en rime François : à très-révérénd
pere en Dieu Messire Jehan de la Roche-
foucault, Evêque de Mende : dans le recueil
dudit *d'Amboise*, intitulé : *les cent Epigram-*
mes, &c. *Ibid.* 1532. in-8°. Gothique, tom.
7, pag. 41, 42.

Les Eglogues de frere Baptiste Mantuan,
traduites nouvellement de Latin en (vers)
François : avec plusieurs autres compositions
Sij

410 BIBLIOTHEQUE

François, à l'imitation d'aucuns Poëtes Latins, par *Laurent DE LA GRAVIERE*, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuse, à *Lyon*, par *Jean Temporal*, 1558, in-8°. tome 7, pages 42, 43.

Elégie de Jean-Baptiste Mantuan, contre les Poëtes lascifs, traduite de Latin en François, par *Nicolas BONYER*, Dijonnois. *Paris*, *Calvain*, 1561, in-4°. *ibid.* p. 44.

Lamentations aux hommes sur la mort de notre Seigneur Jesus-Christ, prise du Latin de Sannazar, en vers François, par *Guy LE FEVRE DE LA BODERIE*, dans son *Recueil intitulé*, Hymnes Ecclésiastiques selon le cours de l'année, avec autres Cantiques spirituels, à *Paris*, 1576, in-16. *ibid.* 1581, in-16. tom. 7, pag. 46, 50.

Quelques Epigrammes du même, traduits ou imités en vers François, par *Scévole DE SAINTE-MARTHE*, dans ses *premiers œuvres*, &c. à *Paris*, 1571, in-8°. & dans le *recueil* in-4°. des ouvrages de M.M. de *Sainte-Marthe*: & par M. *Bernard DE LA MONNOIE*, dans le *Ménagiana*, de l'édition de 1715, tomes 1 & 4, L. 7, p. 49 & 50.

Les Couches sacrées de la Vierge, poëme héroïque de Sannazar, mis en François par *Guillaume COLLETET*, à *Paris*, *Jean Camusat*, 1634, in-12. La même traduction, revue de nouveau, & corrigée sur le Latin, par le R. P. P. L. J. (*Philippe LABBE*, Jésuite,) à *Paris*, *Gaspard Métras*, 1646, in-12. tom. 2, p. 51 & suiv. 54

Imitations de divers endroits du poëme de *alingenius*, en vers François, par *Scévole* E. SAINTE-MARTHE, dans le recueil de ses premières œuvres, à Paris, 1571, in-8°. tome 7 pages 54, 57.

Le Zodiaque poétique ; ou la Philosophie de la vie humaine, de M. DE RIVIERE, Conseiller du Roi en la Cour de Parlement de Rennes, (en vers François) à Paris, Jean Libert, 1619, in-8°. tom. 7. pag. 59 & suiv.

Le Zodiaque de la vie ; ou Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes, traduit du poëme Latin de Marcel Palingene, célèbre Poëte de la Stellada, (en prose) par M. DE LA MONNERIE, à la Haye, 1732, in-8°. tom. 7, pag. 62 & suiv.

Les divines Poësies de Marc-Antoine Flaminus, contenant diverses prières, méditations, hymnes & actions de grâces à Dieu, mises en (vers) François, avec le Latin répondant l'un à l'autre ; avec plusieurs sonnets, cantiques & chansons spirituelles pour louer Dieu, à Madame Marguerite, sœur du Roi très Chrétien Charles IX (par Anne DES MARQUETS, Religieuse de l'Ordre de saint Dominique, au Monastere de Poissy,) à Paris, 1569, in-8°. tom. 7, pag. 66, 67.

Les Baifers de Jean Second, traduits en vers François par Frédéric BLANCHET, Avocat au Parlement de Paris. Cette traduction est citée par la Croix du Maine dans sa Bibliothèque, tom. 7. pag. 68.

412 BIBLIOTHEQUE

Epigrammes de Jean Voulté, Poëte Latin, traduites ou imitées en vers François par *Laurent DE LA GRAVIERE*, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuse : avec la traduction de même, de cinq Eglogues de Baptiste Mar-tuan, &c. à Lyon, *Jean Temporal*, 1558, in-8°. tome 7, pages 69, 70.

Élégie de Salmon Macrin, & autre pièce du même, traduites en vers François, par *Laurent DE LA GRAVIERE*, dans le recueil ci-deffus, tom. 7, pag. 69, 70 & suiv.

Les Gestes de François de Valois, Roi de France, par *Etienne DOLET*, traduits en prose du poëme Latin composé par le même, à Lyon, 1540, in-4°. tom. 7, pag. 73 & suiv.

La Pandore de Janus Olivier, Pere spirituel & Evêque d'Agan, nouvellement traduit de Latin en vulgaire François, (en vers) par *Guillaume MICHEL* dit DE TOURS, à Paris, chez *Arnoul & Charles les Angeliers*, freres, (mais imprimée à Lyon) 1542, in-12. tom. 7, pag. 74 & suiv.

La même, traduite en vers François, par *Pierre BOUCHET*, de la Rochelle, à Poitiers, 1548, in-8°. tom. 7, pag. 77.

Livret des Emblèmes de Maître André Alciat, mis en rime François, & présenté à M. l'Amiral de France, par *Jean LE FEVRE*, Secrétaire de M. le Cardinal de Givry, à Paris, chez *Chrestien Wechel*, 1536, in-8°. Gothique, avec figures en bois, & les vers Latins d'Alciat. (Cette version a été souvent

imprimée. *Le Pere Nicéron*, article d'Alciat, tome 32 de ses *Mémoires*, n'a pas connu la dernière édition ; mais il en cite cinq autres, en 1540, 1543, 1550 & 1556. à Paris, & 1555. Lyon, tome 7, pages 77, 79 & suiv.

Emblèmes d'Alciat, de nouveau translatés en François vers pour vers juxte les Latins : donnés en lieux communs, avec briefves explications, & figures nouvelles appropriées aux derniers Emblèmes, par *Barthelemi ANEAU*, à Lyon, chez *Guillaume Roville*, 1549, in-4°. It. *ibid.* 1558, in-16. selon le *Pere Nicéron*, tome 22 de ses *Mémoires*, art. *Aneau*.) m. 7, pag. 81, 82.

Les mêmes, à Paris, chez *Marnef & Caveat*, en 1574, in-16. avec les figures du petit *Bernard*, *ibid.* pag. 83.

Emblemata Andreae Alciati, J. C. Latino-Gallica: les Emblèmes Latins-François du Seigneur André Alciat : la vie d'Alciat : la version françoise non encore vûe ci-devant, par *Claude MIGNAULT*, à Paris, *J. Richer*, 1587, in-12. (avec figures & la traduction en vers françois,) tom. 7, pag. 84 & suiv.

Le Pegme de Pierre Coustau, avec les narrations philosophiques, mis de Latin en François, par *Lanteau de ROMIEU*, Gentilhomme d'Arms, à Lyon, *Macé Bonhomme*, 1560, in-8°. avec figures en bois, tom. 7, pag. 86 & suiv.

La Morosophie de Guillaume de la Perrière, Tolosain, contenant cent Emblèmes moraux, illustrés de cent Tétrastiques Latins,

414 BIBLIOTHEQUE
réduits en autant de Quatrains François, à
Lyon, Macé Bonhomme, 1553, in-8°. avec
figures en bois, tome 7, pages 89, 90.

Cent Fables choisies des anciens Auteurs
mises en vers Latins par Gabriel Faërne, de
Crémone : traduites en François sur l'édition
de Rome de 1564 & sur les suivantes, (par
Louis-Tranquille DENISE,) à Paris, 1699,
in-16. tom. 7, pag. 90 & suiv.

Traduction des fables de Faërne (en vers
François, par Charles PERRAULT, de l'Académie
Françoise,) à Paris, 1699, in-12. *ibid.*
1708, & à Amsterdam, 1718, in-8°. tome
7, pages 94, 95.

Le jeu des Eschecz, translatés en François
(en vers) du Latin de Hierosime Vida, par
Louis DES MAZURES, Tournisien, à Lyon,
Jean de Tournes & Guillaume Gazeau, 1557,
in-4°. tome 7, pages 99 & suiv.

Le même Poème, traduit en vers, par V.
quin PHILIEUL, de Carpentras (selon du Verdier) in-4°. à Paris, 1559, imprimé en caractères François, selon la Croix du Maine, tome
7, pages 99 & suiv.

Hymnes de Jérôme Vida, à l'honneur de
saint Laurent, de saint Jean l'Evangéliste, de
la Vierge sainte Marguerite, de l'Eucharistie,
du saint Roi David, traduites en vers François,
par Guy LE FEVRE DE LA BODRIE, dans son Recueil intitulé, Hymnes Ecclesiastiques
selon le cours de l'année, avec autres Cantiques spirituels, à Paris, 1578, in-16. *ibid.*

FRANÇOISE., 415
1581, in 16. tome 7, pages 101, 102.

Traductions de deux Hymnes de George Fabrice, l'une pour le jour de la Circou-
sion, l'autre sur la Passion & la mort de Jesus-
Christ, par le même, dans le même recueil,
tome 7, pages 103, 104.

Traduction du même, d'une Hymne attri-
buée à Louis VIVE's, pour la fête du Saint
Sacrement, dans le même recueil, tome 7,
pag. 103 & suiv.

Traduction du même, de trois Hymnes de
Jacques MEIER ou MEIER, 1. pour la fête
de la Transfiguration; 2. pour la Visitation
de la sainte Vierge; 3. pour la fête de saint
Nicolas, Evêque de Myre, dans le même re-
cueil, tome 7, pages 104, 105.

Cantrique sur la naissance de notre Seigneur
Jesus-Christ, pris du Latin de Joachim du
Bellay, traduit par le même, dans le même
recueil, *ibid.*

Hymne de l'hyménée de l'amour divin & de
Psyché, du Latin de Cornel. Gemma, *ibid.*

Discours au Roi, contenant une brefve
& salutaire instruction pour bien & heu-
reusement regner, accommodée à ce qui est
plus nécessaire aux mœurs de ce temps, écrit
premierement en vers Latins, & présenté au
Roi François II. peu après son sacre, par
Messire Michel de l'Hôpital, lors premier
Président des Comptes, & Conseiller du Roi
en son privé Conseil, à présent Chancelier

416 BIBLIOTHEQUE

de France : & depuis mis en François, par *Joachim DU BELLAY*, dans les œuvres de *Joachim du Bellay* imprimées plusieurs fois, tome 7, pages 104 & suiv. 108, 109.

La même pièce sous ce titre : *Discours de Messire Michel de l'Hôpital, Chancelier de France, sur le sacre de François II.* contenant une instruction excellente, comme un Roi doit gouverner son Etat, traduit en vers François, par *Claude JOLY*, Chanoine de l'Eglise de Paris : à la suite de son Recueil de Maximes véritables & importantes pour l'institution du Roi, en 1652 & 1663, in-12. & in-8°. tome 7, pages 109 & suiv.

Le même discours sous ce titre : *Traduction d'une Epître du Chancelier de l'Hôpital au Cardinal de Lorraine, sur le sacre de François II. & sur la maniere dont il doit gouverner son Royaume*, en vers François, par *Charles PERRAULT*, de l'Académie Française, dans son recueil de divers ouvrages en prose & en vers, in-4°. à Paris 1675, & in-12. *ibid.* t. 7. *ibid.* 111, 112, 113.

Discours de M. le Chancelier de l'Hôpital à ses amis, tourné mot à mot de ses vers Latins, en vers François, par *Nicolas RAPIN, Poitevin*, grand Prévôt de la Connétablie de France : dans le recueil de ses œuvres, à Paris, 1610, in-4°. tome 7, pages 114. & suiv.

Jephthé, ou le veu, tragédie traduite (en vers) du Latin de *Georges Buchanan*, Prince des Poètes de notre siècle, par *Florent CHRISTIAN*, à Orléans, de l'Imprimerie de

FRANÇOISE. 417

Joys Rabier, 1567, in-4°. avec le premier
chant des *Lamentations de Jérémie*, Stances,
aduit par le même, tome 7, pages 118,
20 & suiv.

La même traduction du *Jephthé*, à Paris,
à l'Imprimerie de Robert Etienne, 1573,
in-8°. *ibid.*

La même, à Paris, Mamert Patisson,
1587, in-12. *ibid.*

Baptiste, ou la Calomnie, tragédie, tra-
uite (en vers) du Latin de Buchanan, par
Pierre DE BRINON DE BAUMARTIN, Conseil-
ler au Parlement de Normandie, à Rouen,
chez Jean Osmont, 1613, in-12. tome 7,
pages 122, 123.

Jephthé, ou le vœu, tragédie du même,
traduite en vers par le même, *ibid.* 1614,
in-12. tome 7, pages 122, 123.

Le Cordelier, ou le saint François de Geor-
ge Buchanan, Prince des Poëtes de ce tems,
fait en vers François, par Fl. Ch. (Florent
CHRISTIFN) plus, la Palinode, qui est la
louange (ou plutôt la satire) des Cordeliers
de saint François (avec quelques Epi-
grammes de Buchanan traduites aussi en vers
françois) à Genève, par Jean DE L'ESTANG,
1567, petit in-4°. tome 7, pages 116, 124,
25 & suiv.

L'Adieu aux Muses, pris du Latin de Bucha-
nan, traduit en vers, par Joachim DU BELLAY:
dans ses œuvres imprimées plusieurs fois, tome
page 126.

418 BIBLIOTHEQUE

Traduction du même de l'Ode Latine à Buchanan à Henri II. Roi de France, *à la levée du siège de Metz*, *ibid.* pages 131, 126.

Traduction de l'Idylle Latine de Buchanan, *ô formosâ Amarylli*, en vers, par Antoine DE LA FOSSE, *à la suite de sa traduction des Odes d'Anacréon, seconde édition*, à Paris, 1706, in-12. *ibid.* page 128.

Amarylle, Eglogue, traduite de Buchanan en vers François, par Henri RICHER, Avocat au Parlement de Normandie : *à la suite de sa traduction des Epîtres Héroïdes d'Ovide*, à Paris, 1723, in-12. *ibid.* pages 127, 128.

Vingt Epigrammes de Buchanan, traduits en vers François, par André LE BRUN : *à la suite de sa traduction des Epigrammes d'Ovide*, à Paris, 1709, in-12. tome 7, pages 121, 129.

Quelques Epigrammes du même, traduits par le sieur DU FOUR, Docteur en Médecine : *dans son recueil d'Epigrammes des anciens Traduites en vers*, à Paris, 1669, in-12. *ibid.* page 129.

Poésies de Marc-Antoine Muret, mises en vers François (avec le texte Latin) par M. P. MORET, Contrôleur général des Finances de Montauban, à Paris, 1682, in-12. tome 7, pages 129 & suiv.

Quatrains pour l'instruction d'un enfant. Imités du Latin de Muret, par F. M. F. L.

le Mercure de France, Juin 1742, tome 7,
page 133.

Les dits des sept Sages de la Grece, en Grec, tournés en distiques Latins, & ceux-ci en quatrains François, par *Christophe LOYSEL*, d'Argenton, Prêtre Normand, Curé d'Aulnou, à Paris, 1614, in-8°. tome 7, pages 133, 134.

Diverses poésies de *Jean DORAT*, traduites par lui-même de ses vers Latins : dans *la recueil de ses poésies Latines*, à Paris 1586, in-8°. & dans *le recueil d'Epitaphes sur le tombeau d'Anne, Duc de Montmorenci*, à Paris, 1567, in-4°. tome 7, pages 134 & suiv.

Traduction d'une pièce du même sur le retour de la Reine mere du Roi, par *Louis DORAT*, fils de l'Auteur, âgé de dix ans : dans *le même recueil*, liv. 3, *ibid.*

Imitation de l'Ode Latine du même, sur la mort de Marguerite, Reine de Navarre, en vers François, par *Joachim DU BILLAY*, dans *les œuvres de celui-ci*, partie premiere, édition de 1574, in-8°. *ibid.* page 139.

Epitaphe d'Anne de Montmorenci, traduite en vers François des vers Latins de *Dorat*, par *Etienne PASQUIER*, dans *le recueil d'Epitaphes cité plus haut*, *ibid.* page 139.

Traduction (en vers) d'une Epître Latine d'Adrien Turnebe, sur un nouveau moyen de

420 BIBLIOTHEQUE

faire son prouffit de l'estude des lettres, par le même DU BELLAY : dans ses œuvres, page 288, tome 7, page 140.

Satyre Latine d'Adrien Turnebe (*adversus fotericum*, c'est-à-dire, contre les Jésuites) traduite en vers François, par Etienne PASQUIER, tome 7, page 141.

Le Tombeau du très Chrétien Roi Henri II. à l'ombre de Henri, en vers Latins, par Joachim DU BELLAY, avec une traduction en vers François, par le même : *dans ses œuvres, page 509, tome 7, pages 142, 143.*

Le Tombeau de M. Antoine Minard, Président au Parlement de Paris (en vers Latins) avec la Traduction en vers François du même : *dans ses œuvres, page 518, ibid. pages 144, 145.*

Deux Hymnes du Clergé de Tours, l'un auparavant la bataille, & l'autre après la victoire de Saint André d'Ivry, au Roi Henri IV. Roi de France & de Navarre, tournés du Latin, 1590, in-8°. tome 7, pages 145, 146.

La Cigalle, du Latin de Passerat, à lui-même, traduite en vers François, par Remy BELLEAU : *dans la seconde journée de la Bergerie, au folio 80 de l'édition de Paris, chez Gilles Gilles, 1572, in-8°. tome 7, pages 150, 151.*

Eloge du Rien, par le même, traduit de ses vers Latins, par tome 7, pages 150, 151.

Quelques Epigrammes du même, mises en vers, par DU FOUR, Médecin, dans son recueil d'Epigrammes des anciens, traduites en vers François, à Paris, 1669, in-12. *ibid.* page 150.

Traduction de la première Sylve de Th. B. (Théodore de Beze) en vers François, par Nicolas RAPIN: à la suite de sa traduction en vers François du chant 28 du Roland rieux d'Arioste, à Paris, 1572, in-8°. *me* 7, pages 153, 154.

Quatrains tirés des Epîtres de Seneque, traduits du Latin de Jean Jaquemot de Barleduc, par S. G. S. (Simon GOULART, Senlisien), auxquels a été ajouté le Censeur Chrétien, imité (en vers) du Latin de M. Th. D. B. (Théodore de Beze) par ledit Simon GOULART: avec trois discours du même (en vers): l'imitation du Censeur Chrétien, par François LE FEVRE, 1608, in-12. sans lieu d'impression, tome 7, pages 153, 154.

Imitations tirées du Latin de Jean Bonnefons, par le sieur DE LA BERGERIE (Gilles DURANT) à Paris, chez Abel l'Angelier, 1694, in-12. tome 7, pages 154 & suiv. 158 *suiv.*

Les mêmes, dernière édition revue & corrigée, *ibid.* de l'Imprimerie d'Antoine desauls, 1610, in-12. *ibid.* — Les mêmes, Leyde, 1659, in-16. *ibid.* — Les mêmes, Amsterdam, (Paris) 1725 & 1727, in-12. avec deux préfaces de M. de la Moignon, l'une de Bonnefons, & l'autre sur Durant, *ibid.*

422 BIBLIOTHEQUE

Epigrammes de Jean Bonnefons, sur une éguille, &c. traduite en vers François, par M. DE SAINT DIDIER : dans l'édition des œuvres de Bonnefons, de 1725. *ibid.*

L'évanouissement de Conchine, paraphrase en vers François des vers Latins de Jean Bonnefons le fils, par le même Jean Bonnefons, à Paris, 1617, in-8°. & dans l'édition des poésies de son père en 1725, tome 7, page 161.

Lettre de M. DE LA MONNOIE, sur l'édition des poésies de Jean Bonnefons faite en 1725. dans le Journal des Sçavans du mois de Décembre 1725, tome 7, pages 159, 160.

Notes du même, sur la Pancharis de Jean Bonnefons : dans le nouveau Menagiana, tome second, 1715, *ibid.*

Vingt Epigrammes d'Owen, traduites en vers François, par le sieur DU FOUR, Docteur en Médecine, dans son recueil d'Epigrammes des anciens, traduites en vers François, à Paris, 1669, in-12. tome 7, pages 164, 165.

Les Epigrammes d'Owen traduites en vers François, par M. le B. (André LE BAUD) à Paris, 1709, in-12. tome 7, pages 165 & suiv.

Epigrammes choisies d'Owen, traduites en vers François, par François-Bernard COQUARD, Avocat au Parlement de Dijon, dans les nouveaux Amusemens du cœur &c.

irite, tomes 4 & 6, in-12. à Paris, & dans
l'*écueil de ses Poësies* : *ibid.* pages 166, 167.

Diverses Poësies, Odes, Elegies, Stances,
épiques, de Jacques-Auguste de Thou, Pré-
sident à Mortier au Parlement de Paris, tra-
duites en vers François, par feu M. d'Irs,
gentilhomme de Normandie, dans la tra-
duction des Mémoires de la vie de M. de
Thou, par Jacques Georges LE PETIT, Secré-
taire du Roi honoraire, à Rotterdam (Rouen)
11, in-4°. — Item, à Amsterdam, 1713,
in-12. — Item, à Londres (Paris) à la
suite de la traduction de l'histoire de M. de
Thou, 1734, in-4°. tome, 7, pages 166,
167 & suiv.

Lettre de M. d'Irs, le fils, au sujet de la
traduction des Mémoires de la vie de M. de
Thou : dans le second volume du *Mercur* de
Paris 1737, tome 7, page 178.

Deux Lettres de M. LE PETIT, Lieutenant-
général de Nemours, sur le même sujet : la
première dans le *Mercur* de Septembre 1737 ;
seconde dans le *Mercur* d'Avril 1738,
tomes 7, pages 178, 179, 180.

Poëme des affaires de justice, avec la
traduction du Poëme Latin (& le poëme Latin
original même) du sieur Jacques Bonges, (Con-
seiller au Parlement de Paris, puis Président
à celui de Bretagne) ayans quelques aug-
mentations en certains lieux, par Denys FÉRET,
avocat à Moret près Fontainebleau, 1614,
in-8°. avec diverses autres pièces dudit Féret
en vers Latins, & leur traduction en vers

424 BIBLIOTHEQUE

François Plus, un discours du même (en prose) à M. le Prince de Condé sur le baiffement des Monnoies, *tome 7, page 179, 180.*

Poëme Latin Elégiaque, avec sa version en Quatrains (par le même *Denys FERE*) ensuite de six quatrains & six sonnets; sur Loix Salique & Bourbonniene, &c. 161 in-8°. *ibid. pages 180, 181.*

Traduction en vers François, du commencement & de la fin du poëme de Scévole Sainte Marthe, intitulé *Pædotrophie*, ou la maniere de nourrir les enfans à la maternelle, faite d'après les vers Latins de l'Auteur, par l'Auteur même du poëme: dans le *recueil des œuvres de MM. de Sainte Marthe*, Paris, 1632, in-4°. *tome 7, pages 182 & suiv.*

Le même Poëme traduit tout entier en prose, par *Abel DE SAINTE-MARTHE*, petit-fils de l'Auteur, à Paris, 1698, in-8°. *pages 183 & suiv.*

Paraphrase de l'hymne du Roi (Louis XII) à la sainte Eucharistie: du Latin du sieur Sainte-Marthe (*Abel*, fils de Scévole) en François, par *L. FOUQUETEAU*, Avocat: dans le *recueil cité des œuvres de MM. de Sainte Marthe*, *ibid. page 185.*

Imitation de l'Epître Latine de M. (*Nicolas*) Bourbon, le jeune, sur le décès de (Scévole) de Sainte Marthe, Trésorier de France, à M. Pinon, Conseiller de la Chancellerie (en vers François) par *Charles ROGIER*,

ler au Bailliage de Loudunois : dans la *seconde* partie des œuvres de MM. de Sainte-Marthe, Paris, 1632, in-4°. tome 7, page 186.

sur les armes & sur les actions guerrières la Maison de Marolles, à Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, dix pièces en vers ins de Jacques Pinon, Abbé de Condé, &c. suites en prose par l'Abbé DE MAROLLES (les vers Latins à côté) à la fin de la traduction de l'*Ibis* d'Ovide, par l'Abbé DE MAROLLES, à Paris, 1661, in-8°. tome 7, pages 186 & suiv.

Les pieux desirs imités des Latins du R. P. Herman Hugo, de la Compagnie de Jésus, P. J. Jurisconsulte, mis en lumière, par J. de BOLSWERT, à Anvers, 1627, in-8°. tome 7, pages 190, 192.

L'Amante de son Dieu, représentée dans les blêmes de Hermannus Hugo, sur ses pieux desirs, & dans ceux d'Othon Voënius sur l'Amour divin; avec des figures nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux dispositions les plus essentielles de l'âme intérieure, par Pierre POIRÉ, à Cologne, 1717, in-12. *ibid.* page 193.

Les pieuses Récréations du R. P. Angelin de la Compagnie de Jésus, œuvre pleine de saintes joyeusetés & divertissemens pour les âmes dévotes, mis en François, par J. REMY, à Rouen, 1673, in-12. tome 7, pages 194, 195.

ables nouvelles en vers, traduites du Latin

426 BIBLIOTHÈQUE
de Jacques REGNIER, Médecin de Beaune,
Paris, 1685, in-12. tome 7, page 197.

Quelques Fables du même, traduites
MM. DE LA FONTAINE & DE LA MOTTE:
les recueils de leurs Fables, tome 7, pages 198
199 & suiv.

Prosopopée d'Ostende, traduite des
Latins de Hugues Grotius, en vers François
par Etienne PASQUIER, Guillaume DU VAL,
Nicolas RAPIN, & François MALHERBE, de
leurs œuvres, *excepté dans celles de Nicolas
Rapin, où cette traduction ne se trouve point*
tome 7, pages 201, 202.

Imitation de l'Élégie Latine de Hugues Gro-
tius sur les agrémens de l'hiver, en vers François,
par M. d'Ifs, de l'Académie de Caen,
*dans les Nouvelles littéraires pour l'année
1743, à Caen, in-8°. ibid. page 203.*

Traductions de quelques Hymnes Latins
du père Denys Petau, Jésuite, à la louange de
sainte Geneviève: *dans la traduction du Bénédictin
viaire de Paris, & de quelques Offices pour la
fête de sainte Geneviève, tome 7, pages 203
204, 205.*

Les Fontaines de Pougues de Messire Ra-
mond de Massac, Docteur en Médecine, tra-
duites en vers François par Charles DE MASSAC,
son fils, à Madame de Nevers, à Paris,
*Toussaint du Bray, 1605, in-8°. (avec le
texte Latin de Raimond de Massac, & le
troisième Livre des Métamorphoses d'Ovide,
en vers François par le père & le fils.)*
page 200.

Adieu au monde , ou Poëme de M. Victor allu sur sa retraite , traduit premierement en ers François : secondement en prose. *Ces deux traductions sont de M. C. H. L. F. D. S. M. (Ch. Hug. Le Fevre de S. Marc. dans le supplément du Vécrologe de P. R. in-4°. 1735. t. 7. p. 205. 206.*

L'Art de peinture de Charles-Alfonse du resnoy , traduit en François (en prose avec : texte) par Roger DE PILES , avec des remarques , à Paris , 1677. in-12. — Le même e la même traduction revue , corrigée & augmentée des termes de peinture par ordre alphabetique. *ibid.* 1684, in-12. t. 7, p. 211 & suiv.

Le même , revu & corrigé , pour la traduction , par M. MEUSNIER DE QUERLON , à Paris , Le Mercier 1751 , in-12. tome 7 , pages 15 , 216.

Poëme sur la Peinture de M. l'Abbé de Mar-y , traduit par le même M. MEUSNIER DE QUERLON , avec la traduction du poëme de du resnoy , qu'on vient de citer , *ibid.* page 218.

Diverses Poësies de Jean-Baptiste Santeul , Chanoine Régulier de l'Abbaye de S. Victor , tradultes , soit en prose , soit en vers , par plusieurs personnes : dans le recueil de ses œuvres , à Paris , 1698 , in-12. & plus complètes dans l'édition des mêmes œuvres procurées par M. Pivel DE LA MARTELLIERE , *ibid.* 1729 , 3 vol. in-12. tome 7 , page 218 & suiv. jusqu'à 235.

Traduction en vers François des Hymnes de M. de Santeul , par M. l'Abbé SAURIN , de l'Académie Royale de Nîmes , troisième édi-

428 BIBLIOTHEQUE

tion, à Paris, 1629, in-12. tome 7, page 234 & suivantes.

Traduction des trois Hymnes de Saint Victor, du même, en vers François, par *Pierre CORNEILLE*: dans *ses œuvres diverses*, à Paris, 1738, in-12. *ibid.* page 234.

Plusieurs des mêmes Hymnes traduites en prose dans le nouveau Bréviaire de Paris, traduit en François, *ibid.* page 233.

Lampyrus, ou le Ver luisant, Eglogue traduite du Latin, à M. l'ancien Evêque d'Avranches (Pierre-Daniel Hüet) Auteur de l'Eglogue Latine: dans le *recueil de Fables choisies de M. de la Fontaine traduites en vers Latins, & autres pièces de poésies Latines & Françaises* (publié par M. l'Abbé SALLAS, depuis Chanoine de l'Eglise de Rouen) à Anvers (Rouen) 1738, in-12. pages 237 & suiv.

Eloge du Thé. Imitation de la troisième Elégie de M. Hüet, en vers François, par un Chanoine Régulier de Sainte Geneviève: dans le *Mercur* du mois de Novembre 1742, *ibid.* page 238.

Le même éloge traduit par *Juste VAN EFTEN*, dans le *je ne sçai Quoi*, tome 1, *ibid.* page 239.

Lettres critiques de M. de la Monnoye & de M. Hüet, Evêque d'Avranches, à M. l'Abbé d'Oliver, de l'Académie Française, sur la sixième Eglogue de M. Hüet: dans la *Bibliothèque Française pour l'Histoire Littéraire de la France*, tome 35, partie 2, art. 8, tome 7, page 237. Diversa

Diverses Poësies Latines de François Bouard, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & Abbé de Boisgroland, au Diocèse de Luçon, traduites en vers François, par MM. DE BELLOCQ, DU JARRY, DE CHALONS, Elisabeth - Sophie CHERON, DE SENECE, D'ÉRAULT, & quelques anonymes, tome 7, pages 240 & suiv.

Poème sur la Statue équestre de Louis XIV. élevée dans la place de Vendôme, avec plusieurs autres poësies Latines de M. Billet, Chevalier, Seigneur de Faniere, traduit en vers François, par M. L. Z. B. DE CHALONS; à la suite des *Regles de la poésie Française*, à Paris, 1716, in-12. Ibid. page 243.

Ode Latine sur le vin de Bourgogne par Bénigne Grenan, Professeur au Collège de Harcourt à Paris, avec la traduction en vers François, par M. POURBAU DE BELLECHAUME, in-12. & in-8°. 1712. dans le *Procès poétique, touchant les Vins de Bourgogne & de Champagne, jugé souverainement par la Faculté de Médecine de l'Isle de Co*, &c. — La même, avec la traduction de Bernard DE LA MONNOYE, à Paris, 1712, in-8°. & dans les *poësies du même, imprimées à Dijon*, 1743, in-8°. tome 7, pages 245 & suiv.

Le Zéphire & la Rose, Dialogue, en vers Latins, sur l'arrivée de l'Infante d'Espagne en France, par le même, traduit en vers François: 1. par M. PIAT, ancien Recteur & Professeur de l'Université de Paris, 2. par M. RACINE, de l'Académie des belles Lettres: dans le *Mercuré du mois de Mai*, 1722, Tome VIII. T

430 BIBLIOTHEQUE

tome 2, pages 73 & 122, ibid. pages 145, 246.

Santeul pénitent, ou le Repentir de Santeul, en vers Latins, par *Charles ROLLIN*, ancien Recteur & Professeur de l'Université de Paris, &c. traduit en vers François: 1. par *Jean BOIVIN*, de l'Académie Française & de celle des belles Lettres. 2. par l'Abbé *FAYDUT* dans le second Volume des *Œuvres de Santeul*, à Paris, 1729, in-12. tome 7, pages 247, 248.

Poème du même, 1. à M. le Marquis de Louvois, traduit en vers François, par l'Abbé *BOSQUILLON*, de l'Académie de Soissons, à Paris, 1689, in-8°. — 2. à l'Abbé de Louvois, traduit par le même, in-4°. — 3. sur l'Estampe de M. Geoffroy, depuis Docteur en Médecine, &c. traduit par le même, *ibid. in folio*. — 4. l'Épithaphe de Santeul, traduit par *Bernard DE LA MORNOYE* dans le *Menagiana*, tome 2, *ibid. page 246 & suiv.*

Vers à M. le premier Président de Meaux, adressés par François Guérin, alors Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, traduits en vers François, par M. *DE LA MORNOYE*, 1712. *ibid. page 248.*

La Champagne vengée, ou louange d'un de Rheims, Ode Latine de Charles Coffa Principal du Collège de Beauvais, traduit en vers François, par D. E. A. F. S. à Paris, 1712. in-8°. tome 7, page 248.

Trois Hymnes du même, sur le Misa

FRANÇOISE. 431

opéré à la procession du Saint Sacrement dans la Paroisse de sainte Marguerite, le 31 Mai 1725, avec la traduction en vers, par *Bernard DE LA MONNOYE*, à Paris, 1725, in-8°. & dans les nouvelles poësies de celui-ci (à Dijon) 1743, in-8°. tome 7, page 249.

Hymnes du nouveau Bréviaire de Paris, par le même, traduites ou paraphrasées en vers. Premier Recueil : (qui n'a pas été suivi du second) à Paris, 1736, in-12. tome 7, pages 250, 251.

Danaë : Poëme. Traduction, par M. MEUSNIER DE QUERLON : dans les *Amusemens du cœur & de l'esprit* ; ouvrage périodique, tome 14, à Paris, 1742, in-12. tome 7, pages 251, 252.

Le Printems. Traduction en vers du poëme Latin d'Etienné de Favieres, Conseiller au Parlement de Paris : dans le même Recueil, tome 7, pages 253, 254.

L'Embrâsement de Rome par Néron, poëme du même, traduit en vers, par M. DESFORGES MAILLARD : dans le même Recueil, *ibid.*

Ode vingt-quatrième du pere René Rapin, Jésuite, à M. Achilles de Harlay, Procureur général au Parlement de Paris, traduite, 1. en vers, 2. en prose : dans le tome second des poësies du pere Rapin, édition de Paris, 1725, tome 7, page 256.

Le Soleil & les Grenouilles, Fable du pere Jean Commire, Jésuite, 1. imitée par M.

432 BIBLIOTHEQUE

DE LA FONTAINE, 2. traduite en vers, par M. FURETIERE : dans le *Recueil de vers choisis du pere Bouhours*, à Paris, 1691. — Les Etoiles conjurées contre le Soleil, poëme allégorique du même, en vers François, par Antoine DE LA FOSSE D'AUBIGNY, avec sa traduction d'Anacréon, citée à l'article d'Anacréon. — Traduction de l'Ode du pere Commire sur la prise de Namur, par M. le Comte DE BUSSI RABUTIN : dans le *tome premier du nouveau choix de piéces de poëse*, 1715, in-12. — Vers du même, sur le départ de M. le Duc de Bourgogne (pour l'armée d'Allemagne,) mis en vers François, par le pere DELMAS, Jésuite : dans le même *Recueil*, où elle est attribuée à M. de Bellocq. 2. Traduction en vers François de l'Ode Latine du même sur l'immortalité des Poëtes Latins : dans le *tome second des Oeuvres de Santeul*, édition de 1729. — le *Linguarium*, ou le Baillon du même, contre Santeul, traduit en vers François, dans le même *Recueil*, tome 2. Toutes ces Traductions, excepté la dernière, sont aussi dans l'édition des poësies du pere Commire, à Paris, 1715, in-12. 2 vol. tome 7, pages 156 & suiv.

Plus, dans la même édition on trouve les traductions suivantes : 1. Inscription pour la Statue équestre que M. le Duc de Richelieu a fait dresser à Ruel, par LE CLERC, de l'Académie Française. 2. Les Fontaines de Saint Cloud, & le Théâtre des Nayades, en prose, par le pere SAINT PIERRE, Jésuite ; en vers par le pere DE BUNOU, de la même Société. 3. Ode sur la Maison de campagne

le pere de la Chaise, appelée Montlouis, par un anonyme. 4. Ode au pere Bouhours pour l'engager à mépriser la critique de ses entretiens d'Ariste & d'Eugene, 1. par POU-
EAU DE BELLECHAUME, 2. par le pere DE
LA ROCHE, Jésuite. 5. Ode au Pape Inno-
cent XII. &c. par François BOUTARD. 6. Ode
sur le recouvrement de la santé du Roi,
1. par M. de FONTENELLE; 2. par DE THI-
OUVILLE DE LA LORIE. 7. Louis XIV. plus
curieux qu'Alexandre dans la recherche de
la gloire, par le pere CHOMEL, Jésuite.
8. Ode au Prince de Condé; sur ce qu'il ne
lui restait plus de lait, par M. de FONTENELLE.
9. Le Coq, fable, par le même. 10. Le Lyon
qui venge son pere, fable, 1. par le pere
RAMAIN, Jésuite; 2. par un anonyme.
11. La Bouffole & le Gouvernail, fable,
par le pere BUFFIER, Jésuite. 12. Le Torrent
du Fleuve, fable, par le même. 13. Aux
Muses pour les animer à punir l'âne qui
eut remonter sur le Parnasse d'où elles l'ont
bassé, par le pere BUFFIER. 14. Sur la prise
de Crémone, par le pere DELMAS. 15. Sur
le duc de Montmélian, par M. DE BETOU-
AUD. 16. Sur la devise de sainte Thérèse,
1. souffrir, ou mourir, 1. par REGNIER
ESMARAIS; 2. par le pere DE COURBEVILLE;
3. par le pere DE LA ROCHE. 17. Les soupirs
de la Hollande, & son Epitaphe, par un
anonyme. 18. Epigrammes sur les victoires de
Louis XIV. par divers Traducteurs. 19. Au-
tres Epigrammes sur divers sujets, traduites
par différens Auteurs. 20. Hymne pour la fête
de sainte Ursule, traduite en prose dans la
réimpression du nouveau Bréviaire de Paris.
me 7, pages 256 & suiv. 260 & suiv.

434 BIBLIOTHEQUE

L'Europe qui annonce au Pape la mort du pere Commire , Elégie Latine du pere Iſa Berruyer , Jéſuite ; avec une traduction en vers François ; par le pere d'ORIVAL , de la même Société , à Paris , in-8°. *ibid.* page 258 , 259.

Traduction d'une Ode Latine de Leon Broucouë , Evêque de Glandève , à la louange de M. de Camps , Abbé de Signi , par Jean Clément VIANY , in-4°.

Les victoires du Roi en Flandres. Traduction d'un poëme du pere (Charles) de la Ruë Jéſuite , par Pierre CORNEILLE ; contenant les victoires du Roi en l'année 1667 , à Paris 1667 & 1669 , in-12. It. dans le *Recueil de poëſies Latines du pere de la Ruë* , à Amſterdam 1693 , in-12. Item , dans le *Œuvres diverses de Pierre Corneille* , publiées par l'Abbé Girardet , à Paris , 1738 , in-12. tome 7 , page 265 & ſuiv.

Les victoires du Roi ſur les Etats de Hollande en 1672 , poëme du pere de la Ruë traduit en vers , par Pierre CORNEILLE , à Paris , 1672 , in-8°. & dans les *Recueils de poëſies ci-deſſus*. *ibid.*

Ode du pere Jean Lucas , Jéſuite , au Roi (Louis XIV.) ſur ſon départ pour l'Armée en 1676 , traduite en vers , par Pierre CORNEILLE : dans ſes *Œuvres diverses* , à Paris 1738 , in-12. tome 7 , page 268.

Traduction (en proſe) de l'Ode du pere Lucas à la Renommée , ſur la pompe funèbre

de très-haut & très-puissant Prince Ferdinand, Evêque de Munster & de Paderbon, avec l'ode Latine) à Paris, in-8°. sans te, *ibid.*

Santeul vengé, par le pere Jean-Antoine CERCEAU, Jésuite, traduit par l'Auteur même, de ses vers Latins en vers François, dans le tome second des Œuvres de Santeul, l'édition de 1729, & dans le Recueil des Poësies françoises du pere du Cerceau, tome 7, pages 69 & suiv.

L'Enfant prodigue, pièce de Théâtre, du même, en vers Latins, & traduite librement par lui-même, en vers François: dans le Recueil de ses Poësies Françoises. *ibid.*

Ode Latine du pere Noël-Etienne Sanadon, Jésuite, à M. le Maréchal Duc de Villars, traduite en vers François, 1. par M. DE BAUX; 2. par le pere REGNAULT, Jésuite: dans le Recueil des Poësies Latines du pere Sanadon, à Paris, 1715, in-12. tome 7, page 170.

Imitation (en vers & en prose) de la lettre Latine (en vers) du pere (Jacques) Vaniere, Jésuite, à M. de Cauler, Président à Mortier au Parlement de Toulouse, contenant la description du Parnasse François (exécuté en bronze par la libéralité de M. Titon du Tillet) par le pere (Pierre) BRUMOY, Jésuite: à la fin de la description du Parnasse François par M. Titon du Tillet, in-fol. à Paris, 1732. Et dans le tome 2. des Œuvres diverses du pere Brumoy, *ibid.* 1741, in-12. tome 7, pages 171 & suiv.

436 BIBLIOTHEQUE

Les Passions , poëme en douze chants , traduit en prose des vers Latins du pere Pierre Brumoy , Jésuite , par le pere BRUMOY lui-même , tome 7 , pages 265 & suiv. jusqu'à 272.

L'Art de la Verrerie , poëme en quatre chants , par le même , & traduits en prose par le même. *ibid.*

Epîtres des morts , en vers Latins , par le même , & traduites en prose par le même. *ibid.*

Atropos & les Dieux supplians , fable allégorique , à M. Hüet , ancien Evêque d'Avranches , par le même , & traduite en vers par le même. *ibid.*

La Majesté & l'Amour , fable du même , traduite en vers par le même. *Le tout dans les trois premiers volumes des œuvres d'après du pere Brumoy , à Paris , 1741 , in-12. ibid.*

Poëme Latin sur la Statue équestre de Louis XIV. érigée à Dijon en 1725 par le pere François Oudin , Jésuite ; traduit en vers François , par le pere Regn. Laurent CELLIER , de la même Société , à Dijon , 1725 , in-8°. tome 7 , page 282.

Eloge funèbre de M. de la Monnoye , de l'Académie François , par le même , traduit en vers François , par Germain-Gilles RICHARD , Seigneur de Ruffey , Président à la Chambre des Comptes de Bourgogne , à Dijon , 1729 , in-8°. à la suite des Noël's Bourguignons de M. de la Monnoye , 1738 , & dans les nouvelles poésies de M. de la Mon-

Oye, imprimées en 1743, tome 7, pages 82, 283.

Poème du même, sur la naissance du jeune Prince de Condé; avec la traduction en vers François, par *Louis-Philippe JOLY*, Chanoine de la Chapelle-au-Riche à Dijon, à *Dijon*, 1737, in-8°. *ibid.* page 283.

Aurelia, ou Orléans délivrée, poème Latin, traduit en François, à *Paris*, 1738, in-12 par M. l'Abbé DE ROUSSEAU, Chanoine de la Rochelle, tome 7, page 284.

A M. le Dauphin après la prise de Philisbourg Traduction de l'Ode du pere Jouvancy, par le pere BUFFIER, en vers François, in-4°. *ibid.* 280.

Le Lion vengeur de son pere, fable traduite du Latin du pere Commire, par le pere Edme RIVIERE, en vers François, *ibid.* 261.

Le Camp de Compiègne, poème traduit du Latin du pere Guillaume Segaud, par le pere Paul DU RU, en vers, 1698, in-12. *ibid.* 280 & 281.

L'Art des bons mots, par le sieur DE BELLE-CHAUME. Imitation du poème Latin du pere Michel Hebert, Jésuite. *Paris*, Urbain Coustelier, 1699, in-12. *ibid.*

Imitation de l'Ode du pere Gabriel-François de Jay sur sainte Genevieve, par François AROUET, Etudiant en Rhétorique, & Pensionnaire au Collège de Louis le Grand, in-4°. *ibid.*

438 BIBLIOTHEQUE

Trois Hymnes à saint Jean Népomucène, traduites du Latin du pere de la Sante, par le pere *Pierre FONTAINE*, Jésuite, dans les *Musæ Rhetorices* du pere de la Sante.

Traductions Françaises des Poëtes Italiens.

DOutes proposés sur l'âge du Dante, par le pere *Jean HARDOUIN*, Jésuite : dans les *Mémoires de Trévoux*, Août 1727, n. 70, tome 7, pages 301 & suiv.

La Comédie de Dante, de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis, mise en rime Française, & commentée par *Balthasar GRANGIUL*. Conseiller & Aumônier du Roi, Abbé de *Saint Barthelemy de Noyon* (& Chanoine de Paris) à Paris, pour *George Drobet*, Libraire & Relieur du Roi, 1596, 3 vol. in-12. tome 7, pages 310 & suiv.

Hymne à la Vierge, Mere de Dieu; & Dante, Poëte Toscan, en vers François, par *Guy LE FEVRE DE LA BODERIE* : dans ses *Hymnes Ecclésiastiques selon le cours de l'année*, &c. à Paris, 1578, in-16. & 1581. ibid. in-16. tome 7, page 312.

La consolation de Dante Aligeri, Philosophe & Poëte Florentin, ou Paraphrase des trois Cantiques qui font le sujet de l'ouvrage intitulé : *L'Amoroso convivio di Dante*. Traduite en François par M. le Chevalier de *U*

TOUCHE, de l'Académie de Marseille: à la suite de ses *Consolations Chrétiennes*, &c. Paris, Vincent, 1744 & 1755, in-12. tome 1, page 313.

Les Triumpheſ de Meſſire François Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François, nouvellement imprimés à Paris, pour *Barthelemi Vêrard* l'an 1514, le vingt-troisième jour de Mai, in-folio, avec des gravures en bois, tome 7, pages 321 & ſuiv.

Les Triumpheſ de Meſſire François Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François; auxquels ont été adjoutés pluſieurs corrections jouteſtes les premiers imprimés; pour plus facilement entendre la matiere des dictes Triumpheſ, nouvellement imprimés à Paris: les ſix Triumpheſ: le triumphe d'Amour: le triumphe de Chasteſté: le triumphe de la Mort: le triumphe de Renommée: le triumphe du Temps: le triumphe de Divinité, à Paris, 1519, grand in-4°. ou petit in-fol. avec figures enluminees, au moins ſur l'exemplaire en velin qui eſt à la Bibliothèque du Roi, tome 7, pages 321 & ſuiv.

Les mêmes, troiſième édition, à Lyon, par *Denys de Harſy*, pour *Romain Morin*, in-8°. 1531, tome 7, *ibid.*

Les Triumpheſ de Pétrarque traduictes de langue Tuſcane en rhyme Françoisſe, par le Baron d'Opede (*Jean MEYNIER*) (en vers François, avec des gravures en bois, à Paris, chez les *Angeliers*, 1538, in-8°. tome 7, *ibid.*

440 BIBLIOTHEQUE

Les Triomphes de Pétrarque, mis en vers François par forme de dialogues, avec autres mélanges de diverses inventions, dédiés aux sieurs vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de saint Diey, par *Jean RUYR*, Chamoisien, Secrétaire desdits sieurs, à Troyes, chez *Claude Garnier*, 1588, in-8°. tome 7, *ibid.* jusqu'à 337.

Douze Sonnets de Pétrarque : sçavoir, sept de ceux que le Poëte fit lorsque sa Dame Laure vivoit encore, & cinq sur la mort de cette Dame, traduits en vers François, par *Jacques PELETIER*, du Mans, dans ses œuvres poétiques, Paris, *Michel Vascosan*, 1547, in-8°. tome 7, *ibid.*

Essais de *Hierosme d'AVOST DE LAVAL*, sur les Sonnets du divin Pétrarque ; avec quelques autres poësies de son invention, aux illustres sœurs *Philippe & Anne du Prat & de Tien*, à Paris, pour *Abel l'Angelier*, 1584, in-8°. tome 7, *ibid.*

Des Visions de Pétrarque, de *Thufcan* (vers) François, & six Sonnets du même, sur la mort de sa Dame Laure : avec l'Épigraphie de Laure, par *Clément MAROT* : dans ses œuvres imprimées un grand nombre de fois, tome 7, *ibid.*

Hymne à la Vierge sacrée, du *Toscan* de Pétrarque, en vers François, par *Guy LE FRÈRE DE LA BODERIE* : dans ses Hymnes Ecclésiastiques, &c. à Paris, 1578 & 1581, tome 7, *ibid.*

Sonnets de Pétrarque, traduits en vers

par *Etienne DU TRONCHET* ; à la suite de ses *lettres amoureuses*, en 1575. Nous n'avons pas vu cette traduction, tome 7, *ibid.*

Laure d'Avignon. Au nom & adveu de la Roynne Catherine de Médicis Roine de France. Extraict du Poëte Florentin François Pétrarque : & mis en François (en vers) par *Vasquin PHILIEUL*, de Carpentras. *A Paris, de l'Imprimerie de Jacques Gazeau*, 1548, in-16. Avec une Epître aussi en vers de dix syllabes, à la Reine, tome 7, *ibid.*

Toutes les Œuvres vulgaires de François Pétrarque, contenant quatre livres de Madame Laure d'Avignon, la Maîtresse : jadis par lui composés en langage Thuscan, & mis en François (en vers) par *Vasquin PHILIEUL*, de Carpentras, Docteur ès Droiets ; avecque briefs Sommaires ou Argumens requis pour plus facile intelligence du tout, en *Avignon, de l'Imprimerie de Barthelemy Bonhomme*, 1555, in-8°. tome 7, *ibid.*

Le Pétrarque, en rime François, avec ses Commentaires, traduit par *Philippe DE MALDEGHEM*, Seigneur de Leyschor, à Bruxelles, chez *Rutger Velpius*, 1600, in-8°. — Le même, à Douay, chez *François Fabry*, 1606, in-8°. avec le portrait de Pétrarque au frontispice de cette édition, tome 7, *ibid.*

Les Œuvres amoureuses de Pétrarque, traduites en François (en prose) avec l'Italien à côté, par le sieur *Placide CATANUSI*, Docteur & Professeur en Droiect, & Advocat au Parlement, à Paris, *Etienne Loyson*, 1669,

442 BIBLIOTHEQUE

in-12. *tome 7, ibid.* Toutes ces Traductions de Pétrarque sont mentionnées depuis la page 321 jusqu'à la page 338.

La Théséide de Jean Boccace, contenant les belles & chastes amours de deux jeunes Chevaliers Thébains, Arcite, & Palémon, traduite de l'Italien par D. C. C. à Paris, chez Abel l'Angelier, 1597, in-12. *tome 7, pages 338 jusqu'à 341.*

Les trois premiers Livres de Roland l'Amoureux, mis en Italien par le Seigneur Maître Marie Bayard, Comte de Scandian, & traduits en François, par Maître Jacques Vincent, du Crest-Arnaud en Dauphiné, Secrétaire de M. l'Evêque du Puy, à Paris, in-folio : le premier livre en 1549, & les deux autres en 1550, *tome 7, pages 344 & suiv.*

Roland l'Amoureux composé en Italien par Messire Mattheo-Maria Boyardo, Comte de Scandian, & traduit fidèlement de nouveau par François de Rosset, & enrichi de figures, au Roi, à Paris, 1619, in-8°. *tome 7, 348 & suiv.*

Nouvelle Traduction de Roland l'Amoureux, de Mattheo-Maria Boyardo, Comte de Scandiano, deux volumes in-12. ornés de figures, à Paris, 1717, (par Alain-René SAGE.) *tome 7, pages 349, 350.*

Roland furieux, composé premierement en ryme Thuscane par Messire Loys Arioste, noble Ferraroys, & maintenant traduit en prose François : partie suivant la phrase

l'Auteur, partie-aussi le style de ceste nostre langue, (par *Jehan DES GOUTTES*,) à *Lyon*, chez *Sulpice Sabon*, pour *Jean Thellusson*, 1543, in-fol. tome 7, pages 357 & suiv.

Le premier volume de *Roland furieux*, premierement composé en Thuscan par *Loys Arioste*, Ferrarois, & maintenant mis en rime François, par *Jean FORNIER*, de *Montauban* en *Quercy*; avec les argumens au commencement de chaque chant, comprenant sommairement tout ce qu'y est après amplement déduict par l'Auteur, & avec les allégories des chants à la fin d'un chacun, à *Paris*, de l'Imprimerie de *Michel Vascosan*, 1555, in-4°. tome 7, page 360 & suiv.

L'Arioste François (en vers) par *J. D. B.* (*Jean DE BOESSIERES*, de *Montferrant* en *Auvergne*) à *Lyon*, chez *Thibaud Ancelin*, 1580, in-8°. (Il n'y a que les douze premiers chants du poëme de *Roland le furieux*,) tome 7, pages 362, 363 & suiv.

Imitations de quelques chants de l'Arioste, par divers Poëtes François : sçavoir, *Roland furieux*, *Rodomont*, deux complaintes de *Bradamant*, & le premier livre d'*Angelique*, par *Philippe DESPORTES* : le commencement de l'histoire de *Genèvre*, par *MELIN DE SAINT GELAIS* : & la suite, par *Jean-Antoine DE BAÏF* : *Fleur d'Epine*, par le même *DE BAÏF* : *Renaud*, par *Louis D'ORLEANS*, à *Paris*, 1572, in-8°. tome 7, pages 369 & suiv.

Chant vingt-huitième du *Roland furieux* d'Arioste, monstrant quelle assurance on doit

444 BIBLIOTHEQUE

avoir aux femmes , traduit en François à la rigueur des stanzas & de la rime , par N. R. L. (*Nicolas RAPIN*) à Paris , 1572 , in-8°. tome 7 , page 369.

L'Amie des Amies , imitation d'Arioste , divisée en quatre livres. (C'est l'histoire d'Isabelle & de Zerbin , rapportée dans le poëme de Roland l'amoureux , & imitée en vers François) par BERENGER DE LA TOUR , d'Abbas en Vivarais , à Lyon , de l'Imprimerie (& des caractères particuliers) de Robert Grignon , 1558 , in-8°. tome 7 , page 370.

Isabelle , imitation de l'Arioste (en vers François) par *Antoine Mathieu* DE LAVAL , Forésien ; (avec trente-un Sonnets amoureux , du même ,) à Paris , 1576 , in-8°. tome 7 , pages 371 , 372.

Le Miroir de Loyauté , qui est l'histoire déplorable de Zerbin , Prince d'Ecosse , & d'Isabelle , Infante de Gallice : sujet tiré de l'Italien de l'Arioste , & mis en vers François , par Gilles FUME'E , Bessinois , à Paris , chez Guillaume Auvray , 1575 , in-8°. tome 7 , *ibid.*

Roland furieux , par Messire Louis Arioste , Gentilhomme de Ferrare : traduit naïfvement de l'Italien en François , enrichi de figures & d'argumens sur chaque chant , pour le plaisir de la vue , par Gabriel CHAPPUYS , Tourangeau , Historiographe du Roi , à Lyon , 1576 , in-8°. Item , *ibid.* 1582 , in 8°. Item , à Rouen dernière édit. 1617 , in-8°. t. 7 , p. 373 & *suiv.*

La fuite de Roland furieux , contenant

F R A N Ç O I S E. 445

ort du très-magnanime & très-vaillant Roger, fleur des Paladins de France, & tous les grands succès, hautes & généreuses entreprises proposées, & non fournies par le divin Arioste, mise d'Italien (de Jean-Baptiste Peccatore) en François, par le même, à Lyon, 1582, in-16. Item, à Rouen, édition revue & corrigée 1616, in-8°. tome 7, page 375.

Cinq Discours de cinq chants nouveaux de M. Loys Arioste, suivant la maniere du Furieux; avec suite de quelques nouvelles Stances du même Auteur, traduits nouvellement en François, par Gabriel CHAPPUYS, Tourangeau, Secrétaire, Interprète du Roi, dernière édition, à Rouen, 1613. in-8°. *ibid.*

Le divin Arioste, ou Roland le furieux, traduit nouvellement en François, par François DE ROSSET: ensemble la suite de cette histoire continuée jusqu'à la mort du Paladin Roland, conforme à l'intention de l'Auteur: Le tout enrichi de figures, & dédié à la grande Marie de Médicis, Reine de France & de Navarre, à Paris, 1643, in-4°. tome 7, pages 376 & suiv.

Roland furieux, traduit ou imité des vers Italiens de l'Arioste, par Nicolas RENOUARD: dans la seconde édition de sa Traduction des Métamorphoses d'Ovide, à Paris, 1633, in-8°. (Il n'y a que le premier chant.) tome 7, pages 379, 380.

L'Arioste moderne, ou Roland le furieux, (par Madelene POISSON, femme de M. Vassoncelle Gomés de Fuigueredo,) à Paris,

446 BIBLIOTHEQUE

1685, 2 vol. in 12. tome 7, pages 380 & suiv.

Roland furieux, poëme héroïque de l'Arioste, traduction nouvelle par M. M. ** (Jean-Baptiste MIRABAUD, de l'Académie Française) à la Haye (Paris) 1741, 4 vol. in-12. tome 7, pages 381 & suiv.

La Joconde & la Coupe enchantée, nouvelles tirées de l'Arioste, en vers François, par Jean DE LA FONTAINE: dans le recueil de ses contes, qui n'ont que trop été imprimés, 381.

La Joconde, traduite & imitée de l'Arioste, en vers François, par le sieur DE BOUILLON, dans ses œuvres imprimées à Paris, en 1663; in-12. tome 7, page 386, 387, &c.

Dissertation sur les deux Jocondes, à M. l'Abbé le Vayer, par Nicolas BOILEAU DESPREAUX: dans le tome 4 de ses œuvres, édition d'Amsterdam, 1717, in-12. &c. 387.

L'Arioste travesti, en vers burlesques, premier chant, à Paris, 1650, in 4°. tome 7, pages *ibid.* & 388.

La Comédie des Supposés de M. Louis Arioste, en Italien & François, (par Jean-Pierre DE MESMES,) à Paris, par Etienne Groulleau, 1552, in 8°. tome 7, pages 390 & suiv.

Le Négromant, comédie de M. Louis Arioste, nouvellement mise en François (.en prose) par Jehan DE LA TAILLE DE BONDAROT, à Paris, 1573, in-8°. tome 7, page 389.

L'Arcadie de Messire Jacques Sannazar, un homme Napolitain, excellent Poète en vers modernes, mise d'Italien en François, par Jehan MARTIN, Secrétaire de Monseigneur Révérendissime Cardinal de Lénoncourt, Paris, imprimé par Michel de Vascosan, 1644, in-8°. tome 7, pages 394, 395 & suiv.

L'Arcadie de Sannazar, traduite de l'Italien en prose, par M. PECQUET à Paris, 1737, in-12, tome 7, pages 397 & suiv.

Les Larmes de saint Pierre imitées du Tancrède, au Roi (Henri III. en vers François, par François DE MALHERBE, 1587. Item, à Paris, 1597. Item, à Paris, 1596, in-8°. avec le texte Italien. Item, avec les autres poésies de Malherbe, tome 7, pages 400 & suiv.

La Sophonisbe, Tragédie de Jean-George Trissin, traduite en prose, à l'exception des couplets qui sont en vers, par MELLIN DE SAINT PIERRE, à Paris, 1560, in-8°. tome 7, page 406.

Tragédie de Sophonisbe, Reyne de Numidie, où se verra le désastre qui lui est advenu, pour avoir été promise à un mary, & épousée par un autre. Et comme elle a mieux aimé eslire la mort, que de se voir entre les mains de ses ennemis, traduite d'Italien en vers) François, par Claude MERMET, de saint Ambert en Savoye, à Lyon, par Leonard Dodel, 1585, in-8°. tome 7, page *ibid.*

*Suite des Traductions Françaises
des Poètes Italiens.*

LA Vie du Tasse, par l'Abbé (Jean-
Antoine) DE CHARNES, à Paris, 1694,
in-12. tome 8, pages 5 & suiv. & page 12.

Le commencement de la vie de M.
Claude Expilly, &c. par Antoine BONDIN
&c. à Grenoble, 1660, in-4°. Il y a
faits qui concernent le Tasse.) tome 8, pages
& suiv.

Vie du Tasse, par Jean-Baptiste MIRAMET
au-devant de sa traduction de la Jérusalem
livrée. Voyez cette traduction.

Renaud amoureux, histoire précédente de
Roland l'amoureux & furieux, imitée de l'Ita-
lien du sieur Torquato Tasso, par le sieur DE
LA RONCE, dédié à M. le Duc de Ne-
vers, à Paris, 1620, in-8°. tome 8, pages
7 & suiv.

La même traduction, sous ce titre: Le Re-
naud amoureux imité de l'Italien du Seigneur
Torquato Tasso, à Paris, Hortemels, 1724,
in-12. tome 8, pages 7 & suiv.

La Hiérusalem du Seigneur Torquato Tasso,
rendue Française par Blaise DE VIGNEUR,
Bourbonnois, à Paris, 1596, in-4°. item,
1599, in-8°. *ibid.* item, 1610, in-8°. *ibid.*
tome 8, pages 19 & suiv.

La Délivrance de Hierusalem mise en vers François, de l'Italien de Torquato Tasso, par *Jean DU VIGNEAU*, Sieur de WARMONT, Bourdelois, à Paris, chez *Nicolas Gilles*, 1593, in-12. tome 8, pages 23 & suiv.

Quatre chants de la Hierusalem de Torquato Tasso, (le 16, le 4, le 12 & le 2, traduits en vers François,) par *Pierre DE BRACH*, Cur DE LA MOTTE MONTUSSAN, à toujours Historieux & débonnaire Henri IV. Roi de France & de Navarre, à Paris, *Abel l'Anger*, 1596, in-8°. tome 8, pages 24 & suiv.

La Croisade, poëme héroïque du Seigneur Torquato Tasso, traduite stance par stance, par *Hierôme D'AVOST*, de Laval. *Du Verdier* dans les additions à sa Bibliothèque en rapporte le troisième chant, qui est en vers héroïques, tome 8, page 22.

Jérusalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Tasso, traduit en prose, par *Jean LUDON*, de l'Académie Française, à Paris, 1626, in-8°.

La même, nouvelle édition, par le même, corrigée en divers endroits sur l'original Italien, & augmentée d'un recueil d'observations & de remarques, avec l'allégorie du poëme, à Paris, 1648, in-8°. tome 8, pages 26 & suiv.

La Hierusalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Tasso, traduit en vers François des cinq premiers chants seulement, par *Nicolas LE CLERC*, de l'Académie Française, Paris, 1667, in-4°. (le texte Italien est de

450 BIBLIOTHEQUE

la marge.) tome 8 , pages 28 & suiv.

Godefroy , ou la Jérusalem délivrée, poëme héroïque (du Tasse ,) traduit en vers François par Vincent SABLON , Chartrain , à Paris, 1671 , 2 vol. in-16 , tome 8 , pages 31 & suiv.

Jérusalem délivrée, poëme héroïque de Tasse , nouvellement traduit en François (par M. Jean-Baptiste MIRABAUD , de l'Académie Française ,) à Paris , 1742 vol. in-12. item , nouvelle édition revue & corrigée , *ibid.* 1735 , tome 8 , pages 32 & suiv.

Lettre de Mademoiselle R** (Riccoboni) à M. l'Abbé C** (Conti) au sujet de (la première édition de) la nouvelle traduction de la Jérusalem délivrée du Tasse ; (avec des notes de M. l'Abbé des Fontaines ,) à Paris , 1739 in-12. tome 8 , pages 24 & suiv.

La Jérusalem régnaute , contenant la fin & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin de Torquato Tasso ; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminte , traduit de l'Italien , par Jacques CORBIN , à Paris , 1692 in-12. tome 8 , pages 39 , 40.

Aminte , Fable Bocagere prise de l'Italien de Torquato Tasso , & traduite en vers , par Pierre DE BRACH : avec Olympe imitée de l'Arioste , à Bourdeaux , 1584 , in-4°. tome 8 , page 44 , 45.

Aminte , Fable bocagere du Seigneur Torquato Tasso , Italien , mise en prose Française , par G. (Guillaume) BELLIARD , à Paris , 1692 in-12. tome 8 , page 46.

FRANÇOISE. 451

chez Abel l'Angelier, 1596, in-12, tome 8, page 46.

Aminte, Fable bocagere du Seigneur Torquato Tasso, traduite d'Italien en François, par G. BELLARD, & imprimée en deux langues pour ceux qui desirent avoir l'intelligence de l'une d'icelles, à Rouen, 1598, in 12. cm, *ibid.* 1603, in 12. avec le texte Italien. cm, sous le même titre, imprimée en deux langues pour ceux qui desirent avoir l'intelligence d'icelles. Paris, Claude Villain, 1609, in-12. *ibid.* page 46.

Aminte, Pastorale de Torquato Tasso, en prose, par M. DE LA BROSSÉ) dédiée à Madame la Marquise de Noirmoutier, à Paris, chez Jamet Mettayer, 1593, in-16. tome 8, page 45.

L'Aminte du Tasse, tragi-comédie pastorale, accommodée au Théâtre François, par le sieur DE RAYSSIEUIER, à Paris, chez Aug. Courbé, 1632, in-8°. dédiée à M. de Vendour, Duc & Pair de France, tome 8, pages 46, 47.

L'Aminte du Tasse, pastorale, traduite de l'Italien en vers François (par Charles VION, cuyer, Seigneur de Dalibray) à Paris, 1632, in-8°. avec des figures, dédiée à Madame de Bourbon, tome 8, pages 48, 49.

L'Aminte pastorale, traduction nouvelle, avec les figures, (en vers François,) à Paris, 1638, in-8°. tome 8, page 50.

452 BIBLIOTHEQUE

L'Aminte, pastorale, en vers François, par N. PICHOU, Dijonois, à Paris, chez Targa, 1632, in-8°. tome 8, pages 49, 50.

L'Aminte du Tasse, pastorale, traduite en vers libres (par l'Abbé DE TORCHE) à Paris, Barbin, 1666, in-12. avec le texte à côté. La même, suivant la copie de Paris, à la Haye, 1681, édition nouvelle, revue & enrichie de tailles douces, in-12. tome 8, pages 51 & suiv.

Nouvelle traduction de l'Aminte du Tasse, avec le texte à côté (par M. PECQUET) à Paris, 1734, in-12. tome 8, page 51 & suiv.

L'Aminte du Tasse, pastorale, (traduite en prose, par M. DE L'ESCALOPIER; avec un discours sur la Pastorale italienne & sur l'Aminte,) à Paris, 1735, in-12. tome 1, pages 53, 54, 55.

Silvie, (par M. WATLEY, Receveur général des Finances, à Londres (Paris) 1743, in-8°. avec des figures de M. Watley lui-même, tome 8, pages 55, 56.

Le Torrismon du Tasse, tragédie par le sieur DALIBRAY (Charles) VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray) (en vers François) à Paris, 1636, in-4°. (avec une préface sur le génie de la tragédie, & celui du Tasse, & sur le Torismond,) tome 8, pages 57 & suiv.

Les soupirs de Myrtil, les regrets
Corilge

- F R A N Ç O I S E. 453

risque & les vœux d'Amarillis, tirés du
Il pastor fido de Jean-Baptiste Guarini, & pā-
phrasés en vers François par un anonyme,
Lyon, par Jacques Roussin, 1597, in-12.
tome 8, pages 67, 68.

Le *Pastor fido*, ou le Berger fidèle fait
ilien & François pour l'utilité de ceux qui
sirent apprendre les deux langues, de Bap-
te Guarini, à Paris, chez Mathieu Guille-
rt, 1610, in-12. — La même traduction,
Rouen, 1610, in-12. — La même, en
48, à Rouen, in-12. tome 8, pages 68,

Le Berger fidèle, pastorale, de l'Italien
Seigneur Baptiste Guarini, Chevalier, der-
re édition, (en prose & en vers) à Rouen,
509, in-18. *ibid.*

Le Pasteur fidèle, tragicomédie pastorale
Jean-Baptiste Guarini, Cavalier très-illust-
e, traduit d'Italien en vers François, par
ble Antoine DE GIRAUD, Lyonnois; avec
quelques poésies de son invention, à Paris,
la Boutique de l'Angelier, chez Claude
ramoisly, 1623, in-12, tome 8, pages 70
suiv.

Le Berger fidèle (en prose) dédié par l'Au-
r à sa maîtresse) à Paris, Augustin Courbé,
37, in-8°. *ibid.* pages 70, 71.

Le Berger fidèle du fleur Guarini, nou-
llement traduit (en prose) d'Italien en Fran-
is, par M. DE MARANDE: enrichi de fi-
res (avec le texte Italien,) à Paris,
Tome VIII.

454 BIBLIOTHEQUE

1661, in-12. — *ibid.* 1663, in-12. sans
texte Italien. — *ibid.* quatrième édition revue
& corrigée, 1676, in-12. avec le texte, tome
8, pages 71, 72.

Le Berger fidèle, traduit de l'Italien de
Guarini, en vers François, par l'Abbé de
TORCHE, à Paris, 1667, in-12. *ibid.* seconde
édition, in-12. 1672. — Item, à Lyon,
1699, in-12. (avec le texte Italien.) *ibid.*
pages 72, 73 & suiv.

Nouvelle traduction François (en prose)
du *Pastor fido*, avec le texte à côté, (par M.
PECQUET,) à Paris, 1733, 2 vol. in-12.
tome 8, pages 77 & suiv.

Le Monologue d'Amarillis, ou Scène cin-
quième du troisième acte du *Pastor fido*, en
vers François, par l'Abbé REGNIER DESMAR-
RAIS, en 1655. Item, dans le recueil de ses
poésies, tome 8, pages 74, 75.

Le même, traduit en vers par Thomas Cor-
NEILLE, à la suite de ses pièces choisies d'Ovide
traduites en vers François, à Rouen, 1670,
in-12. tome 8, *ibid.*

Le même, traduit par M. Bernard de La
MONNOYE, dans le *Menagiana*, tome 3, tome
8, page 76.

Autre Monologue d'Amarillis, ou Scène cin-
quième du second acte, en vers François, par
REGNIER DESMARRAIS, dans le recueil de ses
poésies, tome 8, *ibid.*

Le *Pastor fido*, pastorale de Simon PREST

FRANÇOISE. 455

N en trois actes de vers & un prologue,
écrit au Théâtre François au mois de Septem-
bre 1726, à Paris, 1726, in-8°. tome 8,
page 78.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Gua-
rrino, mis d'Italien en vers François, par noble
Antoine DE GIRAUD, Lyonnais; à la suite
de la traduction en vers du Pastor fido, à Pa-
ris, 1623, in-12. tome 8, page 79.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Gua-
rrino, Auteur du Pastor fido, traduits d'Italien
en vers François; par M. P. à Paris, chez
Guillaume de Luynes, 1664, in-12. Il y a à
la suite un recueil de poésies galantes du Tra-
ducteur, tome 8, pages 79, 80.

Dialogue de Minerve & de Junon sur les
événements de Henri de Bourbon, Roi de France
de Navarre, & de Marie de Médicis, Prin-
cesse de Toscane, en Italien par Guarini,
avec quelques sonnets du même: le tout tra-
duit en vers François; dans les Rencontres
des Muses de France & d'Italie, à la Reine,
Lyon, 1604. in-4°. tome 8, page 80.

Philis de Scire, Comédie pastorale, tirée
de l'Italien, (avec un prologue du Cavalier
Marin tiré de l'Italien) à Tolose, 1624. in-8°.
tome 8, pages 81, 87 & suiv.

La Filis de Scire (en vers François) du
poète Simon DU CROS, à Paris, 1630, in-8°.
liée à M. le Duc de Montmorenci, avec
un éloge en vers de ce Seigneur. — Item,
ouvelle édition corrigée & accommodée au
Vij

456 BIBLIOTHEQUE

Théâtre : avec d'autres poësies de l'Auteur, ibid. 1647, in-8°. tome 8, pages 8 & suiv.

Pastorale de la Philis de Scire, en vers, par N. PICHOU, Dijonnois : avec le prologue du Cavalier Marin, une longue préface de l'éditeur, le sieur Isnard, Médecin né à Grenoble, des Stances de Pichou à Louis XIII. & une Epître dédicatoire à Monseigneur, frere unique du Roi, *au nom du Libraire Targa, à Paris, 1531, in-8°. — La même, ibid. 1663, in-8°. dédiée à M. de Bouillon, tome 8, pages 89, 90.*

La Philis de Scire, pastorale du Comte Bonarelli, traduites en vers libres, (le premier acte seulement) avec le texte à côté, par A. B. D. S. (l'Abbé de TORCHE) 1667, in-12. à Paris, tome 8, pages 90, 91.

La Philis de Scire, pastorale du Comte Bonarelli, nouvellement traduite en vers François, avec l'Italien à côté, par l'Abbé de TORCHE, à Paris, 1669, in-12. Item, *ibid. sans le texte, ibid.*

La Philis de Scire du Comte Bonarelli, traduite en François, (en prose, le texte Italien à côté) avec la dissertation du même Auteur sur le double amour de Célie, par M. *** (Louis-François) DU BOIS DE SAINT GELAIS, Secrétaire & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture, &c.) à Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12. avec figures, tome 8, pages 91 & suiv.

Le Soliman, tragi-comédie : (traduite

FRANÇOISE. 457

ment en vers François de la Tragédie
enne du Comte Prosper Bonarelli, par
les VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray)
s. à Paris, 1637, tome 8, pages 93
iv.

es amours d'Adonis & de Venus, poëme
lavalier Marin, premier chant, mis en
François en forme de stances, par le Pré-
it NICOLE : *dans les œuvres de cet Auteur,*
eurs fois réimprimées, tome 8, pages 100,

e même Poëte traduit, (ou plutôt abrégé
ité) en vers François, en douze chants, à
s, 1667, in-12. tome 8, pages 101 & suiv.

iscours de Jean CHAPELAIN, en forme de
e à M. Favereau, sur le poëme du Cava-
Marin : *dans l'édition de ce poëme donnée*
aris en 1623, in-folio, tome 8, pages 98
uiv.

e Seau enlevé, poëme héroïcomique du
oni, nouvellement traduit d'Italien en
çois (par Pierre PERRAULT, avec l'ori-
l Italien à côté de la traduction,) à Pa-
1678, 2 vol. in-12. tome 8, pages 106
uiv.

e premier chant du poëme intitulé : l'Océan,
le même Auteur, avec une lettre qu'il
t écrite à un ami au sujet d'un poëme de
mi sur la conquête du nouveau monde,
uits par le même Pierre PERRAULT, avec
exte Italien ; *à la suite de l'ouvrage précé-*
, tome 8, pages 109, 110.

458 BIBLIOTHEQUE

Blâson des femmes de Messire André Mytogene, Gentilhomme Florentin, envoyé au Seigneur Pamphile Théliarche, qui lui avoit demandé conseil sur le propos de se marier: Satyre traduite de l'Italien en vers François: dans un recueil de diverses pièces sur le même sujet en 1551, in-12. sans nom de lieu.

Les rencontres des Muses de France & d'Italie, à la Reine (en quarante-trois sonnets Italiens de diverses Poètes, imités en vers François: à Lyon, par Jacques Roufa, 1604, in-4°.

Traductions Françaises de plusieurs Pièces de Théâtre Italiennes, anciennes & modernes.

LA Mandragore, Comédie, tirée de l'Italien de (Nicolas) Machiavel, en prose Française, & en cinq actes, par Jean-Baptiste ROUSSEAU: dans le supplément de ses œuvres, à Londres, 1723, in-12. & depuis dans quelques éditions du recueil de ses poësies, tome 8, pages 111, 112.

Tragédie du Roi franc-Arbitre, nouvellement traduite d'Italien (de François Négro) en François (en prose) à Genève, chez Jean Crespin, 1558, in-8°. tome 8, pages 114 & suiv.

Les Abusés, Comédies des Professeurs de l'Académie Siennoise, nommés *Intronati*, célébrée es jeux d'un Carême prenant à Sienné,

FRANÇOISE. 459

duite d'Italien en François, par Charles ETIENNE, selon M. de Beauchamps.

La même, sous ce titre : *Comédie du sacrifice des Professeurs de l'Académie vulgairenoise*, nommée *Intronati*, célébrée es jeux in Karesme-prenant à Senes : traduite de langue Tuscane, par Charles ETIENNE, 1543, Lyon, par François Jusle, in-16. (avec petites figures représentant les scènes.)

La même, sous ce titre : *les Abusés*, comédie faite à la mode des Anciens, premierement composée en langue Tuscane par les Professeurs de l'Académie Sënoise, nommée *Intronati*, depuys traduite en François, par Charles ETIENNE, & nouvellement revue & corrigée, à Paris, par Etienne Groulleau, 1548, ou 1549 selon un autre exemplaire, in-16, (avec de petites figures représentant les scènes, mais un peu différentes de celles de l'édition de 1543.) 1. de Beauchamps cite encore une édition de 1556, à Paris, chez le même Groulleau, in-16. & sous le même titre que celle de 1548, tome 8, pages 115 & suiv. 118, 121.

Boniface & le Pédant, Comédie en prose, imitée de l'Italien (*Il Candelajo*) de Giordano Bruno, Nolano, à Paris, chez Pierre Ménard, in-8°. 1633, tome 8, pages 21 & suiv.

Alcée, Pêcherie ou Comédie Marine, en laquelle sous le nom de Pêcheurs sont représentées plusieurs naïfves passions d'amour, de l'Italien d'Antonio Ongaro (en prose)

460 BIBLIOTHEQUE

à l'exception des chœurs qui sont en vers, par *Rolland BRISSET*, dédiée à Madame du Gail, à Paris, chez *Pierre Mettayer*, 1596, in-12, tome 8, pages 121, 123, 124.

La Diéromene, ou le Repentir d'amour, pastorale, imitée de l'Italien de L. G. C. d'H. (Luigi Groto, Cieco d'Hadria) par R. B. G. T. (*Rolland BRISSET*, Gentilhomme Tourangeau,) à Tours, par *Mathurin le Mercier*, 1591, in-12.

La même sous ce titre : *Le Repentir d'amour de Diéromene*, pastorale, imitée de l'Italien, &c. à Paris, chez *Pierre Meunier*, 1595, in-12. *M. de Beauchamps* n'en a qu'une édition qu'il dit faite à Rouen en 1591, in-12.

Le Repentir amoureux, Eglogue, traduite d'Italien en François. (C'est la traduction de la même pièce que la précédente;) avec une lettre du Traducteur à sa maîtresse, & la traduction du prologue Italien, par R. D. J. (*Roland DU JARDIN*, sieur DES ROCHES,) manuscrit daté de Tours le 6 Août 1590, in-8°. tome 8, pages 124 & suiv.

Emilie, Comédie nouvelle de Loys Groto, aveugle d'Hadria, traduite de l'Italien en François, pour ceux qui desireront l'une & l'autre langue; (avec le texte Italien à côté de la version qui est en prose) à Paris, chez *Mathieu Guillemot*, 1609, in-12, tome 8, pages 124, 126.

Les Contens, Comédie en prose, en cinq

FRANÇOISE. 461

es, avec un prologue, traduite de l'Italien Jérôme Parabosco, par *Odet DE TORNEBU* ou *TURNÈBE*,) in-8°. à *Paris*, 1584
ne 8, pages 127, 128.

Le Dédain amoureux, pastorale faite Française sur l'Italien du sieur François Bracciolini, (par J. P. S.) en prose, mêlée de vers, à *Paris*, chez *Mathieu Guillemot*, 1603, in-12.
vec le texte de la version.)

Le Dédain amoureux de Bracciolini, pastorale mise en vers François, par *Isaac DE LA* ANGE, à *Paris*, 1612, chez *Jean Libert*, 8°. tome 8, pages 128 & suiv.

Angélique, Comédie de Fabrice de Fouris, Napolitain, dit le Capitaine Cocodrille nique confident, mis en François, des langues Italienne & Espagnole, par le sieur L. C. n prose) à *Paris*, chez *Abel l'Angelier*, 99, in-12. tome 8, page 130.

Myrtille, Bergerie d'Isabelle Andreini, comédienne des Jaloux, mise en François (en prose, avec une Epître dédicatoire à l'excellent *Visalbe, la belle des belles*, signée *Abrante*,) *Paris*, chez *Mathieu Guillemot*, 1602, in-12. tome 8, page 131.

Les Bravacheries du Capitaine Spavente, divisées en plusieurs discours en forme de dialogue, de François Andreini de Pistoie, Comédien de la compagnie des Jaloux, traduit par J. D. F. P. (*Jean DE FONTENY*) avec le texte Italien à côté, à *Paris*, par *Dé-*

Le Ravissement de Céfale, représenté à Florence aux nœces Royales (de Marie de Médicis & d'Henri IV.) traduit d'Italien en (vers François,) par *Nicolas CHRETIEN*, Argentenois ; avec un Cantique présenté à M. le Dauphin le jour de son baptême, à Rouen, 1608, in-12. tome 8, pages 133 & suiv.

La fameuse Compagnie de la Lésine ou Alêne. C'est-à-dire, la maniere d'épargner, acquérir & conserver : ouvrage non moins utile pour le public, que délectable pour la variété des rencontres, plein de doctrine admirable, & de moralité autant qu'il est possible. Traduction nouvelle de l'Italien (de Vialardi,) à Paris, chez *Abraham Saugrain*, 1604, in-12.

*Continuation des Canons & Statuts de la fameuse compagnie de la Lésine, contenant la maniere qu'on pratique à la réception des novices, & la punition de ceux qui transgressent les articles d'icelle : ensemble les Requêtes & consultes des femmes pour être admises en la Confrairie de l'Épargne : & deux Discours contre les Manans & Habitans des villages. Traduction nouvelle de l'Italien (du même Vialardi,) *ibid.* 1604, in-12.

Notables advertissemens aux Confreres de la fameuse compagnie de la Lésine, contre les malice, tromperies, larcins, & voleries des Manans & Habitans de village. tome 8, pages 135 & suiv.

La Contre-lésine (ou Compagnie de la Marmite grasse) ou plutôt Discours, constitutions & louanges de la libéralité, remplis de moralité, de doctrine & de beaux traits admirables : augmentés d'une Comédie intitulée, les Noces d'Anti-lésine : ouvrage du Pasteur Monopolitain ; & traduit nouvellement de l'Italien (par le Pasteur PHILANDRE, du moins pour la Comédie.) *ibid.* 1604, in-12. tome 8, pages 135 & suiv.

La Pompe funébre, ou Aminte & Cloris, pastorale, traduite de l'Italien de César Crémonin, par Charles VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray ; avec un long avertissement, à Paris, 1634, in-8°. tome 8, page 138.

Hercule amoureux, Tragédie représentée pour les nœces de leurs Majestés très-Chrétiennes Louis XIV. & Marie-Thérèse d'Autriche,) à Paris, 1662, in-4°. en Italien ; avec une traduction en vers François, par le sieur CAMILLE, tome 8, pages 138, 139.

Egée dans Athènes, Tragi-Comédie en Musique, représentée sur le Théâtre du Chevalier (Jean-Baptiste) Pétrucci, dédiée à S. A. Sérénissime Alexandre Farnese, Prince de Parme, Gouverneur & Capitaine général des Pays-Bas, par MM. les Musiciens de l'Académie Royale, en Italien, avec une traduction François en prose, & un prologue en vers François, in-12. sans date, tome 8, page 139.

464 BIBLIOTHEQUE

Le Libéral malgré lui , Comédie en cinq actes , par Louis Riccoboni , dit Lélío , traduite en François par M. F. imprimée à Paris , avec l'Italien à côté , & une préface , en 1716 , in-12. Et dans le nouveau Théâtre Italien , tome 8 , pages 140 , 141.

L'Italien marié à Paris , Comédie en trois actes , par Louis RICCOBONI , dit Lélío , Comédien de la troupe Italienne à Paris , en Italien ; avec une traduction François en prose , par l'Auteur , à Paris , 1718 , in-12. Et dans le nouveau Théâtre Italien imprimé à Paris , en 1729 , in-12. tome 8 , pages 140 , 141.

L'Amante difficile , ou l'Amant constant , Comédie Italienne en cinq actes , imprimée pour le canevas seulement , & traduite ainsi en François , par le sieur LE FEVRE , alors Auteur du Mercure galant , in-12. à Paris , 1726 , avec une préface , tome 8 , page 141.

La vie est un songe , Tragi-comédie Italienne , tirée de l'Espagnol , en cinq actes : en Italien & en François en 1717 , in-12. à Paris , & dans le nouveau Théâtre Italien.

La vie est un songe , Comédie héroïque , en vers François , imitée de la précédente , par Louis DE BOISSY , in-8°. à Paris , 1732 , tome 8 , pages 142 , 143.

Le Sincere à contre-temps , Comédie en

FRANÇOISE. 465

n acte , en vers , par *François RICCOBONI* , traduite de l'Italienne de son pere , représentée le 19 Novembre 1727 , tome 8 , page 47.

Hercule , Tragi-comédie Italienne , par *Louis RICCOBONI* ; avec une traduction Française en prose , dédiée à M. le Duc d'Orléans , Régent du Royaume , à *Paris* , 1718 , in-12. Et dans le *nouveau Théâtre Italien* , tome 8 , page 142.

Adamire , ou la Statue de l'honneur , pièce Italienne en cinq actes , en Italien & en Français à *Paris* , 1718 , in-12. Et dans le *nouveau Théâtre Italien*. *ibid.*

Le Prince jaloux , Tragi comédie Italienne en cinq actes , tirée de Jacques Cicognini , traduite en prose Française , par le sieur *BERNARD* , avec une Epître dédicatoire de *Louis Riccoboni* , en Italien , adressée à M. le Duc de Noailles , aujourd'hui Maréchal de France , dans le *nouveau Théâtre Italien* , tome 8 , page 142.

La Grisfelde , Tragi-comédie Italienne en cinq actes , de *Louis RICCOBONI* , dit *LELIO* ; avec une traduction Française : dans le *nouveau Théâtre Italien*. *ibid.*

Samson , Tragi-comédie Italienne , tirée de l'Espagnol , en Italien & en prose Française : dans le *nouveau Théâtre Italien* , tome 8 , page 143.

Samson , (imité de la précédente Tragi-

466 BIBLIOTHEQUE

comédie) mis en vers François, par *Jean-Antoine ROMAGNESI*, à Paris, 1730, in-8°. tome 8, page 143.

Mérope, Tragédie Italienne en cinq actes, par M. le Marquis Scipion Maffei, traduite en prose François, par M. FRERET, depuis Secrétaire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, in-12. à Paris, 1718, avec le texte, & dans le nouveau Théâtre Italien, tome 8, pages 140 & suiv. 142 & suiv. 146.

La même, nouvellement traduite en prose, par M. l'Abbé D. B. à Paris, 1743, in-8°. sans le texte, *ibid.* page 146.

Lettre à M. le Marquis de *** sur la Mérope (non imprimée alors) de M. de Voltaire (& sur celle de M. Maffei) par le sieur AUBERT DE LA CHESNAYE, in-8°. à Paris, 1743, *ibid.* page 147.

Abelle, Oratorio en trois actes, en Italien, avec une traduction François en prose; à Valenciennes, 1711, in-8°. tome 8, page 147.

Achille dans l'Isle de Sciros, Tragi-comédie Italienne, par M. l'Abbé Métastasio: (avec l'Italien à la suite,) à Paris, 1737, traduite en prose François, par M. l'Abbé DES FONTAINES: (avec l'Italien à la suite,) à Paris, 1737, in-8°. tome 8, pages 148 & suiv.

Chançon du même, traduite en vers Fran-

çois : 1. par M. le Marquis DE SENNECTERE & M. CHOLET. 2. par M. DE BAINVILLE : dans les tomes VII & IX des Amusemens du cœur & de l'esprit, tome 8, pages 150, 151.

Œuvres de M. l'Abbé Metastasio, traduites de l'Italien, par M. l'Abbé BONNET DE CHEMILIN, tome 1. Paris, Delormel, 1749, in-12.

Tragédies & Opéra de l'Abbé Metastasio, traduites en François, par M.... VIENNE, 1751, in-12. 3 tomes, tome 8, pages 150, 151.

Traductions Françaises des Poètes Espagnols & Portugais.

Les Délices de la vie pastorale de l'Arcadie, où sont représentées les chastes affections de Bélizarde & d'Anfrize, traduites de l'Espagnol de Lopé de Véga, par L. S. L. (LANCELOT) à Lyon, 1624, in-8°. tome 8, pages 154, 155.

Les nouvelles de Lancelot, tirées des plus célèbres Auteurs Espagnols, à Rouen, 1641, in-8°. tome 8, pages *ibid.*

Glose, ou Cantique de sainte Thérèse après la Communion, traduite en vers François, par Bernard DE LA MONNOYE, de l'Académie Française : 1. avec la vie de Jacques Févret, par le pere Edme-Ber-

468 BIBLIOTHEQUE

nard BOURRE, Prêtre de l'Oratoire, à *Lyon*, 1698, in-12. 2. *dans les Mémoires de Trévoux*, du mois de Septembre 1701. 3. à la suite de la vie de sainte Thérèse, par *M. BOURGOIN DE VILLEFORE*, à *Paris*, 1712, in-4°. 4. *dans le recueil des nouvelles Poësies de M. de la Monnoye*, (à *Dijon*) 1743, in-8°. tome 8, pages 155, 156.

Traduction de la même Glose, par le pere *Cyprien DE LA NATIVITE* (*André DE CAMPANS*) Carme Déchaussé : avec les autres œuvres de sainte Thérèse, traduites par ce Religieux, à *Paris*, 1644, in-4°. 2 vol. *ibid.* page 157.

La Célestine, Tragi-comédie de Calliste & de Mélibée : 1. traduite en François sur une version italienne, par un anonyme, à *Paris*, 1527, in-12. 2. d'après l'original Espagnol, par *Jacques DE LAVARDIN DU PLESSIS-BOURRAT*, Gentilhomme Vendômois, tome 8, pages 162 & suiv. 165.

Le Théâtre Espagnol, ou les meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Espagnols, traduites en François, par (*Alain-René*) *LE SAGE*, à *Paris*, 1700, in-11 (*Ce volume ne contient que deux pièces* : 1. *le Traître puni*, comédie en cinq actes, de Dom Francisco de Rojas. 2. *Dom Felix de Mendoce*, comédie de Lopé de Véga Carpio.

Les deux mêmes pièces réimprimées en 1739, in-12. à *Paris* : dans le *Théâtre de M. le Sage*.

F R A N Ç O I S E. 469

Plus, dans le même Théâtre : 1. *le Point d'honneur*, comédie en trois actes de Dom Francisco de Rojas. 2. *Dom César Urfin*, comédie en cinq actes, de Dom Pedro Calderon de la Barca, tome 8, pages 164 & suiv. 167, 168.

La Trahison punie, en vers François, traduite & imitée de l'Espagnol de Dom Francisco Rojas, ou plutôt faite sur la traduction en prose de M. le Sage, par Florent CARTON, sieur d'ANCOURT : dans le Théâtre de celui-ci, tome 7, seconde édition, à Paris, 1711, in-12. tome 8, pages 167, 168.

Quelques Scènes détachées d'une Comédie Espagnole anonyme, traduites en François, par M. l'Abbé PREVOST : dans son ouvrage périodique intitulé, le Pour & Contre, tome XI, nombre 148, tome 8, pages 174 & suiv.

Extraits de plusieurs pièces du Théâtre Espagnol ; avec des réflexions, & la traduction des endroits les plus remarquables, par M. DU PERRON DE CASTERA, vol. in-12. en trois parties, à Paris, 1738. (La troisième partie est intitulée : Théâtre Espagnol, tome 8, pages 170 & suiv.

Dissertation sur les Tragédies Espagnoles, traduite de l'Espagnol de Don Augustin de Montiano y Luyando, Directeur perpétuel de l'Académie Royale Espagnole, pour le Roy d'Espagne, &c. Avec une exposition de Virginie, Tragédie du même, & la traduc-

470 BIBLIOTHEQUE

tion de quelques endroits de cette pièce ;
par M. D'HERMILLY. *Paris, Quillau, 1754,*
in-12. en deux parties, tome 8, pages 175
& suiv.

La *Lusiade* du Camoëns, poëme héroï-
que, sur la découverte des Indes Orient-
les, traduit du Portugais, par M. DU PE-
RON DE CASTERA, à *Amsterdam, (Paris),*
1735, 3 vol. in-12. tome 8, pages 179, 180,
183 & suiv.

Traductions des Poètes Anglois.

Dissertation sur la poësie Angloise (où
se trouve le caractère des plus célè-
bres Poètes Anglois, & leur comparaison
avec nos Poètes François les plus connus :)
dans le Journal littéraire imprimé à la Haye,
tome 9, part. 1, art. x, tome 8, pages 194
& suiv.

Réflexions sur la poësie des Anglois, par
M. SILHOUE : *dans ses Réflexions sur*
le goût des traductions, au devant de la tra-
duction des Essais sur la critique & sur l'hon-
me, à Londres, 1737 & 1741, in-4°. tome
8, pages 193 & suiv.

Le *Paradis perdu* de Milton, poëme hé-
roïque, traduit de l'Anglois (par M. *Nicolas-François DUPE* DE SAINT MAUR,
Maître des Comptes, l'un des quarante de
l'Académie Française ; avec les remarques

de M. Addifson, (& la vie de Milton, par le Traducteur, à Paris, 1729, 3 vol. in-12. tome 8, pages 200 & suiv.

Nouvelle traduction du Paradis perdu de Milton, avec la vie de l'Auteur, des notes des dissertations, & les additions d'Addifson; par Louis RACINE, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. A Paris, 1755, 3 vol. in-8°.

Dissertation critique sur le Paradis perdu, poème héroïque de Milton, par M. Constantin DE MAGNY, Docteur agrégé en Droit & Avocat, à Paris, 1729, in-12. tome 8, page 217.

Le Paradis reconquis, traduit de l'Anglois de Milton (par le pere Pierre DE MARBUIL, Jésuite;) avec quelques autres pièces de poésies (traduites du même, par le même: sçavoir, Lycidas, Idylle; l'Allegro, il pensiro, & un Cantique sur la fête de Noël,) à Paris, 1730, in-12. tome 8, pages 218 & suiv.

Lettres critiques à M. le Comte *** sur le Paradis perdu & reconquis de Milton, par R** (le pere Routh, Jésuite,) à Paris, 1731, in-12. tome 7, pages 209 & suiv. 216 & suiv.

Le Paradis Terrestre imité de Milton, Poète Anglois. Divertissement spirituel en un acte (en vers) exécuté par l'Académie de Musique de Poitiers, le 23 Mars 1736, par Augustin NADAL, de l'Académie

472 BIBLIOTHEQUE

des belles Lettres de Paris ; au tome second (page 29.) du *Recueil des Œuvres de l'Auteur*, à Paris, 1738, in-12. tome 1, page 225.

Adam & Eve, ou la chute de l'homme, Tragédie nouvelle (en vers) imitée de Milton, dédiée à Messieurs de l'Académie Française, (par M. TANEVOT,) à Paris, 1751, in-8°. tome 8, pages 225 & suiv.

La même, revue & corrigée. Paris, J. B. Garnier, 1742, in-8°.

Essai sur la manière dont Milton a employé & imité les modernes dans son poëme du Paradis perdu, traduit de l'Anglois.

Preuves qui démontrent que Milton a copié presque mot à mot le poëme Latin du Jésuite Masenius, traduites de l'Anglois. Ces deux pièces sont dans le *Journal Etranger*, Octobre 1754, tome 8, pages 217 & suiv.

Léonidas, Poëme traduit de l'Anglois de M. Glover (en prose) en Hollande, 1737, in-8°. Item, à Paris, (revu & corrigé) 1737, in-12. tome 8, pages 227 & suiv.

Essai sur la critique, imité de l'Anglois de M. Pope (en vers François, par M. ROBETON, Conseiller & Secrétaire privé de George I. Roi d'Angleterre,) à Amsterdam, 1717, in-4°. de 27 pages. Item, à Londres, 1717, in-4°. tome 8, pages 236 & suiv.

FRANÇOISE. 473

Essai sur la critique , poëme traduit de l'Anglois de M. Pope ; avec un discours & des remarques (par *Jean-François DU BELLAY* , sieur DU RESNEL , depuis Associé de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres , & l'un des quarante de l'Académie Française ,) à *Paris* , 1730 , in-8°.

— La même traduction avec celle de l'Essai sur l'homme du même , *ibid.* 1737 , in-8°.

— La même , in-12. *ibid.* tome 8 , page 237 & *suiv.*

Essai sur la critique , par M. Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François , par M. D. S. (M. DE SILHOUETTE ,) à *Paris* , 1736 , in-12. — Item , à *Londres* , 1737 , in-4°. avec des réflexions préliminaires sur le goût des traductions , des réflexions critiques contre les observations sur les écrits des Modernes , & des remarques sur la traduction de l'Essai sur la critique , en vers François , par M. l'Abbé DU RESNEL , tome 8 , pages 241 & *suiv.*

Les Principes de la Morale & du goût , en deux poëmes , traduits de l'Anglois de M. Pope (l'Essai sur l'homme & l'Essai sur la critique) par *Jean François DU RESNEL* , Abbé de Sept Fontaines , de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres , (& depuis l'un des quarante de l'Académie Française ,) à *Paris* , 1737 , in-8°. tome 8 , pages 244 & *suiv.*

Essai sur l'homme , par M. Pope , traduit de l'Anglois en François , par M. D. S. (DE SILHOUETTE , aujourd'hui Chancelier

474 BIBLIOTHEQUE

de M. le Duc d'Orléans) à Paris , 1736 , in-12. — Item , à Londres ; avec la traduction de l'Essai sur la critique , in-4°. 1737. — Item , à Lausanne ; avec l'examen de cet ouvrage , par M. DE CROUSAZ , in-12. 1737 , tome 8 , pages 246 & suiv.

Essais sur la critique & sur l'homme , par M. (Alexandre) Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François , par M. SILHOUETTI , (avec des réflexions préliminaires du Traducteur sur le goût des traductions , des observations contre la critique de l'Abbé de Fontaines , & deux préfaces ,) à Londres , 1741 , in-4°. (avec le texte Anglois joint de la traduction.) tome 8 , pages 14 & suiv.

Traduction nouvelle en vers de l'Essai sur l'Homme de M. Pope , (par M. DE SAILLANT) à Londres (Paris) 1739 , in-8°. à la suite des Maximes & Réflexions morales traduites par le même de l'Anglois en prose Française tome 8 , pages 248 , 249 , 250.

Dissertation où l'on examine les qualités que doit avoir un vrai Censeur , pourquoi il est si difficile de le trouver , les avantages qu'on peut en retirer , &c. à l'occasion de deux vers de l'Essai de M. Pope sur la critique , chant quatrième : dans le *Mercur de France* , mois de Décembre , tome premier , tome 1 , pages 235 , 236.

Réflexions sur le livre de M. Pope , intitulé : *Essai sur l'homme* , Lettre 1. dans les *Mémoires de Trévoux* du mois de Mars 1737.

art. 26. Lettre 2. dans les mêmes Mémoires du mois d'Avril suivant, article 46, tome 8, pages 252, 253.

Examen de l'Essai de M. Pope sur l'homme, par M. DE CROUSAZ, Conseiller des Ambassades de Sa Majesté le Roi de Suède & Landgrave de Hesse-Cassel, ci devant Gouverneur de S. A. S. le Prince Frédéric de Hesse; & Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Bourdeaux, à Lausanne, 1737, in-12. tome 8, pages 253 & suiv.

Commentaire sur la traduction en vers de M. l'Abbé du Resnel de l'Essai de M. Pope sur l'homme, par le même, à Genève, 1738, in-12. tome 8, 254 & suiv.

Lettres philosophiques & morales, où l'on donne une explication raisonnée du système de M. Pope dans son Essai sur l'homme, tirée d'une réponse de M. Warburton au Commentaire de M. de Crousaz, par M. DE SILHOUETTE; à la suite de sa traduction des Essais sur la critique & sur l'homme, & des Epîtres morales de M. Pope, à la Haye, 1742, in-12. tome 8, pages 259 & suiv.

Lettre de M. le Chevalier de Ramsay à M. Racine (pour justifier le système de l'Essai sur l'homme, poème de M. Pope) & réponse de M. Racine à cette Lettre; à la suite du Poème de la Religion, par M. Racine, seconde édition, à Paris, 1742, in 8°. tome 8, pages 257 & suiv.

476 BIBLIOTHEQUE

Le Poëme de Pope, intitulé, *Essai sur l'homme, convaincu d'impiété*. Lettres pour prémunir les fidèles contre l'irréligion. A Londres (Paris) 1746, première édition & deuxième, 1747, troisième édition, in-12. tome 8, page 262.

Prière universelle de M. Pope, en vers Anglois, traduite en vers François, par M. LE FRANC, Avocat général à Montrauban, in-12. 1741.

Lettre du même sur cette traduction, (pour en désavouer l'impression ;) dans le *Journal des Sçavans du mois de Septembre* 1741.

La même Prière traduite en prose, par M. DE SILHOUE ; à la suite de ses sept Lettres extraites de M. Warburton, citées plus haut. tome 8, pages 260 & suivantes.

Epîtres morales de M. Pope sur le caractère des hommes, sur celui des femmes, & sur l'usage des richesses, traduites en prose, par M. DE SILHOUE, aujourd'hui Chancelier de M. le Duc d'Orléans : à la suite de sa traduction des *Essais sur la critique & sur l'homme*, du même Pope, à la Haye, 1742, in-12. tome 8, pages 263 & suiv.

La Boucle de cheveux enlevée, poëme héroïcomique en cinq chants, par M. Pope, traduit en prose (& attribué à M. l'abbé DES FONTAINES, à Paris, 1728, in-12.

in-12. tome 8, pages 265 & suivantes.

Le même Poëme traduit en vers, sur la traduction en prose (par M. DESPREAUX, de l'Académie d'Angers) à Paris, 1742, in-12. tome 8, *ibid.* & pages 270 & suiv.

Le même. A Paris, Clouzier, 1746, in-8°. *ibid.* page 272.

Cléopâtre, Tragédie de Dryden, traduite en prose, par M. PREVOST D'EXILES, dans son *Pour & Contre*, tomes V, VI & VIII, tome 8, pages 284 & suiv.

Montezuma, ou Fernand Cortez, Tragédie du même, traduite en prose, par M. l'Abbé D. B., à Paris, 1743, in-8°. tome 1, page 285.

L'Amour confident de lui-même, Comédie de Richard Stéele, traduit de l'Anglois, par M. PREVOST D'EXILES, dans son *Pour & Contre*, tome VIII, tome 8, pages 285 & suiv.

Caton, Tragédie traduite en prose, de l'Anglois de M. (Joseph) Addison, par M. BOYER, à Londres, 1713, in-12. Item, à Amsterdam, 1713, in-12. tome 8, pages 290 & suiv.

Les trois premières Scènes de la même Tragédie, traduites en prose, par Jean-Baptiste DUBOS, de l'Académie Française : dans les *Nouvelles littéraires de la Haye* du 17 Octobre 1716, tome 8, pages 293, 294.

Tome VIII.

X

1778 BIBLIOTHEQUE

Deux Lectures à M. B. (Boyer) sur la réduction de la Tragédie de Caton : dans les *Nouvelles littéraires de la Haye* des 26 & 10 Janvier 1717 ; tome 8 ; pages 293, 294.

Le Caton mourant de Jean-Christophe Gottsched , Tragédie (par analyse seulement) avec une critique de cette pièce & une réponse de l'Auteur à cette critique le tout traduit de l'Allemand en prose française : dans les *Recherches historiques de la Poésie* de Riccoboni sur les Théâtres de l'Europe. Paris, 1738, in-8°. tome 8 ; pages 6 & suiv.

Choix de différens morceaux de poésies traduits de l'Anglois, par M. TROCHMUS. Paris, Piffot, 1749 ; in-12. tome 1, pages 273 & suiv.

Idee de la Poësie Angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre langue, avec un jugement sur leurs ouvrages & une comparaison de leurs poésies avec celles des Auteurs anciens & modernes (de Phœbus & les vies des Poëtes) par M. l'Abbé M. de l'Académie Royale des belles Lettres ; Sciences & Arts de Rouen. Paris, Briasson, 1749, 1754, 6 vol. in-12. tome 1, pages 273 & suiv.



SEPTIEME PARTIE.

*Poësie Française.**Ouvrages concernant l'Histoire de la Poësie Française.*

Les Vies des plus célèbres & anciens Poëtes Provençaux, qui ont fleury du tems les Comtës de Provence, recueillis de divers Auteurs qui les ont escrites & rédigées premierement en langue Provençale, & depuis mises en langue Française, par *Jehan DE NOSTREDAME* : Procureur en la Cour de Parlement de Provence : par lesquelles est montrée l'ancienneté de plusieurs nobles Maisons tant de Provence, Languedoc, France, que d'Italie & d'ailleurs, *Lyon*, 1575, in-12. tome 8, pages 304 & suiv.

Apologie des anciens Historiens & des Troubadours ou Poëtes Provençaux, *Avignon*, 1704, in-8°. *Nous n'avons pas vu cet ouvrage.*

Discours sur les Arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix, à l'arrivée des Ducs de Bourgogne & de Berri (où il est parlé des Troubadours.) par *Pierre GALAUP DE CHASTEUIL*, à *Aix*, 1701, in-fol. tome 8, pages 310 & suiv.

480 BIBLIOTHEQUE

Lettre critique de Sextius le Salien (*Joseph Pierre DE HAÏTZE*) à Euxénus le Marseillais (M. de Ruffi) touchant le discours sur les Arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix, &c. 1701. in-12. *ibid. ibid.*

Réflexions sur le Libelle intitulé : *Lettre critique de Sextius le Salien*, &c. (par François DE REMERVILLE DE SAINT QUENTIN) à Cologne (Aix) 1701, in-12. *ibid. ibid.*

Recueil de l'origine de la langue & poésie Françoisé, ryme & romans : plus les noms & sommaires de cent vingt-sept Poëtes François, vivans avant l'an 1300, par Claude FAUCHET, premier Président en la Cour des Monnoies, Paris, 1581, in-4°. & dans le recueil des *Œuvres de l'Auteur*, imprimé après sa mort, à Paris, 1610, in-4°. tome 8, pages 311 & suiv.

Discours sur quelques anciens Poëtes, & sur quelques Romans Gaulois peu connus, par M. (Antoine) GALLAND, de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres : dans les *Mémoires de cette Académie*, in-4°. tome second, page 728, tome 8, pages 313 & 314.

Mémoire concernant la vie de Jean de Venette, avec la notice de l'histoire en vers des trois Maries, dont il est Auteur, par M. DE LA CURNÉ DE SAINTE PALAYE : dans les *Mémoires de l'Académie des belles Lettres*, tome XIII, page 8, tome 8, pages 314 & suiv.

Notice des poésies de Froissart, par le même : *dans les mêmes Mémoires*, tome XIV, page 219, tome 8, *ibid.*

Observations sur un recueil manuscrit de fies de Charles d'Orléans, par M. l'Abbé LIER : *dans les mêmes Mémoires*, tome 8, page 580, tome 8, *ibid.*

Notice de l'Archiloge-Sophie de Jacques Grand, Religieux Augustin, par le même : *les mêmes Mémoires*, tome XV, page 795, tome 8, *ibid.*

Extrait du Roman de Gautier de Metz, composé en l'an 1245, &c. *dans les Dissertations* de M. l'Abbé LE BEUF sur l'Histoire cléricale & Civile de la ville de Paris, tome 2, page 318, tome 8, pages 314 & suiv. sur ces quatre articles.

Le septième Livre des Recherches de la langue (sur l'origine de la poésie Française, &c.) par Etienne PASQUIER : *dans toutes les éditions de ses Recherches*, tome 8, pages 16 & suiv.

Lettre du même à Ronfard, *dans le recueil ses Lettres*, *ibid.*

Histoire de la poésie Française, (par Joseph L'HERVESIN, Prêtre, Religieux profès de l'Ordre de saint Benoît, Prieur de Barret) Paris, 1706, in-12. — Item, à Amsterdam, 1717, in-12. avec un abrégé des règles de la versification Française, tome 8, pages 321 & suiv. jusqu'à 329.

482 BIBLIOTHEQUE

Remarques critiques sur l'histoire de
poësie François du sieur Mervefin (par Fra
çois DE REMERVILLE DE SAINT QUENTIN
1706 , in-12.

Lettre de M. Mervefin sur l'histoire de
poësie François , à M. ** , Paris , 17,
in-12. *ibid.*

• Lettre à M. de ** servant de réponse
M. Mervefin , 1707 , in-12. (par l'Aut
des Remarques :) *ibid.*

Histoire de la poësie François ; avec
Défense de la poësie , par feu M. l'Abbé
(Guillaume) MASSIEU , de l'Académie Fran
çoise (& de celle des Inscriptions & belles
Lettres) à Paris , 1739 , in-12. tome 8 , pag
329 & suiv.

De l'ancienneté des Chançons François.
par M. LEVÊSQUE DE LA RAVALLIERE , de
l'Académie des Inscriptions & belles Lettres.
au tome premier de l'édition qu'il a donnée
des poësies du Roi de Navarre , à Paris ,
1742 , in-12. tome 8 , pages 336 , 340
& suiv.

Description du Parnasse François en
en bronze , suivie d'une liste alphabétique des
Poëtes & des Musiciens rassemblés sur ce ma
nument , dédiée au Roi , par (Evrard) T
TON DU TILLET , Commissaire provincial
Guerres , ci-devant Capitaine de Dragons
& Maître d'Hôtel de feu Madame la Duche
ne , mere du Roi , à Paris , 1726 , in-12
tome 8 , pages 347 & suiv.

FRANÇOISE, T 489

Le Parnasse François, dédié au Roi, par le même (avec un ordre chronologique & historique des Poètes & des Musiciens rassemblés sur ce monument : des remarques sur la Poësie & la Musique, &c. & plusieurs pièces en prose & en vers à la louange de cet ouvrage) à Paris, 1732, in-folio, tome 1, pages 347 & suiv. & pages 353, &c.

Deux Supplémens à l'ouvrage précédent, in-folio, par le même, 1744, & 1755, tome 8, pages 348, 389.

Essais sur les honneurs & sur les monumens accordés aux illustres Sçavans pendant la suite des siècles, (quatrième discours) par M. Evrard TITON DU TILLET, à Paris, 1754, in-12. tome 8, page 356.

Essais sur l'histoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts, seconde partie, par M. JUVENEL DE CARLENCAS, à Lyon, 1744, in-12. tome 8, page 356.

Introduction à la Bibliothèque poétique, contenant en abrégé l'origine & l'histoire de la poësie François, & celle des Poètes François avant Clément Marot (par Claude-Pierre GOUJER.) A la tête de la Bibliothèque poétique de M. le Fort de la Morinière, à Paris, Briasson, 1745, in-4°. tome 8, page 357.

Idée des Spectacles anciens & nouveaux, par l'Abbé Michel DE PURE, à Paris, 1668, in-12. tome 8, page 358.

Le Théâtre François, en trois livres, ed
X iv

482 BIBLIOTHEQUE

Il est traité de l'usage de la Comédie, & des Auteurs qui soutiennent le Théâtre, & de la conduite des Comédiens, par (*Samuel CHAPUZEAU*) à *Lyon*, 1674, in-12. tome 1, pages 359 & suiv.

Histoire du Théâtre François jusqu'à *Corneille*, par M. (*Bernard*) DE JARNELLE, de l'Académie Française & de des Sciences : dans le tome troisième de ses Œuvres, édition de Paris, 1742, in-12. tome 3, page 363 & suiv.

Vie de (*Pierre*) *Corneille*, par le même : & Réflexions sur la Poétique (principalement sur les pièces de *Corneille*) par le même, *ibid.* tome 3, page 366.

Réflexions sur les Spectacles François : à la suite du Parnasse François de M. *Timar* de *Tillet*, in-folio, *ibid.*

Histoire du Théâtre François depuis son origine jusqu'à présent : avec la vie des plus célèbres Poètes Dramatiques, des extraits exacts, & un catalogue raisonné de leurs pièces, accompagnés de notes historiques & critiques (par les sieurs *PARFAIT*, freres) tomes 14. *Paris*, 1734, & années suivantes, in-12. tome 8, pages 368 & suiv.

Almanach du Parnasse pour l'année 1727 par MM. *PARFAIT*, à *Paris*, 1727, in-12. Le même réimprimé avec quelques corrections & augmentations, dans le Journal imprimé à *Amsterdam* sous le titre de Bibliothèque Française, ou Histoire littéraire

*de la France , tome ix , partie 2 , tome 8 ,
page 378.*

Almanach des Dames sçavantes Françoises (parmi lesquelles il y a beaucoup de Poètes) pour l'année 1735 , contenant un ordre alphabétique des Dames qui se sont rendues recommandables par leur sçavoir depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent : avec l'abrégé de leurs vies , & le catalogue de leurs ouvrages , à Paris , 1735 , in-24. tome 8 , page 379.

Almanach des Théâtres pour l'année bissextile 1744 , in-18. à Paris , 1744 , tome 8 , page 379.

Bibliothèque des Théâtres , contenant le catalogue alphabétique des pièces Dramatiques , Opéra , Parodies & Opéra comiques , & le tems de leurs représentations , avec des anecdotes sur la plupart des pièces contenues en ce recueil , & sur la vie des Auteurs , Musiciens & Acteurs , (par M. MAUPOINT , Avocat ,) à Paris , 1733 , in-8°. tome 8 , pages 380 & suiv.

Recherches sur les Théâtres de France , depuis l'année 1161 jusqu'à présent , par M. Godart DE BEAUCHAMPS , à Paris , 1735 in-4°. & 3 vol. in-12. tome 8 , pages 381 & suiv.

Histoire de quelques Comédiens anciens & modernes de l'un & l'autre sexe , & des Acteurs & Actrices de l'Opéra : dans les Mer-

486 BIBLIOTHEQUE

cures de l'année 1738 dans le *Pour & Contre* de M. PREVOST D'EXILES, tome xx. & dans les *Supplémens du Parnasse François*, par M. TITON DU TILLET, à Paris, 1743, & 1755, in-folio, tome 8, pages 389, 390.

Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Europe, par Louis RICCOBONI, à Paris, 1738, in 8°. tome 8, page 390.

Lettre (de M. DUPUY) sur l'origine & le progrès des Opéra en France ; avec l'établissement de l'Académie Royale de Musique à Paris : dans le tome 6. des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, à la Haye, (Paris) 1740, in-12. tome 8, pages 390 & suiv.

Requête servant de Factum pour Henri Guichard, Intendant général des Bâtimens de son Altesse Royale Monsieur, Appellant : contre Baptiste Lully & Sébastien Aubry, intimés, &c. in-4°. de 73 pages. (*On y trouve l'histoire des commencemens de l'Opéra.*) tome 8, pages 395 & suiv.

Projet pour le progrès de la poésie Lyrique, (par M. DE MORAND) dans le tome 4 des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, à la Haye (Paris) 1742, in-12. tome 8, page 395.

Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra, à Paris, 1743, in-12. de quarante-une pages, tome 8, page 395.

FRANÇOISE. 487

Mémoires pour servir à l'Histoire des spectacles de la Foire , par un Acteur orain , à Paris , (par MM. PARFAIT ,) 743 , deux volumes in-12. tome 8 , pages 98 & suiv.

De la Réformation du Théâtre, par Louis ACCOBONI à (Paris) 1743 , in-12. tome , pages 403 & suiv.

Fin du Catalogue.

ORDRE

Des divisions du Catalogue.

BELLES LETTRES.

P O E S I E.

*Traductions Françaises des Poètes La
Modernes.*

Traductions de Juvencus , & des Poètes Latins
modernes. 471

Traductions Françaises des Poètes Italiens. 473

Suite des Traductions Françaises des Poètes Italiens. 474

Traductions Françaises de plusieurs pièces de Théâtre, Italiennes , anciennes & modernes. 478

Traductions Françaises des Poètes Espagnols & Portugais. 479

— Des Poètes Anglois. 480

Ouvrages concernant l'Histoire de la Poësie Française. 481

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes septième & huitième de la *Bibliothèque Française*; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression; & j'ai cru que l'Ouvrage seroit très-utile, & seroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains Français. De la Bibliothèque du Roi, le 20 Janvier 1744.

Signé, SALLIER,

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT; notre amé HIPPOLYTE-LOUIS-GUERRIN, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il auroit entrepris, de continuer l'impression d'une Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déjà publié huit vol. in-fol, Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'exposant dans des dépenses considérables, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilège, tant pour l'impression dudit Livre, que pour l'impression ou la réimpression de plusieurs autres, dont les privilèges sont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présens A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & encourager par son

exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés; *Bibliothèque Française par M. l'Abbi Goujet*, &c. en tels Volumes; forme, marge, caractères, conjointement ou séparément, & sans de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédents Privilèges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter desdits Livres, en tout ou en partie; ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt-cinq; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, & mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans

notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-neuvième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 212. fol. 170. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Août 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.

